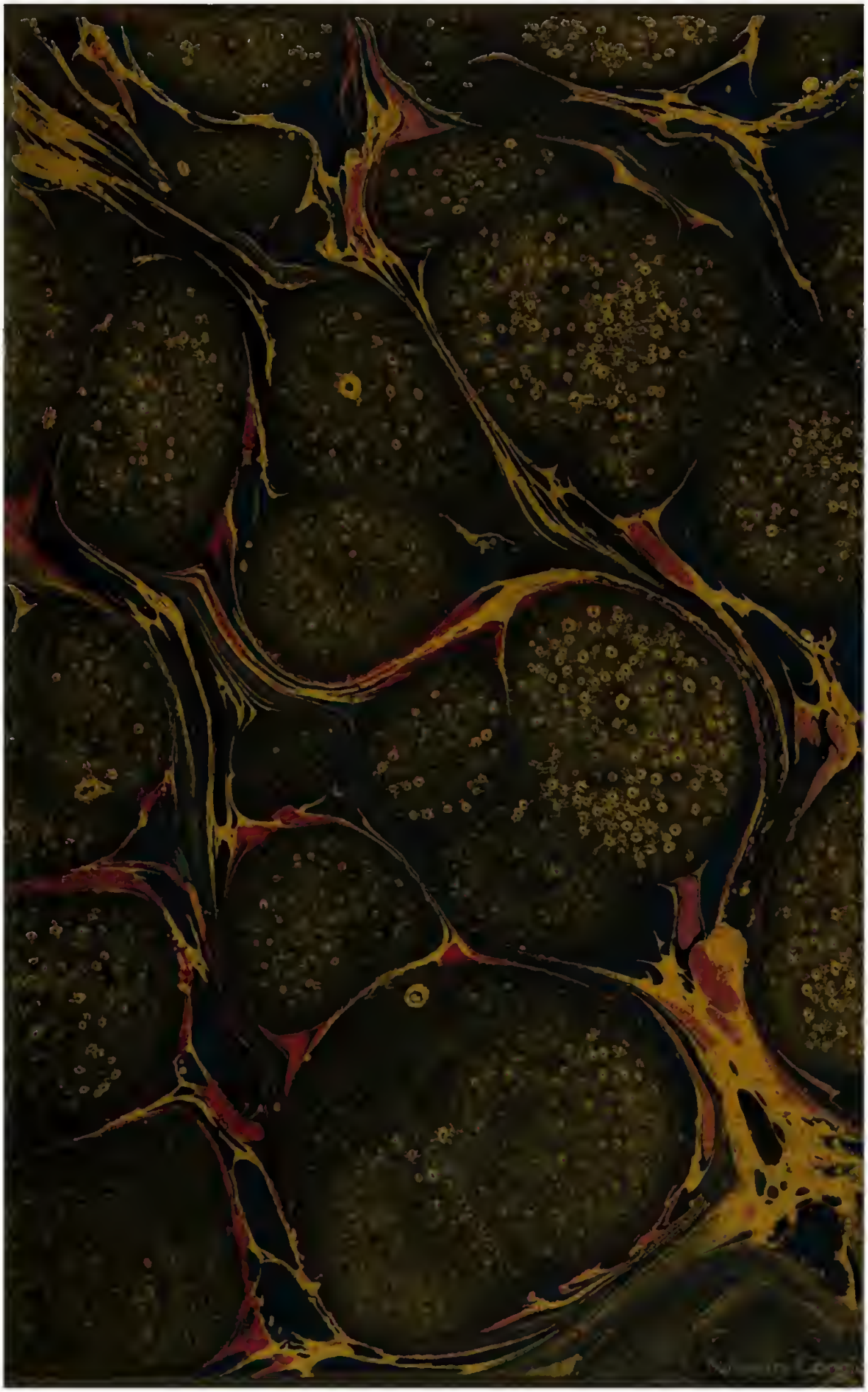
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
17 (12
NAPOLI



33. 2. 22.

769. XII

Digitized by Google

II Suppl. Polit. B 17

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON.

TOME XII.

Digitized by Google

A LYON,

CHEZ PÉRISSE FRÈRES, LIBRAIRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

Digitized by Google

62718

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

PANÉGYRIQUES.

PARIS,

MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M. DCCC. XXIV.

Digitized by Google

AVIS AU LECTEUR.

Ce volume contient dix sermons pour la fête d'autant de saints. Nous ne craindrons point de le dire : la plupart serviront de modèle aux prédicateurs, qui jugeront avec raison que l'instruction des auditeurs ne doit jamais être séparée de l'éloge du saint; au lieu que d'ordinaire, dans les panégyriques, l'orateur, uniquement occupé à étaler des pensées brillantes et ingénieuses, en bannit entièrement la morale, qui doit cependant faire le fond de tout discours chrétien. Nous ne ferons pourtant pas difficulté d'avouer que tous ces discours ne sont pas de la même force. Quelques-uns annoncent sans doute un grand talent, mais ne le montrent pas encore tel qu'il a été depuis. Falloit-il les supprimer? Nous en avons été tentés. Mais l'exemple de tous ceux qui mettent au jour les ouvrages des grands hommes nous

autorise à conserver au public ces premières productions de la jeunesse de Massillon. N'est-il pas utile, en effet, de faire connoître aux jeunes gens que ce n'est jamais tout à coup, mais par degrés, à force de réfléchir et de travailler, que les plus grands génies même arrivent enfin à ce point de perfection qui les tire de la foule des auteurs, et assure l'immortalité à leurs ouvrages?

Digitized by Google

SERMON

POUR

LE JOUR DE SAINTE AGNÈS.

Magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem.

Jésus-Christ sera glorifié dans mon corps, soit par ma vie ou par ma mort. Philipp. 1. 20.

Jésus-Christ n'a jamais paru plus grand que dans ses saints; et ces siècles heureux, où l'Église teinte du sang des martyrs gémissoit dans l'oppression, furent les siècles de sa magnificence et de sa gloire.

Voilà pourquoi l'Église nous rappelle sans cesse aux premiers âges de l'Évangile: elle nous présente ces héros de la foi, qui firent tant d'honneur à la religion; ces grands modèles, la gloire de leur siècle, et la confusion du nôtre.

Mais parmi ces âmes illustres qui rendirent témoignage à Jésus-Christ, et qui le glorifièrent dans leur corps, l'Église a toujours donné un

rang d'honneur et de distinction à la sainte martyre dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Agnès à peine sortie de l'enfance, victorieuse du monde et des tyrans, des plaisirs et des supplices, c'est le grand spectacle que l'Église présente à notre foi, et l'instruction en même temps qu'elle donne aux fidèles.

Nous excusons nos foiblesses sur l'âge, sur le tempérament, sur les occasions : la chasteté éminente de notre illustre vierge va confondre ces vaines excuses. Nous justifions notre mollesse et notre impénitence sur la foiblesse de l'homme, et sur l'incompatibilité de l'Évangile avec nos mœurs et nos usages : le courage de notre sainte martyre va détruire ces prétextes frivoles. Préjugé de foiblesse et de fragilité détruit par le triomphe de sa chasteté; préjugé d'impénitence confondu par le courage de son martyre. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le sang des martyrs étoit encore la semence des fidèles, et les chrétiens persécutés accomplissoient encore dans leur corps ce qui manquoit à la passion de leur maître, quand Rome vit paroître l'illustre vierge que nous honorons.

Cette capitale de l'univers, qui avoit trouvé le secret, dit saint Augustin, de réunir toute la sa-

gesse de la philosophie et de la politique humaine avec toutes les extravagances du culte; qui avoit adopté tous les dieux les plus bizarres, et toutes les superstitions des nations qu'elle avoit vaincues; et qui, de toutes les folies de l'univers, avoit, pour ainsi dire, formé la majesté de sa religion et de ses cérémonies, ne parut inexorable qu'à la sainte folie de la croix. Le démon, en possession de cette maîtresse du monde, la disputa long-temps à Jésus-Christ : il en coûta à l'Église ses plus illustres victimes; et il fallut encore que cette ville célèbre, pour devenir une cité sainte et nouvelle, fût fondée sur le sang de ses apôtres, comme elle le fut autrefois sur le sang même de ses deux premiers fondateurs.

Au milieu de tant de généreux défenseurs de la foi, dont le triomphe rendoit Rome encore plus illustre que les victoires de ses anciens conquérants, Agnès parut avec tant d'éclat, que son nom seul devint la gloire de l'Église, la honte du paganisme, et l'admiration de tous les siècles.

La grâce et la nature avoient pris plaisir de répandre à l'envi sur elle tous leurs trésors; une jeunesse tendre et florissante, une beauté dont Dieu sembloit relever l'éclat, comme autrefois dans Judith, arrêtèrent d'abord sur elle les regards publics. Ce que Rome avoit de plus grand la rechercha : des époux terrestres se présentèrent; et, ne

doutant pas que leur naissance et leurs grands biens ne devinssent un attrait invincible pour la médiocrité de sa fortune, ils comptoient déjà pour épouse celle qui ne devoit avoir que Jésus-Christ pour époux. Quel écueil en effet pour une vertu vulgaire! se refuse-t-on, à cet âge, à une fortune brillante qui s'offre, et surtout quand l'honneur et la religion n'y semblent mettre aucun obstacle? Il est vrai que l'idolâtrie de ces prétendus époux devoit alarmer la foi de notre jeune vierge. Mais la femme fidèle ne pouvoit-elle pas sanctifier la mari infidèle. D'ailleurs y regarde-t-on de si près quand il s'agit d'un établissement qui va nous assurer un grand rang et une fortune immense? Les mœurs, la religion, la piété, décident-elles de nos choix dans ce sacrement honorable? l'intérêt ou la passion ne forment-ils pas toujours les nœuds de ce lien sacré? les biens et les titres sont comptés dans l'écrit fatal qui va nous lier; les vertus y sont-elles comptées? On met tout en œuvre pour assortir les fortunes; on ne se met point en peine d'assortir les cœurs : pourvu que tout le reste convienne, on ne compte pour rien que les humeurs ne conviennent pas. Une société sainte et indissoluble n'a souvent pour tout lien qu'une opposition secrète de caractère, qui va bientôt la troubler, et peut-être la rompre : la même cupidité qui nous lie nous a bientôt désunis.

L'ouvrage des passions ne sauroit être durable; on unit souvent, et on unit en vain ce que Dieu avoit séparé. Tant de divorces scandaleux sont de foibles leçons, et ne rendent pas les mariages plus saints et plus prudents; et l'on voit tous les jours les plus grandes maisons périr et s'éteindre par le sacrement même destiné à les soutenir et à les perpétuer.

Mais ce n'est pas la seule instruction que nous donne la préférence que fait Agnès du trésor de la virginité à toutes les pompes du siècle. Nous regardons le déréglement comme une destinée de l'âge; nous pardonnons le vice aux premières mœurs. Il semble qu'il y a une saison pour les passions, et que la régularité et la pudeur ne deviennent une vertu que lorsqu'un âge plus avancé nous en a fait une nécessité, ou du moins une bienséance. Agnès, à la fleur de l'âge, ne connoît rien de plus précieux que le trésor de l'innocence: ornée de tous les talents qui conduisent toujours à la perdre, elle en veille avec plus de soin à sa conservation. Tous les temps lui paroissent appartenir également à celui qui est le maître des temps et le Seigneur de l'éternité; et le seul privilége qu'elle trouve dans sa jeunesse, ce sont des attentions plus sévères pour éloigner des passions qu'il est toujours bien plus aisé de prévenir que d'éteindre.

Digitized by Google

Vous nous dites tous les jours cependant qu'il faut passer quelque chose à l'âge : et moi je vous dis que c'est à l'âge qu'il ne faut rien passer, et que les premières mœurs décident d'ordinaire du reste de la vie. La saison des périls est-elle donc celle où il faut moins les craindre? les passions plus vives nous autorisent-elles à moins fuir tout ce qui les nourrit et les allume? faut-il que le monde ait corrompu le cœur avant que nous le donnions à Dieu; que le vice prépare les voies à la vertu, et que tous les plaisirs soient usés avant qu'on prenne le parti de goûter combien le Seigneur est doux?

D'ailleurs nos passions finissent-elles avec la jeunesse? Hélas! mes Frères, vous le savez, les premiers déréglements ne laissent-ils pas un fonds de foiblesse qui semble se fortifier avec les années? et la fragilité d'une vieillesse criminelle n'est-elle pas presque toujours le fruit et la punition de la licence des premières mœurs?

Une femme mondaine ne veut-elle pas encore plaire au monde lorsqu'elle n'en est plus que la risée ou le dégoût? ne cherche-t-elle pas encore des regards qui la fuient? ne ranime-t-elle pas encore un visage flétri et suranné, par des artifices qui rappellent plus ses années que ses attraits? ne se donne-t-elle pas encore une jeunesse empruntée qui ne trompe que ses yeux seuls? Que dirai-je? n'achète-t-elle pas peut-être des assi-

duités criminelles qu'elle ne sauroit plus mériter? des choix honteux ne deviennent-ils pas la ressource de son indigne foiblesse? et l'âge, en changeant ses traits, a-t-il changé quelque chose à la honte de son caractère? Vous voulez nous apprendre, ô mon Dieu! qu'on ne revient pas aisément à vous quand une fois on vous a abandonné jusqu'à un certain point, et qu'un cœur livré depuis long-temps au monde et aux plaisirs n'offre presque plus de ressource à la grâce!

Mais du moins, direz-vous, si l'âge ne mérite pas quelque indulgence, le tempérament doit rendre nos foiblesses plus pardonnables: c'est un malheur d'être né d'une certaine façon. Peut-on se faire un cœur à son gré; être plus dur que l'airain, quand on a apporté en naissant une âme tendre et sensible? et ne trouvons-nous pas en nous des penchants auxquels on peut à la vérité se refuser quelque temps, mais dont il n'est presque pas possible de fuir toujours la destinée? c'est-à-dire, mes Frères, que, lorsque Dieu nous donne un cœur tendre et sensible, il ne nous le donne pas pour lui. Il ne s'est donc réservé que les âmes dures et barbares? il n'y a donc que les cœurs d'airain sur lesquels il puisse avoir quelque droit, et qui soient nés pour l'aimer? et dès qu'il nous a donné un bon cœur, le bienfait même devient un titre qui nous dispense de le servir, et une excuse qui

semble nous autoriser à l'oublier et à lui déplaire? Quel blasphème! et quel outrage fait au souverain modérateur de la nature et de la grâce, et à l'auteur de tout don excellent! Tout ce que nous avons reçu de lui, ne l'avons-nous pas reçu pour lui? et la sensibilité d'un cœur tendre, qu'est-elle, qu'une disposition et une facilité de l'aimer, que la nature elle-même a comme mise en nous, et dont nous abusons par une ingratitude criminelle, pour prostituer nos affections à la vile créature?

Quel cœur plus tendre que celui d'Agnès? J'aime Jésus-Christ, disoit-elle, et en l'aimant, je deviens plus chaste; en m'unissant à lui, je me trouve plus pure; en le recevant au dedans de moi, je mets le sceau à ma virginité: c'est faire outrage à cet époux céleste de croire que je puisse être touchée de quelque autre que de lui. Périsse mon corps, puisqu'il a pu plaire à d'autres yeux qu'aux siens: *Pereat corpus, quod placere potest oculis quibus nolo.* Elle fait usage pour Dieu seul d'une sensibilité qui ne doit nous conduire qu'à Dieu seul. Mais de plus, où seroit le mérite de la vertu, si nous ne trouvions en nous des penchants qui la combattent? où placerions-nous la violence qui ravit le royaume de Dieu, s'il ne falloit, pour l'obtenir, que renoncer à des plaisirs où nul goût ne nous entraîne? Vous alléguez le tempérament?

mais quel est le pécheur qui ne devienne par-là digne d'excuse? Tous les crimes les plus affreux ne supposent-ils pas dans ceux qui s'en rendent coupables des penchants qui les y portent? le vice cesse-t-il de l'être dès qu'il a le cœur pour lui? seroit-il besoin de nous l'interdire, si un goût malheureux ne nous le rendoit aimable? L'adultère de David fut-il moins odieux et moins puni du ciel parce que ce prince étoit né avec un cœur trop foible et trop tendre? Les justes ne trouvent-ils pas en eux, comme vous, des passions à réprimer? vainquent-ils sans combattre? n'ont-ils pas à résister à la chair et au sang? sont-ils pétris d'une autre boue que vous? et s'ils se livrent moins aux passions, est-ce parce qu'ils sont moins tentés, ou parce qu'ils sont plus fidèles? Qu'est-ce donc que ce prétendu tempérament qui diminue à vos yeux l'horreur de vos fautes? c'est un long usage de déréglement qui vous l'a rendu comme nécessaire; c'est un cœur subjugué par les passions, et pour qui l'occasion devient toujours une chute; c'est une fragilité honteuse, toujours sûre de périr dès qu'il faut résister; c'est une volonté livrée au crime, et qui, à force de secouer le joug des devoirs, ne connoît plus même celui des bienséances.

Et quel siècle a jamais vu plus de ces tristes exemples que le nôtre? Le crime se cachoit du

moins autrefois; il fait gloire aujourd'hui de se donner en spectacle : c'étoit autrefois une œuvre de confusion et de ténèbres; il affecte aujourd'hui la lumière, et semble chercher effrontément le grand jour, dans un sexe même dont la pudeur a toujours fait tout le mérite. On voit des femmes infortunées porter avec ostentation sur le front leur déshonneur et leur ignominie; tirer une gloire honteuse que le public soit instruit du succès de leurs funestes appas; compter comme autant de victoires et de titres d'honneur les âmes foibles qu'elles ont fait tomber dans le piége; déchirer elles-mêmes sans pudeur le voile que la bienséance avoit mis jusqu'ici sur le déréglement; et prendre, ce semble, autant de soin de publier leur honte que les siècles précédents en avoient pris de la cacher. On voit l'impudence devenue un bon air; l'indécence poussée à un point, qu'elle inspire même du dégoût à ceux à qui elle s'efforce de plaire; et le nom de la pudeur consacré à celui de la vierge illustre que nous honorons devenu un nom de mépris et de risée. Alléguez-nous après cela le tempérament, comme s'il suffisoit de ne plus mettre de bornes au vice pour le rendre plus excusable. Mais tel est tous les jours le langage de l'impiété : c'est le tempérament seul qui fait les vertus et les vices. On ôte à l'homme tout usage de sa raison et de sa liberté; et pour le rendre

également peu digne de blâme ou de louange, on le fait agir par pur instinct comme la bête.

Enfin vous ajouterez peut-être que ce n'est ni le goût ni le tempérament qui vous porte au désordre; que vous étiez né avec d'heureuses inclinations; et que les occasions seules ont fait jusqu'ici et font encore tous les jours tous vos malheurs.

Mais, plus vous étiez né heureusement, plus vous êtes coupable d'avoir rompu la digue que la nature elle-même sembloit avoir opposée à votre foiblesse; plus vous rendrez compte à Dieu d'un cœur que vous avez livré à Satan malgré tant de défenses heureuses dont sa main miséricordieuse l'avoit environné. C'est-à-dire, plus vous trouviez en vous de penchants qui vous inclinoient à la vertu, moins vous trouverez devant Dieu d'excuses à vos vices; et les mêmes occasions qui sont pour les autres des malheurs deviendront pour vous des ingratitudes et des crimes.

D'ailleurs, qu'est-ce que ces occasions qui vous ont séduit? Sont-ce les talents malheureux des grâces et de la beauté dont la nature vous avoit pourvu? mais, quel usage en fit notre sainte vierge? Mais c'est cela même qui auroit dû rendre vos attentions plus rigoureuses. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuse lorsqu'on les tourne contre lui? n'y a-t-il que le rebut du monde

qui soit propre à servir Dieu? Mais de plus, n'ajoutez-vous pas aux grâces de la nature un air dangereux qui les rend funestes aux autres et à vous-même? n'avez-vous pas assuré le succès de vos déplorables appas par des soins qui étoient déjà un crime pour vous avant que d'être un sujet de chute pour vos frères? n'avez-vous pas même peut-être fait suppléer aux talents que la nature vous a refusés une effronterie qui porte toujours un poison plus sûr dans les cœurs que toutes les grâces d'une beauté chaste et pudique? et n'avez-vous pas arraché par des avances honteuses des désirs criminels, où à peine auriez-vous trouvé de simples regards? Vous dressez vous-même le piége et l'occasion qui vous fait périr; et vous vous en prenez à elle de votre perte!

Enfin sont-ce les séductions dont vous avez eu peine à vous défendre? Les sollicitations, les promesses, les terreurs affermissent la vertu de notre sainte. Les sollicitations; elle n'offre qu'une sainte fierté à des empressements profanes : on met tout en œuvre pour toucher son cœur; et les efforts des hommes l'unissent plus vivement à Jésus-Christ; et les flammes impures qu'on fait briller autour d'elle viennent s'éteindre dans l'ardeur qu'elle a pour son époux céleste. Hélas! et vous avez été vous-même au-devant du crime, et la facilité de vos mœurs a été comme un signal de dé-

règlement; et vous avez cherché les regards qui vous fuyoient; et vous n'avez trouvé de goût que dans les lieux où l'innocence étoit en danger; et les jours éloignés des occasions ont été pour vous des jours d'ennui et de tristesse; et vous n'avez pu trouver de plaisir où vous ne trouviez point de péril. Que répondrez-vous à Jésus-Christ? et vos excuses ne deviendront-elles pas de nouveaux crimes? alléguerez-vous des séductions d'espérance et de fortune qui vous ont fait succomber? Mais les plus illustres Romains offrent à Agnès, avec leur cœur, l'orgueil de leur grandeur et de leur opulence; le monde vient mettre à ses pieds toute sa gloire et toute sa magnificence, et elle la foule comme de la boue; et la couronne de la sainte virginité lui paroît préférable à l'empire de l'univers. Hélas! faut-il le dire ici? et c'est peut-être cette funeste passion qui a éloigné tous vos établissements, et mis un obstacle honteux à votre fortune; et vous avez peut-être sacrifié toutes vos espérances à votre goût; et vous avez peut-être acheté au prix de votre gloire la honte de la volupté; l'ambition vous a paru incompatible avec le plaisir; et vous n'avez connu d'autre gloire et d'autre fortune que la triste liberté de vous satisfaire. Enfin vous nous alléguerez peut-être les terreurs et les menaces qu'on a employées pour vous séduire. Mais on présente à la foiblesse de notre jeune vierge l'hor-

reur des tourments; on alarme sa pudeur en la traînant dans un lieu de prostitution et de honte; on change en punition un vice dont on n'a pu lui faire un attrait; et l'image honteuse du déréglement ne sert qu'à redoubler son amour pour la chasteté et pour l'innocence. Hélas! et loin d'avoir eu à soutenir des terreurs et des menaces pour le devoir, vous aviez tout à craindre en l'abandonnant : les fureurs d'un époux déshonoré, la censure publique, l'indiscrétion des complices de vos plaisirs, un éclat honteux qui alloit laisser sur votre front la tache éternelle du vice; et malgré toutes ces terreurs si capables de vous retenir dans les bornes du devoir et de la vertu, vous avez marché d'un pas ferme et impudent dans la voie des passions. Vous n'avez craint que de trop craindre : les obstacles sont devenus pour vous un nouvel attrait, et vous avez trouvé dans les périls qui devoient vous dégoûter une sorte d'assaisonnement pour le vice. O mon Dieu! tout se tournera contre l'âme criminelle devant votre tribunal redoutable! Les exemples de vos saints confondront ce vain langage d'excuses et de préjugés que le monde oppose sans cesse aux préceptes de votre loi sainte : le pécheur n'y paroîtra plus couvert que de ses crimes et de sa confusion. La chasteté d'Agnès mise à des épreuves si dangereuses, et toujours triomphante de

toutes les séductions et de toutes les terreurs, prononcera un jugement terrible contre les désordres de notre siècle : l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, joint à celui de sa vertu, apprendra à celles de son sexe que l'âge, et les talents de la nature, donnent, à la vérité, un nouveau lustre à la piété, mais ne peuvent jamais servir d'excuse au crime: en un mot, si tous les préjugés du déréglement sont confondus par le triomphe de sa chasteté, tous les prétextes dont l'impénitence se couvre le sont encore plus par le courage de son martyre.

DEUXIÈME PARTIE.

Les passions toujours pénibles, toujours entourées d'épines, ont pourtant reproché de tout temps à la vertu ses difficultés et ses peines. C'est un ancien langage du monde, de prétendre que l'Évangile pratiqué à la lettre est une idée de perfection où l'homme ne peut atteindre. Il semble que Jésus-Christ, comme autrefois ces philosophes vains et frivoles, ne soit venu qu'étaler une morale sublime pour se faire des admirateurs, et non pas plutôt pour former des disciples; et que sa loi sainte, qui est la loi du cœur et des actions, ne soit plus qu'un jeu d'esprit, et un ouvrage de spéculation et de paresse. On ne croit pas l'austérité de l'Évangile compatible avec la foiblesse de

l'homme, et avec les mœurs autorisées par l'usage; et l'on s'endort sur ces deux préjugés, comme si la loi pouvoit cesser d'être loi, parce que nous la regardons comme si elle ne l'étoit pas pour nous-mêmes.

Mais, mes Frères, quand la parole seule de Jésus-Christ ne suffiroit pas pour confondre nos vaines excuses, Agnès tressaillant de joie au milieu des tourments, et hâtant elle-même, par une sainte impatience, la lenteur des bourreaux, couvrira de honte notre immortification et notre paresse, et justifiera plus la sévérité de notre condamnation, que l'Évangile même qui l'a prononcée.

Nous nous retranchons sur l'âge, sur le sexe, sur la foiblesse du tempérament, incapable de porter toute la rigueur et tout le sérieux d'une vie exactement conforme à l'Évangile. Sur l'âge : il faut pour l'observance rigoureuse des devoirs du chrétien une force, une maturité d'esprit, une fermeté à l'épreuve de tout; une persévérance, un endurcissement à la peine et à la violence, un empire sur ses passions et sur soi-même, qui ne paroît pas convenir à une jeunesse tendre, facile, aisée à séduire; et où toutes les passions, pas encore modérées par les réflexions et par l'expérience, semblent sortir en foule du cœur, avec une impétuosité à laquelle il seroit inutile d'opposer une digue : il faut laisser calmer ces pre-

miers bouillons, et attendre que la raison, plus rassise, soit capable de quelque chose de plus sérieux et de plus solide. Mais Agnès, au sortir presque de l'enfance, défie la fureur des tyrans : l'horreur de son supplice, qui alarme même la férocité de ses bourreaux, répand une joie sainte et comme un nouvel éclat sur son visage : pas encore accoutumée à souffrir, elle paroît transportée d'allégresse au milieu des tourments les plus cruels; et la délicatesse de son corps, à peine propre à recevoir des plaies, est déjà capable de les mépriser, dit saint Ambroise, et de remporter la victoire : *Nondum idonea pœnæ, et jam matura victoriæ.*

En effet, mes Frères, qu'y a-t-il dans la vie chrétienne qui ne convienne au premier âge? Quoi? le sérieux? Mais la piété est dans la joie de l'Esprit-Saint : l'innocence seule est toujours accompagnée de sérénité et d'allégresse; et il n'y a que le crime et les passions qui soient tristes, sérieuses et sombres. Quoi? la violence? Mais c'est dans le premier âge que les passions, plus dociles, se plient plus aisément au devoir; que le cœur, pas encore souillé, reçoit avec moins de répugnance les impressions de la vertu; et que, ses penchants n'étant pas encore enchaînés par les habitudes du vice, il lui en coûte moins d'éviter tout ce qui peut y

[1] S. Ambr.

conduire. Quoi encore? les réflexions, dont on n'est pas capable dans une grande jeunesse? Mais il faut devenir enfant pour être disciple de Jésus-Christ : la grâce ne se plaît que dans la simplicité et dans l'innocence. Nos incertitudes croissent avec nos réflexions : plus nous raisonnons, plus nous nous embarrassons, plus nous enfonçons dans nos propres ténèbres. On sait tout quand on a la foi ; et pour être plus éclairé il suffit d'être plus docile. Quoi enfin? la fermeté et la persévérance? Mais ce sont nos passions seules qui font toutes nos inconstances : les inégalités de la vie de l'homme ne prennent leur source que dans la diversité des objets qui tour à tour les dominent; et un cœur pur et innocent est toujours égal et tranquille.

Hélas! mes Frères, ne nous reprochons-nous pas tous les jours à nous-mêmes le mauvais usage que nous avons fait de cette première saison de notre vie? ne nous redisons-nous pas sans cesse qu'il eût été aisé alors de prendre sur nous ; que nous avions porté en naissant un cœur vertueux, que le crime alarmoit, et qui sembloit tendre les mains à la grâce ; que tout nous aplanissoit les voies de la vertu ; que les sacrifices alors eussent été bien légers ; que le monde et les passions ne nous avoient pas encore liés de mille chaînes indissolubles qui nous laissent à peine la liberté de

désirer notre délivrance; que notre cœur, pas encore corrompu par un long usage des plaisirs, ne trouvoit pas la piété si dégoûtante et si affreuse; qu'à mesure que l'âge nous a approchés du tombeau, nous nous sommes éloignés de la voie de la vérité et de la vie; et qu'enfin, en avançant en âge, nons n'avons fait que croître en malice, en déréglement, et dans l'amour désordonné des créatures? L'Évangile est donc la loi de tous les âges, comme il l'est de tous les sexes.

Je dis de tous les sexes, car quel prétexte pourroit alléguer ici le sexe en sa faveur contre l'austérité et la difficulté des devoirs de l'Évangile? Les Agnès, les Luce, les Cécile, tant d'autres héroïnes de la foi, n'ont-elles pas trouvé dans le leur une force et une grandeur d'âme, dont les héros profanes n'ont jamais approché? Hélas! mes Frères, de quoi n'est pas capable une femme mondaine pour l'objet criminel qui la possède et qui la captive? quel courage! quelle force! quels sacrifices! les difficultés la raniment; le repos, la réputation, la liberté, la santé, la fortune, rien ne tient devant la passion : on voit tous les jours de ces héroïnes infortunées capables de tenter les plus grandes entreprises, qui sacrifient tout à leur injuste goût, qui tirent de leur sexe un courage au-dessus de l'homme, et qui, en ayant oublié la pudeur, en ont aussi, ce semble, oublié la timi-

dité et la foiblesse. Et pourquoi ne seroit-on capable de rien pour Dieu? ce qu'on a pu pour le monde, ne le pourroit-on pas pour le salut? la passion a su nous donner des forces et nous élever au-dessus de notre foiblesse, et la grâce n'auroit pas le même privilége? Le salut éternel, mes Frères, ne demande ni des sacrifices si éclatants, ni des assujettissements si pénibles que le monde! et nous n'osons en essayer; Jésus-Christ est un maître bien plus aisé à servir que le monde, plus tendre, plus indulgent, plus compatissant, plus fidèle; et nous le regardons comme un tyran qui rend malheureux ceux qui le servent! O mon Dieu, que l'homme est à plaindre de vous connoître si peu, et de se connoître si peu lui-même!

Qu'alléguerez-vous donc encore? la délicatesse du tempérament? Mais Agnès trouve-t-elle dans la délicatesse de sa complexion des raisons pour craindre les chaînes qui la lient et le glaive qui va l'immoler? mais vous demande-t-on, comme à elle, que vous résistiez jusqu'au sang? s'agit-il d'offrir votre corps à la rigueur des feux ou à la torture des supplices? Dieu ne demande pas la force du corps: il demande la pureté et l'innocence de l'âme; et alors celui qui est infirme peut dire: Je suis fort et puissant. Les devoirs essentiels de la foi s'accomplissent au dedans de nous. C'est l'amour, c'est la crainte de Dieu, c'est la recon-

noissance, c'est le sacrifice intérieur des passions; ce sont là les vertus des foibles comme des forts : plus même ce corps de boue se refuse au travail et à la peine, et nous rend incapables de la soutenir, plus le cœur doit suppléer par la ferveur de son amour et de ses désirs à la foiblesse du corps terrestre. Hélas! mes Frères, il faut un corps de fer pour fournir aux agitations, aux jeux, aux plaisirs, aux veilles, aux assujettissements que le monde et l'ambition vous imposent : et cependant la foiblesse de votre complexion y peut suffire; et cependant la santé est une foible raison contre le goût; et cependant, malgré le dépérissement d'un corps qui se refuse à vos dérangements, vous êtes de tout, et la vivacité de vos passions supplée à la foiblesse de vos forces. Mais pour remplir les devoirs de la religion, il ne faut qu'un bon cœur; je l'ai déjà dit : une volonté pure et sincère supplée à tout; et Dieu nous compte les œuvres que nous voudrions accomplir comme celles que nous avons faites : et cependant vous excusez votre mollesse et votre impénitence sur la foiblesse de vos forces : vous justifiez une vie toute dans les sens et dans les plaisirs sur la délicatesse d'une complexion qui vous rend inhabile à la pratique des mortifications et des violences; comme si Dieu demandoit de nous ce qui ne dépend pas de nous; comme si avec une chair in-

firme on ne pouvoit pas avoir un esprit prompt et fervent; comme si la religion consistoit dans la force du corps, et non dans les dispositions du cœur; comme enfin s'il en étoit de nous ainsi que de ces victimes figuratives de la loi, qu'on ne pouvoit offrir à Dieu que lorsqu'elles jouissoient d'une santé parfaite, et que leur corps robuste et entier n'offroit aux yeux ni tache, ni défaut, ni foiblesse. Donnez-lui sincèrement votre cœur : C'est là, dit Jésus-Christ, *toute la loi et les prophètes.* [1]

Enfin vous nous opposerez en dernier lieu, l'incompatibilité de la vie chrétienne avec la manière dont on vit et dont il faut vivre dans le monde.

Mais Agnès consulte-t-elle si sa conduite va paroître extraordinaire aux Romains? examine-t-elle s'ils vont traiter son courage héroïque de fureur, et son martyre de superstition et de folie? Quoi de plus singulier selon le monde que de renoncer, à son âge, à des établissements pompeux, et préférer l'opprobre public et la rigueur des tourments à des alliances éclatantes qu'elle pouvoit se flatter de concilier avec sa foi et son innocence? Mais elle savoit que la voie des justes est une voie solitaire et peu battue; que le monde a toujours eu le grand nombre de son côté; et que, pour suivre Dieu, il faut se détourner du chemin que tiennent presque tous les hommes.

[1] Matth. 7. 12.

D'ailleurs où est cette incompatibilité de l'Évangile avec la société? Est-il incompatible avec les devoirs de l'amitié? mais c'est la religion toute seule qui peut nous assurer des amis sincères et fidèles : avec les sentiments de la reconnoissance? mais c'est la piété véritable qui forme les bons cœurs : avec la joie des conversations et des commerces? mais ce sont nos crimes qui forment toute la noirceur et toute la bizarrerie de nos humeurs; et une conscience pure est la seule source de la joie et des vrais plaisirs : avec le lien du mariage? mais c'est la foi toute seule qui, rendant cette union sainte, la rend sûre et inviolable : avec les bienséances et les devoirs de la vie civile? mais c'est l'Évangile qui nous rend doux, humbles, affables, et qui nous persuade que nous devons toujours plus aux autres qu'on ne nous doit à nous-mêmes : avec les fonctions de la république? mais si les maximes de l'Évangile gouvernoient les empires et les royaumes, on ne verroit ni l'abus de l'autorité, ni l'oppression des foibles, ni la mauvaise foi dans les affaires, ni des fortunes monstrueuses et par l'opulence qu'elles étalent, et par les injustices qu'elles cachent; ni l'innocent devenu le jouet et la victime du fourbe, ni la société déchirée par les haines, empoisonnée par les jalousies; ni enfin les passions troubler et diviser les mêmes hommes que les seules passions réunissent.

Voulez-vous donc savoir en quoi l'Évangile est opposé à la société? aux vices qui la déshonorent, aux passions qui la troublent, aux débauches qui la renversent, au luxe qui y répand la confusion et la misère, aux jeux qui en font ou une fureur, ou un trafic éternel de ruse et d'artifice. L'Évangile ne retranche que les désordres qui corrompent la société; il en assure le fond, la paix, les devoirs, les bienséances. Vivez selon Dieu, et vous serez bon citoyen, bon sujet, bon mari, magistrat équitable, maître modéré, épouse fidèle, juste, désintéressé, charitable. Ne nous dites donc plus que la piété n'est pas compatible avec la vie du monde: du monde pervers et corrompu, il est vrai; du monde qui ne connoît pas Dieu; du monde qui est ennemi de toute vérité et de toute justice. Mais est-il nécessaire d'être fourbe, dissolu, voluptueux, injuste, vindicatif, irréligieux, pour vivre dans le monde? sont-ce donc les vices tout seuls qui doivent lier les hommes les uns aux autres? n'est-ce pas là plutôt ce qui les désunit? S'il reste encore de la bonne foi, de l'équité, de l'humanité, de la sincérité parmi les hommes, n'est-ce pas à la religion que nous en sommes redevables?

Grand Dieu! je sens bien moi-même l'injustice des prétextes que j'oppose à mes devoirs : votre loi sainte n'est incompatible qu'avec mes passions; j'ai beau adopter le langage du monde contre la

vertu, ma conscience s'élève contre moi-même, et me force de convenir en secret que, si j'étois à vous, et que mes passions honteuses fussent éteintes, je serois meilleur père, meilleur mari, meilleur maître, ami plus fidèle, homme public plus appliqué et plus intègre, citoyen plus utile à mes frères. La piété seule met tout à sa place : mes passions seules font que j'abuse de mes talents, de mes biens, de mon crédit, de mes places, de ma fortune; elles seules troublent l'ordre de la société que l'Évangile assure et sanctifie. C'est mon cœur tout seul qui se révolte contre vous : ma raison, mes lumières, ma conscience, mon repos, mes intérêts mêmes, tout me sollicite en votre faveur; tout me presse de retourner à vous, ô mon Dieu! les chaînes seules qui me lient à mes déréglements s'y opposent. Grand Dieu! rendez-moi les exemples de vos saints utiles : faites que mes lumières l'emportent enfin sur ma foiblesse; que ma raison ne soit pas toujours le jouet de mes passions. Ne vous contentez pas de faire luire la vérité aux yeux de mon esprit; faites que cette lumière divine m'enflamme, brûle les liens honteux qui m'arrêtent, et me délivre dans le temps pour m'assurer l'éternelle liberté de vos enfants.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

Cum infirmor, tunc potens sum.

Je ne suis jamais plus puissant que lorsque je parois plus foible. 2. Cor. 12. 10.

Plus on est attentif aux voies de la Providence dans l'établissement de l'Église, plus on y entrevoit je ne sais quels caractères divins qui démêlent d'abord la religion de Jésus-Christ des opinions et des sectes, et ôtent à ses premiers progrès toute l'apparence des entreprises humaines. En effet, choisir des moyens assortis aux fins qu'on se propose, mettre en œuvre la force pour triompher, l'éloquence pour persuader, la grandeur pour éblouir, les plaisirs pour corrompre, c'est là comme le premier plan de la sagesse des hommes, et je n'y vois rien qui tienne tant soit peu du prodige. Mais que la foiblesse de Dieu ait été plus puis-

sante que ce qu'il y a de plus fort parmi les hommes; que toute la politesse du siècle d'Auguste, toute la volupté de l'Asie, la force des Romains, la sagesse des Grecs, la férocité des Barbares, l'orgueil des philosophes, les préjugés et la superstition des peuples; enfin que toute hauteur soit venue se briser contre la grossièreté, la foiblesse, l'ignorance et les travaux de douze pêcheurs; que Daniel ait été l'arbitre des vieillards, Goliath le jouet d'un enfant, Holopherne, ce conquérant impie, la proie et la conquête d'une femme; que Gédéon, que Barac, que Débora, personnes foibles et viles, soient devenues la terreur des ennemis d'Israël; que Moïse même, malgré sa timidité et l'invincible embarras de sa langue, ait confondu les sages des Égyptiens, arraché à toute la puissance d'un grand roi une nation entière, et rendu ce peuple inquiet et intraitable docile à des préceptes pénibles et infinis; ce sont là, ô mon Dieu, les routes ordinaires de votre sagesse, toujours indépendante des moyens, toujours maîtresse des événements, et toujours marquant ses voies par des traits sensibles qui les distinguent si fort de celles de l'homme.

Je sais que, dans ces siècles avancés, la foi n'a plus besoin de ces événements singuliers pour s'établir dans l'esprit des peuples, et que la sagesse de Dieu se cache, pour ainsi dire, présentement

sous les dehors communs de sa providence. Cependant, comme il se trouve toujours de ces Juifs charnels qui demandent des signes, chaque siècle fournit à la religion quelqu'un de ces grands spectacles, de peur que la foi, qui n'est presque plus qu'une lampe fumante, ne s'éteigne tout-à-fait, et afin que le fils de l'homme, revenant, puisse en retrouver sur la terre.

Tel a été, du temps de nos pères, François de Paule, cet homme si foible selon la chair et si puissant selon l'esprit; cet instrument vil et méprisable aux sens, cette pierre mal polie dont parle Daniel, et détachée sans art de la montagne, mais qui, conduite par une main invisible, sut humilier les colosses orgueilleux, briser la dureté des cœurs, et devenir elle-même une de ces saintes montagnes sur qui la céleste Sion est fondée : et enfin cette autre verge mystérieuse, sèche et fragile en apparence, mais qui, entre les mains du Dieu de Pharaon, commanda aux vents et à la mer, eut les clefs de la mort et de l'abîme, changea la face du ciel et de la terre, s'attira le respect même des rois qu'elle avoit frappés; et qui, placée depuis dans le sanctuaire, poussa des branches saintes, et couvrit toute l'arche de ses feuilles. Mais c'est pour guérir nos erreurs, mes Frères, que je viens aujourd'hui vous raconter ses prodiges : c'est pour réformer les fausses idées que le monde nous donne

de la gloire et de la grandeur, et vous convaincre, hélas! que les distinctions les plus brillantes, une naissance illustre, une supériorité de génie, un amas pénible des plus rares connoissances, une fortune riante, des dignités où le mérite seul peut conduire, des talents éclatants, l'art des intrigues et des négociations, les emplois de la paix et de la guerre, tout cela, si la grâce n'en fait des moyens de salut, n'est aux yeux de la foi que comme un glaive fatal entre les mains d'un furieux, qui, après avoir servi quelque temps d'amusement à sa folie, devient l'instrument assuré de sa perte. Vous allez donc voir dans cet éloge la prudence du siècle réprouvée, la force confondue par la foiblesse, la science qui enfle céder à la simplicité qui édifie; et vous avouerez que jamais saint ne parut plus foible aux yeux de la chair, et que jamais saint ne fût plus puissant aux yeux de la foi : je réduis tout ce discours à ces deux réflexions. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

A quoi se réduit, mes Frères ce qui nous paroît ici-bas digne d'envie? et dans cet amas d'enchantements qui nous font perdre de vue les biens éternels, quels sont les principaux objets qui séduisent l'esprit et usurpent seuls tous les hom-

mages du cœur humain? C'est l'éclat de la naissance, c'est la distinction qui nous vient des sciences et de l'esprit, c'est la mollesse qui suit les plaisirs et la félicité des sens; et enfin c'est le faste qui accompagne la grandeur et les dignités. Ce sont là les secrets ressorts qui agitent les enfants d'Adam; c'est là-dessus que roulent nos projets, nos mouvements, nos désirs, nos espérances; c'est là comme le trésor autour duquel notre cœur veille sans cesse, et le plus bel endroit de cette figure du monde qui nous saisit et nous enchante.

La noblesse du sang et la vanité des généalogies est de toutes les erreurs la plus universellement établie parmi les hommes. On ne pense pas, quand on s'applaudit de l'éclat des ancêtres et de l'antiquité du nom, que plus haut il nous fait remonter, et plus il nous approche de notre boue; que ce qui distingue les vases d'ignominie des vases d'honneur n'est pas la masse dont ils sont tirés, mais le bon plaisir de l'ouvrier qui les discerne; que la noblesse du chrétien n'est pas dans le sang qu'il tire de ses ancêtres, mais dans la grâce qu'il hérite de Jésus-Christ; que la chair qui nous fait naître ne sert à rien, mais que l'esprit selon lequel nous renaissons est utile à tout; et qu'enfin l'origine comme la conversation du chrétien étant dans le ciel, celle qu'il prend sur

la terre est une bassesse dont il doit gémir, et non pas un titre dont il puisse se glorifier.

Ce fut pour rendre ces vérités du salut plus sensibles aux hommes que la Providence ménagea à François de Paule une naissance vile et obscure selon le siècle. Il naquit dans le sein de la piété, mais non pas dans celui de la gloire : il ne recueillit de ses pères qu'une succession d'innocence et de candeur; il n'hérita comme les patriarches, que de la foi des promesses, et ne posséda rien dans une terre où il devoit être toujours étranger. Ce fut un autre Saül destiné par sa naissance à des emplois obscurs, et le dernier de la tribu la plus méprisée, mais qui devoit être à la tête des princes d'Israël, et devenir le chef et le législateur d'un grand peuple.

Peut-être, hélas! qu'une origine plus éclatante l'eût rendu inutile, ô mon Dieu, à l'accomplissement de vos desseins, et à l'agrandissement de votre héritage. Car qu'est-elle, mes Frères, cette naissance illustre? C'est une destination aux erreurs du siècle et à ses usages : c'est un engagement anticipé de crime et d'impénitence; c'est un titre pour se calmer sur les transgressions de la loi; c'est un nouveau péché d'origine, si j'ose le dire, ajouté à celui que nous apportons tous en naissant, et qui nous rend le salut encore plus difficile; en un mot, c'est souvent un préjugé de

réprobation, et la suite des jugements impénétrables de Dieu sur une âme.

L'éducation de notre saint répondit à sa naissance. Il ne fut pas, comme Moïse, instruit dans les sciences et la sagesse des Égyptiens; mais il reçut comme lui de Dieu même le livre de la loi, et en exposa les préceptes et les ordonnances au peuple. On ne le vit pas, comme Paul aux pieds de Gamaliel, s'instruire à fond de la variété des opinions et des doctrines; mais, comme cet apôtre, sa foi l'éleva jusqu'au plus haut des cieux, et là il apprit des secrets que l'homme profane n'est pas digne d'entendre. Ce fut l'onction de la grâce qui l'instruisit, et non pas le travail de la nature. Persuadé que les langues devoient cesser; que les prophéties devoient finir; que la science seroit détruite, et que l'amour seul ne périroit pas, il laissa ces vents de doctrine qui enflent, pour s'en tenir à la charité qui édifie : ce fut un scribe instruit dans le royaume des cieux, mais qui tira du seul trésor de la grâce ces lumières anciennes et nouvelles que nous n'avons jamais qu'à demi, et à force de veilles et de recherches. On ne le vit pas dans les plus fameuses universités, passer les vieillards en intelligence, faire admirer une jeunesse toute brillante d'espérances, et ouvrir par l'éclat d'une première réputation mille vues d'ambition à une famille : l'Esprit de Dieu

le conduisit dans le désert avant presque qu'il eût conversé avec les hommes; une résolution de retraite perpétuelle, qui n'est en nous que le fruit tardif des réflexions et de l'âge, fut en lui un essai de l'enfance; et, sur les traces du Précurseur, il alla puiser dans la pénitence et dans la solitude cette haute réputation de sainteté, qui seule peut autoriser à reprocher hardiment aux peuples et aux princes mêmes leurs excès. Il apprit dans le silence à devenir la voix de celui qui crie dans le désert; et à force de se croire le moindre de tous, et indigne de toucher aux pieds de ceux qui évangélisent la paix, il devint plus que prophète, et le plus grand des enfants des hommes.

C'est donc ainsi, Seigneur, que des pierres mêmes vous suscitez des enfants d'Abraham : c'est ainsi que d'une matière vile et abjecte vous en formez un serpent d'airain élevé dans le désert pour le salut de votre peuple : c'est ainsi que d'un vase de terre cassé, d'un anachorète foible et infirme vous en faites sortir une lumière qui met en fuite les ennemis d'Israël, et rend la paix et la tranquillité à l'Église : c'est ainsi que la boue devient entre vos mains un remède pour guérir les aveugles : c'est ainsi, en un mot, que dans un poisson pris, ce semble, au hasard au milieu d'une mer orageuse, je veux dire dans un homme ignorant et muet, choisi parmi la foule, vous mettez un

trésor capable de satisfaire les Césars, et rendre la liberté à vos disciples.

Élevons-nous après cela, foibles que nous sommes, de quelques légères connaissances qui nous démêlent un peu de la multitude : réjouissons-nous à l'aspect de ces petites lueurs qui nous frappent pour un moment, et ne nous font, ce semble, entrevoir les secrets de la grâce et ceux de la nature que pour nous faire voir à plein les bornes et la petitesse de l'esprit humain : creusons avec obstination dans ces profondeurs sacrées, et cherchons-y des vérités qui, semblables à ce feu sacré que les Juifs avoient enseveli dans les entrailles de la terre, ne peuvent être retrouvées qu'au sortir de la captivité. Affliction de l'esprit et aveu de notre ignorance! un seul moment de grâce développe souvent plus de vérités que de longues années de travail; quelquefois une âme sainte qui ignore jusqu'aux noms des doctrines et des opinions, voit plus clair dans les voies de Dieu que les docteurs les plus consommés, et dans tous les siècles, il se trouve des disciples grossiers qui comprennent la parole de la croix et la naissance éternelle du Verbe, tandis que des maîtres en Israël ignorent les mystères familiers de la renaissance de l'homme.

Mais que prétends-je ici, mes Frères? briser l'orgueil de l'esprit, et non pas autoriser une cou-

pable ignorance. Je sais que les lèvres du prêtre sont les dépositaires de la science; que nous avons l'honneur d'être des nuées saintes placées sur la tête des fidèles pour faire passer jusqu'à eux les influences du ciel; que l'Écriture nous compare à des aigles qui devons aller envisager fixement le soleil de justice, et de là nous rabattre sur la terre : je sais que ces deux grandes lumières que Dieu place d'abord dans le firmament sont le symbole des pasteurs de l'Église, et que l'esprit de notre ministère ne sauroit descendre sur nous qu'en forme de langue mystérieuse. Mais je voudrois que la prière et l'innocence fussent les sources sacrées de nos lumières; que le cœur d'un prêtre fût le dépositaire de la piété; que ces nuées ne fussent jamais des nuées sans eau; que ces aigles sussent s'assembler quelquefois autour du corps pour y prendre de nouvelles forces; que ces grandes lumières ne présidassent jamais à la nuit, et que ces langues célestes fussent toujours des langues de feu.

L'ancienne solitude du Mont-Cassin, si fameuse par les saints qui l'avoient habitée; ce Carmel de l'Occident, cette demeure de prophètes consacrée par les austérités et les cantiques de tant d'illustres pénitents, fut le premier théâtre des macérations et des rigueurs de François de Paule. Écoutez-le, mes Frères : et dans un siècle où la charité est

refroidie, l'esprit de pénitence éteint, et où un long usage de relâchement vous fait regarder les austérités de la loi comme des devoirs surannés, apprenez que l'Évangile est de tous les siècles; et que si, comme vous le dites si souvent, la nature baisse et devient toujours plus infirme, la grâce ne baisse point, et fait même paroître plus glorieusement sa force dans nos infirmités.

Tant de saintes victimes qui avoient autrefois consommé leur sacrifice sur la montagne où François se retire, y avoient, ce semble, laissé des esprits de souffrance et de rigueur, qui dans un moment passent tous dans le cœur de notre saint, et l'arment d'une innocente indignation contre soi-même. Des sauterelles et du miel sauvage, du pain et de l'eau, ce fut toujours là son mets le plus délicieux : persuadé que l'usage des créatures est le prix du sang de Jésus-Christ, il ne s'accorda qu'avec mesure les plus insipides; et, semblable à David, même dans des besoins extrêmes, il n'osa jamais se rassasier d'une eau qui avoit été le prix du sang et le péril des âmes. Marchant toujours pieds nus, couchant sur la dure, mêlant sans cesse son pain avec ses larmes, passant comme son divin maître les nuits en prières, ranimant dans ces heures destinées au repos, comme les Antoine et les Hilarion, l'assoupissement et la pesanteur de ce corps terrestre par des cantiques sa-

crés, déchirant sa chair et se châtiant le matin comme le Prophète; chargé de cette armure de Dieu dont parle saint Paul, portant sur toutes les parties de son corps les instruments de justice; et, dans un âge aussi tendre que celui de David, ayant déjà l'usage de ces armes pesantes destinées à combattre Goliath et à repousser les traits de l'ennemi.

Il n'en fut pas de sa pénitence comme de celle de tant de chrétiens, qui, dans un commencement de conversion, se prêtent avec plaisir au joug de Jésus-Christ, ne sentent pas presque le poids de la croix, n'ont jamais assez à leur gré châtié leur corps, embrassent avec ardeur tout ce qui s'offre à eux de pénible, et ont besoin d'un frein pour retenir l'impétuosité de l'esprit qui les pousse; mais qui peu à peu sentent mollir leur zèle, ralentir leur vitesse; reviennent de temps en temps à eux-mêmes; se permettent aujourd'hui un plaisir, et demain une faute; et, ne retenant de leurs anciennes pratiques que certain régime de pénitence, ne donnent plus, pour ainsi dire, à l'amour de la croix que des empressements de bienséance.

L'amour que notre saint eut pour la croix fut violent, mais il fut durable. Les fatigues des voyages, les soins et les embarras de sa charge, les foiblesses mêmes et la défaillance de l'âge,

rien ne put jamais le faire relâcher de sa première ferveur. Oui, mes Frères, arrivé à une extrême vieillesse, et dans un âge où la nature défaillante n'a presque besoin que de son propre poids pour succomber; chargé de mille fruits de pénitence, loin de recueillir les restes précieux de sa vie pour la consolation de ses chers enfants, il redouble ses austérités; et, comme un autre Samson, c'est après mille souffrances et dans une caducité où il ne paroît avoir plus rien de redoutable à l'ennemi, qu'il sent plus de force que jamais pour la destruction de cette maison terrestre qui tient son âme captive, et l'entière défaite des ennemis domestiques qu'il avoit si souvent vaincus.

Mais oserai-je vous le demander ici, grand saint? ce corps que vous châtiez avec tant de rigueur a-t-il été autrefois un corps de péché? faites-vous servir à la justice des membres qui ont servi à l'iniquité? armez-vous votre bras contre une chair qui se soit révoltée contre l'esprit? et, comme un autre David, en immortalisant votre pénitence, immortaliserez-vous aussi vos foiblesses?

Hélas! Messieurs, le Seigneur le prévint de ses bénédictions dès le sein de sa mère. Ce temple de l'Esprit-Saint ne fut jamais profané; et il conserva jusqu'à la fin ce vêtement de justice et de sainteté qu'il avoit reçu du ciel dans le sacrement qui nous régénère.

Et de quel œil, ô mon Dieu! voyez-vous donc tant de pécheurs se présenter aux mystères saints sans aucun sacrifice d'expiation, et sans pouvoir vous offrir que des abominations que le lendemain doit peut-être voir recommencer? de quel œil nous voyez-vous ménager à nos sens mille nouvelles félicités, forcer la nature pour l'obliger de fournir à notre volupté; suppléer par la variété des plaisirs ce qui manque à leur solidité, assaisonner le dégoût qui les suit de mille caprices sensuels, et nous rassurer après cela au lit de la mort sur le secours des sacrements, sur les trésors de votre miséricorde, et sur quelques sentiments de douleur que le péril présent excite plutôt que les désordres passés? Illusion, mes Frères : mais il est écrit que le monde sera dans l'erreur jusqu'à la fin, et il faut que les Écritures s'accomplissent.

La pénitence de notre saint fut toujours suivie de cette humilité profonde qui domine si fort dans son caractère, et qui toute seule vaut mieux que le sacrifice. Qu'il en est en effet de ces âmes pénitentes qui, en affoiblissant leur chair, fortifient leur orgueil; qui font de cet appareil de pénitence qui les environne une espèce de trophée secret à leur vanité; qui dans les traces sacrées que les rigueurs de la croix laissent empreintes sur leur corps lisent tous les jours leur propre mérite; et qui, après avoir essuyé comme

Jonas tout le poids du jour et de la chaleur, s'endorment peu à peu sur mille criminelles complaisances, et laissent enfin piquer par un ver invisible la racine de cet arbre chargé de tant de fruits de pénitence qui sèche en un instant, et les laisse exposés à toute l'ardeur des passions !

Ici ne craignez rien de semblable. Le même que vous venez de voir monter jusqu'aux cieux, vous l'allez voir descendre jusqu'aux entrailles de la terre : devenu un spectacle digne des anges et des hommes, il se regarde comme le rebut de tous et l'anathème du monde : il n'est point d'office si vil où il ne s'abaisse ; point d'action si humiliante qui lui échappe ; point de nom si méprisable qu'il ne se donne. Les pontifes du Seigneur et les rois de la terre s'empressent à lui offrir des établissements dignes de lui : les honneurs de la pourpre et de l'épiscopat lui sont présentés ; mais, comme le Prophète, il craint la hauteur du jour, et sa chère vertu ne lui paroît être en sûreté que sous les dehors obscurs d'une vie privée. Ordre pieux et austère dont il enrichit l'Église, nouveau bouclier dont il orna la tour de David, asile illustre qu'il ajouta aux villes de refuge déjà établies dans Israël, le nom seul que vous portez annonce d'abord l'humilité de votre saint patriarche. Il n'en trouvoit pas à son gré, mes Frères, d'assez rampant à se donner : et nous nous donnons si

souvent de plein droit des titres que le public nous refuse et que nos ancêtres n'ont jamais eus; et l'on voit parmi nous tant de gens parer une roture encore toute fraîche d'un nom illustre, et recueillir avec affectation les débris de ces familles antiques et éteintes pour les enter sur un nom obscur et à peine échappé de parmi le peuple! Quel siècle fut plus gâté là-dessus que le nôtre? Hélas! nos pères ne vouloient être que ce qu'ils avoient été en naissant : contents chacun de ce que la nature les avoit faits, ils ne rougissoient pas de leurs ancêtres; et, en héritant de leurs biens, ils n'avoient garde de désavouer leur nom. On n'y voyoit pas ceux qui naissent avec un rang se parer éternellement de leur naissance; être sur les formalités d'une délicatesse de mauvais goût et selon l'Évangile et selon le siècle; étudier avec soin ce qui leur est dû; faire des parallèles éternels; mesurer avec scrupule le plus ou le moins qui se trouve dans les personnes qu'on aborde, pour concerter là-dessus son maintien et ses pas, et ne paroître nulle part sans se faire précéder de son nom et de sa qualité.

Ajouterai-je ici que notre saint s'éloigna toujours du ministère des autels et du sacerdoce chrétien? Renouvelant dans ces derniers siècles ces grands exemples que les premiers âges de la foi ont laissés à la religion, il n'osa jamais entrer

dans le sanctuaire; et se contentant d'en être la victime, il se crut toujours indigne d'en être le prêtre. Quoi? mes Frères, un cœur disposé par une longue pénitence, consacré par tous les dons de l'Esprit-Saint, ne se crut pas assez pur pour être marqué du sceau du Seigneur; une bouche si souvent purifiée par le feu du ciel, toujours occupée à publier les louanges du père céleste, l'instrument sacré de la conversion de tant de pécheurs, et qui tant de fois avoit fait descendre Jésus-Christ dans les âmes, craignit de proférer les paroles redoutables qui changent les offrandes saintes et le font descendre sur les autels; des mains pures, qui, levées vers le ciel, avoient pu arracher les morts de l'empire du tombeau, ne bénirent jamais le pain de vie; et des cœurs mille fois profanés, et encore flétris par les traces toutes vives du crime, osent se faire marquer du caractère saint? et des bouches semblables à des sépulcres ouverts s'offrent tous les jours pour être employées au ministère de vie? et des mains criminelles, mille fois souillées par les abominations de Babylone, forcent tous les obstacles qui leur ferment l'entrée du sanctuaire, et ne frémissent pas de se voir consacrées par l'onction sainte, trempées dans le sang de l'Agneau, et occupées à offrir des dons purs et des sacrifices sans tache? Sainte discipline des premiers temps,

pieux excès de nos pères sur le choix des ministres de l'autel, ancienne beauté du temple, que peut-on accorder que des larmes à vos tristes ruines?

Il est vrai, mes Frères, que depuis long-temps des Zorobabels ont travaillé à réparer les maux de la captivité: il est vrai que le nouvel Esdras [1] que le ciel nous a suscité depuis peu va rendre la gloire de cette dernière maison semblable à la première. Nous l'allons voir lui-même, le livre de la loi à la main, rétablir les mœurs d'Israël, et exposer ses préceptes et ses ordonnances aux prêtres et aux peuples. Nous l'allons voir parcourir les cités de Juda, répandre sur les contrées de sa dépendance des esprits de foi et de religion; et, comme l'arche d'Israël, remplir de mille bénédictions tous les lieux qui se trouveront sur sa course. Nous l'allons voir enfin comme un pontife innocent, séparé des pécheurs, appliqué à offrir des dons et des sacrifices, répandant son âme devant le Très-Haut, devenant la réconciliation des hommes dans les temps de colère, prenant sur lui les péchés de son peuple et les expiant par ses austérités, descendant jusqu'aux fonctions les plus communes du ministère; et en un mot, tel qu'un pontife qui ne s'est pas clarifié lui-même, mais qui a su attendre que celui qui avoit appelé Aaron, le fît asseoir dans le lieu

[1] Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris.

d'honneur, et l'établit pontife des biens véritables et du tabernacle éternel. Que vous rendrons-nous, Seigneur, pour ce don que vous nous avez fait? et que nous reste-t-il à vous demander pour votre Église, que des pontifes qui lui ressemblent? Passons à notre dernière partie; et après avoir montré qu'il ne fut jamais de saint plus foible selon la chair, montrons qu'il n'en fut jamais de plus puissant selon l'esprit.

DEUXIÈME PARTIE.

Dieu est admirable dans ses saints; et la variété de ses voies sur les élus est un de ces trésors cachés sur lesquels, selon l'expression du Prophète, sa sagesse répand des abîmes : *Ponens in thesauris abyssos.*[1]

En effet, dans l'histoire de la religion, tantôt nous trouvons de grands hommes qui, sortis d'un sang illustre, élevés dans la connoissance des sciences et des arts, nés pour commander aux autres hommes, et destinés à l'éclat et à la grandeur, se sont ensevelis tout vivants dans des retraites sombres, et là ont attendu le jour du Seigneur, inconnus presqu'à la terre, ne voulant plus savoir que Jésus-Christ, environnés de misère

[1] Ps. 32. 7.

et d'infirmité, et l'objet du mépris et des railleries des insensés.

Et d'autre part, la grâce nous offre quelquefois des spectacles bien différents. Ce sont des hommes foibles, nés dans l'obscurité, nourris dans l'ignorance, soumis par leur destinée à toutes les créatures, et s'abaissant encore par un motif de foi au-dessous même de leur bassesse; et cependant devenus tout à coup l'admiration de leur siècle; décidant sur les points de la loi; exerçant un empire divin sur toutes les créatures; élevés au plus haut point de la gloire et de la réputation; et enfin remarquables par les mêmes endroits qui auroient dû les rendre vils aux yeux des hommes.

Tel fut dans son siècle François de Paule. La vertu de Dieu éclata dans sa foiblesse : cette pierre de rebut fut placé à la tête de l'angle, et au lieu le plus apparent de l'édifice : cette nuée obscure et sortie du centre de la terre, s'éleva peu à peu, couvrit le tabernacle, devint une colonne de feu, et servit de flambeau à ceux qui étoient assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort.

A peine établi dans sa chère solitude, et commençant seulement à goûter combien il est doux d'être oublié des hommes et de vivre sous les yeux de Dieu seul; une odeur de vie se répand malgré lui aux environs. Des bruits de sainteté

et de pénitence viennent réveiller les villes voisines, et se glissent même jusque dans les cours des princes : de toutes parts le peuple de Dieu vient à Silo consulter le Voyant; et les souverains eux-mêmes, sous des habits empruntés, comme autrefois une reine d'Israël, paroissent dans sa retraite, et veulent apprendre les desseins du ciel sur eux de la bouche de cet autre Prophète. La France, l'Italie, l'Espagne, l'Europe entière entend parler de lui : du fond de sa solitude, il remplit le monde du bruit de son nom; et, comme son divin Maître, c'est de l'obscurité même du désert qu'il est transporté sur le sommet du temple, et que là il devient un spectacle aux yeux de l'univers.

Les saints, mes Frères, n'ont jamais éclaté que par-là. C'étoient des enfants de lumière, qui, pour être moins prudents dans leurs voies que les enfants du siècle, n'ont pas laissé de mieux arriver à leurs fins. Ils ne connoissoient pas encore l'art pieux de s'insinuer dans l'esprit et dans l'estime des peuples : cette vertu fastueuse, qui ne retient guère de la piété que la contenance et le style, n'étoit pas le vice de leur temps. On ne les voyoit pas ménager avec adresse à leur zèle des occasions éclatantes de fatigue et de miséricorde : ils ne faisoient pas annoncer leur sainteté par mille traits extraordinaires; et ne ressembloient point à ces faux prophètes d'Israël, qui pour sé-

duire plus sûrement la crédulité des peuples, et les empêcher de douter de leur don de prophétie, affectoient des figures bizarres, des inspirations soudaines, et des airs bien plus singuliers que les prophètes du Seigneur.

Confondez, ô mon Dieu! l'espérance des hypocrites : ne souffrez plus que votre saint nom serve à l'iniquité : maudissez ceux qui font votre ouvrage frauduleusement; qui regardent la piété comme un gain, et la simplicité de vos voies comme le chemin de l'honneur et de la gloire. Discernez vous-même les sentiers du juste de ceux du pécheur : empêchez que le mépris dû à la fausse vertu ne retombe sur la véritable; et que vos serviteurs qui n'ont point de part avec les hypocrites ne partagent point dans l'esprit de vos ennemis leur dérision et leur honte!

Si, malgré l'obscurité de sa retraite et de son nom, notre saint fut d'abord exposé à l'admiration des peuples, on peut dire aussi que celui qui appelle les choses qui ne sont pas comme celles qui sont, tira en lui la lumière des ténèbres, et la science de ses voies les plus sublimes, de la simplicité et de l'ignorance.

Quelle gloire pour la foi, mes Frères! un solitaire simple et sans lettres, je le vois tout à coup le conducteur des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le docteur des ignorants,

le maître des simples et des enfants, et ayant la règle de la science et de la vérité dans la loi. Il parle le langage des hommes et des anges; il est élevé à la dignité de prophète il pénètre tous les mystères; il a toute science, et cette foi capable de transporter les montagnes. C'est le Samuel de son temps, l'interprète des volontés du Seigneur sur le peuple, le restaurateur de la doctrine et de la vérité, et l'arbitre de la religion et du culte des princes.

Rome même, le séjour du tabernacle d'Israël, où le Seigneur rend ses oracles, et où le peuple de Dieu va consulter, trouva dans ses lumières de nouvelles ressources: les princes des prêtres députèrent vers lui, et le prirent pour Jérémie ou pour quelqu'un des prophètes: Sixte IV le consulta dans ses doutes, le regarda comme le guide et le coopérateur de son pontificat; et l'on vit pour la seconde fois le Moïse du peuple choisi, le législateur des tribus s'en tenir aux conseils d'un autre Jéthro, peu instruit dans la loi, et élevé dans le désert de Madian.

Quelle fut sa pénétration dans les voies de Dieu sur les âmes! Les sentiments de l'homme, qui ne peuvent être connus, dit saint Paul, que par l'esprit qui est en lui, n'échappèrent jamais au discernement du sien : il découvrit les conseils des cœurs et vit clair dans l'abîme des consciences, et, comme l'agneau de l'Apocalypse, simple et sans

art, il ouvrit les sept sceaux du livre mystérieux, où toute l'habileté et la prudence des vieillards auroit échoué.

Mais ce n'est pas aujourd'hui ce don de discernement qu'on cherche dans les juges des consciences : trop de lumières en eux nous gêne et nous embarrasse; nous ne voulons pas qu'ils voient plus loin que nous-mêmes dans nos défauts. On craint ces lampes luisantes qui portent le jour dans les lieux les plus ténébreux du cœur, et n'y laissent rien à examiner : on s'accommode mieux de celles dont la foible lueur n'éclaire que la superficie des passions, et laisse toujours dessous des mystères d'iniquités sans les approfondir. En un mot, on veut des idoles qui aient des yeux et qui ne voient pas; de ces aveugles à demi clairvoyants qui ne voient les hommes que comme des arbres; je veux dire qui n'en voient que les feuilles, sans en découvrir la racine; et l'on est content de soi-même, quand on a pu amener à son point le ministre de la réconciliation, comme si sa foiblesse pouvoit rendre Dieu injuste, ou son ignorance l'aveugler sur nos crimes. Semblables, si j'osois le dire, aux Babyloniens, on aime ces prêtres trompeurs qui, dévorant tout seuls nos sacrifices et nos iniquités, nous persuadent que le Seigneur les a dévorées lui-même; et on n'a guère recours aux Daniels inspirés de Dieu, qui nous découvrent

leurs routes secrètes, détrompent notre crédulité, et nous font toucher au doigt l'inutilité de nos offrandes et l'abus de notre culte.

L'Esprit de Dieu qui parloit dans notre saint n'étoit pas toujours ce souffle véhément et impétueux qui ébranla le cénacle et consterna les disciples : ce fut le plus souvent ce souffle doux et insinuant dont il est parlé dans l'histoire de l'homme innocent, destiné à tempérer l'ardeur du jour, et à annoncer à nos premiers pères la visite et l'approche du Créateur. Aussi le cœur des princes et des peuples fut, pour ainsi dire, entre ses mains : on ne résista jamais à la sagesse et à l'esprit qui parloit en lui. Mille pécheurs virent expirer à ses pieds leurs passions criminelles ; autant de justes y sentirent ressusciter la grâce de leur vocation ; et sa parole fut une odeur de mort pour l'iniquité, et une odeur de vie pour la justice. Ferdinand, roi de Naples, entendit ce nouveau Jean-Baptiste lui reprocher au milieu de sa cour ses excès avec cette sainte liberté qu'inspire la foi : il admira l'innocence et la simplicité de ce solitaire miraculeux ; écouta des remontrances que la douceur et l'humilité rendoient presque toujours victorieuses ; et touché comme David des charitables ménagements et des pieux artifices de Nathan, il prononça le premier contre soi-même. Je sais quelle est la délicatesse des grands et les foudres qui partent

de ces montagnes d'orgueil du moment qu'on les touche : mais, ô mon Dieu, les rois entendroient, et ceux qui jugent la terre pourroient s'instruire, s'il se trouvoit des prophètes en Israël qui osassent porter votre parole devant eux ; et les princes ne seroient pas si loin du royaume de Jésus-Christ, si ses disciples en savoient mépriser les premières places.

Le même père des lumières qui lui découvrit les secrets des cœurs le fit percer dans les ténèbres de l'avenir. Les fidèles de son temps s'écrièrent avec surprise qu'un grand prophète avoit paru parmi eux, et que le Seigneur avoit visité son peuple. Il prévit les malheurs d'Israël et la captivité dont Jérusalem étoit menacée ; et, comme le Jérémie de son siècle, il vit en esprit partir de Babylone un prince infidèle, et préparer les fers et les flammes dont on devoit enchaîner l'oint du Seigneur, et brûler le temple et la ville sainte. Mais qu'on est peu disposé, mes Frères, à écouter les prophètes d'Israël lorsqu'ils n'annoncent que des choses désagréables ! On traita ses prédictions de songe et de foiblesse ; et Mahomet, entré dans l'Italie et déjà maître d'Otrante, étoit sur le point de ravager l'héritage du Seigneur, venir placer l'abomination dans le lieu saint, et mettre sous un tribut infâme la reine des nations et la maîtresse des provinces, que François de Paule levoit encore

inutilement les mains vers un peuple plein de contradiction et d'incrédulité.

Mais vos miséricordes, Seigneur, vont toujours plus loin que nos misères : vous vous laissâtes toucher aux larmes et aux prières de votre serviteur, et il obtint de vous un ange invisible qui frappa Sennachérib de frayeur, dissipa les nations assemblées, et rendit la paix et l'allégresse à votre Église. Eh! ne susciterez-vous point en nos jours quelque nouveau prophète qui puisse à son tour obtenir de vous la fin de nos troubles et de nos calamités? n'enverrez-vous plus d'ange exterminateur pour dissiper les nations qui veulent la guerre? avez-vous livré pour toujours Jacob au pillage? vos tribus ont-elles juré de se détruire elles-mêmes, et de servir aux desseins de vos ennemis? et souffrirez-vous qu'un autre Jéroboam, pour se maintenir dans son usurpation, les divise, altère publiquement votre culte, et jette des semences éternelles de dissension entre Israël et Juda? Vous châtiez, Seigneur, nos iniquités, il est vrai : mais si les malheurs de nos familles, le sang de nos proches, les cris des peuples et la désolation des provinces ne sont pas encore capables d'arrêter la main qui nous frappe; ah! que tant de profanations toujours inséparables des guerres vous désarment, et ne vengez plus votre justice en multipliant les crimes sur la terre.

Qui pourroit ici vous représenter, mes Frères, notre saint, cet homme pénitent, mortifié, et qui se permettoit à peine l'usage des viandes les plus viles; qui pourroit vous le représenter, dis-je, souverain de toutes les créatures; conduisant au tombeau et en rappelant à son gré; commandant aux vents et à la mer; éteignant l'impétuosité du feu; fermant la bouche des lions; vainquant les royaumes par la foi, et dépositaire de la puissance divine sur la terre? L'église ne vit peut-être jamais le spectacle d'une foi plus puissante : l'histoire de ses prodiges ne finit point; et c'est ici le seul lieu où l'on peut user de l'hyperbole de l'Évangéliste, et dire que le monde entier n'en pourroit presque contenir le récit. Il marcha, comme les premiers disciples, sur les serpents sans en être blessé, ôta à des breuvages mortels tout ce qu'ils avoient de nuisible; imprima à son ombre même une force toute-puissante; exhala une vertu qui opéroit des prodiges tout alentour; affermit par sa foi les eaux de la mer, et, sans être soutenu, comme Pierre, de la présence de Jésus-Christ, il la traversa avec plus de constance et de sécurité que cet apôtre. Que vous dirai-je, mes Frères? il mit sa bouche dans les nuées, selon l'expression du Prophète, et fit passer sa langue sur la terre; il ouvrit les cataractes du ciel, et changea ou rétablit l'ordre des saisons. Il fut la résurrection et la vie;

fit voir les aveugles, parler les muets, ouïr les sourds, marcher les boiteux; et bienheureux ceux qui ne seront pas scandalisés en lui!

Car, mes Frères, quelle est aujourd'hui la fausse délicatesse du siècle sur les événements qui tiennent du prodige! On laisse, hélas! au peuple la simplicité et la candeur : la religion de ceux qui se piquent de raison est une religion de raffinements et de doutes; et l'on se fait un mérite d'être difficile, comme si le royaume de Dieu venoit avec observation. Ce n'est pas que je veuille ici donner du crédit aux superstitions, ni autoriser tout ce que le zèle bon, mais peu éclairé, des siècles passés a laissé glisser de faux dans l'histoire de nos saints : mais je suis touché que, sous prétexte de bon goût, on tombe dans le libertinage d'esprit; et qu'en s'accoutumant à douter des faits indifférents, on doute tôt ou tard des nécessaires. La simplicité, Messieurs, est inséparable de la foi chrétienne; il est beau même de se tromper quelquefois pour avoir voulu être plus religieux et plus docile : les plus grands hommes de la religion ont été des enfants sur les matières du salut. Et d'ailleurs, vous, mon Frère, qui, contre toutes les règles de la droite raison, croyez imprudemment que Dieu vous sauvera dans une vie molle et mondaine, ce qu'il ne sauroit faire, vous refusez votre créance à des prodiges qui lui sont

très-possibles? ah! pourquoi êtes-vous si crédule lorsqu'il y a tout à risquer? et pourquoi faites-vous gloire de l'être si peu lorsqu'il n'y a rien à perdre?

Il faudroit ici, pour mettre le dernier trait à cet éloge, après vous avoir montré l'obscurité de notre saint suivie d'une réputation éclatante, sa candeur et sa simplicité relevée par le don de science et d'intelligence, sa pénitence et son infirmité devenue toute-puissante, vous montrer aussi son humilité récompensée, et investie d'hommages et de gloire. Vous l'auriez vu assis à côté d'un grand pape, comme autrefois Moïse auprès du pontife Aaron, partageant avec lui les soins du sacerdoce et la conduite du peuple de Dieu : vous l'auriez vu entrer dans l'assemblée des vieillards d'Israël, et, comme Daniel, régler leurs jugements et présider à leurs ordonnances. Vous auriez vu les peuples en foule sortir des villes, le recevoir comme autrefois le fils de David, et environné d'un appareil aussi humble que celui de Jésus-Christ entrant dans Jérusalem : vous l'auriez vu trouver partout les mêmes acclamations et une pompe aussi solennelle. Les cours des princes mêmes, si peu indulgentes à la sainte folie de la croix, lui rendirent des honneurs qu'on n'y rend guère qu'à la sagesse du siècle : et la folie mystérieuse de ce nouveau David n'empêcha pas les rois mêmes des Philis-

tins, de le retenir à leur cour avec toutes les distinctions et les égards dus à sa vertu.

Car il faut le dire ici, ministres du Seigneur, les véritables saints peuvent bien être incommodes au siècle; mais dans le fond ils n'y sont guère méprisés. La piété qui est selon Jésus-Christ, quelque part qu'elle se trouve, a je ne sais quoi de noble et de grand qui fait qu'on l'estime lors même qu'on ne veut pas l'imiter. C'est peu connoître le monde que de prétendre nous faire honneur auprès de lui de nos misères et de nos foiblesses : tout corrompu qu'on le croit, il est encore assez équitable pour exiger de nous des exemples de régularité, et faire de la vertu même une bienséance à notre état; et le plus sûr moyen d'éviter son mépris, c'est de ne suivre pas ses maximes.

Aussi, lorsque Louis XI se sentit frapper de la main de Dieu, ce ne fut point dans sa cour qu'il chercha un prophète : les vertus de François de Paule, la puissance, que Dieu lui communiquoit pour honorer sa sainteté, éclatoient dans tout l'univers. C'est lui que le prince demande, il le fait venir des extrémités de l'Italie; et ce fut alors que notre saint, paroissant à la cour, trompa l'attente du souverain, et lui dit hardiment comme un autre Élie : Prince, vous mourrez, et vous ne sortirez plus du lit où vous êtes monté que pour descendre dans le tombeau.

Quel coup de foudre pour un prince qui aimoit la vie! il reçut en tremblant cet arrêt foudroyant. Hélas! qu'il est rare que les inquiétudes et les soupirs des mourants ne soient plutôt les agitations d'une âme qui se défend contre la mort que des regrets sincères sur la vie passée! Si l'on lève alors les yeux au ciel, hélas! ce n'est que pour détourner le glaive fatal qui va trancher nos jours; et toutes ces marques de repentir qu'on donne dans ce dernier moment, et qui consolent tant les amis et les proches, sont d'ordinaire les derniers traits de notre arrêt et la mesure funeste de nos crimes.

C'est à ce voyage que le royaume doit l'établissement d'un ordre dont l'Église a depuis été si honorée et le public si édifié. La candeur et l'austérité du saint et de ses compagnons toucha les peuples : nos villes à l'envi s'empressèrent d'enfermer dans leurs murs ces anges de la terre : de toutes parts s'élevèrent de nouveaux édifices destinés à leur servir d'asile : les richesses de l'Égypte furent employées avec profusion à construire ces tabernacles d'Israël, et la France, ne pouvant disputer à l'Italie la naissance de ce saint institut, lui en diputa du moins l'amour, et le zèle de son accroissement.

Nous avons, je le sais, succédé là-dessus au goût de nos pères : François de Paule et ses en-

fants sont encore chers à nos peuples; et c'est là comme la dévotion dominante des Français. Mais d'ou vient, mes Frères, qu'avec toute notre confiance envers ce saint, nous sommes toujours si éloignés de le devenir nous-mêmes? Ah! c'est qu'outre que nous bornons nos hommages à un culte tout extérieur et à certaines pratiques de piété qui ne gênent en rien nos passions, nous n'avons recours à lui, comme ce roi mourant, que lorsqu'il s'agit d'obtenir des faveurs temporelles, la délivrance d'un péril qui nous alarme, d'une infirmité qui nous accable, d'un chagrin qui nous mine et nous dessèche; et sur les besoins de l'âme nous sommes muets. On ne s'avise guère de demander la délivrance d'une passion qui nous tyrannise, d'une inimitié qui nous ronge, d'un endurcissement qui nous calme sur tout, de mille périls où l'on échoue, d'un naturel fragile et glissant qui nous rend le salut si difficile.

Ce n'est donc pas, ô mon Dieu, le crédit de vos saints qui diminue, comme nous le reprochent vos ennemis; c'est l'incrédulité des fidèles qui augmente. Vous êtes toujours le père des miséricordes, et toujours prêt à exaucer nos vœux, lorsqu'ils vous sont présentés par les citoyens de la Jérusalem céleste; mais il faut que ces vœux soient dignes de vous; et assez purs pour monter en odeur de suavité jusqu'au pied de votre trône. Et cepen-

dant, Seigneur, quelles ont été jusqu'ici mes prières et mes supplications! J'ai invoqué vos saints dans mon affliction, il est vrai; mais je n'ai attendu d'eux que des consolations toutes terrestres, le succès d'une affaire, la régularité d'une saison, la vie d'une personne chère, la bienveillance d'un grand, l'élévation d'une famille : du moment que votre main m'a frappé, j'ai couru à leurs autels pour obtenir la fin ou l'adoucissement de mes peines; et ç'a toujours été là le motif de mes dons et de mes offrandes. Souvent même, je ne rougis pas de vous l'avouer, ô mon Dieu, souvent j'ai voulu les faire servir à mes iniquités; les intéresser dans mes foiblesses, les rendre protecteurs d'un désir qui vous déplaît, d'une espérance qui vous déshonore, d'un attachement qui vous blesse; et au lieu d'en faire des intercesseurs de mon pardon, j'en ai fait des confidents de mes fautes. Les saints, mes Frères, rejettent ces hommages criminels, et la meilleure manière de les honorer, c'est de suivre les traces qu'ils nous ont frayées dans les voies de la justice, qui nous conduiront comme eux à la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE JOUR DE SAINT BENOÎT.

Fide Noe, responso accepto de iis quæ adhuc non videbantur, metuens aptavit arcam in salutem domûs suæ, per quam damnavit mundum.

C'est par la foi que Noé ayant été divinement averti de ce qui devoit arriver, et appréhendant ce qu'il ne voyoit pas encore, il bâtit l'arche pour mettre le salut des siens à couvert; et c'est par-là qu'il condamna le monde. Hebr. 11. 7.

Dès que la voix du ciel eut appris à Noé l'arrêt que le Seigneur se préparoit de prononcer contre les hommes, quoique le temps de la vengeance fût encore éloigné, ce saint patriarche le compta, pour ainsi dire, arrivé; et le même jour où il connut que tout alloit bientôt finir fut pour lui comme la fin de toute créature. Dès ce moment tout lui parut erreur et vanité parmi les hommes; toujours occupé de ce jour de colère qui devoit exterminer toute chair, les plaisirs et les dissolu-

tions auxquelles les hommes se livroient alors avec tant d'excès lui parurent comme les ris de ces frénétiques qui ignorent le danger prochain dont ils sont menacés, et qui ne sont dignes que de notre compassion et de nos larmes. Dès lors, sans s'arrêter à l'exemple de la multitude, il ne pensa plus qu'à prendre des mesures, de peur d'être enveloppé dans la malédiction commune; et, peu content de travailler à sa sûreté, il éleva un asile où le salut des siens pût encore être à couvert. Par-là, dit saint Paul, il vit les choses à venir comme si elles étoient présentes: il devint l'héritier de la foi et de la justice des patriarches qui l'avoient précédé, et il condamna le monde, auquel l'exemple de ses sages précautions fut inutile: *Metuens, aptavit arcam in salutem domus suæ, per quam damnavit mundum.*

C'est sous cette image que je me suis proposé de vous représenter aujourd'hui le saint patriarche dont nous honorons la mémoire; et ce qui m'a déterminé à la choisir, c'est qu'elle m'a paru encore plus heureuse pour notre instruction que pour son éloge: car ce n'est pas un récit embelli et exact des actions de saint Benoît que vous devez attendre en ce jour, mais seulement une instruction simple et chrétienne sur les principales circonstances de sa vie.

A peine la voix du ciel eut fait entendre à cet

homme plein de foi, l'arrêt de malédiction que Jésus-Christ prononcera un jour contre le monde, qu'il le regarda comme déjà condamné; et ce qui devoit périr, il l'envisagea comme s'il n'étoit plus. Dès lors il vit la fin de toutes choses : les terreurs de l'éternité le troublèrent. Il méprisa ce qu'il ne pouvoit toujours posséder : les fausses joies, les désirs insensés, les vaines espérances des hommes ne lui semblèrent plus que les songes agréables d'un criminel qui dort dans sa prison la veille de son supplice, et qui à son réveil doit entendre prononcer la triste sentence. Tout lui parut erreur, folie et danger dans le monde. Il pensa donc à sauver son âme de l'anathème général; et, touché ensuite du salut de ses frères, il éleva le premier cet asile si fameux depuis dans tous les siècles, où il pût les mettre à couvert de la colère à venir, et les sauver de ce déluge d'iniquité qui devoit faire périr toute chair : *Metuens aptavit arcam in salutem domus suæ.*

Ainsi Benoît recueillit seul la succession de la foi, de l'esprit, de la justice des Antoine, des Hilarion, et de tous les hommes de Dieu qui avoient peuplé les déserts de l'Orient. Ainsi il condamna le monde que ses grands exemples ne purent corriger. Car la foi lui fit voir les choses à venir comme si elles étoient présentes, et les présentes comme si elles n'étoient plus : *Fide responso ac-*

cepto de iis quæ non videbantur; effrayé des malheurs qui menaçoient le monde, la foi le détermina à préparer une asile où son salut et celui des siens fût à couvert: *Metuens, aptavit arcam in salutem domus suæ;* et dans ces deux circonstances principales de sa vie, Benoît condamna le monde: *Per quam damnavit mundum:* je veux dire les faux jugements et la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant et le danger; le découragement et les irrésolutions du monde sur le salut, par la gloire et le succès qui accompagna la promptitude de son entreprise.

PREMIÈRE PARTIE.

La source déplorable de nos désordres est presque toujours dans nos erreurs; et nous ne faisons point de chute où quelque faux jugement ne nous ait conduits. Aussi la grande différence que met l'Apôtre entre le juste et le pécheur, est que le juste est un enfant de lumière qui juge de tout par des vues hautes et sublimes; et qui, à la faveur de cette clarté supérieure qui le guide, démêle partout le vrai du faux, perce les dehors trompeurs répandus sur tous les objets qui nous environnent, et ne voit en eux que ce qui s'y trouve en effet: au lieu que le pécheur est un enfant de ténèbres, qui ne juge que par des vues

fausses et confuses; qui ne voit de tout ce qui est autour de lui que la surface et l'écorce; et qui, loin de porter la lumière sur les ténèbres qui l'environnent, répand ses propres ténèbres sur un reste de clarté que lui offrent encore les créatures et les événemens au milieu desquels il vit.

Or, mes Frères, on peut marquer trois erreurs principales, d'où naissent cette foule de fausses maximes répandues dans le monde, et qui dérobent presqu'à tous les hommes les voies de la justice et de la vérité. La première est une erreur d'espérance, qui, formée par la vivacité du premier âge, et par le défaut d'expérience inséparable de notre entrée dans le monde, ouvre à l'imagination, si capable alors de séduction, mille lueurs éloignées de fortune, de gloire, de plaisir; et l'attache à ce monde réprouvé, plus par les charmes qu'elle lui promet que par ceux qu'on y trouve dans la suite. La seconde est une erreur de surprise, qui, ne trouvant pas le cœur encore instruit sur le vide et l'instabilité des choses humaines, sur les caprices du monde et l'amertume des plaisirs, laisse aux premières impressions que fait sur nous le spectacle du monde, le loisir de nous toucher, de nous amollir, de nous entraîner; et profite d'une circonstance où tout ce qui blesse l'âme ne s'efface plus, pour y faire entrer le venin plus avant et la corrompre sans ressource. Enfin

la dernière est une erreur de sécurité, qui nous représente les abus du monde comme des usages, ses précipices comme des voies droites et sûres; les précautions de la foi comme les foiblesses ou les excès d'une piété mal entendue; et nous fait marcher sans rien craindre dans des sentiers où tous les pas sont presque des chutes. Or, les lumières de la foi découvrirent à Benoît trois vérités principales, qui dissipèrent d'abord l'illusion de ces trois erreurs, et qui encore aujourd'hui condamnent le monde ou qui les ignore, ou qui les méprise.

Il comprit premièrement que tout ce qui passe, et ne doit pas toujours demeurer, n'est pas digne du chrétien né pour l'éternité. Il sentit en second lieu que tout ce que les créatures peuvent ménager de plaisirs au cœur de l'homme n'est qu'un peu d'eau jeté dans la fournaise, qui l'allume loin de l'éteindre; que ce n'est qu'un amas de remords et de vers dévorants qui rongent le cœur, loin de le rassasier; et que tout ce qui n'est pas de Dieu peut le surprendre, mais ne sauroit le satisfaire, Enfin il découvrit que le monde étoit le lieu des tentations et des naufrages, et que la piété ne pouvoit y rencontrer ou que des piéges dressés partout pour la séduire, ou que des scandales établis pour l'affliger, ou que des obstacles propres à la décourager et à l'abattre.

Envoyé à Rome en un âge encore tendre, pour y cultiver l'espérance de ses premières années par tous les secours que pouvoit fournir à l'éducation un séjour si célèbre, il suivit la route ordinaire à ceux de sa naissance et de son rang; il répondit aux desseins de ses proches, qui, par les vues inséparables de la chair et du sang, rapportoient les soins de son éducation, non à le former pour le ciel, mais à l'élever dans le siècle. Il se fit instruire, comme Moïse, dans la sagesse et dans la science des Égyptiens; il cultiva quelque temps par les secours humains les grands talents qui parurent depuis en lui. Les études qui fraient le chemin aux honneurs et à la fortune furent les premières occupations de sa jeunesse; mais la grâce s'étoit réservé le droit de les sanctifier, et de se servir de toute cette vaine science de l'Égypte pour en former, comme autrefois dans Moïse, le législateur d'un peuple saint, et le chef qui devait conduire au désert une nouvelle armée d'Israélites pour s'y offrir eux-mêmes en sacrifice au Seigneur.

C'est à l'entrée de cette carrière, dit saint Augustin, que se forment dans l'âme peu instruite encore sur les caprices de la fortune, sur l'instabilité et l'injustice du monde, que s'y forment, dis-je, des vues d'élévation, des espérances flatteuses, d'agréables songes. C'est dans ce premier

âge qu'on se donne, pour ainsi dire, à soi-même tout ce qu'on ose souhaiter; qu'on croit déjà voir à ses pieds, comme le jeune Joseph, les astres mêmes du firmament qui nous adorent; et que l'imagination, pas encore détrompée par l'expérience, rassemble tout ce qui se trouve partagé dans les autres de grâces, de talents, de bonheur, pour s'en former à soi-même une destinée à son gré et un avenir chimérique.

Mais la foi, dit saint Grégoire dans la vie de notre saint, la foi, qui mûrit de bonne heure la raison, et donne au premier âge toute la sagesse et toute la maturité des longues années, montra d'abord à Benoît ce que l'expérience seule apprend si tard aux âmes que le monde a séduites. A l'entrée presque de la vie, Benoît vit le monde tel que le pécheur, trop tard détrompé, le voit enfin en mourant; c'est-à-dire, comme un songe qui, après avoir quelque temps réjoui notre imagination, se dissipe enfin tout d'un coup, et ne nous laisse rien de plus réel que le regret inutile d'avoir pu le prendre si long-temps pour quelque chose de vrai et de solide. Il retira le pied, ajoute saint Grégoire, qu'il avoit comme avancé dans les voies périlleuses du siècle: il interrompit des études que l'usage commence, et que l'ambition soutient et achève : il renonça à de vaines connoissances qui ne devoient pas le conduire à la seule *vérité*

qui nous délivre : il regarda tous les moyens de parvenir comme des sentiers semés de précipices, où les plus heureux sont ceux qui, par des dangers infinis, arrivent à un danger encore plus grand; et s'éloigna du monde en un âge où il est encore plus séduisant par les charmes qu'il promet qu'il ne l'est ensuite par les faveurs réelles qu'il accorde.

Oui, mes Frères, telle est l'illusion la plus universelle dont le démon s'est servi dans tous les temps pour séduire les hommes. Nul presque de tous ceux qui m'écoutent ici, et que le monde séduit et entraîne, n'est content de sa destinée; et si l'espoir d'une condition plus heureuse n'adoucissoit les peines de notre état présent, et ne lioit encore nos cœurs au monde, il ne faudroit pour nous en détromper que les dégoûts et les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous sommes chacun en secret ingénieux à nous séduire sur l'amertume de notre condition présente. Loin de conclure que le monde ne sauroit faire des heureux, et qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où nous aspirons, et que le monde ne sauroit nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque et ce que nous souhaitons : nous charmons nos ennuis présents par l'espoir d'un avenir chimérique; et, par une illusion perpétuelle et déplorable, nous rendons toujours inutiles les

dégoûts que Dieu répand sur nos passions injustes, pour nous rappeler à lui, par des espérances que l'événement dément toujours, mais où nous prenons de notre méprise même l'occasion de tomber dans de nouvelles.

Voilà l'état de presque toutes les âmes que le monde et les passions entraînent. Le Seigneur, prévoyant que les biens invisibles n'exciteroient que foiblement notre foi, et que les impressions des sens, plus vives et plus présentes, nous entraîneroient toujours de leur côté, avoit répandu sur tous les objets sensibles des dégoûts et des amertumes capables de refroidir le penchant violent qui nous y porte, et de nous rappeler aux biens éternels. C'est par-là qu'il avoit voulu soutenir la foiblesse de notre foi, et nous faire trouver le remède dans le mal même : aussi, par une suite de cette sagesse miséricordieuse, il a dispensé avec un ordre si admirable et si divin nos destinées, que, quelque heureuse qu'en paroisse la condition, il manque toujours quelque chose à notre bonheur. Mais loin de chercher dans les promesses de la foi cette félicité qui nous manque, nous la cherchons dans les promesses du monde même. Nous remplaçons par l'erreur de notre imagination ce qui manque à nos désirs : nous ne jouissons jamais; nous espérons toujours. C'est-à-dire, ce n'est pas le monde présent que nous aimons ; nous n'y

sommes pas assez heureux; c'est ce monde chimérique que nous nous formons à nous-mêmes : ce n'est pas un bonheur réel qui nous éloigne de Dieu (car il n'y en a point hors de lui); c'est une vaine image après laquelle nous courons sans jamais pouvoir y atteindre; c'est un prestige qui nous joue; qui ne se montre jamais que de loin, et qui s'évanouit et s'éloigne encore lorsque nous croyons y toucher et le saisir. O mon Dieu! et c'est à ces songes que nous sacrifions notre bonheur éternel! Le monde tout seul est trop triste et trop dégoûtant pour nous plaire et pour nous séduire: il faut que nous nous en mêlions nous-mêmes, et que nous aidions par nos erreurs l'impuissance de ses attraits. Ainsi ce monde misérable et réprouvé que nous aimons n'existe nulle part : c'est une chimère qui n'est qu'en nous-mêmes; c'est une divinité imaginaire qui est l'ouvrage de notre cœur tout seul; ce sont nos désirs et nos espérances qui sont nos dieux auxquels nous sacrifions tout, et qui forment nos seuls plaisirs et nos passions les plus violentes. Première illusion dont la foi détrompa Benoît : l'âge des espérances et des erreurs fut pour lui l'âge des sacrifices et de la vérité.

Mais non-seulement la foi l'éclaira sur cette erreur d'espérance, si dangereuse quand on commence à entrer dans le monde; elle le préserva encore de cette erreur de surprise que la nouveauté

des plaisirs, le défaut de réflexions, et le torrent des exemples et des usages rend comme inévitable à ce premier âge. Car, mes Frères, qu'il est difficile d'offrir d'abord aux illusions du monde pas encore approfondies, un esprit en garde, pour ainsi dire, et une âme qui se défie de ses embûches! C'est alors que l'on ouvre indiscrètement le cœur à tout ce qui s'offre pour le toucher et pour le corrompre; que la raison reçoit sans attention toutes les fausses maximes répandues dans le monde; que tout ce qui plaît paroît avoir droit de plaire; que tout ce que l'exemple commun autorise semble juste; que les éloges qu'on donne à nos talents nous persuadent que nous n'en devons user que pour nous-mêmes; et qu'on ne se défie ni de l'artifice des hommes, ni de l'amertume des plaisirs, ni des tristes suites des passions. Ces grandes leçons sont d'ordinaire le fruit des réflexions et de l'âge; et les plus heureux sont ceux à qui il a été nécessaire qu'ils fussent séduits pour se détromper plus solidement et sans retour de leurs erreurs passées.

Mais Benoît, dit saint Grégoire, parut instruit sur le vide et l'amertume des plaisirs, sans qu'il eût coûté à son innocence pour s'en instruire. Sa retraite ne fut pas le fruit de ces dégoûts inévitables que la longueur des passions traîne toujours après elles : il ne sortit pas du monde comme un homme qui a fait naufrage sort du milieu des flots

à peine à demi essuyé et bien résolu de ne plus se fier à leur inconstance. La première impression que le monde fit sur son cœur, fut le désir de l'abandonner, et il chercha la solitude, comme l'asile de son innocence, et non comme un lieu propre à pleurer ses crimes.

Ce n'est pas qu'une retraite de pénitence ne soit glorieuse à la grâce de Jésus-Christ : il est beau de s'arracher enfin au monde auquel on tenoit depuis long-temps par mille liens injustes ; de rendre enfin à Dieu un cœur que les passions insensées lui avoient ravi ; et, en le portant enfin au pied de l'autel, dans le secret d'un saint asile, de s'appliquer à le purifier par les larmes, par la componction et par les saints exercices de la vie religieuse. Mais c'est toujours un cœur flétri, pour ainsi dire, qu'on porte dans le sanctuaire ; c'est une offrande comme encore souillée qu'on va mettre sur l'autel ; c'est un sacrifice, pour ainsi dire, lugubre, qu'on va faire au Seigneur, où la victime n'est parée que de deuil et de tristesse. Il semble que les âmes qui n'ont jamais appartenu au monde et au démon sont bien plus propres à être consacrées à Jésus-Christ, parmi les vierges saintes qui le servent, et à devenir sa portion et son héritage : il semble qu'il habite en elles avec plus de plaisir ; qu'il y règne plus en souverain, et qu'il les voit avec plus de complaisance autour de son autel parer le festin de

l'époux de leur robe de candeur et d'innocence.

Aussi ce n'est pas une maxime si sûre, quoique très-ordinaire à des parents même pieux et chrétiens, de se persuader qu'il est bon que leurs enfants aient connu le monde avant de se consacrer à Jésus-Christ dans une retraite religieuse. Outre qu'il est rare de vouloir le connoître, ce monde, sans qu'il en coûte de l'avoir connu, et que cette expérience est toujours trop cher achetée, quand même on en sortiroit sans y avoir reçu de plaies mortelles; quand même, comme il n'arrive que trop souvent, la grâce de la vocation n'échoueroit pas contre des épreuves qui ne sont point dans l'ordre de Dieu, et qui sont plus capables de la corrompre et de l'éteindre que de l'éprouver; quand cela seroit, il en reste toujours je ne sais quelles impressions funestes qui viennent troubler le repos et la douceur de la retraite. Ces vaines images, pas encore effacées, se représentent sans cesse à l'âme retirée, la rappellent à des objets qu'elle ne pourroit jamais assez oublier; sont nourries même et comme réveillées par le calme de la solitude, où rien ne s'offre pour en faire diversion, et deviennent ou l'écueil, ou le trouble, ou la tentation continuelle de sa retraite. Il faut qu'elle se défende et contre les dégoûts présents de son état, et contre le souvenir de ses plaisirs passés; qu'elle surmonte et les répugnances d'un cœur que le joug

de Jésus-Christ révolte, et les égarements d'une imagination qui s'emporte et s'échauffe d'autant plus qu'on veut la gêner et la contraindre : de sorte que le même monde souvent, au milieu duquel on avoit vécu sans l'aimer, quand une fois on a mis ses dépouilles au pied de l'autel, et qu'on ne le voit plus que de loin, paroît dans ce point de vue plus aimable qu'auparavant; touche plus par les vaines images qu'il a laissées qu'il ne touchoit par les plaisirs qu'il nous offroit autrefois; et, par une bizarrerie du cœur humain, le monde trouve dans l'heureuse nécessité qu'on s'est imposée de le haïr un nouvel attrait pour nous plaire.

Mais, mes Frères, Benoît n'attend pas que l'essai mille fois fait des plaisirs injustes le détrompe enfin, et le convainque que ce n'est point là ce qui peut rendre l'homme heureux : il n'attend pas que les cris d'un cœur toujours inquiet au milieu de la jouissance des objets criminels le rappellent enfin à cet objet éternel qui seul peut calmer nos désirs, parce que seul il peut remplir tous nos besoins : il prend Dieu seul pour sa consolation et pour son partage avant que d'avoir éprouvé que le monde ne sauroit l'être. Et nous, détrompés depuis tant d'années par notre propre expérience; nous, instruits par nos propres dégoûts; lassés du monde par les mêmes endroits qui autrefois avoient pu nous le rendre aimable; nous, qui,

comme le reprochoit autrefois Tertullien aux païens, portons encore une âme chrétienne au milieu de toutes les passions qui la souillent; et qui, dans le temps même que nous offrons de l'encens et que nous prostituons nos hommages à la volupté, à l'ambition, à la gloire, et à tant d'autres divinités injustes, reconnoissons au fond de notre cœur qu'il y a un Dieu suprême et éternel, qui mérite tout seul notre amour et notre culte; lui adressons même en secret des soupirs et des regrets que la tristesse du crime nous arrache; sentons vivement que le monde, auquel nous sacrifions notre salut éternel, n'est rien, c'est-à-dire qu'il n'est au fond que l'ouvrage de nos passions et de nos erreurs: nous qui éprouvons tous les jours combien il est triste d'être livré à soi-même et de porter le poids et les inquiétudes d'un cœur criminel: nous qui, après avoir essayé si long-temps de tout ce qui peut flatter notre cœur, n'avons réussi qu'à augmenter sa noirceur et sa tristesse: nous, sans consolation du côté de Dieu que nous ne servons pas; sans douceur du côté des plaisirs qui ne nous touchent plus; sans repos du côté du cœur qui est devenu le théâtre de nos remords et de nos inquiétudes: nous, mes Frères, nous ne pouvons cependant nous déprendre de nous-mêmes. Nous n'osons rompre des liens qui nous accablent et que nous

portons à regret : nous balançons de rejeter loin de nous un breuvage dont nous ne buvons plus qu'une lie amère : nous flottons, dit saint Augustin, entre le dégoût du monde et le dégoût de Dieu; entre la lassitude des passions et le peu d'amour pour la justice ; entre l'ennui des plaisirs et de la vertu: *Fastidio justitiæ, et sagina iniquitatis.*[1] Nous nous défendons, et contre les amertumes que le monde nous fait sentir à chaque instant, et contre les attraits que la grâce nous montre de loin. Eh! jusques à quand suivrons-nous donc malgré nous-mêmes des voies si semées d'épines, si pleines d'ennui, de travail et de tristesse? pourquoi s'obstiner jusqu'à la fin à nous attacher à l'ombre qui nous fuit, à l'erreur qui nous accable de son vide et de son néant, et fuir la vérité qui nous rappelle, et qui seule peut nous rendre la tranquillité que nous avons perdue? O mon Dieu! quel est donc l'incompréhensible enchantement de l'homme, de vouloir périr malgré ses désirs, ses remords et ses lumières! et êtes-vous donc un maître si cruel et si dur à ceux qui vous servent, qu'il faille préférer les amertumes mêmes du crime aux plus douces consolations de la grâce?

Enfin la dernière erreur que les lumières de la foi découvrirent à Benoît fut une erreur de sécurité. Il est assez ordinaire en effet aux personnes

[1] S. Aug.

qu'un heureux tempérament et les préventions de la grâce ont préservées de la corruption au milieu du monde, et qui n'ont jamais fait de grandes chutes, de ne compter pour rien les dangers où presque tous les autres périssent; d'écouter tout ce qu'on dit contre la contagion du monde, de ses usages, de ses plaisirs, de ses maximes, plutôt comme un langage de piété que comme des avis nécessaires pour la conserver; et de ne voir point de mal où elles se persuadent qu'il ne s'en est jamais trouvé pour elles. Une certaine innocence extérieure, accompagnée presque toujours d'un cœur plein d'amour-propre, d'attachements mondains, de désirs terrestres, de paresse, d'indifférence pour les choses du ciel; cette innocence, dis-je, qui souvent n'est le fruit que d'un naturel tranquille et paresseux, nous rassure, nous rend les maximes de la piété sur la fuite du monde et de ses périls fades et inintelligibles, nous fait regarder la retraite et les circonspections rigoureuses des âmes fidèles comme des voies outrées et singulières, et nous établit dans un état de sécurité où les dissipations du monde, ne touchant point à cette probité tout humaine qui contente notre amour-propre, corrompent pourtant notre cœur, et y font des plaies d'autant plus incurables, que, n'étant pas sensibles, elles nous intéressent moins à leur chercher des remèdes.

Or, voilà l'écueil que la retraite de Benoît nous apprend à éviter. L'innocence conservée dans le monde ne le lui rendit pas moins redoutable; il se défia d'un ennemi qui paroissoit l'épargner, et qui compte nous avoir vaincus dès qu'il a pu nous persuader qu'il n'étoit plus à craindre.

Il se retira donc de Rome. Ce lieu, dit saint Grégoire, dont les merveilles et la magnificence attirent de toutes parts les étrangers, ne lui parut plus qu'une vallée de larmes : cette ville si superbe, le théâtre des grandeurs et des espérances humaines, ne fut plus pour lui qu'une scène puérile, où les rôles les plus brillants ne sont que des personnages d'un instant : ce séjour si fameux par ses délices ne lui offrit plus que des serpents cachés sous des fleurs, sur lesquelles, malgré l'attention la plus rigoureuse, on ne pouvoit marcher long-temps sans recevoir quelque piqûre mortelle. La nouveauté de son dessein en un siècle où ces exemples étoient encore rares en Occident n'arrêta pas un moment l'impression de l'esprit qui le conduisoit au désert. Car qu'importe à une âme à qui Dieu lui-même montre une voie que les hommes la trouvent singulière? et que sert d'avoir des exemples quand on a la grâce elle-même pour guide?

L'Esprit de Dieu conduit donc Benoît au désert. La retraite même qu'il avoit d'abord choisie

aux environs de Rome, ne le cachant pas assez à son gré au monde, il en cherche une plus austère : il craint de retrouver, dans le concours des personnes que le bruit de sa piété attiroit déjà de toutes parts à son désert, les mêmes écueils qu'il avoit voulu fuir en sortant du monde. Il regarda ces applaudissements naissants comme un monde encore plus dangereux que celui auquel il avoit renoncé : il trembla que les dons de Dieu ne s'affoiblissent en lui par des complaisances humaines; et ne voulant fuir le monde que pour en être inconnu, et non pour en être recherché, il craignit même l'utilité qui pouvoit revenir aux hommes de ses exemples. En vain quelques-uns de ses disciples, instruits de son dessein, s'efforcent de l'en dissuader, ou se disposent du moins à le suivre dans sa nouvelle solitude. Il se dérobe à ce nouveau peuple, qu'il avoit attiré au désert : il se retire seul comme Moïse sur la montagne pour y mourir au monde et à lui-même, et pour y cacher son tombeau au reste des hommes; et là, dans le fond d'un antre, caché aux yeux de l'univers, et connu de Dieu seul, il goûte à loisir ces consolations ineffables, que la grâce ne manque jamais de verser abondamment dans une âme qui s'est dépouillée de tout, et d'elle-même, pour être tout entière à Jésus-Christ.

Ce n'est pas, mes Frères, que les cloîtres et

les déserts soient la vocation générale de tous les hommes : Jésus-Christ, qui ordonne à ce jeune homme de l'Évangile de renoncer à tout et de le suivre, ordonne à un autre de retourner dans la maison de son père, et d'annoncer les merveilles que le Seigneur avoit opérées en lui. Mais je dis que vous, mon cher auditeur, pour qui tous les périls sont presque des chutes ; vous qui, malgré mille bons désirs, éprouvez toujours dans les mêmes occasions les mêmes foiblesses ; vous qu'un fonds de complaisance rend si peu ferme contre les persuasions et les exemples ; vous enfin, qui ne sauriez vous promettre d'être fidèle tandis que vous serez exposé : je dis que Dieu a gravé dans la foiblesse même de vos penchants l'arrêt qui vous sépare du monde ; que l'exemple des âmes fidèles qui conservent au milieu du monde l'innocence et la piété ne doit pas vous rassurer, ni vous servir de modèle, que vos plus saintes résolutions y échoueront toujours ; que tous vos sentiments de piété n'y seront jamais à l'épreuve de la première occasion ; que votre vie ne sera plus qu'une révolution éternelle de chutes et de répentir ; et que le seul avantage que vous aurez sur les âmes endurcies, ce sera de périr avec un peu plus de remords qu'elles.

Ce n'est pas, comme je l'ai déjà dit, que le monde ne puisse être un désert pour une âme

chrétienne. Judith, au milieu de Béthulie, vivoit dans le secret de sa maison; et ni le rang qu'elle tenoit parmi son peuple, ni sa jeunesse, ni sa beauté, ni ses grands biens, ne purent jamais lui persuader que les plaisirs et les usages d'un monde corrompu pussent devenir une loi ou une bienséance même pour une fille d'Abraham. Mais pour suivre son exemple, il faut avoir la force et la fermeté de sa vertu : il faut que les exemples mêmes de déréglement qui s'offrent sans cesse à nous raniment notre foi, et deviennent pour nous un nouveau motif de persévérer dans la piété : il faut que les penchants qui nous portent au plaisir soient moins violents que les foibles désirs qui nous inclinent à la justice : il faut que l'épreuve mille fois faite de notre fidélité au milieu des périls nous serve de garant contre ceux que nous avons à craindre : il faut que nos résolutions aient toujours été victorieuses des occasions, et que les nouvelles séductions que le monde n'a cessé de nous offrir soient devenues pour nous de nouveaux sujets de mérite. Si vous vous reconnoissez à ces traits, les périls du monde, les flammes au milieu desquelles vous vous trouvez ne vous nuiront pas comme aux trois enfants dans la fournaise; et le monde a pour vous toute la sûreté et tous les avantages de la plus austère solitude. Ce n'est pas la situation. ce sont nos penchants qui

décident de nos périls; et les exemples de ceux qui se sauvent dans le monde ne concluent pour nous qu'autant que nous pouvons nous répondre des précautions qui leur ont assuré le salut.

Voilà les trois erreurs sur lesquelles la foi de Benoît nous désabuse et nous condamne. Poursuivons, et montrons que, si les lumières de sa foi confondent nos erreurs, les démarches éclatantes et le succès dont Dieu récompensa sa foi ne condamnent pas moins notre découragement et nos vaines excuses.

DEUXIÈME PARTIE.

Lorsque Dieu, dans la parabole du père de famille, convie les pécheurs à venir goûter les saintes consolations qu'il prépare ici-bas même à ceux qui le servent, figurées sous l'image d'un grand festin, ils opposent tous quelque excuse à la voix du ciel qui les appelle; et au lieu, dit saint Grégoire, qu'ils auroient dû presser et solliciter eux-mêmes pour obtenir ce don inestimable, ils sont ingénieux à trouver des prétextes pour le refuser quand la bonté du père de famille le leur offre.

Le premier s'en défend sur ce qu'il vient d'épouser une femme : *Uxorem duxi;*[1] et cette excuse, disent les saints, est une excuse de mol-

[1] Luc. 14. 18 et seq.

lesse. L'autre sur ce qu'il veut éprouver des bœufs qu'il vient d'acheter : *Juga boum emi;* et c'est ici une excuse de fausse prudence qui n'a jamais pris assez de mesures, et qui, à force de tout éprouver avant d'entreprendre, n'entreprend jamais rien : *Eo probare illa.* Enfin, le dernier prend pour prétexte une maison des champs qu'il vient d'acquérir : *Villam emi;* et cette excuse, dit saint Grégoire, est une excuse d'attachement et d'intérêt terrestre qui regarde le parti de la vertu comme opposé à la fortune et aux prétentions temporelles; comme si sauver son âme ne valoit pas mieux que le gain du monde entier. Or, les démarches de la foi de Benoît vont confondre le monde sur ces trois vaines excuses.

Caché d'abord au fond d'un antre, oublié des hommes, et connu de Dieu seul, Benoît ne trouve plus de volupté qu'à crucifier sa chair et la réduire en servitude. Là, rien ne le console que de pouvoir souffrir pour ce qu'il aime : là, comme les Antoine et les Hilarion, passant les nuits où à chanter de saints cantiques, ou à méditer les années éternelles, il se plaint que le retour trop prompt de l'aurore vienne troubler le silence et la douceur de ces chastes délices : là, son corps aride et exténué de mortifications et de souffrances, ne paroît plus se soutenir que par la grandeur de sa foi; et son sacrifice eût été bientôt

consommé, si le Seigneur, attentif à prolonger des jours qui devoient être si utiles et si glorieux à l'Église, n'eût découvert à un saint solitaire, comme autrefois au prophète Habacuc, le lieu profond où ce nouvel homme de désirs s'étoit caché, l'extrémité où il étoit réduit, et ne se fût servi de son ministère pour secourir son serviteur dans une nécessité si pressante.

Devenu père d'un peuple de solitaires, il renouvelle en Occident ces prodiges d'austérité que les déserts de Scéthé et de la Thébaïde avoient admirés; et la règle divine qu'il laissa à ses disciples, et que tous les siècles ont depuis regardée comme un modèle admirable de sagesse et de conduite, ne fut, dit saint Grégoire, que l'histoire exacte des mœurs du saint législateur. Je ne rappelle pas ici ces jeûnes sévères et presque jamais interrompus, ce silence éternel, ce travail des mains si dur et si sévèrement recommandé, cette retraite si profonde et si perpétuelle; ces nuits, que la nature a, ce semble, destinées au soulagement du corps, employées à l'abattre par les veilles et les prières; cette mortification universelle de tous les sens, et une vie qui sembleroit presque n'être plus à la portée de la foiblesse humaine par l'excès de ses austérités, si nous ne la voyons de nos jours renouvelée dans un saint désert. J'abrége ce récit pour venir à l'instruction.

Quand on nous propose, mes Frères, ces grands modèles, disoit autrefois saint Chrysostôme en parlant des solitaires de son temps, nous les admirons; nous nous récrions sur la puissance de la grâce dans ces hommes extraordinaires; nous sommes surpris qu'au milieu de la corruption et de la décadence de nos mœurs, la bonté de Dieu suscite encore de ces grands exemples à son Église. Mais nous n'allons pas plus loin. Sous prétexte que cette voie n'est pas la voie commune de tous les fidèles, nous n'y voyons rien que nous puissions nous appliquer; et parce que nous ne croyons pas que ces modèles de pénitence soient proposés pour être imités, nous ne les croyons pas même faits pour nous instruire.

Mais souffrez que je vous demande premièrement, mes Frères, quel a pu être le dessein de Dieu en suscitant, dans tous les siècles et dans tous les pays, de ces pénitents fameux qui ont édifié l'Église, et dont l'histoire fait encore aujourd'hui tant d'honneur à la religion? N'est-ce pas de nous faire comprendre de quoi notre foiblesse, soutenue de la grâce, est encore capable; que l'Évangile, observé même dans toute la rigueur de ses conseils, n'exige rien d'impossible; et que si, à nos yeux, des hommes pleins de foi ajoutent même à la sévérité de ses préceptes des rigueurs de surcroît, nous serons confondus pour avoir trouvé

tant d'inconvénients à pratiquer ses violences les plus communes?

Je vous demande encore pourquoi ces grands exemples de pénitence que les saints nous ont laissés nous paroissent-ils si éloignés de nos devoirs et de notre état? Est-ce parce qu'ils ont vécu dans des siècles fort éloignés du nôtre? Mais, outre que le Seigneur en suscite encore de nos jours, les devoirs ne changent pas avec les âges, et rien ne change dans les règles de la foi que les mœurs des fidèles. Est-ce parce que les saints ont été des hommes extraordinaires, et que leurs actions sont plutôt des prodiges à admirer que des exemples à suivre? Mais les saints ne sont devenus parmi nous des hommes extraordinaires que parce que la corruption y est devenue universelle. Dans les premiers temps de l'Église, les saints ressembloient au commun des fidèles, parce que tous les fidèles étoient saints. Il n'y avoit d'hommes extraordinaires et singuliers parmi eux que les pécheurs; un Ananie et une Saphire dans l'église de Jérusalem; un incestueux dans celle de Corinthe. La voie des saints étoit alors la voie commune de tous les fidèles; et elle n'est devenue singulière que parce que tous les fidèles presque s'en sont écartés. Est-ce enfin parce que les mortifications et les saintes austérités ne forment que le caractère particulier de quelques saints, et que des dons singuliers ne

sauroient établir une règle générale? Mais lisez l'histoire de tous les serviteurs de Dieu, et vous trouverez que les saintes austérités de la pénitence ont été la seule vertu commune à tous. Tous n'ont pas été favorisés du don des miracles, et le Précurseur lui-même n'en opéra point dans la Judée: tous n'ont pas répandu leur sang pour la vérité; et le disciple bien-aimé mourut en paix dans une vieillesse avancée, au milieu de ses disciples: tous n'ont pas enrichi l'Église de leurs ouvrages; et François d'Assise n'a laissé à ses enfants que la simplicité de sa foi et l'éclat de ses exemples: tous n'ont pas renoncé au lien sacré du mariage; et Abraham mérita d'être le père des croyants en sanctifiant les périls de cet état: tous ne se sont pas cachés dans des déserts; et un saint Louis, à la tête des armées et au milieu des soins et des dangers de la royauté, devint un prince selon le cœur de Dieu. Mais tous ont fait pénitence, tous ont crucifié leur chair avec ses désirs, tous ont porté la mortification de Jésus-Christ dans leur propre corps: tous, autant que leur état l'a pu permettre, ont mené une vie de violence, de privation, de renoncement à eux-mêmes, d'éloignement des plaisirs; et partout où vous trouverez des saints, vous les trouverez pénitents.

Non, mes Frères, nous avons beau nous rassurer sur l'exemple commun. Si les saints l'avoient

suivi, ils ne mériteroient pas aujourd'hui nos hommages : l'Évangile est fait pour nous comme pour eux; et l'Évangile n'a rien qui nous ressemble, ni par conséquent qui doive nous rassurer. Que nous serons surpris un jour devant Jésus-Christ, lorsqu'on nous comparera à tant d'illustres victimes de la pénitence, qui ont édifié l'Église par le spectacle d'une vie dure et mortifiée, et qui jouissent déjà dans le ciel du fruit de leurs travaux, aux Benoît, aux Hilarion, aux Antoine, aux Thérèse! que ce parallèle nous fera paroître sensuels, immortifiés, voluptueux, ennemis de la croix de Jésus-Chrit! On nous demandera si nous prétendons à la même récompense que ces âmes généreuses : si nous osons aspirer à une gloire qu'elles ont achetée si cher, et qui ne nous a coûté à nous que la présomption d'y prétendre. Telles sont les instructions que nous donne la pénitence de Benoît, et tel est l'exemple qui confond notre mollesse. Mais la fermeté de cet homme de Dieu au milieu de tous les obstacles, et des contradictions infinies qui traversèrent son entreprise, ne confond pas moins cette fausse prudence qui n'ose suivre la voix du ciel, parce qu'elle trouve dans la voie que Dieu nous montre des difficultés insurmontables, et qu'elle veut tout peser, tout examiner, tout éprouver avant que de se rendre : *Eo probare illa.* Seconde excuse que nous avons

appelée avec saint Grégoire, une excuse de fausse prudence.

En effet, l'Occident, jusqu'à Benoît, n'avoit pas été, pour ainsi dire, la terre des prophètes : ces anges du désert n'avoient encore habité que des climats éloignés du nôtre : c'étoit au milieu de l'Égypte, et dans les îles qui sont au delà des mers, comme il avoit été prédit, que le Seigneur s'étoit formé ce nouveau peuple. Ce n'est pas qu'avant le siècle de Benoît, il ne se fût élevé de temps en temps dans nos Gaules de saintes assemblées de moines. Mais c'étoient des troupes dispersées qu'une même loi ne réunissoit pas, qu'un même esprit n'animoit pas, et qui ne combattoient pas sous la même discipline : ainsi on peut dire que Benoît fut suscité de Dieu pour être en Occident non-seulement le restaurateur, mais le père de la vie cénobitique. Il est vrai qu'il avoit reçu du ciel, comme dit saint Grégoire, tous les talents propres à une si haute entreprise; le sel de la sagesse, le discernement des esprits, la force qui fait entreprendre, les lumières qui assurent le succès; et que les dons de la grâce surpassoient encore en lui ceux de la nature. Mais quelle entreprise fut jamais plus traversée et plus contredite?

Chargé d'abord de la conduite d'un monastère voisin de sa solitude, il ne trouva parmi ceux qui

l'avoient choisi que des enfants pervers et corrompus, cachant sous un habit de piété et de pénitence tous les déréglements d'un cœur livré à l'iniquité : dans ce saint asile, les lois sages des anciens n'étoient plus gravées que sur des tables de pierre. Les remèdes sont rares pour les plaies du sanctuaire; et il est vrai que les personnes consacrées à Dieu ne tombent presque jamais pour se relever. Benoît secoue donc la poussière de ses pieds, et sort d'un lieu où l'esprit de discorde, d'immortification, de murmure et d'indépendance avoit pris la place de l'Esprit de Jésus-Christ. Établi dans une nouvelle solitude, il y voyoit déjà croître, avec des disciples plus fervents, l'espérance de ses soins, quand un autre Balaam vient dresser des piéges à la pudeur et à l'innocence de ces pieux solitaires. Benoît est donc encore contraint de céder; et, comme les patriarches, lorsque la jalousie ou la dépravation de leurs voisins les obligeoit à changer de demeure, il va à la tête de son innocente famille habiter une nouvelle terre. Le Mont-Cassin, cette montagne depuis si célèbre, le Carmel de l'Occident, et la demeure des prophètes, étoit alors la retraite des démons, et un désert infâme consacré à la plus monstrueuse idolâtrie. On n'y voyoit que des peuples sauvages qui vivoient sans lois, sans police, et dont tout le culte se bornoit à honorer des divinités

encore plus hideuses que leur affreux désert. C'est là que l'homme de Dieu arrivé, il commence d'abord à élever un autel au Dieu vivant dans cette terre infidèle : il y invoque le premier le nom du Seigneur ; et à travers mille périls et mille contradictions que la grossièreté et la superstition de ces hommes barbares opposent à son zèle, il renverse leurs idoles, que la durée des temps avoit rendues respectables ; il annonce le Dieu du ciel à ceux qui n'avoient jamais entendu parler de lui ; il donne sur cette montagne sainte, comme sur un autre Sinaï, la loi céleste à ses disciples. Là se forment sous ses yeux et sous la sagesse et la sévérité de sa discipline les Maur, les Placide : là, devenu père d'un grand peuple de saints solitaires, il remplit tout l'Occident du bruit de son nom et de sa sainteté : là enfin, comme un autre Élie, il annonce avec fermeté les ordres du Seigneur à des rois barbares, *et laisse des prophètes successeurs après lui.* [1]

Mais, mes Frères, il importe plus de vous instruire que de le louer. La grande foi de Benoît, qui l'affermit contre toutes les difficultés que le démon opposé à son entreprise, ne condamne-t-elle pas notre découragement dans les obstacles que nous trouvons, ou que nous nous formons à nous-mêmes, aux démarches de conversion et de péni-

[1] Eccli. 48. 8.

tence que Dieu demande de nous? plus le monde semble s'opposer à la sainte résolution que nous avons prise de l'abandonner et de penser au salut, plus nous devrions présumer que cette résolution vient du ciel, et que Dieu lui-même qui nous appelle saura bien nous soutenir. Si elle n'étoit pas sincère, et que ce ne fût que la suite d'une inconstance naturelle, ou de quelque dégoût humain; ah! le monde et l'enfer verroient nos projets et nos nouveaux désirs de pénitence d'un œil tranquille; rien ne s'opposeroit à des résolutions qui devroient à l'instant tomber d'elles-mêmes: le démon, voyant dans le principe de ces désirs et de ces agitations infructueuses de pénitence qu'elles sont plutôt dans l'imagination que dans le cœur, que la volonté n'est point changée, et que ce sont là plutôt des dégoûts du crime que des désirs sincères de la vertu; le démon, dis-je, ne daigneroit pas traverser et refroidir ces nouveaux projets par des contradictions suscitées : il les laisseroit s'éteindre et s'en aller en fumée d'eux-mêmes, comme tant d'autres qui les ont précédés. Mais, quand il voit que la grâce presse; que l'horreur des crimes passés, jusque-là endormie, se réveille tout de bon; que les plaisirs et les espérances du monde, jusque-là si chères, ne touchent plus, et n'offrent même plus que des dégoûts et des amertumes; que les passions les plus violentes chan-

gent et s'éteignent; en un mot, que tout annonce un changement véritable : ah! c'est alors que le démon met en œuvre toutes les créatures que le Seigneur semble avoir livrées à sa puissance; qu'il dérange l'ordre extérieur de la société; qu'il suscite toutes les contradictions; qu'il renverse le monde entier pour décourager une âme touchée. Ainsi ce sont les difficultés et les obstacles eux-mêmes qui doivent soutenir et animer une âme dans la résolution qu'elle prend de changer de vie et de servir Dieu. Si tout étoit tranquille, ce grand calme devroit lui faire appréhender pour une conversion à laquelle le monde et l'enfer seroient si favorables. Les contradictions ont toujours été le caractère le plus constant des œuvres de Dieu; et la grâce n'inspire rien qui ne trouve dans le monde ou dans notre cœur des obstacles. Mais ces obstacles eux-mêmes deviennent alors de nouvelles grâces que le ciel nous ménage : loin de nous abattre, ils font que le cœur s'embrase et s'allume davantage envers l'objet qu'on lui dispute : ils irritent l'amour, loin de l'affoiblir. Tel est le caractère du cœur humain : le secret de ranimer ses penchants et ses résolutions, lorsqu'elles sont sincères, c'est de les traverser et de les contraindre. Aussi, dès que les contradictions et les persécutions cessèrent dans l'Église, la ferveur et la vivacité du zèle semblèrent cesser aussi : dès qu'il n'y eut plus

de tyrans, les saints devinrent plus rares. La foi, plus libre et plus tranquille, fut aussi plus languissante; et, ne trouvant plus d'obstacles autour d'elle, ni de ces troubles qui l'avoient agitée, elle s'endormit dans le sein même du calme et de la tranquillité. Seconde instruction tirée des difficultés et des contradictions que la foi fait surmonter à Benoît dans son entreprise.

Enfin la gloire et le succès éclatant qui l'accompagna condamne la troisième excuse, qui craint le parti de la vertu comme l'écueil ou de la réputation ou de la fortune.

Vous le savez, mes Frères, Benoît sur le Mont-Cassin, fut l'oracle de toute la terre : les pays les plus éloignés entendirent raconter les merveilles du serviteur de Dieu, et vinrent entendre de sa bouche les paroles de la vie éternelle : c'étoit la lampe allumée sur la montagne, qui répandoit un vif éclat sur toute l'Église. L'institut célèbre dont il jeta les fondements, semblable au grain de senevé, devint bientôt un grand arbre qui couvrit tout le champ de Jésus-Christ; qui en fit le plus bel ornement, et servit même d'asile aux oiseaux du ciel, je veux dire, aux plus grands hommes qui parurent alors dans l'Église. Vous savez que tout ce qu'il y avoit de plus élevé dans le siècle, que les princes et les princesses elles-mêmes y vinrent soumettre leur tête sacrée au joug de Jésus-

Christ; que les enfants de Benoît gouvernèrent longtemps toute l'Église, que de ces saintes solitudes sortirent les papes les plus saints, et les évêques les plus célèbres par leur doctrine et par leur piété; que, comme Jacob, il fut le père des patriarches; que la science et la vérité se sauvèrent dans ce pieux asile, de l'ignorance et de la barbarie de ces siècles infortunés où l'irruption et le mélange de tant de peuples féroces avoit éteint dans l'Occident le goût des lettres, et fort altéré la pureté de la foi; et que, comme Noé, à qui nous l'avons d'abord comparé, les alliances du siècle furent mises comme en dépôt dans cette arche mystérieuse qu'il avoit élevée de peur que tout ne fût effacé sur la terre, et la mémoire des siècles anciens ensevelie dans un éternel oubli : *Testamenta sæculi posita sunt apud illum, ne deleri possit diluvio omnis caro.* [1] Vous n'ignorez pas toutes ces circonstances éclatantes; et mon dessein, en les touchant si rapidement, n'est pas, comme vous le voyez, de les embellir par des éloges, mais de venir à l'instruction, où je me hâte de conduire mon sujet.

Oui, mes Frères, la fausse prudence, les inconvénients de fortune, de réputation, que nous croyons entrevoir dans une vie chrétienne, l'emportent presque toujours sur les plus pressants mouve-

[1] Eccli. 44. 19.

ments de la grâce qui nous y convient. Je ne parle pas ici seulement de ces âmes mondaines qui commencent d'ouvrir les yeux à la vérité, qui voudroient se déclarer pour elle, mais qui n'osent, parce que la crainte des dérisions et des censures humaines les arrêtent; c'est une terreur puérile que nous avons souvent confondue. Je parle de celles qui se sont déjà déclarées pour Jésus-Christ, et qui font une profession publique de le servir; et je dis que, dans le détail de leurs devoirs, elles sacrifient presque toujours à des égards humains les lumières et les mouvements de leur propre conscience. Ce n'est pas à la vérité sur des points essentiels et qui conduisent à la perte visible et déclarée de la grâce, mais sur une infinité de moindres démarches que Dieu demande de nous; sur mille moyens de salut que la voix du ciel nous montre en secret, que nous sentons nous-mêmes nécessaires à notre foiblesse; nécessaires pour nous soutenir dans la vertu; nécessaires pour y avancer; nécessaires par rapport aux desseins de Dieu sur nous; nécessaires enfin au caractère de nos penchants, et à l'expiation de nos mœurs passées; le monde nous arrête : l'impression que notre nouvelle conduite fera sur les esprits nous agite et nous ébranle : la première pensée qui nous occupe c'est ce que le monde pensera de nous. Ainsi, après avoir abandonné le monde, nous voulons

encore le ménager; après avoir renoncé à tout ce qui lui plaît, nous voulons encore lui plaire : nous voulons le mettre dans les intérêts de notre vertu; et, après l'avoir eu peut-être pour censeur de nos plaisirs, nous voulons encore l'avoir pour approbateur de notre pénitence : nous vivons encore pour lui, quoique nous ne vivions plus avec lui. C'est une idole que nous avons brisée et foulée aux pieds aux yeux des hommes, mais à laquelle nous rendons encore en secret des hommages. Pour peu que nous rentrions en nous-mêmes, nous trouverons ces dispositions au fond de notre cœur. On se dit à soi-même en secret, pour se justifier ses infidélités, que sur des choses indifférentes il ne faut pas s'exposer mal à propos aux censures humaines; et on ne prend pas garde que ce que la grâce demande de nous ne sauroit être indifférent pour nous; que sacrifier les mouvements de l'Esprit-Saint à des égards humains, c'est donner dans notre cœur la préférence au monde sur Jésus-Christ; et que plus les démarches que la grâce nous inspire sont légères, moins la crainte qui nous les interdit est excusable. Car au fond, mes Frères, si nous regardons le monde comme l'ennemi de Dieu, que peut-il nous arriver de plus heureux que de lui déplaire? Si nous sommes persuadés que ses jugements sur les choses de Dieu sont toujours faux, pourquoi avons-nous la foi-

blesse ou de les respecter, ou de les craindre?

Lorsque Noé, à qui nous avons d'abord comparé notre saint, bâtissoit l'arche, dit saint Chrysostôme, le monde se moquoit de son entreprise: on regardoit comme une foiblesse d'esprit les sages précautions de cet homme fidèle. Tous les autres hommes se réjouissoient, dit l'Écriture; les noces et les festins étoient leur occupation de tous les jours : ils se plongeoient tous dans les voluptés criminelles; toute chair avoit corrompu sa voie; jamais la vertu ne fut plus rare ni plus méprisée : Noé tout seul osa se distinguer dans cette corruption universelle; Noé tout seul, vivant à part, s'occupoit à bâtir l'arche sainte, qui devoit lui servir d'asile et le préserver dans le temps de la colère. On se moquoit de l'extravagance prétendue de son dessein, de la singularité de sa conduite, et de la tristesse de ses mœurs. Mais quand les eaux commencèrent à inonder la terre, que la colère du Seigneur éclata, et que les hommes, surpris dans leur aveuglement et dans leurs dissolutions, ne trouvèrent plus de ressources que dans des gémissements inutiles, Noé alors se moqua à son tour de leur folie, ou, pour mieux dire, il fut pénétré de douleur et de compassion de la perte de ses frères, et jouit tout seul du fruit de sa sage prévoyance. Ainsi, continue ce père, lorsque, occupé à construire l'arche sainte au-dedans de vous,

c'est-à-dire à édifier un temple à l'Éternel dans votre âme, vous entendez les discours des insensés, et vous devenez le sujet de leurs dérisions et de leurs censures, n'interrompez pas ce saint ouvrage : imitez la constance et la sagesse de Noé : laissez parler un monde fasciné des choses présentes, et qui ne voit pas un terrible avenir. Plus le monde vous trouve singulier et extraordinaire, plus il condamne votre entreprise, plus hâtez-vous de la conduire à sa perfection, et de vous préparer un asile pour les jours mauvais. Les discours des hommes passeront et seront ensevelis avec eux dans la destruction générale qui approche, et que la colère de Dieu leur prépare; mais l'ouvrage de la foi que vous avez entrepris ne passera jamais. Le langage du monde va périr avec lui; mais l'œuvre de Dieu surnagera, subsistera sur les débris du monde, vous mettra à couvert de la condamnation générale, et vous établira sur les montagnes éternelles, où il n'y aura plus ni deuil, ni gémissement, ni douleur; et où, à l'abri de tous les périls et de toutes les tentations de la terre, vous jouirez de la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.

Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière. Joan. 1. 7.

Les saints ne sont suscités de Dieu que pour condamner le monde et le rendre inexcusable; et le monde ne paroît subsister que pour abuser des exemples des saints, ou pour les condamner. Il faut que les divines Écritures s'accomplissent : que le monde trouve toujours des exemples qui le confondent; et que le monde condamne toujours tout ce qui ne lui ressemble pas.

En vain la bonté de Dieu, pour aller au-devant de toutes les vaines excuses des pécheurs, diversifie sa grâce dans ses saints, et propose au monde, dans la diversité de leurs dons, des modèles différents de vertu. Quelque différentes que soient

leurs voies, elles se ressemblent toutes en un point, qui est de condamner le monde, et d'être condamnées par le monde même qu'elles condamnent.

En effet, mes Frères, jamais témoignage parut-il plus propre à ramener les hommes à la vérité que celui de Jean-Baptiste, dont nous honorons en ce jour la mémoire, et dont la solennité devient encore plus pompeuse par la piété des personnes augustes [1] qui l'honorent de leur présence? C'étoit le plus grand des enfants des hommes : c'étoit l'ange du désert prédit dans Isaïe, qui devoit préparer les voies au Seigneur : c'étoit un enfant de miracle sanctifié dans le sein de sa mère; le précurseur du Messie, le prophète du Très-Haut, la terreur des pharisiens, le censeur des rois, le prodige de toute la Judée. Que pouvoit opposer le monde à un témoignage si éclatant et si propre à réconcilier le monde avec la vérité, si le monde pouvoit aimer ce qui le condamne?

Cependant le monde rejette Jean-Baptiste. Sa doctrine ne trouve que des contradictions; ses exemples, des censures; sa pénitence, des dérisions; son zèle, des persécutions : et le crime de sa mort est le seul fruit que le monde retire de l'éclat et de la sainteté de sa vie.

Telle est la déstinée du monde et de la vertu.

[1] Sermon prêché à Sceaux devant M. le duc et madame la duchesse du Maine.

Développons donc aujourd'hui une vérité si importante, et d'un si grand usage pour ceux qui m'écoutent. La meilleure manière de louer les saints n'est pas d'exalter leurs vertus; c'est de montrer qu'elles rendent nos vices inexcusables. C'est aux citoyens du ciel à chanter les louanges de la grâce et les merveilles de Dieu sur eux; mais c'est à nous à trouver dans leur vie des instructions qui confondent les égarements de la nôtre : il seroit inutile de célébrer la gloire de leurs actions tandis que nous les condamnons par nos exemples. Imitons-les : de tous les éloges que nous pouvons leur donner, c'est le seul auquel ils peuvent être encore sensibles. Et c'est pour cela que je me contente de vous proposer Jean-Baptiste aujourd'hui condamnant le monde par le témoignage qu'il rend à la lumière et à la vérité; et Jean-Baptiste condamné du monde pour avoir rendu ce témoignage.

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde a de tout temps taxé les austérités de la vie des gens de bien d'excès et de singularité; leur humilité, de pusillanimité et de foiblesse : leur zèle, de bizarrerie et d'aigreur : telle est l'injustice qu'éprouva Jean-Baptiste dans la Judée. C'est sur ces trois préjugés que sa mission rendit autrefois

les Juifs plus inexcusables; et c'est encore par-là qu'elle nous condamne nous-mêmes.

Sanctifié dès le sein de sa mère, quels exemples d'austérité ne vient-il pas montrer aux hommes! Ce n'étoit pas ici un pécheur qui, livré d'abord aux passions insensées, presque inséparables des premières mœurs, vînt expier dans les déserts les égarements d'une vie licencieuse. Ce n'étoit pas un mondain qui, sur le déclin de l'âge, lassé des dissipations du monde, et peu propre désormais à ses plaisirs, cherchât dans sa retraite plutôt un repos honorable à sa vieillesse qu'un lieu d'expiation à ses crimes. Ce n'étoit pas un ambitieux qui, rebuté des injustices du monde, de l'oubli et de l'indifférence de ses maîtres, fût venu cacher ses chagrins dans la solitude, plus pour se plaindre des mauvais traitements du monde que pour en fuir la corruption et les périls. C'étoit un juste en qui la grâce avoit prévenu, pour ainsi dire, la nature; et qui porte dans les déserts, non pas ces chutes dont Dieu se sert souvent pour former des pénitents, mais ces vertus pures dont il prévient ses élus quand il veut couronner l'innocence.

Cependant suivez-le dans les déserts de la Judée, sur les bords du Jourdain, à la cour d'Hérode: quel spectacle de pénitence et de renoncement ne donne-t-il pas à la Judée! La différence des lieux ne change rien à l'austérité de ses mœurs: partout

revêtu de poil de chameau, soutenant à peine par un peu de miel sauvage la foiblesse de la nature, animé de l'esprit et de la vertu d'Élie, il paroît au monde comme un prodige nouveau qui tantôt excite son admiration, tantôt réveille sa censure, mais qui ne lui est d'aucun usage, parce que le monde ne peut comprendre qu'on ne soit pas fait comme lui, et que tout ce qui le condamne lui paroît plutôt une imposture inventée pour amuser les simples qu'un modèle proposé pour confondre les pécheurs.

En effet, quelle impression fait sur l'esprit des Juifs la vie et le ministère du Précurseur? Il leur déclare que la cognée est déjà au pied de l'arbre; que la justice de Dieu est sur le point d'éclater contre les crimes de la synagogue, et que sans la pénitence ils périront tous : il leur montre l'agneau de Dieu seul capable d'effacer leurs souillures et celles de leurs pères; cet agneau promis depuis la naissance du monde, et que la Judée attendoit comme la seule ressource que le Seigneur lui préparoit pour en faire un peuple saint et nouveau. Ce n'est pas aux prêtres et aux docteurs seulement qu'il fait cette menace; c'est aux grands de Jérusalem; c'est aux saducéens, qui se piquoient de raison et de force d'esprit, et qui regardoient les menaces de la foi comme des terreurs vaines et populaires; c'est aux soldats et à leurs chefs;

c'est à la cour d'Hérode et à tout ce que la Palestine avoit de plus grand et de plus auguste : c'est le seul moyen qu'il leur propose pour se mettre à couvert de la colère à venir. Le monde l'écoute, le monde l'admire, le monde court en foule après lui, le monde est frappé de la sainteté de sa doctrine; et le monde ne le croit pas; et le monde demeure toujours tranquille dans son aveuglement et dans son impénitence; et les pharisiens sont toujours hypocrites et orgueilleux, et les saducéens ne rabattent rien de leurs voluptés et de leurs blasphèmes, et le peuple ne change rien à ses mœurs, et la cour d'Hérode est toujours le trône de la volupté et l'asile des adultères et des incestes. Et comment pourrions-nous donc nous flatter que des vérités qui, dans la bouche du plus grand des enfants des hommes, ne furent qu'un airain sonnant seroient dans nos bouches plus efficaces et plus heureuses?

Quel langage nouveau que celui de la pénitence pour un monde qui ne la connoît pas; pour des âmes qui ne croient être nées que pour les sens, et à qui tous les plaisirs ensemble peuvent à peine suffire! quelle foule d'obstacles, de prétextes, d'inconvénients, le monde n'oppose-t-il pas à ce devoir! Je ne les ignore pas; et la chaire chrétienne les a si souvent confondus, qu'il seroit inutile ici de les confondre encore. Et en effet, sur quoi

vous croyez-vous dispensé de ce devoir, vous, mon cher auditeur, qui m'écoutez? Est-ce que votre vie n'a pas été assez criminelle pour en venir enfin à une sincère pénitence? Mais, quand cela seroit, Jean-Baptiste, sanctifié avant que de naître, n'ose s'en dispenser. Mais, hélas! que ne pouvez-vous du moins nous alléguer l'innocence de votre vie! Nous rendrions grâces avec vous au Dieu tout-puissant et miséricordieux qui vous auroit préservé de la corruption générale; et nous laisserions à la grâce qui vous auroit prévenu dès votre enfance le soin d'affermir et de perfectionner son ouvrage : nous n'aurions pas besoin de vous instruire sur vos devoirs; l'Esprit de Dieu qui résideroit en vous vous apprendroit toute vérité. Votre vie? hélas! oseriez-vous vous-même la rappeler? une vie où vos jours n'ont été marqués que par vos crimes : une vie dont vous n'osez sonder vous-même les abîmes, et dont le chaos d'iniquités et de souillures où vous êtes plongé vous éloigne depuis si long-temps du tribunal de la réconciliation et de la pénitence : une vie dont vous ne pensez qu'en frémissant à éclaircir les embarras et les ténèbres : une vie, où Dieu, l'auteur de votre être et de vos talents, n'a jamais trouvé un seul instant pour lui, et où vous ne vous êtes souvenu peut-être de sa majesté que pour l'insulter par vos dérisions et par vos

blasphèmes : une vie de laquelle vous pourriez dire avec bien plus de raison que Job : Que le jour qui m'a vu naître périsse, et qu'on efface du livre des vivants le moment infortuné qui vit commencer une course si abominable et si souillée : *Pereat dies in quâ natus sum.*[1] Que dirai-je enfin ? une vie dont vous avez été peut-être le premier modèle, et qui, par les horreurs secrètes dont elle est noircie, n'a point eu parmi les personnes de votre état d'exemple dans les siècles qui nous ont précédés, et n'en trouvera peut-être point dans ceux qui doivent suivre.

Vous alléguerez peut-être la foiblesse de votre santé qui vous arrête. Mais quel usage n'en faites-vous pas pour les plaisirs ! que de violence ne donnez-vous pas au monde, à vos passions, à vous-même et à vos caprices ! quel héros n'êtes-vous point quand il faut vous contraindre pour la gloire, pour l'amitié, pour la fortune, pour vos maîtres ! quel courage, pour ne pas dire quelle fureur, quand le monde vous appelle, que l'ambition vous anime, que l'envie de plaire vous met en mouvement, qu'une vaine distinction vous attire ! Écoutez-vous alors une santé qui se refuse à vos agitations éternelles, un corps qui s'écroule, pour ainsi dire, sous le poids de vos plaisirs et de vos erreurs ? et de plus, on vous l'a dit si souvent :

[1] Job. 3. 3.

Le royaume de Dieu est au-dedans de vous:[1] Dieu ne demande pas la force du corps, mais le changement de votre âme, mais la cessation de vos crimes; et dans un corps usé les gémissements du moins d'un cœur brisé et humilié. Le monde rejette ceux qui ne sont plus propres à ses plaisirs; il ne les souffre plus au nombre de ses adorateurs; il insulte même à leur obstination et à leur folie, lorsque, déjà sur le retour, ils s'attachent encore à le suivre et à lui plaire. Mais le Seigneur, toujours clément et miséricordieux, veut bien encore recevoir dans son sein ceux que le monde rejette : il nous trouve toujours habiles à son service, toujours propres à l'aimer, à pleurer nos crimes, à implorer ses miséricordes éternelles. C'est le père de famille tendre et compatissant, toujours transporté de joie du retour d'un enfant égaré, quoiqu'il ne reconnoisse presque plus en lui aucun trait de sa noblesse et de sa première origine. O mon Dieu! se peut-il que vous soyez si facile à recevoir le pécheur, et que le pécheur soit si lent et si tardif à revenir à vous?

Enfin, c'est peut-être là-dessus, et sur la facilité avec laquelle Dieu reçoit toujours le pécheur pénitent, que vous renvoyez à l'avenir votre pénitence, et que vous vous promettez que la suite apportera à ce changement des facilités que vous

[1] Luc. 17. 21.

ne trouvez pas aujourd'hui. Il est vrai que Dieu reçoit toujours le pécheur qui revient à lui. Mais qui vous a répondu que vous arriverez à ce jour que vous vous marquez à vous-même, et que la mort ne vous surprendra pas dans le cours de ces années que vous destinez encore au monde et aux passions? qui vous a répondu que Dieu changera votre cœur lorsque vous aurez mis le comble à vos crimes, et qu'à force de l'irriter en différant votre conversion, et continuant vos égarements, vous vous le rendrez plus propice? Qui vous a répondu que vos passions, alors plus invétérées, seront plus aisées à déraciner de votre cœur, et que le remède de vos plaies sera la vieillesse même qui les rend toujours plus incurables? Depuis long-temps vous vous séduisez vous-même par ces vains projets de conversion : avez-vous rompu depuis une seule de vos chaînes? avez-vous fait une seule démarche pour vous rapprocher de Dieu? et qu'ont produit tous ces vains projets de repentir, que de vous rendre plus tranquille dans vos crimes? Est-il un seul pécheur impénitent qui ne désire de changer de vie? en est-il un seul qui soit dans la volonté affreuse de mourir dans son péché? et qu'est-ce que l'impénitence, qu'un désir inutile de conversion qui calme nos remords, et qui ne délie jamais nos chaînes?

O mon Dieu! si comme l'impie j'avois renoncé à la foi, et à l'espérance de vos promesses, ma tranquillité seroit affreuse, mais elle seroit moins étonnante. Mais, Seigneur, moi, dans le cœur de qui votre main miséricordieuse conserve encore ces premiers sentiments de religion que mes crimes n'ont pu effacer, qu'est-ce qui peut encore me calmer dans mes égarements? Je connois que je vous outrage : je désire de sortir d'un état si triste et si criminel : je me dis mille fois à moi-même que je ne suis fait que pour vous, et les dégoûts du monde et des passions ne me font que trop éprouver tous les jours que vous seul, ô mon Dieu! êtes la paix et le seul bonheur de votre créature. Quel est donc, Seigneur, le charme qui me retient et qui m'enchante? m'avez-vous donc rejeté pour toujours? ne mettez-vous donc dans mon cœur des désirs de salut que pour me rendre plus criminel par les oppositions que j'y mets? et vos grâces seroient-elles, non les préjugés heureux de mon salut, mais des armes que se prépare contre moi la terreur de votre justice?

C'est ainsi que la pénitence de Jean-Baptiste condamne le monde. Mais ses abaissements sont encore pour le monde un nouveau sujet de condamnation : et ici remarquez-en, je vous prie, tous les caractères. Il reconnoît que Jésus-Christ est plus grand que lui; c'est un aveu qu'il devoit à la

Digitized by Google

vérité et à la justice : mais il déclare qu'il n'est pas digne même d'être son ministre; et cela dans un temps que le peuple, accouru en foule sur les bords du Jourdain, le regarde comme le Christ, et est prêt à lui rendre les honneurs destinés au Messie : dans un temps où Jésus-Christ lui-même, confondu dans la foule, vient recevoir le baptême de ses mains, et semble par cette démarche se soumettre comme un de ses disciples à sa doctrine et à son ministère. Rien de plus grand et de plus digne d'admiration que de s'abaisser au milieu des applaudissements qui nous élèvent; et non-seulement de ne pas s'attribuer les honneurs que l'erreur publique nous défère, mais de se reconnoître indigne même de ceux qui nous sont dus. Enfin, il ne se contente pas d'assurer qu'il n'est pas le Christ; il n'ose même se nommer prophète, lui qui est plus que prophète : il lui suffit de s'appeler la voix qui crie dans le désert; il veut diminuer afin que Jésus-Christ croisse, et ne fait servir sa gloire et ses talents qu'à manifester la gloire du Messie qu'il vient annoncer à la terre. Il est rare, dans les fonctions même les plus saintes, et dans les dons éclatants que nous avons reçus de Dieu, de lui en rapporter toute la gloire, et de n'en rien retenir pour nous-mêmes.

En effet, revenons sur tous les caractères de l'humilité de Jean-Baptiste, et nous y retrouve-

rons tous les caractères de notre orgueil marqués et confondus.

Premièrement, il rend gloire à la vérité et à la justice en se reconnoissant inférieur à Jésus-Christ : et nous, malgré tout ce qui nous humilie au dedans de nous, malgré ces foiblesses qui nous font rougir en secret ; ce vide et ce néant que nous trouvons en nous, qui fait que nous nous sommes à charge et que nous portons partout avec nous l'ennui, le dégoût et l'horreur, pour ainsi dire, de nous-mêmes ; nous voulons pourtant imposer au public, et qu'on nous prenne pour ce que nous ne sommes pas. Nous exigeons que les hommes pensent de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes ; et le comble de l'injustice, c'est que tous ceux qui nous refusent les qualités que nous n'avons pas et les louanges que nous ne méritons pas, et qui jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes en secret, nous les haïssons ; nous les décrions, nous leur faisons un crime de l'équité de leurs jugements, et nous nous en prenons, ce semble, à eux de nos misères et de nos foiblesses. Telle est l'injustice de notre orgueil.

Secondement, Jean-Baptiste veut diminuer afin que Jésus-Christ croisse : il met sa véritable grandeur à cacher l'éminence de ses titres ; il n'est occupé qu'à publier la gloire du Messie qu'il vient annoncer. La solide humilité est grande et magna-

nime, et l'orgueil toujours bas et rampant. Aussi c'est peu de vouloir nous attribuer les talents et les vertus que nous n'avons pas, nous disputons même aux autres celles qu'ils ont. Il semble que leur réputation nous humilie; qu'on nous prive des louanges qu'on leur donne, et que les honneurs qu'ils reçoivent sont des injustices qu'on nous fait : incapables d'élévation, de vertu, de générosité, nous ne pouvons la souffrir dans les autres; nous trouvons des taches où tout le monde admire des vertus. Au lieu que Jean-Baptiste diminue afin que Jésus-Christ croisse, il semble que nous ne pouvons croître et nous élever sans que les autres diminuent : le mérite nous blesse et nous éblouit; et ne voulant pas nous défaire de nos vices, nous voudrions pouvoir ôter aux autres leurs vertus mêmes. Telle est la bassesse de l'orgueil.

Enfin Jean-Baptiste ne fait servir l'éclat de ses dons et de ses talents qu'à la gloire de Jésus-Christ : il ne veut pas qu'il en rejaillisse un seul rayon sur lui-même; il refuse le titre de prophète : Je ne suis, dit-il, que la voix qui crie dans le désert; qu'un organe et qu'un vil instrument entre les mains de celui qui me fait parler et qui m'anime. La reconnoissance est le caractère inséparable de l'humilité : elle rapporte tout à celui de qui elle a tout reçu. Hélas! et tout ce que le Seigneur a mis en nous de dons et de talents, nous n'en faisons

usage que pour nous, et souvent contre le Seigneur lui-même : les talents du ministère, à nous faire un grand nom, à nous rendre recommandables auprès des grands et des puissants, à nous acquérir du crédit et de la considération dans le monde; attirer à nous les pécheurs, loin de les ramener à Dieu, et agrandir notre réputation, loin d'agrandir le royaume de Jésus-Christ : le talent de la science et de la doctrine, à taxer d'ignorance tous ceux qui ne pensent pas comme nous ; à croire que nous seuls avons la science et la sagesse en partage; à ne vouloir pas suivre les routes communes et battues; à chercher souvent à nous distinguer par des singularités toujours dangereuses dans la doctrine; à exciter des disputes qui scandalisent plus les fidèles qu'elles n'éclaircissent les mystères de la foi; enfin à troubler l'Église, loin de la soutenir et de la défendre. Telle est l'injustice, la bassesse et l'ingratitude de l'orgueil, caractères qui en sont inséparables, et qui sont condamnés par les caractères de l'humilité du Précurseur.

Mais son zèle ne nous fournit pas moins de sujets de condamnation contre le monde. Je dis son zèle, un zèle éclairé. Il ne s'en prend qu'aux abus; il ne propose à chacun que les devoirs propres de son état : aux prêtres, la charité et le désintéressement; aux pharisiens, l'humilité, la droiture du cœur, et l'horreur de l'hypocrisie; aux gens de

guerre, l'éloignement des excès, des rapines et des violences; à Hérode, la sainteté du lit nuptial, et l'horreur du scandale et des suites de l'incontinence; à tous, la pénitence et le renoncement. Il borne là son ministère; il ne cherche qu'à rendre son zèle utile : il ne veut pas qu'on l'admire; il veut qu'on se repente : il ne fait pas parade, comme les pharisiens, d'une sévérité outrée, et d'imposer aux autres un joug accablant; il se contente de le porter lui-même, et de proposer aux autres les règles communes de la loi.

Cependant ce zèle si humble et si éclairé n'en est pas moins intrépide. Il ne ménage ni les rangs, ni les dignités; ni les erreurs les mieux établies; ni les pharisiens si respectés du peuple par la fausse apparence de leur sainteté; ni les anciens de Jérusalem, si redoutables par leur autorité; ni Hérode lui-même, si élevé par la majesté de son rang et l'éclat de sa couronne : il porte courageusement la vérité jusqu'au pied du trône, dont elle n'approche presque jamais. Les caresses et les faveurs dont Hérode le comble, loin de l'amollir, raniment l'intrépidité de son zèle : il croit être encore plus redevable de la vérité à un prince qui l'honore de sa bienveillance. Il n'est pas venu à sa cour pour aspirer à sa faveur et à ses grâces, mais pour le rendre digne lui-même des faveurs du ciel. On ne craint rien, quand on ne souhaite

rien : on ne cache rien, on ne dissimule rien, quand on ne cherche pas à plaire, mais à édifier. Il lui annonce hardiment : *Non licet :* il ne vous est pas permis : le trône vous met à couvert de la sévérité des lois humaines; mais il ne vous met pas au-dessus de la loi de Dieu : votre puissance vous rend tout possible; mais elle ne rend pas innocent ce que Dieu condamne : il devient même d'autant plus criminel pour vous, que vous pouvez moins le cacher aux yeux du public, et que votre rang ajoute au crime de la chute le crime inévitable du scandale : *Non licet.* En un mot, partout où Jean-Baptiste trouve le vice, il l'attaque, il le confond. Il ne connoît pas ces timides ménagements qui font grâce au crime en faveur du pécheur, et mesurent leur zèle, non sur la nature des déréglements, mais sur le rang et la dignité des coupables.

Mais ne croyez pas que l'intrépidité de son zèle ne fût accompagnée de charité et de prudence; car c'est la prudence et la charité toute seule qui assurent le succès du zèle. Je dis la prudence : non cette prudence de la chair, qui n'est qu'une coupable timidité, et qui est plus attentive à ce qu'elle croit devoir aux hommes qu'à ce qu'elle doit à la vérité; mais cette prudence de l'Esprit-Saint, qui condamne le vice sans aigrir le pécheur; qui pense plus à le gagner qu'à le confondre; et

qui, sans ménager le crime, sait ménager la foiblesse du coupable. Je dis la charité : non cette complaisance molle et humaine qui excuse tout, qui ne met que de l'huile sur la plaie invétérée, où il faudroit mettre le fer et le feu, et qui, en laissant le malade content du médecin, le laisse encore plus content de son état et de lui-même : mais cette charité ardente et compatissante qui supporte le malade, mais qui ne souffre et ne déguise pas le mal; qui ne flatte pas les plaies, mais qui fait aimer les remèdes; qui étudie les temps et les moments; qui prend toutes les formes; qui mêle la douceur à la sévérité; qui joint la prière à l'instruction; et qui, s'oubliant elle-même, n'oublie rien pour se rendre utile à ses frères.

Or, qu'il est rare de retrouver tous ces caractères dans le zèle des personnes qui font profession de piété! Notre zèle est éclairé; c'est-à-dire nous sommes clairvoyants sur les défauts de nos frères; rien ne nous échappe de leurs foiblesses. Nous devinons celles qu'ils cachent; nous exagérons celles qui paroissent; nous prédisons même celles qui ne sont pas encore; notre vanité se repaît, pour ainsi dire, de leurs imperfections; sous prétexte que notre vie paroît consacrée à la piété, nous nous faisons un mérite de condamner tout ce qui ne nous ressemble pas. Nos yeux sont perçants pour voir ce que la charité devroit nous ca-

cher ; et nous ne les tournons jamais sur nous-mêmes ; et nos foiblesses, qui déshonorent la piété, nous ne les voyons pas ; et nos humeurs, et nos bizarreries, et nos hauteurs, dont tous ceux qui nous environnent souffrent, nous les ignorons : nous sommes lumière pour les autres, et nous ne sommes que ténèbres pour nous-mêmes.

Notre zèle est intrépide. Mais, tandis que nous sommes si sévères sur la conduite de ceux que nous n'aimons pas, que nous ne craignons pas, qui sont inutiles ou même opposés à nos vues, à nos intérêts, à nos sentimens ; nous nous adoucissons envers ceux ou qui peuvent nous être utiles, ou qui pensent comme nous : nous excusons tout ; nous donnons même à leurs vices, les noms et les éloges de la vertu ; nos seuls intérêts décident de notre zèle ; et au lieu que leurs erreurs auroient dû trouver une ressource dans notre sincérité, elles trouvent un nouvel écueil dans nos adulations et nos complaisances.

Et c'est en quoi seulement notre zèle est prudent, mais d'une prudence intéressée et charnelle. Car d'ailleurs, le zèle prudent n'étend pas ses censures et ses avis sur ceux que la Providence n'a pas soumis à son autorité ; il ne reprend pas, il ne censure pas ceux dont il ne répond pas ; il ne fait pas d'une prétendue piété un empire tyrannique sur ses frères ; il n'entreprend pas d'instruire

et de corriger ceux qu'il devroit se contenter d'édifier; il ne publie pas sur les toits ce qui ne devroit pas même être confié à l'oreille; et ne scandalise pas le monde par les abus de la piété, plus que les pécheurs mêmes ne le scandalisent par les excès de leurs vices.

Enfin notre zèle doit être charitable; dernier caractère. Mais pour cela il faut être plus touché des chutes de nos frères qu'aigri et rebuté de leurs foiblesses; leur laisser paroître plus de compassion que de zèle, plus d'affection que de rigueur, plus de désir et d'amour de leur salut que d'indignation et d'horreur de leurs fautes. Charitable, qui ne mêle pas le poison de la malignité avec les saints offices de la charité; qui ne confonde pas le zèle avec la satire, l'humeur avec la correction; qui sache se faire aimer lors même qu'il ne peut se dispenser de reprendre; qui rende la vertu plus aimable par ses ménagements que redoutable par ses censures; qui gagne les cœurs avant d'en attaquer les foiblesses, et mette, pour ainsi dire, par sa douceur, les pécheurs d'intelligence avec lui contre eux-mêmes. Enfin charitable, qui tolère pour reprendre avec plus de succès; et ne cherche pas dans ses répréhensions l'ostentation de son zèle, mais l'utilité et le salut de son frère.

Car de ces règles violées, vous, mes Frères, qui faites profession de piété, quelles censures ne four-

nissez-vous pas tous les jours au monde contre la piété même! je vous l'ai dit souvent, et on ne sauroit trop le redire, puisque c'est le prétexte le plus universel et le plus plausible dont le monde se sert tous les jours pour préférer la vie mondaine à celle de la piété, qu'il croit moins sûre pour le salut que celle du monde même. Vous rendez la vertu odieuse en la rendant mordante et incommode; vous lui ôtez tout ce qu'elle a d'aimable et de propre à gagner les cœurs; vous faites penser au monde que la piété, ce don de Dieu, cette sagesse d'en-haut, cette règle de tous les devoirs, ce doux lien de la société, n'est qu'une humeur chagrine et dangereuse, une enflure du cœur, un travers et une petitesse de l'esprit, le poison des sociétés et des commerces; en un mot, un zèle amer pour les autres, et une indulgence aveugle et excessive pour soi-même. Rendons donc à la vertu, par nos attentions, ce qu'elle perd par nos foiblesses. Nous ne réconcilierons jamais le monde avec elle, il est vrai, mais du moins nous le forcerons de la respecter: nous ne la mettrons jamais entièrement à couvert des dérisions et des censures; mais du moins les seuls contempteurs de la religion le deviendront de la vertu. Corrigeons nos frères en les édifiant, et non en les déchirant. Quand le devoir nous obligera de reprendre, nos exemples auront déjà préparé les voies à nos instructions: nous

aurons tout dit en vivant bien, et le monde respectera une piété qui ne se pardonne rien, et qui semble tout pardonner aux autres. C'est ainsi que la pénitence, que les abaissements, que le zèle du Précurseur condamnent le monde; il nous reste à le voir condamné du monde par les mêmes endroits par où il vient lui-même de le condamner.

DEUXIÈME PARTIE.

Si la vie des justes est une manière de jugement anticipé qui condamne le monde, on peut dire que la corruption du monde s'élève ici-bas un tribunal où les justes ont toujours été condamnés. Ce sont deux tribunaux opposés, dit saint Augustin, qui prononcent mutuellement l'un contre l'autre des anathèmes et des arrêts de mort; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que souvent les mêmes objets qui fournissent à l'un des motifs de condamnation forment les arrêts et les jugements de l'autre. C'est la pénitence, l'humilité, le zèle du Précurseur, qui condamnent le monde; nous l'avons vu; et c'est de sa pénitence même, de son humilité et de son zèle que le monde prend occasion de le condamner; nous l'allons voir.

Je dis de sa pénitence même. Et certes, mes Frères, quels sentiments de respect, d'admiration, d'amour de la vertu, la vie céleste du Précurseur

ne devoit-elle pas former dans l'esprit des Juifs! Quel prophète jusque-là avoit paru sur la terre plus austère dans ses mœurs, plus héroïque dans sa pauvreté et son désintéressement, plus éloigné de tout ce qui peut flatter les sentiments les plus innocents de la nature? Cependant cette vie si austère, cette retraite si profonde, ce détachement si universel et si propre à faire glorifier le Seigneur dans ses saints trouve parmi les Juifs des dérisions, des censures. Loin d'admirer la force de la grâce, et le don de Dieu qui peut élever la foible créature si fort au-dessus de sa propre foiblesse; loin de conclure de ses grands exemples d'austérité que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie, et que les difficultés chimériques que nous trouvons tous les jours dans la sévérité de la loi sont plutôt les vaines excuses de nos transgressions que des raisons légitimes qui nous dispensent de son observance, loin de bénir les richesses de la bonté du Seigneur, qui veut bien encore de temps en temps, et dans les siècles les plus corrompus, tirer des trésors de sa miséricorde ces hommes extraordinaires, et montrer ces grands spectacles à la terre pour animer les foibles, confondre les pécheurs, et fournir à la religion de nouvelles preuves contre l'impiété et le libertinage: ils regardent les saints excès de la pénitence de Jean-Baptiste comme une illusion de l'esprit imposteur qui le

séduit et qui l'anime; comme une frénésie qui s'est emparée de ses sens et de sa raison; comme une vapeur noire qui le trouble, et ne lui fait oublier ce qu'il doit à son corps que parce qu'il n'est plus en état de se sentir et de se connoître lui-même; enfin comme un esprit blessé de l'amour de la singularité, et qui sacrifie au démon de la vanité et à une complaisance insensée les sentiments les plus vifs, et les penchants les plus innocents de la nature : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens, et dicunt : Dæmonium habet.*[1]

Et telle a été dans tous les temps, mes Frères, la destinée du monde, de tourner à sa perte les mêmes secours que la bonté de Dieu avoit préparés pour son salut. Car, mes Frères, ne craignons pas de le dire ici; et puisque je ne viens que pour vous édifier, ne cachons rien de tout ce qui peut vous instruire: quelle impression font sur nous les dons de la grâce dans les serviteurs de Dieu, lorsqu'elle les conduit par ces voies rigoureuses et singulières? que pensez-vous, que dites-vous tous les jours des âmes qui, poussées par l'Esprit-Saint, font succéder à vos yeux la retraite aux dissipations du monde, les larmes aux plaisirs, l'austérité des mœurs aux charmes de la volupté et de la mollesse? quels sentiments réveillent en vous ces grands exemples, ces heureuses singularités, ces

[1] Matth. 11. 18.

preuves éclatantes de la puissance du Seigneur, et de sa miséricorde sur les hommes? En êtes-vous touchés? en êtes-vous seulement édifiés? enviez-vous leur destinée? Non, mes Frères, leurs austérités saintes, vous les traitez de singularité et de foiblesse; leur retraite, de bizarrerie et d'humeur; leurs larmes, de pusillanimité et de foiblesse. Tantôt c'est une affectation et un vain désir de se distinguer qui les pousse et qui les anime; tantôt c'est une ardeur de tempérament qui, croyant se livrer aux mouvements de la grâce, ne fait que suivre l'impétuosité de la nature; tantôt c'est une raison blessée qui ne voit plus rien au naturel, et à qui il n'est plus que les excès qui puissent plaire : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens; Dæmonium habet.*

Que dirai-je? que de censures, que de réflexions, qui paroissent même avoir un air de modération et de sagesse! Car je ne parle pas ici des dérisions que les impies et les libertins font tous les jours de la vertu : et comment respecteroient-ils les hommes, eux qui ne craignent plus de Dieu? et de quel prix peut être la vertu auprès de ceux qui regardent comme une chimère l'auteur de tous les dons et de la vertu même? Je parle des plus sages d'entre les mondains; de ces hommes prudents selon le siècle, qui ne blasphèment pas contre l'Esprit-Saint, comme l'impie, mais qui veulent juger des dons de Dieu, et de la folie

de la croix, sur la fausse sagesse de l'homme. Quels inconvénients ne trouvent-ils pas aux saintes austérités et aux larmes heureuses de la pénitence des justes? On voudroit une vertu plus modérée, et qui se fît moins remarquer : on se plaint qu'une piété trop austère désespère plutôt ceux qui en sont témoins qu'elle ne les encourage : on redit sans cesse qu'on ne va pas loin quand on s'y prend si vivement; que la grande affaire n'est pas d'entreprendre tout ce qu'on peut, mais de soutenir ce qu'on entreprend; et que la vanité toute seule nous mène souvent à des singularités dont on fait honneur à la grâce : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens, etc.* Vaine sagesse des enfants des hommes, est-ce à toi à t'élever contre la sagesse de Dieu, et contre les voies admirables de sa grâce et de sa miséricorde dans la sanctification des justes?

Et ne croyez pas, mes Frères, qu'une vertu plus adoucie et plus commune, trouve plus d'indulgence auprès du monde. Le même monde qui prêche tant la modération aux gens de bien; qui censure si fort les excès de leur piété, et qui condamne si hautement leurs singularités prétendues; le même monde, dès que les gens de bien paroissent dans des mœurs plus communes; que leur piété n'a rien de trop austère qui frappe et qui surprenne; qu'ils se permettent certains plaisirs

innocents, où la bienséance, plutôt que le goût, les conduit, et qu'ils affectent en tout ce que la loi de Dieu ne condamne pas de ressembler au monde, de peur de révolter le monde : ah! c'est alors que le monde triomphe des adoucissements de leur piété : c'est alors qu'on insulte à cette vertu commode et aisée; c'est alors qu'on s'applaudit en secret de trouver dans les gens de bien des penchants et des foiblesses prétendues qui justifient les nôtres, et qu'on se rassure dans les égarements du vice, en les opposant aux imperfections de la vertu : c'est alors qu'on met bien haut les obligations de l'Évangile; que le monde devient un docteur rigide et outré; et que, tandis qu'il se permet sans scrupule les plaisirs les plus criminels, il taxe hardiment de crime les délassements les plus innocents des justes : c'est alors que ces dérisions si vulgaire contre l'amour-propre et la vie commode des gens de bien ne sont pas épargnées; que la piété devient la fable et la risée des pécheurs; et que renoncer au monde n'est plus selon eux que chercher avec plus de précaution et de raffinement les aises et les commodités du monde même.

Et voilà ce que Jésus-Christ reproche aux Juifs de notre Évangile (car le monde a toujours pensé et parlé de même dans tous les temps) : Jean est venu, leur dit-il, ne mangeant, ni ne buvant, et montrant à la Judée l'exemple de la vie la plus

retirée et la plus austère; et vous avez dit que c'étoit un esprit d'illusion et de fureur qui le portoit à ces excès : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens; et dicunt : Dæmonium habet.* Le fils de l'homme a paru mangeant et buvant, proposant aux hommes le spectacle d'une vertu plus praticable et plus commune, et se mettant à portée de tous, pour les sauver tous; et vous avez dit que c'étoit un homme de bonne chère; l'ami des pécheurs et des publicains; et qui, dans une vie commode et sensuelle, vouloit jouir de la réputation de la vertu et de la sainteté, sans en souffrir les privations et les peines : *Venit filius hominis manducans, et bibens; et dicunt : Ecce homo vorax, et potator vini, publicanorum et peccatorum amicus.*[1] Et c'est ainsi, ajoute Jésus-Christ, que la sagesse de Dieu, dans la diversité des voies par où elle conduit ses serviteurs, est justifiée par les contradictions insensées du monde; et que les jugements des enfants des hommes, jamais d'accord avec eux-mêmes, fournissent tous les jours à sa justice de nouvelles armes pour les condamner et pour les confondre : *Et justificata est sapientia a filiis suis.*[2]

Mais, si la pénitence de Jean-Baptiste est condamnée du monde, ses abaissements ne trouvent pas auprès de lui plus d'indulgence. Oui, mes

[1] Matth. 11. 19. — [2] Ibid.

Frères, le monde qui condamne si fort l'ambition dans les gens de bien, qui les accuse si facilement d'aller toujours à leurs fins, d'être plus vifs sur leurs intérêts, plus délicats, plus pointilleux, plus sensibles aux honneurs et aux préférences, et de se servir même de la vertu pour y parvenir : le monde, qui est ravi d'avoir ce reproche à leur faire, ce monde lui-même, toujours plein de contradiction, condamne l'humilité du Précurseur. L'aveu qu'il fait aux Juifs de son néant et de sa bassesse, et de la grandeur de Jésus-Christ, les éloigne de lui, et ils ne paroissent plus en foule à sa suite. Ses disciples eux-mêmes sont blessés, et ne peuvent souffrir qu'il s'abaisse si fort au-dessous de Jésus-Christ (car souvent c'est la vanité toute seule qui nous attache à la réputation de nos conducteurs; ce n'est pas le désir qu'ils nous soient plus utiles) : ils viennent lui représenter que ce Jésus, à qui il a rendu témoignage, se mêle aussi de baptiser, et que le peuple en foule court après lui : *Cui tu testimonium perhibuisti, ecce hic baptisat, et omnes veniunt ad eum.*[1] Ils sont jaloux que la multitude abandonne leur maître pour aller à Jésus-Christ; et semblent vouloir le blâmer, à force d'avoir rendu Jésus-Christ trop grand, de s'être rendu lui-même vil et méprisable.

[1] Joan. 3. 26.

Et telle est encore, mes Frères, notre injustice envers la vertu. Nous qui trouvons si mauvais que ceux qui en font profession briguent des dignités et des places; nous qui sommes si éloquents sur les voies secrètes et détournées que les gens de bien savent prendre pour parvenir; nous qui leur faisons souvent un crime des grâces mêmes et des honneurs qu'ils fuient, et que leur mérite leur a attirés malgré eux-mêmes; nous qui débitons sans cesse que la vertu n'est que le premier ressort de l'ambition, et que sous un règne surtout où les grâces suivent la piété, la piété n'est souvent que la recherche et la voie secrète des grâces : nous-mêmes, mes Frères, si un juste, animé de l'Esprit de Dieu, abdique le faste et l'éclat des honneurs du siècle; s'il fait à la grandeur de la foi et à la vérité de ses promesses un sacrifice de sa naissance, de son nom, de ses places, de ses talents, pour méditer dans le silence et dans la retraite les merveilles du Seigneur, et les années éternelles; s'il préfère la sûreté du repos et les douceurs d'une vie sainte et privée aux dissipations de l'autorité, et aux périls des prétentions et des espérances, de quel œil regardons-nous la grandeur de son humilité et le courage héroïque de son renoncement et de sa retraite? en faisons-nous honneur à la religion et à la puissance de la grâce? Hélas! nous y trouvons de la pusillanimité et de

la foiblesse : nous appelons une vie oiseuse et obscure une vie qui sert de spectacle aux anges et aux saints : nous taxons de paresse et de défaut d'élévation les sacrifices les plus héroïques et les sentiments les plus nobles de la foi : nous donnons à cette sagesse sublime d'en-haut, qui fait regarder au juste tout ce qui passe comme de la boue, les noms rampants de timidité et de petitesse d'esprit : nous regardons comme des hommes devenus inutiles au monde ces hommes dont le monde n'est pas digne : et nous qui admirons tant la simplicité de vie, le désintéressement, la fausse sagesse d'un Socrate et le mépris orgueilleux que les philosophes avoient pour les dignités et pour les richesses ; nous qui ne voyons pas la bassesse et la folie de ces prétendus sages de chercher pareillement la gloire et la réputation par une ostentation de vertu plus méprisable que le vice même ; nous-mêmes, mes Frères, nous regardons comme un bon air de mépriser la noble humilité des serviteurs de Dieu, le généreux dépouillement des sages de l'Évangile, la sainte magnanimité de leur foi ; et nous donnons à l'extravagance et à la puérilité de l'orgueil les éloges que nous refusons à l'élévation de l'humilité, à la sainte philosophie de l'Évangile, et à la sagesse sublime de la grâce. Qu'est-ce que l'homme ? ô mon Dieu ! et quel est son aveuglement, d'admirer tout ce qui l'avilit, et

de mépriser tout ce qui peut le rendre estimable!

Enfin, non-seulement l'humilité de Jean-Baptiste devient un sujet de mépris pour le monde, mais son zèle même, ce zèle si sage, si éclairé, fournit au monde un dernier sujet de condamnation contre lui.

L'impiété d'Hérodias et la foiblesse d'Hérode font au Précurseur un crime de la sainte liberté de son ministère : il devient le martyr de la vérité. Heureux de l'avoir annoncée! plus heureux encore de mourir pour elle! Heureux d'avoir osé la publier dans le palais des rois, et jusqu'au pied du trône, où elle fait rarement entendre sa voix parmi la foule des adulateurs qui l'environnent! plus heureux encore d'avoir ajouté par son sang un nouvel éclat à la vérité! Heureux d'avoir condamné le monde par la générosité de son zèle! plus heureux encore d'avoir, par son zèle saint et généreux, fourni au monde un sujet de condamnation contre lui!

Oui, mes Frères, le monde ne sauroit pardonner à la vérité, parce que la vérité ne peut rien pardonner au monde. Et dans quelle bouche pouvoit-elle être plus respectable que dans celle du Précurseur? Le prodige de sa naissance, le saint excès de ses austérités, l'éclat de sa réputation, la grandeur de son ministère, les hommages de toute la Judée, l'esprit de tous les prophètes qui

paroît revivre en lui; quel instrument pouvoit choisir la sagesse de Dieu plus propre à rendre gloire à la vérité, et à confondre la volupté, si la volupté pouvoit rougir, et si elle ne mettoit pas sa gloire dans sa confusion même et dans son ignominie?

En effet, il semble que tous les autres vices laissent encore un reste de goût, ou du moins de respect pour la vérité. Mais la volupté en a été de tous temps la plus inexorable persécutrice : il n'est rien de sacré pour elle; tout ce qui s'oppose à sa passion la rend furieuse et barbare : le sang, la nature, la religion, l'amitié, il n'est point de droits qu'elle ne viole, point de liens qu'elle respecte; les crimes les plus affreux ne coûtent plus rien dès qu'ils deviennent nécessaires; et tandis qu'on nous la représente sous les noms spécieux de tendresse de cœur, de bonté de naturel, de fidélité constante, de sentiments nobles et généreux, c'est une furie armée de fer et de poison, qui n'épargne rien, et qui est capable de tout dès qu'on l'incommode ou qu'on la traverse.

Hérodias n'est touchée ni de la sainteté de Jean, ni de la dignité de son ministère, ni de l'admiration de toute la Judée qui le regarde comme un prophète, ni du respect qu'Hérode ne peut refuser à sa vertu, ni enfin de la circonstance même du festin, où jamais la barbarie elle-même ne s'étoit

avisée de mêler les horreurs du sang et de la mort aux réjouissances de la table. Jean-Baptiste la reprend; il condamne le scandale de sa passion et de son inceste; il ose lui reprocher la honte dont elle ne craint pas de se couvrir à la face de toute la Palestine, malgré son rang et sa naissance, et il faut que son sang expie le crime de cette liberté, et qu'elle immole à la fureur de sa passion cette noble et sainte victime.

Oui, mes Frères, s'il étoit permis de mêler à la joie et à la pompe de cette auguste solennité le récit de tant de spectacles lugubres que la volupté donne tous les jours à la terre, vous verriez que la barbarie et la fureur ont été dans tous les temps le caractère le plus marqué de ce vice, que le monde appelle la foiblesse des bons cœurs. Vous le verriez, le fer ou le poison à la main, répandant le deuil dans les familles, armant l'épouse contre l'époux, le frère contre le frère, le père contre l'enfant, l'ami contre l'ami; se frayant tous les jours un chemin à l'accomplissement de ses désirs infâmes par des horreurs secrètes indignes de l'humanité, et trouvant dans la tendresse prétendue d'un cœur voluptueux tout ce que peut enfanter de plus noir et de plus inhumain le cœur le plus barbare et le plus féroce. Voilà où mène cette affreuse passion, à laquelle les théâtres impurs donnent des noms si doux et si aimables.

Mais n'allons pas si loin; arrêtons-nous à la foiblesse d'Hérode. Voyez ce que l'empire de la volupté peut sur les cœurs même les mieux faits, et les plus capables de vérité, d'humanité et de justice. Il n'a pas la force de refuser la tête du Précurseur. Il frémit en secret de l'horreur et de la barbarie de cette injustice; il se rappelle toute la sainteté et toute la réputation de ce prophète; il est triste, dit l'Évangile, et c'est à regret qu'il va souiller ses mains du sang innocent : mais c'est la volupté qui le demande; et que peut-on refuser à la volupté, lorsqu'une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur, et qu'on en est devenu l'esclave? L'honneur, la raison, l'équité, notre gloire, notre intérêt même, ont beau se révolter contre ce qu'elle exige, ce sont de foibles moniteurs, rien n'est écouté. Demandez à un homme public une grâce injuste, onéreuse au peuple, et dommageable à l'état : en vain sa place, sa conscience, sa réputation l'en détournent; si c'est la volupté qui demande, tout cède, et vous êtes sûr d'obtenir. Sollicitez auprès d'un grand la disgrâce, la perte d'un rival innocent et dont le mérite fait tout le crime auprès de vous : en vain le public va se récrier contre cette injustice; dès que la volupté le demande, vous êtes bientôt exaucé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à une autre Hérodias : en vain ses talents, ses services, sa pro-

bité parlent pour lui, en vain l'état souffrira de son éloignement : c'est la volupté qui le demande, il faut qu'il soit sacrifié ; et le prince aimera mieux s'attirer le mépris et l'indignation publique, en sacrifiant un serviteur fidèle et utile à l'état, que contrister un moment l'objet honteux de sa passion. Mais d'un autre côté, proposez-lui un sujet indigne, sans vertu, sans talents, que l'honneur même d'une nation rougiroit de voir en place, et dont l'incapacité blesseroit la bienséance publique, il devient capable des emplois les plus hauts et les plus importants dès que la volupté le désigne. Que l'état périsse entre ses mains, que le gouvernement en soit déshonoré, que les étrangers s'en moquent, que les sujets en murmurent, la volupté le portera au faîte des honneurs, et ne craindra point d'augmenter par la singularité et l'injustice de ce choix, l'éclat et le scandale du vice. O passion injuste et cruelle! que faudroit-il pour t'arracher du cœur des hommes, que les mêmes armes dont tu te sers pour les captiver et pour les séduire?

Telle est la récompense que trouve sur la terre le zèle de Jean-Baptiste : telle est la destinée de la vérité, toujours odieuse parce qu'elle ne nous est jamais favorable. Les grands surtout font comme une profession publique de la haïr, parce que d'ordinaire elle les rend eux-mêmes très-haïssables. Ils lui donnent toujours les noms odieux d'impru-

dence et de témérité, parce que l'adulation seule usurpe auprès d'eux le nom glorieux de la vérité : trop heureux, dans la dépravation des mœurs où nous vivons, de trouver encore des hommes qui osent la leur dire; mais encore plus à plaindre aussi de ne la connoître que pour la mépriser, et de se croire au-dessus de la vérité, parce qu'ils se voient au-dessus de tous ceux qui la leur annoncent.

Pour nous, mes Frères, aimons la vérité lors même qu'elle nous condamne : n'aimons dans les hommes que la vérité, parce qu'elle seule les rend aimables. L'adulation et la duplicité sont le caractère des âmes basses et mal nées : quiconque est capable de louer le vice est incapable de vertu. Méprisons ceux qui nous flattent, parce qu'ils ne louent en nous que ce qui nous rend méprisables : ne comptons pour nos amis que les amis de la vérité; laissons-lui un libre accès auprès de nous; allons même au-devant d'elle, et cherchons-la lors même qu'elle nous fuit et se cache. Plus nous sommes élevés, plus elle s'éloigne de nous, et plus aussi nous devons lui tendre la main, afin qu'elle se rapproche : elle ne fuit que ceux qui la craignent. Aimons-la, et nous l'aurons bientôt connue : il est si grand d'aimer à se connoître soi-même! et après l'avoir cherchée sur la terre, elle fera notre joie et notre éternelle félicité dans le ciel.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE JOUR DE SAINTE MADELEINE.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.

Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Luc, 7. 47.

L'AMOUR est le principe et le mérite de la pénitence ; et quoique la crainte du Seigneur soit un don de l'Esprit-Saint, il est rare qu'une douleur qui n'aime pas ne soit la nature toute seule qui craint, ou l'amour-propre qui se déguise. Le péché, dit saint Augustin, n'est que le déréglement de l'amour ; la pénitence doit donc en être l'ordre, puisque son office est de rétablir dans l'état naturel ce que le péché avoit renversé. Nous ne sommes coupables devant Dieu que lorsque nous aimons ce qu'il ne faudroit pas aimer, et tous nos vices ne sont que des amours injustes. Nous ne saurions donc être de sincères pénitents qu'en rendant à notre bien véritable un amour que nous

lui avions injustement ravi; autrement, la pénitence ne seroit ni le remède du péché, ni la réconciliation du pécheur. En un mot, c'est l'amour qui décide de tout l'homme : nous sommes justes, s'il est réglé; s'il est déréglé, nous sommes pécheurs, et lui seul fait nos vertus comme nos vices.

Ne soyez donc pas surpris, mes Frères, si la pénitence de Madeleine n'est venue jusqu'à nous qu'avec l'éloge de son amour, et si Jésus-Christ ne nous donne point d'autre raison de sa grande miséricorde envers cette pécheresse, si ce n'est qu'elle a beaucoup aimé : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* On ne nous dit pas que plusieurs péchés lui seront remis parce qu'elle a beaucoup pleuré, parce qu'elle a répandu avec une sainte profusion des parfums précieux sur les pieds du Sauveur, parce qu'elle n'a cessé de les baiser. Pourquoi cela, mes Frères? C'est que les larmes, les saintes largesses, la participation même au corps du Seigneur, figurée par le baiser de ses pieds, les pratiques extérieures d'humiliation ne sont que comme le corps de la pénitence : c'est l'amour qui en est l'âme; et vous pleurez en vain, si ce n'est pas l'amour lui-même qui pleure; vous répandez en vain vos richesses, si ce n'est pas l'amour qui les répand; vous donnez en vain le baiser de paix au Sauveur, si ce n'est pas l'amour qui le donne; en un mot, vous ne faites rien

et vous n'êtes rien vous-mêmes, si vous n'aimez pas.

Voulez-vous donc, mes Frères, lorsque vous vous prosternez aux pieds des ministres de l'Église, entendre sortir de la bouche du Sauveur cette sentence favorable : Vos péchés vous sont remis? Aimez, dit un père : *Absolvi vis? ama.* Je ne vous dis pas, changez vos deux yeux en deux fontaines de larmes, comme David; frappez votre poitrine comme le publicain; déchirez vos vêtements, et couvrez-vous de cendre et de cilice comme le roi de Ninive; rendez quatre fois autant que vous avez pris, et partagez avec les pauvres ce qui vous reste, comme Zachée; renoncez à une profession funeste à votre innocence, et quittez la banque, comme Levi; mais je vous dis : Aimez; l'amour vous apprendra l'art sacré de la pénitence : il ne faut plus de leçons à un cœur que l'amour instruit; et comme il efface tous les vices, il apprend aussi toutes les vertus.

Voilà les instructions que nous donne l'illustre pénitente dont l'Église rappelle aujourd'hui la conversion. Comme elle avoit beaucoup aimé le monde, elle aime beaucoup Jésus-Christ; et l'excès de ses passions devient le modèle de sa pénitence. Or, elle avoit aimé le monde d'un amour de goût et de vivacité, qui adoucissoit tout ce qu'elle trouvoit de pénible dans ses voies; d'un amour de pré-

férence jusqu'à tout sacrifier au monde : c'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ. C'est un amour tendre et ardent, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui ; c'est ma première réflexion : un amour fort et généreux qui ne connoît plus rien qu'elle ne lui sacrifie ; c'est ma seconde réflexion. Voilà, mes Frères, toute l'histoire de sa conversion et tout le sujet de cette instruction. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La grâce de la conversion imite et suit d'ordinaire le caractère du cœur qu'elle touche : elle ramène l'âme pécheresse à Jésus-Christ par les mêmes voies qu'elle s'en étoit égarée ; et, sans détruire ses penchants, elle les sacrifie, et fait servir à la justice ce qui avoit jusque-là servi au péché. La fureur de Saül contre les ennemis prétendus de la religion de ses pères devient une ardeur divine contre les ennemis de la foi de Jésus-Christ : un zèle aveugle en avoit fait un persécuteur ; un zèle saint et ardent en fait un apôtre. La nature fournit, pour ainsi dire, le fonds à la grâce ; et la miséricorde de Dieu trouve toujours dans nos passions les moyens mêmes de notre pénitence.

Or, voilà ce qui se passe aujourd'hui dans le changement de Madeleine. C'étoit une femme pé-

cheresse dans la ville de Jérusalem : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix;*[1] car souffrez, mes Frères, que je suive ici le langage le plus commun de l'Église, et que, sans entrer dans des discussions inutiles à l'édification des mœurs, je confonde avec la tradition des siècles ce que la critique de ce siècle a cru devoir distinguer. C'étoit donc une femme pécheresse, c'est-à-dire une personne mondaine, plus occupée de ses amours que de ses misères, plus attentive à plaire qu'à édifier, plus touchée du plaisir que de son salut. La plupart des saints ont borné là tous ses crimes, et n'ont pas cru qu'il y eût eu du déréglement grossier dans sa conduite : voilà néanmoins ce que l'évangéliste appelle une femme pécheresse; car la foi ne juge pas de nos mœurs comme l'usage, et il n'est pas surprenant que ce qui paroît presque innocent au siècle soit une abomination dans le langage de l'Esprit de Dieu : *Mulier in civitate peccatrix.*

Or, le monde avoit trouvé dans Madeleine un de ces cœurs tendres et faciles que les premières impressions blessent ; un de ces cœurs habiles et ingénieux dans le choix des moyens les plus propres à plaire; un de ces cœurs ardents et généreux où les passions ne savent pas même garder de mesures. La grâce trouve dans les mêmes caractères de son cœur les heureuses ressources de sa péni-

[1] Luc. 7. 37.

tence. Entrons dans le détail, et accordez-moi votre attention.

En premier lieu, le monde avoit trouvé dans Madeleine un de ces cœurs faciles que les premières impressions blessent; un de ces caractères que tout entraîne, et à qui tout devient presque un écueil; que la complaisance gagne, que l'exemple séduit, que les occasions changent, et à qui une circonstance de plaisir fait oublier mille désirs de pénitence. Or, voilà la première disposition que la grâce fait aujourd'hui servir à son salut.

Le bruit que les prodiges et la nouvelle doctrine de Jésus-Christ faisoient dans Jérusalem avoit sans doute excité la curiosité de cette pécheresse; elle voulut entendre cet homme extraordinaire qui se vantoit d'avoir les paroles de vie et de salut. Elle vit ce nouveau prophète; ces traits de majesté répandus sur son visage; cette douceur capable de gagner les cœurs les plus farouches; cet air de pudeur et de sainteté devant qui la conscience criminelle ne pouvoit soutenir sa honte, ni s'empêcher de rougir en secret; ce zèle ardent et désintéressé qui ne paroissoit touché que du salut du pécheur; cette autorité nouvelle qui instruisoit avec poids et qui parloit avec dignité; cette liberté prophétique qui ne faisoit acception de personne, et qui enseignoit la voie de Dieu dans la vérité: elle entendit les paroles de grâce qui sortoient de sa bouche,

et qui portoient des traits célestes et une onction ineffable dans les cœurs. Ce cœur si facile pour le monde ne se défendit pas long-temps contre Jésus-Christ. De nouvelles agitations naissent dans son âme : les idées de la vertu que ce prophète vient donner aux hommes la surprennent et la lui rendent déjà aimable : les couleurs terribles avec lesquelles il peint le vice l'alarment, et déjà elle se propose des mœurs plus dignes de sa gloire et de son nom. Inquiète, combattue, déjà à demi pénitente : Quel est cet homme, se dit-elle sans doute en secret, et quelle est cette nouvelle doctrine ? Ne seroit-ce point un prophète qui connoît le secret des cœurs ? ses regards tendres et divins m'ont mille fois démêlée dans la foule ; et, comme s'il eût vu les misères secrètes de mon cœur, ou les mouvements inexplicables que ses paroles y opéroient, il a eu sur moi des attentions particulières ; il n'a, ce me semble, parlé que pour moi seule. Quand il convioit avec des charmes si saints les âmes qui sont lassées de la voie de l'iniquité et qui gémissent sous le poids de leurs chaînes, de venir chercher un repos véritable auprès de lui : ah ! sans doute il m'adressoit le discours, et avoit en vue la triste situation où je me trouve. Lorsqu'il enseignoit que l'esprit impur ne peut être chassé que par le jeûne et par la prière, je sentois qu'il vouloit prescrire des remèdes à mes maux. Quand

il déclaroit que les pécheresses précéderoient les pharisiens dans le royaume de Dieu, je voyois bien que son dessein secret étoit d'encourager ma foiblesse par l'espérance du pardon. Il n'a parlé de la reine de Saba, qui vint des extrémités de la terre entendre la sagesse de Salomon, que pour m'avertir de ne point négliger le salut que le Seigneur me présente, et d'écouter celui qui est plus grand que Salomon même. Toutes ses instructions avoient quelque rapport secret à mes besoins et à mes erreurs. Ah! sans doute c'est un prophète envoyé de Dieu pour me retirer de mes voies égarées.

Voilà les premières impressions de Jésus-Christ sur cette âme : les mêmes facilités que les attraits des passions avoient trouvées en elle pour le monde, la grâce les trouve pour le salut. Ce devroit être, il est vrai, une heureuse disposition pour le ciel que d'être né avec un cœur tendre et facile à émouvoir; et le Seigneur en vous faisant naître telle, vous qui m'écoutez, avoit voulu sans doute mettre en vous une âme plus à portée de sa grâce, si j'ose le dire : cependant c'est par-là que vous périrez. Tout vous touche, rien ne vous corrige. Susceptible de sentiments de salut, susceptible d'impressions mondaines, vous vous attendrissez à un discours évangélique, et vous allez vous attendrir à un spectacle profane : vous n'êtes pas insensible aux inspirations du ciel comme

tant de pécheurs endurcis; mais vous les portez dans le monde où de nouvelles impressions les effacent : vous gémissez quelquefois sous le poids de vos chaînes, et vous en suivez toujours la triste destinée. Loin des plaisirs, vous voulez tout quitter; du moment qu'ils approchent, ils vous retrouvent la même; au milieu du monde et de ses amusements, vous poussez quelquefois en secret des soupirs vers le ciel, que la tristesse secrète du péché, que le dégoût lui-même vous arrache; et au fond de la retraite où vous vous cachez quelquefois, votre cœur vous rentraîne d'abord en Égypte, et vous regrettez des joies dont vous venez seulement de vous séparer. Caractère dangereux pour le salut. Les âmes endurcies, une fois touchées, peuvent se convertir; mais vous, vous pouvez être touchée et ne sauriez être convertie : imitez Madeleine, et faites servir vos foiblesses mêmes à votre sanctification.

En effet, le monde, en second lieu, avoit trouvé en Madeleine un cœur habile et ingénieux dans le choix des moyens pour arriver à ses fins. Car, mes chers auditeurs, jusqu'où ne va pas la fatale habileté de la passion! David a bientôt trouvé le secret de rappeler Urie, et de couvrir par cet artifice la honte de sa foiblesse. Que d'expédients ne fournit-elle pas pour sortir des embarras les plus épineux! le fils du roi de Sichem invente

d'abord des moyens pour vaincre les obstacles que la différence du culte et de la religion mettoit à son amour pour Dina. Que de ressources dans les occasions les plus difficiles! la perfide Dalila concilie sans peine ses égards pour Samson avec ses complaisances secrètes pour les Philistins. On trompe les yeux les plus attentifs; et Jacob trouve des idoles dans sa maison, malgré toute sa vigilance : on cache sous des apparences pénibles les voies de la passion; et le fils de David se résout à feindre des maux trompeurs pour dérober aux yeux de la cour la plaie véritable et honteuse qu'il porte dans l'âme : on y fait servir ceux mêmes qui auroient intérêt de la détruire; et l'infidèle épouse de Putiphar réussit à faire de son propre époux le vengeur de son indigne foiblesse : on la couvre sous le voile de la piété et de la religion; et les femmes d'Israël au temps d'Héli, sous prétexte de venir sacrifier au Seigneur, venoient participer aux déréglemens sacriléges des enfants de ce pontife. Que dirai-je encore? on va à ses fins par des routes qui sembloient mener à des fins tout opposées : en un mot, la passion est toujours ingénieuse, et des personnes nées d'ailleurs avec un esprit borné et des talens médiocres, sont ici habiles et éclairées, dit saint Ambroise : *Ad inquirenda delectationum genera astuti sunt qui appetentes sunt voluptatum.* [1]

[1] S. Ambr. de parad. c. 12.

Or, cette malheureuse prudence qui avoit conduit Madeleine dans les voies de l'iniquité devient une pieuse sagesse dans les démarches de sa pénitence. Quels saints artifices n'emploie-t-elle pas pour toucher celui à qui elle veut plaire, et pour en obtenir le pardon des fautes qu'elle vient pleurer à ses pieds! premièrement, elle choisit la salle d'un festin, c'est-à-dire, un lieu qui, l'exposant à la risée et à la censure publique, intéressera Jésus-Christ pour elle, et le touchera de pitié sur les outrages auxquels elle a bien voulu s'exposer pour venir à lui; secondement, une circonstance où les grâces s'accordent plus facilement, et où la joie innocente du repas ne permet pas de rebuter une infortunée qui vient reconnoître sa faute; troisièmement, des témoins tous pharisiens, c'est-à-dire, durs envers les pécheurs, et devant qui Jésus-Christ, pour confondre leur dureté, se plaisoit à donner des marques de bonté et de tendresse envers les brebis égarées; quatrièmement, elle emploie une confusion salutaire; elle n'ose se présenter à lui; elle s'arrête derrière, dit l'Évangile, *stans retro*; elle se laisse tomber à ses pieds de douleur et d'accablement; elle n'ose même lever les yeux jusqu'à celui en qui elle a mis pourtant sa plus douce espérance; elle ne sait plus que rougir de ses égarements : déjà elle voudroit se cacher aux yeux de

tous les hommes, et ne montrer plus à Jérusalem une pécheresse qui en avoit été le scandale et comme le péché public, dit un père : elle ne parloit point; sa douleur, ses larmes, sa posture, sa confusion, tout parle pour elle : *Stans retro secus pedes Jesu.* [1]

Elle auroit pu trouver sans doute de vaines excuses pour adoucir du moins aux yeux de son Sauveur l'excès de ses égarements : son âge, sa naissance, des penchants de foiblesse nés avec elle, ses talents malheureux, le déréglement de Jérusalem, la licence des mœurs de son siècle, l'exemple des autres femmes de la Palestine, l'ignorance où elle étoit de la doctrine de Jésus-Christ, autant de prétextes spécieux à une âme moins touchée. Notre sainte pécheresse laisse à la bonté de son Seigneur à juger de la nature de ses fautes : elle pleure, elle se tait; et voilà toute l'apologie qu'elle veut faire de sa conduite. Prosternée à ses pieds, ne parlant plus que par ses larmes : Il me connoît, dit-elle en secret; il voit mes besoins et mes désirs; ma foiblesse, mes efforts impuissants, et les gémissements de mon cœur ne lui sont pas inconnus : que pourrois-je lui dire, qu'il ne lise lui-même au fond de mon âme, et qui puisse égaler ce que je sens? Agitée de mille mouvements divers, elle espère, elle tremble, elle

[1] Luc. 7. 38.

rougit, elle se rassure, elle aime, elle s'afflige; mais elle se tait. Ce n'est pas la honte d'avouer ses désordres; ah! ses larmes les publient assez : c'est un artifice de son amour; un silence de confusion lui paroît plus propre à toucher son libérateur que l'aveu le plus éloquent de ses foiblesses.

Enfin elle emploie une humilité profonde : elle répand des parfums précieux, et ne veut pas presque que le Sauveur s'en aperçoive; elle ne les répand que sur ses pieds, comme pour lui cacher le prix de sa sainte profusion; elle ne veut attirer les regards de son libérateur que sur les misères de son âme, et point du tout sur le mérite de ses œuvres. Elle regarde les pieds sacrés du Sauveur comme son partage; trop heureuse encore qu'on veuille l'y souffrir : elle laisse à ses disciples bien-aimés le sublime avantage de reposer dans son chaste sein, ou de répandre des parfums sur sa tête. Elle sait, dit saint Bernard, qu'il faut gémir long-temps à ses pieds avant que de venir lui donner le baiser de paix dans l'eucharistie; que la précipitation est ici périlleuse, et que comme dans l'Église du ciel il n'y aura que ceux qui auront lavé leurs vêtements dans le sang et qui seront venus d'une grande tribulation qui auront droit d'environner l'autel de l'Agneau, ah! de même dans l'Église de la terre il n'y a que ceux qui ont lavé leurs souillures dans le sang de la pénitence, et qui

ont passé par les tribulations de la croix, à qui il soit permis de se présenter à sa table.

Voilà les saints artifices de l'amour de Madeleine; elle avoit été prudente dans le mal, elle est prudente pour le bien : au lieu que souvent, habiles dans la recherche des plaisirs et dans la conduite de vos passions, femmes du monde, une seule démarche de conversion vous jette dans des embarras étranges. Vous ne savez plus par où vous y prendre quand il faut se déclarer pour Jésus-Christ : c'est ici où toute votre habileté et toutes vos ressources vous abandonnent; tout vous arrête, tout vous alarme, tout est pour vous perplexité; votre esprit n'est plus ingénieux à trouver de ces moyens heureux qui viennent à bout de tout. Vous êtes en peine comment faire consentir un époux à vos résolutions de pénitence, et vous avez su le faire consentir à des démarches qu'il étoit peut-être si fort intéressé d'empêcher. Vous ne croyez pas pouvoir vous faire dans la piété des amusements innocents qui vous soutiennent, et vous en inventiez tous les jours de nouveaux dans le monde pour égayer votre ennui et vos dégoûts. Vous hésitez comment vous pourrez éloigner de vous certaines personnes si funestes à vos nouveaux desseins de vertu; et vous étiez si habile autrefois à vous défaire de celles que la sagesse et la piété rendoient importunes à vos plaisirs. En un mot,

vos passions étoient fécondes en ressources, votre pénitence succombe aux plus légers obstacles. D'où vient cela? Ah! c'est le cœur qui fournit les expédients, et le votre n'est pas bien touché; c'est l'amour qui rend habile, et vous n'aimez pas : la grâce est toujours moins ingénieuse en vous que la passion, parce que votre pénitence n'est jamais aussi sincère que votre égarement, et que, différentes de Madeleine, vous n'aimez pas Jésus-Christ comme vous aviez aimé le monde.

Aussi, en troisième lieu, le monde avoit trouvé dans Madeleine un cœur ardent où les passions ne savoient pas même garder de mesures, c'est-à-dire, prompt, et pour qui un plaisir différé étoit un supplice; extrême dans ses joies comme dans ses chagrins; aveugle, qui ne connoissoit ni périls ni obstacles, et qui croyoit facile tout ce qui pouvoit servir à sa passion.

Or, voulez-vous voir en elle les mêmes traits dans le caractère de son amour pour Jésus-Christ? A peine eut-elle appris, dit l'Évangile, que le Sauveur étoit entré dans la maison du pharisien : *Ut cognovit.* [1] Remarquez ici premièrement la promptitude de son amour : la première occasion qu'elle trouve de venir se jeter aux pieds du Sauveur, elle en profite, elle y court. Elle ne balance pas des années entières entre la grâce et la passion;

[1] Luc. 7. 37.

elle n'est pas ingénieuse comme vous l'êtes si souvent, femmes du monde, à trouver sans cesse des prétextes pour remettre à un autre temps cette première démarche : sa jeunesse ne lui fournit pas de ces raisons frivoles qui persuadent d'attendre un âge plus sérieux et moins propre au monde. On n'aime pas quand on peut différer. Ah! bien loin de vouloir reculer encore, et de renvoyer au soir de sa vie, elle voudroit pouvoir renaître pour recommencer à aimer son Seigneur en commençant à vivre ; sa douleur la plus amère est de l'avoir connu si tard ; ce qui lui reste de vie ne peut la consoler de ce qu'elle en a perdu en des amours insensés ; elle sent qu'on ne peut trop tôt aimer ce qu'on aimera toujours, et elle veut regagner les jours d'indifférence par un saint empressement de tendresse : *Ut cognovit.*

En effet, mes chers auditeurs, la promptitude est essentielle à la conversion : la grâce a des moments heureux que ni le temps, ni les années, ni les mêmes circonstances ne ramènent plus. Ce jeune homme de l'Évangile qui, appelé par Jésus-Christ, voulut aller ensevelir son père avant que de le suivre, manqua son moment, et nous ne lisons pas qu'il revint ensuite se mettre au nombre de ses disciples. L'Esprit de Dieu est cet Esprit dont parle le Prophète, qui va et qui ne revient plus, et tout dépend de savoir entendre sa voix,

et de l'arrêter dans notre cœur lorsqu'il y passe et qu'il nous visite : un désir de pénitence renvoyé est presqu'un préjugé certain que vous ne vous repentirez plus. Voilà la promptitude de l'amour de Madeleine.

Remarquez-en secondement la vivacité. Le monde avoit trouvé en elle un de ces caractères extrêmes qui ne se donnent jamais à demi, c'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ : tout ce que l'amour a de plus vif et de plus extrême, pour ainsi dire, elle le sent; toutes les marques de la douleur la plus profonde, elle les donne. Les suites ne diminuent rien à cette ardeur; le dernier jour de sa pénitence ressemblera à la première démarche de sa conversion. Partout dans l'Évangile elle nous sera représentée comme une amante vive et fervente : tantôt nous la verrons prosternée aux pieds du Sauveur, s'exposant même aux reproches de sa sœur Marthe plutôt que de perdre un instant de vue le libérateur qu'elle aime; tantôt, transportée d'amour pour lui, elle courra à son tombeau avant tous les disciples, et les larmes qu'elle y répandra seront aussi abondantes que celles qui arrosent aujourd'hui ses pieds divins dans la salle du pharisien; tantôt en le rencontrant sous une forme étrangère : Si vous l'avez enlevé, lui dira-t-elle, dites-le-moi, et je l'emporterai; on ne sait quel est celui qu'elle redemande; elle ne pense pas même

à le nommer; son cœur en est si plein, qu'elle suppose que le cœur de tous les hommes en est occupé comme le sien : *Si tu sustulisti eum, dicito mihi;*[1] elle ajoute qu'elle l'emportera; une fille foible, accablée de tristesse, seule, elle se persuade qu'elle aura assez de force pour emporter le corps mort de son Sauveur : *Et ego eum tollam;*[2] son amour croit tout possible : tantôt enfin, l'ayant reconnu, elle ne sera plus maîtresse de son cœur, elle courra à lui avec un saint transport, elle voudra encore embrasser ses pieds sacrés si heureux pour elle, et qui furent les premiers confidents de sa douleur et les premiers asiles de sa pénitence : partout elle soutiendra ce caractère de ferveur et de vivacité qui commence sa conversion, et la durée de sa carrière ne la verra jamais ni ralentie ni moins fidèle.

Instruction importante, mes chers auditeurs! Les conversions les plus vives finissent d'ordinaire par la tiédeur et par le relâchement. On se repose après les premières démarches, comme si l'on étoit déjà arrivé au bout de sa course : on se relâche sur mille pratiques saintes que la vivacité de la douleur avoit d'abord inspirées : d'un pénitent zélé on devient un tiède chrétien : nos péchés, une fois pleurés, ne nous paroissent plus dignes de nos larmes, et l'on trouve souvent dans la tiédeur de

[1] Joan. 20. 15. — [2] Ibid.

la pénitence l'écueil qu'on avoit cru éviter en sortant du déréglement du vice.

Enfin, à la vivacité constante de notre heureuse pécheresse ajoutez-y encore l'aveuglement de son amour, pour ainsi dire. Car quoique la grâce soit une lumière céleste qui éclaire l'esprit en même temps qu'elle échauffe la volonté, il est vrai de dire néanmoins qu'elle aveugle la raison charnelle sur mille difficultés que l'amour-propre oppose d'ordinaire aux premières démarches de la conversion, et qu'ainsi la charité a ses saintes erreurs comme la cupidité a les siennes.

En effet, mes Frères, que de difficultés Madeleine n'auroit-elle pas pu prévoir dans son changement! tant de liaisons à rompre, tant d'occasions à éviter, tant de commerces à fuir; difficultés du côté de l'âge, du côté des penchants, du côté du rang, du côté des maximes qu'elle alloit embrasser : que de réflexions devoient naître dans son esprit, si son cœur lui eût permis d'en faire! mais le saint amour ne raisonne pas. Que ne pouvoit-elle pas se dire à elle-même! Que vais-je faire? je m'expose sans savoir si je serai écoutée. A la vérité ce prophète assure qu'il n'est venu que pour les pécheurs; mais une pécheresse telle que je suis peut-elle se promettre un accueil favorable? ne pourra-t-on pas croire que ma douleur n'est pas sincère, et que c'est ici quelque secret dépit qui

n'aura point de suites? est-ce bien prendre son temps que d'aller troubler par des larmes la joie d'un festin? d'ailleurs suis-je bien sûre même si mon changement ne sera pas une douleur passagère, une vivacité d'un instant, et si, après avoir fait une démarche d'éclat j'en pourrai soutenir les suites?

Que ne dites-vous pas tous les jours à vous-même, âme infidèle, dans des circonstances bien plus favorables au salut que ne l'est celle où se trouve aujourd'hui Madeleine! Elle pouvoit du moins se faire un prétexte de son âge; et vous déjà sur le retour, vous ne comprenez pas encore comment on peut se passer du monde: les empressements qu'on y avoit pour elle auroient pu l'arrêter, et mille désagréments ne sauroient en détacher votre cœur: la singularité de sa démarche dans Jérusalem, où peut-être seule et la première elle s'alloit déclarer pour Jésus-Christ, auroit pu former encore un nouvel obstacle; et vous, environnée de saints exemples et de tant de femmes chrétiennes qui vous montrent la voie du salut, vous n'oseriez vous déclarer pour la piété; tout vous paroît des obstacles; vous voulez tout peser, tout examiner avant que de faire le premier pas, et vous n'avez jamais pris assez de mesures.

Ah! mes chers auditeurs, les précautions excessives dans un commencement de pénitence, outre qu'elles ne supposent qu'un cœur à demi touché,

elles ne sont jamais heureuses : la grâce, dans ses premiers mouvements surtout, a d'heureuses imprudences qui révoltent la sagesse humaine, mais qui consomment l'ouvrage du salut. Je ne veux pas dire par-là que, pour mourir au monde et servir Dieu, il faille renverser toutes les règles de la prudence, et négliger tous les moyens humains nécessaires pour aplanir les obstacles que notre état ou notre rang peuvent mettre à notre conversion, sous cette fausse confiance que c'est à Dieu seul à conduire son ouvrage. Je sais que la raison est donnée à l'homme pour le conduire, et que c'est tenter Dieu et sortir de l'ordre de la Providence que de ne pas consulter une lumière qu'il a mise lui-même en nous. Mais je veux dire que trop de prévoyance et de circonspection arrête toujours l'ouvrage de la grâce ; je veux dire que, dans les premières démarches de la pénitence surtout, ah! il faut laisser quelque chose à faire à l'Esprit qui nous touche, ne vouloir pas tout prévoir soi-même, s'abandonner à Jésus-Christ sur mille difficultés auxquelles on ne voit pas de ressources, et avoir encore plus de foi et de confiance que de raison; je veux dire que, lorsqu'on laisse à l'amour-propre le loisir des réflexions, la grâce y perd toujours quelque chose, et quelquefois on perd la grâce soi-même. Matthieu, au premier ordre qu'il reçoit de Jésus-Christ, quitte son bureau, et ne pense pas

même à rendre compte de son administration, ni à justifier devant ses maîtres une retraite si prompte et si suspecte dans les personnes de son emploi. Pierre jette les filets dans la mer, quoique le travail ingrat de toute une nuit ne semblât lui promettre que des soins inutiles de ce nouvel effort: il n'a que la parole du Sauveur pour garant de son entreprise, et le succès répond à sa confiance : *In verbo tuo laxabo rete.*[1] Au contraire, il enfonce sous les eaux dès qu'il fait trop d'attention au péril où il se trouve, et Jésus-Christ l'abandonne dès qu'il commence à raisonner et à se défier.

Pourquoi vous défiez-vous de vous-même? pourquoi vous inquiétez-vous tant sur les suites de votre pénitence, comme sur des voies amères et tristes qui vont d'abord vous lasser? pourquoi n'osez-vous vous déclarer pour Jésus-Christ par la crainte toute seule de ne pouvoir soutenir une démarche d'éclat? Le Seigneur, qui a déjà commencé son ouvrage en vous, ne sera-t-il pas assez puissant pour le continuer? S'il a pu vous toucher tandis que vous étiez encore dans le crime, ne saura-t-il vous soutenir quand vous serez devenu juste? s'il a su vous retirer du bourbier, refusera-t-il de vous donner la main lorsque vous commencerez à marcher dans la voie du salut? s'il vous a cherché lorsque vous étiez si loin de lui, et que, comme une

[1] Luc. 5. 5.

brebis égarée vous erriez dans des pâturages étrangers; ah! ne saura-t-il pas vous retenir quand vous serez retrouvée, et qu'il vous aura ramenée au bercail? Vous êtes foible, dites-vous; mais ne vous connoît-il pas? et vos mœurs passées ne l'ont-elles pas mieux instruit que tout autre de votre foiblesse? reposez-vous-en sur ses soins et sur la connoissance qu'il a de votre cœur. Vous êtes d'un goût changeant, et vous craignez tout de votre inconstance : ah! les créatures ont pu fixer cette légèreté par l'injuste amour que vous avez eu si long-temps pour elles; et vous croyez que votre Dieu aura moins de crédit sur votre cœur? Vos inconstances passées ne venoient que de la fausseté et de l'insuffisance des biens que vous aimiez; ne pouvant vous satisfaire, ils ne pouvoient vous fixer; mais Dieu seul remplira tous vos besoins, et vous ne souhaiterez plus rien quand une fois vous aurez goûté combien il est doux d'être à lui.

Oui, mes Frères, la foi d'une âme véritablement touchée est une foi généreuse; les montagnes mêmes ne l'arrêtent pas; elle se promet de les transporter comme des grains de sable; et quand on aime vivement, ou l'on ne voit plus d'obstacles, ou ils deviennent eux-mêmes des moyens de salut. Ainsi Madeleine eut pour Jésus-Christ la même vivacité qu'elle avoit eue pour le monde : mais l'amour de préférence fut encore

égal; et tout ce qu'elle avoit sacrifié au monde dans ses déréglements, elle le sacrifie à Jésus-Christ dans sa pénitence.

DEUXIÈME PARTIE.

J'APPELLE, avec saint Augustin, amour de préférence, ce poids dominant de notre âme, qui rappelle à lui tous nos moindres penchants; cet amour qui prévaut sur tous nos amours, qui décide de nos choix, qui règle nos jugements, qui devient le principe de toutes nos actions; cet amour, comme dit saint Paul, que nulle tribulation ne peut éteindre, nul péril alarmer, nulle espérance corrompre, à l'épreuve de la faim et de la nudité, plus fort que la mort même : en un mot, l'amour de préférence est celui sur lequel rien ne l'emporte, que rien ne peut même balancer, et auquel on est toujours prêt de tout sacrifier. Ce n'est pas tant ici une affaire de goût et de sentiment qu'un état de l'âme qui se manifeste dans les occasions, et qui, sans balancer, se déclare toujours pour l'objet auquel son amour a donné la préférence. Or, mes Frères, c'est ainsi que Madeleine avoit aimé le monde; elle lui avoit sacrifié sa réputation, son repos, ses biens, ses qualités naturelles : c'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ; et voilà précisément ce que son amour

lui sacrifie aujourd'hui. Suivons l'histoire de sa pénitence, et renouvelez, s'il vous plaît, votre attention.

En premier lieu, Madeleine avoit sacrifié au monde sa réputation. Son sexe et sa naissance la défendirent sans doute d'abord contre la honte des passions; et l'on peut croire qu'elle opposa la barrière de la pudeur et de la fierté aux premiers orages qu'elle sentit s'élever dans son cœur. Mais, lorsqu'une fois elle eut prêté l'oreille à la voix du serpent, qu'elle se fut rassurée contre elle-même, qu'elle eut pu justifier sa propre foiblesse, et se dire en secret ces maximes insensées que le monde inspire, que ce n'étoit pas un crime d'être touchée du mérite; que ces rapports secrets qui forment les passions ne sont pas libres, et que nous en trouvons la destinée dans nos cœurs; qu'il est des liens si purs et si innocents, que la plus austère pudeur ne sauroit en rougir, et qu'après tout il est un âge où l'on peut être aimée: ah! dès lors son cœur fut ouvert à tout ce qui s'offrit pour le captiver; tous les nouveaux objets furent pour elle de nouvelles passions : sa gloire et sa raison rougissoient en vain en secret de ses foiblesses; l'ascendant de son caractère avoit déjà pris le dessus : son cœur ne savoit plus vaincre, et tout ce qui pouvoit plaire pouvoit l'engager.

Que n'auroit-elle pas dû se dire à elle-même

sur le scandale de sa conduite, si la passion écoutoit la raison! née avec un nom et sortie d'une maison qui la distinguoit dans son peuple, n'étoit-elle pas obligée à des attentions plus rigoureuses sur sa gloire? La tache immortelle que ses égarements alloient faire à son sang, la honte qui en retomberoit sur ses proches, les exemples et les avis sages d'une sœur attachée au devoir, les suites mêmes d'une réputation flétrie dans les personnes de son âge, et le long repentir qu'elle se préparoit dans une vieillesse triste et déshonorée; enfin l'éclat que ses passions alloient faire dans Jérusalem, le séjour du roi Hérode, d'un préfet romain, des plus illustres maisons de la Palestine, et d'où le bruit de ses emportements ne manqueroit pas de se répandre dans tout le reste de la Judée : que de motifs puissants de retenue! et que de réflexions à faire, si la passion en faisoit quelquefois! Mais Madeleine aimoit le monde; et il n'est plus rien de si cher que l'on ne sacrifie à ce qu'on aime. Cette délicatesse sur la gloire que donne la vertu s'étoit effacée; cette fierté qui vient de la naissance s'étoit changée en foiblesse; cette pudeur attachée au sexe avoit dégénéré en effronterie : ni les conseils des gens de bien, ni les larmes de Marthe, ni les railleries des mondains, ni les mépris même de ses amants insensés à qui elle avoit pu plaire, mais dont elle n'avoit pu

réussir à se faire estimer, car la vertu toute seule est estimable; tout cela ne la touchoit plus. Elle paroissoit avec ostentation au milieu d'une ville où elle n'étoit connue que par ses misères; et, comme cette femme de l'Apocalypse, elle portoit écrit sur son front le nom de mystère, c'est-à-dire elle ne faisoit plus un secret de ses passions, et ne prenoit plus même soin de cacher aux yeux du public les mystères de ses folles amours. La passion arrivée à un certain point ne rougit plus : il n'est que les commencements qui soient timides; et plus la nature avoit formé votre âme modeste et chrétienne, plus vous allez loin d'un autre côté, quand une fois vous avez pu secouer ce joug importun.

Or, voyons comme dans sa pénitence Madeleine fait un sacrifice de sa réputation à l'amour qu'elle a pour Jésus-Christ. Sur le point d'éclater et de venir chercher le Sauveur dans une maison étrangère, que de réflexions pouvoient encore ici naître dans son esprit! une personne de son âge et de son sexe aller comme une insensée dans un lieu ou elle n'est ni connue ni priée; s'aller avouer pécheresse devant tant de conviés, malgré tout ce que cette démarche alloit paroître avoir d'extraordinaire. Au fond, que risquoit-elle d'attendre que Jésus-Christ se fût retiré chez quelqu'un de ses disciples; et là, en secret et à la faveur des té-

nèbres de la nuit comme Nicodème, lui exposer le triste état de son âme et écouter les paroles du salut qui sortiroient de sa bouche. Mais le saint amour, comme la passion, ne raisonne pas. Ah! elle ne pense pas à se faire approuver des hommes dans une action où elle va se condamner elle-même: elle ne prend pas de mesures pour adoucir aux yeux du public la surprise de son changement, et le préparer peu à peu, et comme par des essais de conversion, à l'éclat d'une retraite. Blessée d'amour, comme l'épouse, elle traverse les rues de Béthanie dans un appareil bien différent de celui où jusque-là elle y avoit paru: triste, éplorée, fondant en larmes; elle ne voit pas le concours de citoyens que ce nouveau spectacle assemble autour d'elle: elle n'est occupée qu'à chercher son bien-aimé, et n'a plus d'yeux pour le reste du monde: elle entre dans la salle du festin; elle s'avance avec une sainte impudence : sa présence renouvelle dans l'esprit des spectateurs le souvenir de ses excès passés, et elle veut bien en soutenir toute la honte. Déjà toute la Palestine ne s'entretient plus que de son changement; on en cherche les raisons dans quelque secret dépit, dans une passion méprisée, dans une inconstance et une légèreté de naturel, dans des vues peut-être encore plus cachées et moins sincères : chacun trouve des conjectures pour justifier la malignité

de ses jugements; car c'est ainsi que le monde, ô mon Dieu! juge toujours humainement de vos œuvres : les prêtres et les docteurs eux-mêmes, jaloux et de son attachement pour le Sauveur, et de ce que ce n'étoit pas par leur ministère qu'elle avoit renoncé au monde, traitent sa conversion d'hypocrisie; et au lieu de louer sa piété, ils tâchent de rendre même sa foi suspecte. Madeleine, dans un déchaînement si universel, n'est touchée que de ses crimes, n'est occupée que de son amour, ne pleure que l'innocence qu'elle a pu perdre devant son Dieu, ne pense au monde que pour l'oublier. Les discours publics ne l'avoient jamais refroidie dans ses passions; ils ne lui font rien rabattre de sa pénitence. O sainte fierté de la grâce! ô héroïque magnanimité de l'âme juste! Et pourquoi, mes chers auditeurs, vous que la crainte des jugements humains retient encore dans la souillure du péché, pourquoi ne pourriez-vous pas sacrifier à Jésus-Christ comme Madeleine, ce que vous avez tant de fois sacrifié au monde? Vos passions n'ont point craint la censure publique; et votre pénitence seroit plus timide? vous ne vous êtes point ménagés pour le plaisir, vous vous ménageriez pour le salut? vous regardiez comme des esprits foibles ceux qui se scandalisoient de vos désordres; et vous redouteriez comme des hommes sages et sensés ceux qui par-

leroient avec dérision de votre vertu? Vous disiez tant autrefois, au milieu de vos joies insensées, qu'il faut laisser parler le monde; et cela lorsque vous l'aimiez le plus, et que vous en suiviez les maximes : quoi! ses discours seroient-ils donc devenus d'un plus grand poids pour vous depuis que vous avez résolu d'y renoncer? ou le regarderiez-vous comme un juge plus éclairé et plus à craindre sur les voies de la grâce que sur celles du péché? Eh! qu'importe à une âme qui commence à goûter son Dieu ce que les insensés pensent d'elle? Depuis qu'elle a méprisé les maximes insensées du monde corrompu, elle méprise ses vains jugements; depuis qu'elle a pu le haïr, elle ne sauroit plus le craindre. Elle y a vu si souvent le vice applaudi, qu'elle ne trouve pas mauvais d'y trouver la vertu condamnée : ravie même de le voir soulevé contre elle, elle sent par-là qu'elle commence d'être à Jésus-Christ; elle se défieroit des démarches de sa pénitence, si elles avoient eu le malheur de plaire au monde; et le mépris des hommes est la consolation de sa vertu, comme il en est la plus sûre marque.

Et en effet, qu'est-ce que paroît le monde à une âme qui connoît Dieu? Le sentiment le plus dangereux qui puisse lui revenir de ses mépris, c'est la fierté et la complaisance : il est doux de n'avoir pas pour soi un juge de si mauvais goût; et plus

on l'a connu, plus on est tranquille sur ce qu'il pense. Ne craignez ses censures que lorsque vous voudrez le ménager et allier Jésus-Christ avec lui; il est inexorable envers la fausse piété. Voulez-vous qu'il vous estime? convainquez-le bien que vous le méprisez. Ainsi toutes les précautions et les mesures qui ne tendent qu'à adoucir aux yeux des hommes la surprise d'une conversion sont des infidélités à la grâce, des restes secrets de notre attachement pour le monde, et un hommage peu chrétien que nous rendons encore à la fausseté de ses maximes : on n'est touché de Dieu qu'à demi, tandis qu'on a encore le loisir de se ménager avec les hommes. Première instruction tirée du sacrifice que Madeleine fait à Jésus-Christ de sa réputation.

En second lieu, elle avoit sacrifié au monde le repos de son cœur : car, ô mon Dieu! s'écrie saint Augustin, vous l'avez ordonné, et la chose ne manque jamais d'arriver, que toute âme qui est dans le désordre soit à elle-même son supplice. Si l'on y goûte certains moments de félicité, c'est une ivresse qui ne dure pas : le ver de la conscience n'est pas mort, il n'est qu'assoupi; la raison aliénée revient bientôt, et avec elle reviennent les troubles amers, les pensées noires, et les cruelles inquiétudes : *Jussisti, Domine, et sic est, ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus.*[1]

[1] S. Aug.

Mais outre ces troubles qui naissent du fond d'une conscience coupable, que d'épines Madeleine n'avoit-elle pas dû trouver dans les voies de l'iniquité! Car je veux qu'elle offrît aux discours publics un front tranquille; ces semences de gloire et de vertu qu'une heureuse éducation laisse dans l'âme peuvent-elles se démentir et s'effacer tout-à-fait? et les retours n'en sont-ils point désespérants? D'ailleurs, à une réputation mal établie mille désagréments sont attachés dans le monde: des discours enveloppés faits en présence, qu'on entend toute seule, qu'on sent vivement sans oser s'en apercevoir; des distinctions d'oubli et de mépris dans des occasions publiques dont on n'oseroit se plaindre : je ne parle pas ici des craintes, des soupçons, des jalousies, des dégoûts, des perfidies, des préférences, des fureurs inséparables de la passion; il n'est point d'iniquité tranquille, et le crime est toujours plus pénible que la vertu : *Jussisti, Domine, et sic est, ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus.*

Or, voilà ce que Madeleine avoit sacrifié au monde, cette paix si chère au cœur, et la plus pure source de tous nos plaisirs : son amour fait encore ici le même sacrifice à Jésus-Christ. Ce n'est pas, mes Frères, que Jésus-Christ ne soit lui-même la paix véritable de nos cœurs, et qu'on puisse la perdre en lui devenant fidèle; mais il est toujours

une certaine paix à laquelle le pécheur renonce en renonçant à ses vices : la grâce fait au fond du cœur des séparations douloureuses ; et Jésus-Christ, qui est venu annoncer la paix à nos âmes, nous avertit assez qu'il y est venu porter aussi le glaive et la douleur.

Car, premièrement, quelle violence ne se fit pas Madeleine pour haïr ce qu'elle avoit aimé, pour éteindre des passions dont le caractère de son cœur la rendoit si capable, pour rompre des liens qu'un long usage d'aimer avoit rendus presque indissolubles! qu'il en coûte à des âmes d'un certain caractère pour en venir à ces séparations!

Secondement, elle ne se proposoit pas une conversion douce et commode comme tant d'âmes à demi converties. Elle avoit appris du Sauveur que le feu de la pénitence, comme un sel divin, devoit guérir et préserver désormais de la corruption toute âme qui avoit été la victime infortunée du monde et du péché : *Omnis victima igne salietur;*[1] que la violence étoit la voie des âmes criminelles, et la croix le partage et la seule consolation du pécheur. Or, à son âge, et avec un corps nourri si mollement, on n'entre pas dans une carrière si affreuse à la nature corrompue comme dans un chemin couvert de fleurs : eh! qu'il faut prendre sur soi-même pour accoutumer au joug une chair

[1] Marc. 9. 48.

qui frémit au seul nom de tout ce qui peut la contraindre! Cependant Madeleine, attachée à la personne du Sauveur, le suit dans ses courses : elle partage avec lui tous les travaux de sa vie pénible, et ne trouve plus de consolation après sa mort que dans les larmes et les macérations de la retraite et de la pénitence.

Je ne parle point ici de toutes les alarmes qui suivirent son tendre attachement pour Jésus-Christ. Elle n'entendoit sans doute qu'en frémissant les calomnies des pharisiens; elle craignoit tout de leur fureur et de leur jalousie contre son divin maître; tant de complots formés pour le perdre, tant de gens attentifs pour le surprendre, tant d'artifices employés pour le décrier : quelles étoient là-dessus les alarmes de son amour! Les paroles mêmes enveloppées du Sauveur sur le mystère de sa croix et de sa mort, dont il avoit sans doute entretenu souvent son amante lorsqu'elle étoit à ses pieds comme il en entretenoit ses disciples, et enfin le spectacle lui-même du Calvaire : et d'autant mieux que, plus forte que les disciples, elle fut spectatrice de ces saints mystères, et ne voulut pas même, pour adoucir sa peine, en dérober l'objet à ses yeux : de quel glaive de douleur son âme ne fut-elle point percée! C'est ainsi que, renonçant au monde, elle fit un sacrifice de son repos à Jésus-Christ. Mon Dieu! et souvent, en se décla-

rant pour la piété, on y cherche une vie plus douce et plus tranquille; on ne sort des voies difficiles du siècle que pour trouver une sainte oisiveté dans le sentier du salut. La vie chrétienne, pour certaines personnes, n'est précisément qu'une vie qui les tire des embarras du monde et de la gêne des bienséances; une vie qui les rappelle à des mœurs plus calmes et plus de leur goût; et tout le fruit de leur conversion, c'est qu'elles ont plus de loisir de jouir d'elles-mêmes: leurs déréglements avoient été pénibles, leur pénitence est douce et tranquille. Je sais que les gens de bien ont des consolations intérieures qu'aucun plaisir profane n'égale, et que la paix est le fruit de la bonne conscience; mais cette paix est le fruit des souffrances; c'est une paix très-amère, comme dit l'Esprit-Saint. Ce n'est qu'en rompant toutes ses inclinations, et en crucifiant sans cesse sa chair que l'on a droit de goûter cette joie secrète qui rend témoignage au juste que l'Esprit-Saint habite au dedans de lui; hors de là, votre paix est une paix d'amour-propre et une paresse de cœur: la règle pour en juger, c'est de voir ce qu'elle vous a coûté; et toute piété qui n'est pas pénitente et crucifiée avec Jésus-Christ est une illusion et une vertu de tempérament.

En troisième lieu, Madeleine avoit sacrifié ses biens au monde; car quel usage en fait-on dans

une vie toute mondaine et telle que notre pécheresse l'avoit menée? Les soins de la parure et des ornements connoissent-ils quelques bornes? tout ce qui peut aider à plaire est-il jamais trop acheté? tout ce qui peut seulement satisfaire la vanité passe-t-il jamais les règles ou de la condition ou du revenu? Vos intentions sont innocentes : mais si vous ne cherchez point à être vue, à quoi servent ces soins et ces attentions? et d'ailleurs les règles de modestie et de simplicité que l'Évangile prescrit, peut-on les violer avec innocence? une femme chrétienne devroit-elle chercher des ornements ailleurs que dans la pudeur et dans une exacte bienséance? Je ne parle point ici de toutes les autres profusions qui suivent les passions; les plaisirs qu'il faut soutenir, les confidents qu'il faut payer, les services qu'il faut acheter. Juda, fils de Jacob, donne jusques à l'anneau qu'il porte à son doigt; Salomon fait bâtir des temples aux dieux des femmes étrangères, et ses immenses trésors suffisent à peine à ses plaisirs; l'enfant prodigue dissipe la portion entière du bien qui lui étoit revenu; Hérode promet la moitié de son royaume : la passion n'est jamais avare; les temps ne sont jamais malheureux pour elle, jamais les saisons fâcheuses, les charges publiques jamais trop incommodes.

Madeleine avoit suivi l'égarement de ces voies.

Ses richesses avoient servi à ses passions; voyez comme elles servent aujourd'hui à sa pénitence: elle répand des parfums précieux sur les pieds du Sauveur : *Et unguento ungebat.*[1] Vous la verrez bientôt renouveler cette sainte profusion, et mériter même un jour que Jésus-Christ la justifie contre le reproche de ses disciples qui la blâment: sa maison même désormais va être ouverte à son libérateur. Là il trouvera un saint délassement au retour de ses voyages : là il pourra venir célébrer la pâque avec ses disciples, et honorer souvent la maison de Béthanie et la table des deux sœurs de sa présence. Madeleine le suivra même dans ses courses pour fournir à ses besoins, et lui rendre des bénédictions temporelles pour les spirituelles qu'elle avoit reçues de lui. C'est ainsi qu'elle répare l'usage criminel qu'elle avoit fait de ses biens.

Et voilà, mes chers auditeurs, le modèle de votre pénitence. Vous avez répandu pour l'iniquité, semez pour la justice : vos plaisirs ont été prodigues, que vos vertus le soient aussi; et faites-vous une noble passion du soulagement des malheureux. Car, mes Frères, il faut le dire ici, souvent, après les excès et les profusions des plaisirs, on prend avec la piété des inclinations de réserve et d'épargne : il semble qu'on veut regagner avec Jésus-Christ ce qu'on avoit perdu pour le monde;

[1] Luc. 7. 38.

on met, pour ainsi dire, la piété à profit pour la terre, au lieu d'en faire un gain solide de l'éternité, et l'on n'expie les folles dépenses des passions que par une exactitude d'avarice, pire peut-être devant le Seigneur que les excès dont on se repent. N'ayez donc rien de trop précieux quand il s'agit de secourir les membres de Jésus-Christ : souvenez-vous seulement que Madeleine choisit les pieds pour répandre ses largesses, comme les moins exposés aux yeux du public; qu'elle ne cherche point à les répandre sur la tête et dans des endroits éclatants, et que les lieux les plus obscurs sont toujours les plus sûrs pour recevoir les pieux dépôts de notre charité : souvenez-vous seulement que Madeleine mêle ses larmes à la profusion de ses parfums; que les œuvres de miséricorde ne sont qu'une partie de la pénitence, et que tout ce qui a servi en vous à l'iniquité doit servir à la justice.

Aussi, mes Frères, en dernier lieu, Madeleine avoit sacrifié au monde tous les dons qu'elle avoit reçus de la nature; elle en fait dans sa pénitence un sacrifice à Jésus-Christ : sa douleur n'excepte rien, et la compensation est universelle. Ses yeux avoient été ou les instruments de ses passions, ou les sources de ses foiblesses; ils deviennent les organes de sa pénitence et les interprètes de son amour : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus.*[1] Ses che-

[1] Luc. 7. 38.

veux avoient servi d'attraits à la volupté, elle les consacre aujourd'hui à un saint ministère : *Et capillis capitis sui tergebat.*[1] Sa bouche avoit été mille fois souillée ou par des discours de passion ou par des libertés criminelles, elle la purifie par les marques les plus vives d'une sainte tendresse : *Et osculabatur pedes ejus.*[2] Son amour reprend toutes les armes de ses passions, et s'en fait autant d'instruments de justice; et elle punit le péché par le péché même. Elle n'imite point ces personnes qui dans leur pénitence veulent encore sauver quelque chose du débris de leurs passions; qui, après avoir renoncé aux amusements criminels, conservent encore sur elles-mêmes des soins et des attentions dont la tristesse de la pénitence ne s'accommode guère; qui n'étalent plus d'une manière indécente pour allumer des désirs criminels, mais qui ne négligent rien dans des ornements moins brillants; qui cherchent les agréments jusque dans la modestie et dans la simplicité, et qui veulent encore plaire, quoiqu'elles soient fâchées d'avoir plu.

Or, mes Frères, je le répète en finissant, parce que ce doit être ici le fruit de tout mon discours : Il doit y avoir une exacte compensation entre le péché et la pénitence, entre le sacrifice de justice et le sacrifice d'iniquité. Vous n'aviez pas été un demi-pécheur, il ne faut pas être un demi-péni-

[1] Luc. 7. 38. — [2] Ibid.

tent. L'attachement excessif au soin de votre corps avoit été la source de vos malheurs, il faut qu'une sainte horreur de vous-même répare l'offense. L'affectation et le scandale des parures avoit été l'écueil de votre innocence et de celle de vos frères; il faut qu'une négligence chrétienne, qu'un oubli de tout ce qui vous regarde, qu'une pudeur exacte dans tout votre extérieur, commencent votre pénitence. Les commerces des hommes avoient blessé votre âme; faites-vous une solitude dans votre cœur, et goûtez dans la retraite combien le Seigneur est doux : les agitations des plaisirs vous avoient fait oublier votre Dieu; priez sans cesse, habitez avec vous, et pensez qu'une âme n'est pas chrétienne tandis qu'elle n'est pas intérieure. Vous aviez ménagé à vos sens tout ce qui pouvoit les flatter, appliquez-vous à les crucifier; allez dans ces lieux de miséricorde où la piété appelle tant d'âmes saintes; approchez-vous des Lazares puants et couverts de plaies; ne refusez pas votre ministère et le secours de vos mains à leurs besoins, et, malgré les frémissements secrets de votre nature, accoutumez votre délicatesse à ces œuvres de religion, et surmontez par la foi et par l'ardeur de votre amour une corruption qui a si souvent triomphé de vous-même. En un mot, proportionnez les remèdes à vos maux : ne disputez point à la grâce ce que vous n'avez jamais eu la force de

refuser à la cupidité; aimez Jésus-Christ comme vous avez aimé le monde, aussi tendrement, aussi vivement, aussi aveuglément, pour ainsi dire, aussi souverainement, et que vos passions soient le modèle de votre pénitence.

Ah! peut-être le Seigneur n'a permis votre vivacité dans les plaisirs que pour prévenir votre tiédeur dans une nouvelle vie; et dans ce que vous avez fait pour le monde il a voulu que vous comprissiez ce que vous étiez capable de faire pour lui. Peut-être ne vous a-t-il livré à toute la sensibilité de votre cœur dans des engagements profanes que pour vous faire sentir jusques à quel point votre cœur pouvoit l'aimer; et il a voulu que vous fissiez un essai funeste de votre ardeur dans les passions afin que vous ne puissiez plus ignorer combien vous pouviez être ardent dans le bien et dans la vertu.

Mon Dieu! quand, rappelant un jour devant votre tribunal toute la vie d'une âme chrétienne, vous mettrez dans une balance ses années d'iniquité d'un côté, et de l'autre les jours qu'elle a passés dans la justice; quand vous comparerez le pécheur au pénitent; quand vous opposerez les passions aux vertus, les plaisirs aux souffrances, et la charité à l'amour du monde : ah! Seigneur, qu'il se trouvera peu d'âmes que ce parallèle ne confonde! que vous trouverez alors de justices défectueuses!

et qu'il y aura d'âmes abusées à qui vous direz ces terribles paroles : Vous avez été pesées dans la balance, et l'on vous a trouvées d'un poids inégal ! *Appensus es in statera, et inventus es minus habens.*[1] Pour éviter ce malheur, mes Frères, proposez-vous souvent l'exemple de notre sainte pénitente : pensez que les fausses pénitences damneront presque plus de chrétiens que les crimes et les excès ; aimez beaucoup ; c'est à l'amour que la rémission des péchés est aujourd'hui accordée, et que la récompense des saints est promise.

Ainsi soit-il.

[1] Dan. 5. 27.

Digitized by Google

SERMON

POUR

LE JOUR DE SAINT BERNARD.

Dilectus a Domino Deo suo, renovavit imperium, et unxit principes in gente sua : in lege Domini congregationem judicavit, et in fide sua probatus est propheta.

Il fut aimé du Seigneur son Dieu; il fit prendre à tout l'état une face nouvelle, répandit une onction sainte sur les princes de son peuple, présida aux assemblées d'Israël, prononça selon la loi du Seigneur, et parut un vrai prophète dans sa foi. C'est l'éloge que le Saint-Esprit fait de Samuel, au ch. 46 de l'Ecclésiastique, v. 16 et 17.

Israël, infidèle au Dieu qui l'avoit tiré de l'Égypte, étoit devenu depuis long-temps la proie des nations et l'opprobre de ses voisins. La discipline des mœurs y étoit tristement défigurée; la sainteté de la loi tombée dans l'avilissement; le culte du Seigneur négligé; les sacrifices et les offrandes souillées ou par l'impiété des prêtres, ou par la superstition des fidèles; les enfants d'Héli, ministres du sanctuaire, faisoient des fonctions

mêmes de leur ministère l'occasion de leurs désordres; l'arche sainte ne rendoit plus ses oracles à Silo; mais, tombée en la puissance des Philistins, elle avoit paru dans le temple de Dagon, et depuis erroit indécemment dans les campagnes de la Judée. Enfin tout l'éclat de la fille de Sion étoit obscurci : ses solennités et ses sabbats n'étoient plus que des spectacles lugubres; elle n'avoit plus de consolateur; ses prophètes ne lui reprochoient plus son iniquité pour l'exciter à pénitence, et le Seigneur avoit fait sécher dans sa fureur l'abondance d'Israël, et n'avoit pas épargné les beautés de Jacob.

Tel étoit l'état de la synagogue lorsque Dieu, touché des gémissements et des calamités de son peuple, lui suscita Samuel, ce prophète chéri du ciel, qui renouvela le gouvernement, qui répandit une onction sainte sur les princes de sa nation, et qui jugea l'assemblée d'Israël selon la loi; ce prophète, qui d'abord, sous les yeux du grand-prêtre Héli, invoqua le Seigneur dans le calme et dans la retraite du sanctuaire, qui depuis, consulté de tout Israël à Silo, où il avoit choisi sa solitude, parut à la tête du peuple de Dieu, fut connu depuis Dan jusqu'à Bersabée, régla les différends des tribus, rétablit le culte du Seigneur, et fut le censeur des rois et des princes du peuple; et qui enfin, dépositaire des vérités de la loi fut

reconnu fidèle dans ses paroles, parce qu'il avoit vu le Dieu de lumière, confondit Amalec, et brisa l'insolence des princes de Tyr et de tous les chefs des Philistins.

Est-ce une prophétie, mes Frères? est-ce une histoire? et par quelle suite de rapports a-t-il pu arriver que le siècle de Samuel ressemblât si fort à celui de Bernard, et ce prophète si fameux et si souvent loué dans les livres saints à celui dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge?

L'épouse de Jésus-Christ ne s'étoit jamais vue couverte de plus de taches et de rides que dans ces temps de ténèbres et de dissolutions où la Providence avoit marqué dans ses conseils éternels la naissance de ce grand homme. La foi éteinte parmi les fidèles, le culte défiguré et inondé de superstitions, les clercs et les princes des prêtres plongés dans l'ignorance et dans le vice; la vigueur de la discipline monastique affoiblie; et les élus eux-mêmes, si j'ose le dire, sur le point de céder au torrent et de se laisser entraîner par l'erreur commune. A tant de calamités, à des plaies si hideuses et si touchantes, vous ne fermâtes pas votre cœur et n'endurcîtes pas, Seigneur, vos entrailles; mais vous tirâtes des trésors de votre miséricorde une de ces grandes ressources que vous ne refusez jamais aux besoins extrêmes de votre Église.

Bernard, le Samuel de son siècle, naît. Il passe les premières années de sa vie dans le repos et dans la retraite du sanctuaire; et c'est là où vous lui donnez des marques secrètes et ineffables de votre amour : *Dilectus a Domino Deo suo.* Le bruit de son nom se répand bientôt après : de toutes parts on va consulter le Voyant; il quitte sa solitude et devient le législateur des tribus; il renouvelle la face de l'état, et les princes sont touchés de l'onction et de la grâce de ses paroles : *Renovavit imperium, et unxit principes in gente sua.* Enfin, instruit du Dieu même de lumière, il confond l'hérésie et le schisme, devient l'arbitre des conciles, et préside aux assemblées d'Israël; et, malgré les discours des insensés, la grandeur de sa foi le fait reconnoître pour un vrai prophète : *In lege Domini congregationem judicavit, et in fide sua probatus est propheta.* Et le voilà représenté dans les trois principales circonstances de sa vie : parfait religieux, homme apostolique, et docteur toujours invincible; c'est l'idée la plus naturelle de son éloge, et à laquelle je me suis arrêté. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque la Providence destine une créature à des entreprises glorieuses, et veut en faire l'ins-

trument de ses plus nobles desseins, elle lui ménage de bonne heure mille circonstances favorables que le hasard seul paroît avoir assemblées, verse dans son âme les dons et les grâces qui sont comme les semences sacrées des prodiges qu'elle veut opérer par son entremise; et, toujours attentive aux périls qui l'environnent, elle entoure d'abord son cœur d'un mur d'airain, met à couvert son innocence sous un bouclier de salut, conduit par la main ses passions dès leur naissance, et lorsqu'elles sont encore en état d'être disciplinées; et cultive avec des soins infinis le grain évangélique qu'elle y a semé, ce grain qu'elle veut élever au-dessus de toutes les autres plantes, et dont elle destine les branches saintes à servir un jour d'asile aux oiseaux du ciel.

Telle fut envers Bernard la conduite de la grâce, Il reçut en naissant cette bonté d'âme et cette candeur de naturel qui est comme le présage et la première ébauche de la piété : des inclinations bienfaisantes, de la douceur et de la sérénité dans l'esprit; un cœur tranquille et innocent, et presque de son propre fonds ennemi des excès et du vice. Les soins de l'éducation aidèrent ces heureuses espérances; les exemples domestiques furent pour lui des leçons de vertu : un père juste, et droit, et qui avoit toujours marché fidèlement devant le Seigneur; une mère pieuse et tendre,

qui n'avoit jamais partagé son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux, et qui, loin du monde et renfermée dans l'enceinte de ses devoirs, cherchoit à se sanctifier, comme dit saint Paul, au milieu de ses enfants, en les exhortant à persévérer dans la foi, dans la charité, dans la sainteté, et à mener une vie réglée et digne des saints.

Ce furent là les premières bénédictions dont le ciel prévint notre vase d'élite, destiné à porter un jour la parole de vie devant les princes et les rois, les nations et les enfants d'Israël. Heureux de n'avoir pas, comme tant d'autres, dans un âge où le cœur se flétrit si aisément, respiré auprès de ceux dont il tenoit la vie une odeur funeste de mort, et trouvé dans leurs mœurs des écueils à son innocence! Car, hélas! où avons-nous la plupart étudié l'iniquité, que dans les exemples de nos pères? où avons-nous vu se former, ou plutôt croître et se fortifier cet homme de péché que nous portons dans notre fonds, que sous les yeux de ceux qui auroient dû y former Jésus-Christ? d'où nous sont venues ces premières impressions si fatales au cœur, que de l'indiscrétion ou du déréglement de nos proches? et enfin où avons-nous appris, comme Rachel, à adorer des idoles, que dans la maison même de Laban?

Avec de si favorables dispositions, Bernard entre dans le monde. Mais que peuvent les soins de la

plus régulière éducation sur un âge où le cœur incapable de précautions, et encore tout ouvert, sent poindre de toutes parts les passions? que peut un naturel heureux contre l'exemple de la multitude, et les attraits qu'offre à tous les pas l'iniquité? Aaron adore le veau d'or avec la foule; et Jonathas ne peut se défendre de goûter du moins, en passant, le miel funeste qu'il trouve sur son chemin.

De pareilles réflexions, si peu familières à une jeunesse inconsidérée, occupent déjà l'esprit de Bernard. A peine a-t-il jeté ses premiers regards sur le monde, qu'il y découvre ces piéges infinis qu'on ne voit guère qu'après coup, et sur lesquels nos chutes seules nous ouvrent les yeux. Déjà même le spectacle d'une beauté mortelle avoit pensé jeter dans son cœur quelques étincelles de péché; déjà violant le pacte qu'il avoit fait avec ses yeux, il avoit laissé errer ses regards sur un objet périlleux. Mais vous viendrez jusque-là, puissance des ténèbres, et ne passerez pas outre, et vous y verrez briser votre fureur et votre attente. Bernard, comme un lion mystérieux, n'a jamais plus de force que lorsqu'il se sent légèrement blessé. Un étang d'eau glacé où il se jette punit à l'instant sa foiblesse : il éteint dans ce nouveau bain de la pénitence les traits enflammés de Satan; et, comme un autre Jonas, il calme, en se jetant dans les eaux, la tempête naissante que son infidélité

avoit excitée dans son cœur. Quelle tendresse d'innocence qui ne peut soutenir un seul moment le poids de la plus légère transgression! Mais, chrétiens, en matière de périls, le passé est un mauvais garant pour l'avenir : le plus juste ne peut répondre ni de la grâce, ni de soi-même; il y a douze heures dans le jour, et toutes ne se ressemblent pas : la vertu même s'use, pour ainsi dire, et s'affoiblit par ses propres victoires; et nos succès souvent ne sont qu'une feinte de l'ennemi qui nous cède les premiers avantages pour nous amuser et nous engager plus avant dans l'occasion. Bernard ne l'ignore pas; et, persuadé que, lorsqu'il s'agit du salut, les précautions ne sauroient être excessives, il va chercher dans la solitude une paix que le monde ne peut donner, et croit que se dérober à l'ennemi, c'est la plus sûre manière de le vaincre.

Quelles furent les glorieuses circonstances de cette retraite! Ce n'est pas ici un pénitent humilié qui fuit devant l'ennemi comme un vaincu percé de coups; c'est un Moïse qui ne sort de l'Égypte pour se retirer dans le désert qu'après avoir vaincu Pharaon, et qui dans sa retraite même conserve tout l'air d'un conquérant. Il ne compte pour rien de secouer lui seul le joug du prince du siècle, s'il ne délivre encore ses frères avec lui : il ne peut se résoudre à laisser tristement

errer dans une terre étrangère ses amis et ses proches, tandis qu'il va lui-même goûter dans le désert combien le Seigneur est doux.

Que prétendons-nous? leur dit-il, comme autrefois ce courtisan dont parle saint Augustin; à quoi aboutiront enfin nos vues et nos espérances?[1] La faveur du prince est le plus haut point où nous puissions aspirer: mais par combien de dangers faut-il arriver à un danger encore plus grand! et d'ailleurs quelle en sera la durée? *Quamdiu istud erit?* Au lieu que, si je veux être ami de mon Dieu, je le deviens à l'instant : *Ecce nunc fio;* et c'est là un trésor qui ne craint ni les vers, ni la rouille, ni la fatalité des temps, ni l'envie des hommes. Ainsi, suivi de ses frères et de la plupart de ses amis comme d'autant d'illustres captifs qu'il vient d'enlever au prince du siècle, il sort du monde chargé de ces glorieuses dépouilles; et comme son divin maître, en s'arrachant à l'empire de la mort, il traîne après soi les principautés et les puissances, et les mène hautement en triomphe à la face de l'univers: *Traduxit confidenter, palam triumphans.*[2]

Ah! si les anges du ciel, dans le séjour même de la gloire, sont capables d'une nouvelle joie à la conversion d'un seul pécheur, quelle dut être la joie des anges du désert, des pieux solitaires qui déjà depuis quelque temps s'étoient retirés à Cî-

[1] S. Aug. lib. 8. Conf. c. 6. — [2] Coloss. 2. 15.

teaux, lorsqu'ils virent arriver Bernard à la tête d'une si florissante troupe! Le silence, les veilles, les jeûnes, et toute la rigueur de la discipline monastique, qui ailleurs, ou ralentie, ou tout-à-fait éteinte, s'observoit sans adoucissement à Cîteaux, rendoient l'abord de cette solitude formidable à ceux d'entre les séculiers qui vouloient renoncer au siècle. On regardoit cette terre sainte comme une terre peuplée par des hommes extraordinaires, et qui dévoroit ses habitants : peu de personnes osoient y venir essayer d'un genre de vie d'autant plus dur qu'il étoit peu à la portée d'un siècle où le relâchement étoit devenu le goût dominant : cette chaste Sion étoit déserte et stérile, tandis que les autres épouses moins fidèles se glorifioient de la multitude de leurs enfants; et il étoit à craindre que ce pieux établissement ne tombât enfin faute de sujets. Étienne, abbé du monastère, vénérable par un grand âge et par une piété consommée, voyoit avec douleur le fruit de ses travaux sur le point de périr. Mille fois il avoit levé ses mains pures au ciel pour demander à Dieu la multiplication de son peuple, et il attendoit avec confiance l'effet de ses prières quand Bernard, suivi de ses compagnons, vient se jeter à ses pieds. Que de larmes de joie et de tendresse coulèrent alors des yeux du saint vieillard! combien de fois dit-il au Seigneur, comme Siméon, qu'il mouroit en paix,

puisque ses yeux avoient enfin vu le salut de Dieu, et celui qu'il avoit préparé pour être la lumière des nations et la gloire d'Israël!

Les suites ne démentirent pas l'espérance du saint abbé : notre nouveau solitaire ayant, ce semble, dépouillé avec l'ignominie de l'habit séculier les restes des inclinations du vieil homme, ne garde plus de mesures avec la vivacité de sa foi : débarrassé de ses liens, il prend son essor vers le ciel, et échappe presqu'à la vue des plus avancés.

Bernard, se dit-il tous les jours à lui-même, qu'es-tu venu chercher dans la solitude? es-tu sorti du siècle pour traîner tes chaînes après toi? voudrois-tu, comme tant d'autres, conserver sous un habit austère et religieux un cœur profane et immortifié : *Ad quid venisti?*[1] Ah! si une vertu douce et aisée t'avoit paru sûre pour le salut, pourquoi sortir du siècle où l'erreur commune l'autorise, et venir dans ce lieu de pénitence où des lumières plus pures et des exemples plus saints la condamnent? Voilà votre modèle, vous qui, après avoir commencé par une conversion d'éclat, et des dehors soudains d'une piété austère, relâchant peu à peu de cette première ferveur, en êtes enfin venu à cet état douteux de vertu tiède et tranquille qui, à la vérité, sert encore de frein aux plus grossières passions, mais qui ne se prescrit rien sur la plu-

[1] S. Bern.

part des plaisirs, et bannit la fidélité et la vigilance: *Ad quid venisti?* tenez-vous à vous-même ce langage. Quel est mon dessein en me proposant une vie tiède et infidèle? si le soin de mon salut me touche encore, pourquoi m'en tenir à une voie incertaine et périlleuse; et si je veux rendre tout-à-fait ma première foi vaine, eh! à quoi bon me gêner encore sur certains plaisirs, et conserver un reste de vertu inutile? La vie que je mène est trop selon les sens, si j'ai dessein de me sauver; mais, si je veux me perdre, elle est encore trop pénible.

Par le secours de ces pieuses réflexions, Bernard nourrissoit sa foi, et ressuscitoit sans cesse en lui la grâce de sa vocation. Cependant, ô mon Dieu, du fond de votre sanctuaire vous répandiez déjà sur ce jeune Samuel ces bénédictions infinies qui devoient en faire le prophète et le législateur de votre peuple. Le cloître, depuis Benoît, n'avoit pas vu de vertu plus consommée; et c'étoit déjà un heureux préjugé pour le rétablissement de la règle de ce grand partriarche, déchue alors dans la plupart des monastères de l'Occident; et comme c'est le sort des choses humaines de baisser toujours en s'éloignant de leur source, tombée de ce haut point de ferveur et d'austérité où on l'avoit vue, dans les adoucissements, les interprétations et les priviléges.

Avec un corps délicat et une santé mal affermie,

il n'est point de macérations qui puissent satisfaire l'amour de Bernard pour les croix et pour la pénitence. Et quelles macérations, mes Frères! un silence éternel, une solitude sévère, des veilles continuelles, des jeûnes sans interruption, une nourriture qui, loin de soulager le corps, le révolte par son insipidité, le travail des mains le plus dur, et un enchaînement de mille exercices laborieux qui ne laissent pas respirer l'amour-propre, et qui, en changeant d'objet ne font que changer de supplice : environné de cet appareil de pénitence, il trouve encore sa croix trop douce, et croit comme l'époux être au milieu des roses et des lis. Les saints tremblent sur une seule faute expiée par une vie entière de pénitence; et nous présumons sur une seule action de pénitence, anéantie dans une vie toute de péchés!

La retraite de Bernard et de ses compagnons à Cîteaux, l'austérité et l'innocence de leurs mœurs, répandoit déjà au loin une odeur de vie; et, attirés par des exemples si nouveaux, plusieurs y accouroient de toutes parts. Le nombre des disciples croissant, et l'enceinte de Cîteaux se trouvant trop étroite pour les contenir, il fallut chercher une nouvelle terre : on partage ce peuple saint; et Bernard, à la tête d'une tribu choisie, s'éloigne à regret d'un lieu où tout lui retraçoit le doux souvenir des premières faveurs qu'il avoit reçues de

son divin maître, et va établir sa demeure à Clairvaux, solitude alors inconnue, mais devenue depuis plus fameuse que les principales cités de Juda, par la présence de celui qui devoit un jour régir Israël.

Élevé à la dignité d'abbé de ce monastère, que de nouveaux spectacles de vertu ne donne-t-il pas dans ce nouveau rang! Loin d'affecter ces distinctions odieuses et ces vaines marques d'autorité qui laissent une distance si énorme entre les enfants et le père, il ne fut jamais plus avide d'abaissements; loin de regarder sa dignité comme un prétexte honorable d'adoucissement et de repos, il n'usa jamais de plus de rigueurs envers soi-même. Qui pourroit ici, mes Frères, raconter en détail les progrès de la grâce sur son âme; cet esprit de prière et de recueillement, ces consolations ineffables de l'Esprit-Saint, cette mort universelle à soi-même et à toutes les créatures, l'usage des sens presque éteint? Hélas! à force de mortifier son goût, il ne lui en restoit plus même pour discerner les viandes; et au lieu que les Israélites trouvoient dans la seule manne des goûts divers, les mets les plus différents n'avoient plus que le même goût pour lui; les objets même qu'il avoit sous les yeux, il ne se souvenoit pas de les avoir vus; sa conversation, toute dans le ciel, fixoit là les opérations de son âme, et l'on peut dire de lui,

quoique dans un sens différent, ce que le Prophète dit des idoles, qu'il avoit des yeux et ne voyoit plus; un odorat, et ne sentoit plus; une bouche et des mains, et il ne s'en servoit plus.

Ce fut alors que Dieu accorda à ses vœux la vocation de son père à Clairvaux, et sa retraite entière du siècle. Cet homme si heureux dans sa famille, et dont les enfants, comme ceux de Jacob, devoient être un jour autant de patriarches, quitte enfin le pays de Chanaan, vient joindre Joseph, ce fils bien-aimé; adore son bâton pastoral, cette marque sacrée de sa puissance; et, plein de jours, il s'endort peu après au Seigneur dans cette terre de Gessen, sous les yeux d'un fils qui l'avoit enfanté dans la foi et dans la charité.

Ainsi se sont rendus agréables à Dieu les saints, mes Frères. Tous ceux que l'Église honore comme tels, elle les honore comme pénitents : l'Esprit de Dieu n'a pas là-dessus diverses voies, et l'on ne peut pas dire qu'il opère différemment. Nous flattons-nous qu'il y aura pour nous une voie privilégiée? serons-nous traités plus favorablement parce que nous sommes plus coupables? si les bien-aimés du père céleste ont bu le calice amer, croyons-nous que la lie et l'amertume en soit ôtée pour nous? Mais quand le royaume des cieux ne seroit pas le prix de la seule violence, pourroit-il l'être de la volupté? et quand on pourroit être

saint sans la pénitence, pourroit-on l'être après les plaisirs? Tel fut notre nouveau Samuel dans l'enceinte du sanctuaire; il fut cher au Seigneur son Dieu : *Dilectus a Domino Deo suo.* Donnons à son zèle de plus vastes bornes : il va renouveler la face de l'état, et répandre une onction de grâce sur les princes et les peuples : *Renovavit imperium, et unxit principes in gente sua;* et après que la foi en a fait un religieux consommé, la charité va en faire un homme apostolique, c'est mon second point.

DEUXIÈME PARTIE.

Il y a différents dons dans l'Église, dit saint Paul, et ces dons sont partagés aux divers membres qui la composent, selon la secrète disposition de l'Esprit, qui souffle où il veut. Tous ne sont pas en même temps apôtres, prophètes, docteurs; à chacun est donnée sa grâce particulière selon la mesure du don de Jésus-Christ. Tel, dans le calme de la retraite, conserve son âme pure et sans tache, qui, transporté dans le siècle, y verroit expirer son innocence et s'éteindre toute sa foi. Tel, dans le ministère de la parole et les autres fonctions de l'apostolat, luit comme un astre au milieu d'une nation corrompue et perverse, et forme Jésus-Christ dans les cœurs, qui, dans le désert, auroit soupiré après l'Égypte, et seroit tombé dans la

tiédeur et l'abattement. Tel est envoyé pour évangéliser les simples et les ignorants, qui craindroit de porter le nom du Seigneur devant les princes et les rois de la terre. Tel s'oppose comme un mur d'airain pour la maison d'Israël, et résiste aux puissances du siècle, qui n'oseroit toucher l'oint du Seigneur, ni contredire aux pontifes de la loi. Tel enfin a le don d'interpréter les Écritures, qui n'a pas celui des prodiges pour s'en servir comme de signe contre les infidèles. Mais cet ordre établi de vous-même, ô mon Dieu, n'est pas une loi pour vous : il est certaines âmes sur lesquelles, quand il vous plaît, vous versez à pleines mains la variété de vos dons, et à qui votre esprit n'est pas donné par mesure.

Il falloit au siècle de Bernard une âme de ce caractère. Les dissensions domestiques, les guerres étrangères, l'ignorance, qui toujours en est le triste fruit, avoient répandu sur toutes les parties de l'état je ne sais quel air de licence et de barbarie toujours fatal à la sainte politesse et à la candeur des mœurs chrétiennes. L'ambition, le faste, et des vices encore plus honteux, s'étoient glissés dans le sanctuaire, et faisoient de la maison du Seigneur un lieu d'intrigue, de mollesse et de scandale : les cloîtres n'étoient plus des asiles contre la contagion du siècle ; le peuple de Dieu qui habitoit cette terre sainte, peu soigneux de l'alliance de

ses pères, avoit lié commerce avec les nations, et adopté leurs mœurs et leurs usages : les sages lois des fondateurs n'étoient plus écrites que sur des tables de pierre; on y avoit mêlé des traditions humaines qui en ruinoient l'esprit : ces déserts arides et sombres étoient devenus des terres où couloient le lait et le miel; ce n'étoient plus des lieux écartés où, fatigué du monde, on pût venir de temps en temps respirer l'air de la piété; et, illustres autrefois par les saints qui les avoient habitées, ces solitudes ne brilloient plus que par des bâtiments somptueux, des temples superbes, des richesses et des dons immenses; de sorte que les pieuses libéralités des fidèles, et leur sainte diminution, pour parler avec l'Apôtre, étoit devenue l'excès de ce peuple autrefois si simple et si délaissé.

De là, mes Frères, quel déluge d'iniquités dans le siècle! Car, il faut le dire ici, les lampes d'Israël ne sauroient s'éteindre qu'il n'en sorte une épaisse fumée qui se répand au loin et va ternir tout l'éclat et tout l'or du tabernacle : les colonnes du temple ne plient jamais qu'elles n'entraînent avec soi le reste de l'édifice; et pour le dire sans figure, les vices des clers et des personnes consacrées à Dieu sont toujours comme les étendards funestes du désordre élevés au milieu des peuples : *Signum in nationibus.*[1]

[1] Is. 5. 26.

A des besoins si extrêmes et si divers, vous n'opposâtes, Seigneur, qu'un nouveau Moïse sorti du désert de Madian, et Bernard, entre vos mains, frappe les rois et les royaumes, réforme le tabernacle sur le modèle de celui que vous lui aviez montré sur la montagne, confond les ministres murmurateurs; assure la souveraine sacrificature au pontife que vous aviez établi; renverse l'idole que les enfants d'Israël s'étoient eux-mêmes fabriquée, brise les ennemis de votre nom, et auroit conduit vos tribus à la conquête de Jérusalem, si leur ingratitude et leurs excès ne vous eussent fait retirer votre force et votre bras du milieu d'elles.

Quelle fut l'ardeur, la fermeté, l'étendue de son zèle! Il avoit reçu de la nature ces avantages de l'esprit et du corps qui semblent destiner par avance ceux qui en sont pourvus au ministère de la parole, mais qui, sans la grâce et la vocation du ciel, ne forment jamais qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante : un esprit vaste et nourri dans la lecture des livres saints; un cœur tendre, et avec qui étoient, ce semble, nées l'onction et a miséricorde; un extérieur doux et mortifié qui préparoit les cœurs à la grâce, et dont le seul spectacle versoit d'abord dans l'âme je ne sais quel goût du don céleste et des biens du siècle à venir.

Représentez-vous donc, mes Frères, ce nouveau précurseur sorti du désert, vêtu pauvrement, la

pénitence peinte sur le visage, cherchant dans ses discours, non pas à se rendre agréable au pécheur, mais à rendre le pécheur désagréable à soi-même; travaillant à préparer les voies au Seigneur, et non pas à sa propre gloire; aplanissant, non pas l'âpreté du sentier évangélique, mais celle des cœurs rebelles; et prêchant, non pas certaines ablutions aisées, et des cérémonies extérieures qui ne purifient que le dehors, mais mettant la cognée à la racine des passions, et annonçant un baptême de pénitence. On le prend pour Élie ou pour quelqu'un des prophètes : toute la France court pour entendre cette nouvelle doctrine; et, touchés des paroles de grâce et de vertu qui sortent de sa bouche, les peuples en foule viennent à lui pour savoir si la colère du Seigneur, comme ses dons, est sans repentir, et s'il n'y a plus de ressource à eux pour la fléchir. Eh! que pouvoit-on attendre d'un ministre de Jésus-Christ qui, loin du monde, avoit long-temps médité la loi de Dieu dans le silence et dans la prière, dont le cœur vide des créatures n'étoit plein que de cet esprit qui parloit en lui, et qui pouvoit dire avec une confiance apostolique aux fidèles : Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ; que pouvoit-on, dis-je, en attendre que le renouvellement de son siècle, que la renaissance de la foi et de la piété? Si notre ministère n'a pas le même succès, ce n'est pas que

le monde soit plus corrompu, mais c'est que la source de nos travaux n'est pas la même. Est-ce l'Esprit de Dieu qui nous ouvre la bouche? et n'entre-t-il rien d'humain dans notre zèle?

Alors, mes Frères, les ténèbres répandues sur l'abîme commencèrent à se dissiper : la France, comme un autre chaos, se développa peu à peu; les cloîtres virent revivre cet esprit primitif, cet héritage précieux qu'ils avoient autrefois reçu de leurs pères. De nouvelles troupes de solitaires sorties de Clairvaux se répandirent dans l'Europe, allèrent repeupler les déserts; les plus grands hommes de ce siècle s'y retirèrent à l'envi; les princes mêmes préférèrent l'opprobre de Jésus-Christ à la pompe des Égyptiens, et ceux qui habitoient les palais des rois ne voulurent plus être vêtus avec mollesse : de là, comme d'un nouveau cénacle, sortirent en foule des pasteurs illustres qui parurent à la tête de nos églises; et les enfants de Bernard devinrent les pères des fidèles. Mais quels hommes, mes Frères, que ces évêques! quel zèle! quelle simplicité! quelle innocence! quelle austérité de mœurs! L'épiscopat n'étoit pour eux qu'une servitude honorable : ils ne brilloient, comme Moïse, que d'un éclat descendu du ciel, et ne croyoient pas qu'une vaine affectation de faste et de repos fût nécessaire pour rendre respectable au peuple un ministère de sollicitude et

d'humilité. Ne nous bornons pas à envier cet heureux siècle : souvenons-nous, mes Frères, que les pasteurs fidèles ne sont guère accordés qu'aux prières des peuples, et que le défaut de ministres saints dont nous nous plaignons quelquefois, loin de nous servir d'excuse un jour, ne fera peut-être que notre crime.

A l'ardeur de la charité Bernard joignit la force. Car ne vous figurez pas ici un de ces ministres timides qui, sous prétexte d'honorer les grands, croient qu'il faut respecter leurs vices; qui, éblouis de l'éclat qui les environne, n'osant envisager leurs démarches, se mettent volontairement un voile devant les yeux, de peur de les apercevoir, et donnent à leur foiblesse les noms spécieux de modération et de prudence. Il est peu de Samuels qui osent dire à ceux qui règnent : Prince, n'est-ce pas le Seigneur qui vous a établi roi sur Israël? pourquoi n'avez-vous donc pas écouté sa voix? Il n'a que faire de vos victimes et de l'orgueil de vos offrandes ; le sacrifice le plus agréable à ses yeux, c'est la soumission et l'obéissance. Bernard laisse cet exemple à la postérité. Louis-le-Gros usurpe les droits de l'Église; des prélats généreux s'élèvent contre cette nouveauté, il les proscrit : on a recours à notre saint : Prince, lui dit-il, l'Église élève sa voix contre vous devant son époux, et se plaint de ce que celui qu'elle avoit reçu pour

son défenseur devient son persécuteur lui-même; eh! pourquoi régnez-vous sur la terre, que pour y faire régner la justice et la piété?

Que de marques publiques de pénitence n'obtint-il pas de Louis-le-Jeune, son fils, sur le massacre de Vitry? Comme un nouvel Ambroise, il lui déclare hardiment que la voix du sang qu'il a répandu crie vers le Seigneur, et demande vengeance contre lui; et par ces généreuses remontrances, il donne encore à l'Église le spectacle consolant d'un roi humilié, couvert de cendres, prosterné à la porte de ses temples, et renouvelle les exemples si rares des David et des Théodose.

Mais comment rapporter ici les traits divers de sa fermeté? L'abbé Suger, ce ministre si sage et si fameux dans nos histoires, corrigé par ses avis sur certaine pompe séculière, où l'air de la cour l'avoit conduit peu à peu : la reine Éléonore elle-même, princesse fière et mondaine, traversée dans ses desseins en un point assez délicat, et réduite enfin à revenir au sentiment de Bernard : circonstance assez rare dans une jeune princesse, enivrée encore de plaisirs et de grandeurs, qui aime à dominer sur les esprits comme sur les cœurs, que toute résistance blesse, et qui ne fait pas assez de cas de la vertu pour souffrir d'en être contredite; car on lit bien qu'Élie sut faire respecter quelquefois la vérité même à l'impie Achab; mais on ne

lit pas que Jézabel lui pardonna jamais la liberté d'un seul discours, ni sa résistance à l'injustice qu'elle vouloit faire à Naboth.

Tous les siècles admireront les instructions vives et touchantes, et cette noble liberté qui règne dans ses livres de la Considération au pape Eugène. Il est vrai que ce pontife avoit vu croître sous les yeux et la discipline de notre saint ces grandes qualités qui depuis l'élevèrent au pontificat. Mais qui ne sait combien la religieuse soumission qu'on doit à tout ce qui part de ce trône auguste, et les hommages éternels dont le pontife est environné, le familiarisent peu avec une liberté chrétienne, et des discours qui ne sont pas faits pour louer? Mais la charité ose tout; et Bernard, toujours semblable à Samuel, honore à la vérité l'oint du Seigneur devant le peuple, mais ne laisse pas de lui annoncer ensuite les ordres du ciel.

Les princes et les souverains pontifes respectent la liberté de l'Esprit de Dieu dans son serviteur: et aujourd'hui, mes Frères, dans le siècle, si l'on se trouve né avec quelque distinction, on exige des ministres de Jésus-Christ des égards et des ménagements indignes de leur caractère: on est blessé de leur zèle; on croit être dégradé, s'ils nous disent la vérité comme ils la disent au peuple: on diroit que la sainte sévérité de l'Évangile ne regarde plus que les âmes vulgaires, et que les vices

des grands sont nés nobles comme eux, et qu'on leur doit les mêmes égards qu'à leurs personnes.

Ah! le crime nulle part ne fut à couvert du zèle de notre saint; il le poursuivit jusque sur le trône: les liens mêmes de la chair et du sang, si périlleux à notre ministère, ne séduisirent pas sa constance. En vain, touchée du bruit de ses prodiges et de sa réputation, ou peut-être d'une vaine curiosité de le voir, sa sœur vient à Clairvaux. L'orgueil de ses équipages, et la pompe du siècle qui l'environne, laisse d'abord entrevoir au saint combien elle est éloignée du royaume de Dieu: au bruit de cette fastueuse visite, il gémit, il se renferme dans l'enceinte de son monastère; et, malgré la tendresse qu'il a pour cette sœur, et le spectacle touchant de sa désolation et de ses larmes, il refuse de la voir, si, au lieu des parures du siècle qu'elle étale, elle ne se couvre de pudeur et de modestie: c'est un autre Moïse qui, attentif aux seuls intérêts de la gloire de son maître, sépare sans balancer sa sœur du camp du Seigneur, et lui interdit l'entrée du tabernacle, jusqu'à ce qu'elle ait quitté cette lèpre qui couvre son corps, et ces marques honteuses de son orgueil et de son infidélité.

Si vous trouvez aujourd'hui des ministres plus complaisants, femmes du siècle, ce n'est pas une excuse pour vos erreurs; car la foiblesse du prêtre n'affoiblit pas la loi de Dieu: c'est la peine de vos

péchés, et un juste jugement de la colère du Seigneur sur vous qui punit les fausses raisons dont vous vous servez pour justifier contre vos propres lumières une vie molle et mondaine par des ministres qui l'autorisent.

Enfin, mes Frères, sa voix brisa les cèdres du Liban, ébranla les déserts, et tonna au milieu des eaux, je veux dire parmi les peuples. On ne vit jamais avant lui de prophète si autorisé à reprendre les vices : le ciel l'avoit, ce semble, établi le censeur des mœurs de son siècle. Que de différends parmi les princes apaisés par sa sagesse! que de lettres écrites pour le rétablissement de la discipline et de la piété! Nous voyons encore dans celles qui nous restent ce détail immense de soins et de mesures où sa charité le faisoit descendre. Quel style! quelles expressions! quels artifices puissants d'une éloquence toute divine! La France, l'Italie, l'Allemagne le virent répandre partout le feu divin que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, et dont il avoit embrasé son cœur; seul il sut suffire aux besoins divers et infinis de l'Église; et comme ce serpent d'airain élevé dans le désert, il n'y eut point de plaie qui fût à l'épreuve de sa présence.

Il ne manquoit à ses travaux que la récompense des saints, je veux dire les persécutions et les calomnies; il eut la consolation d'y participer. Il entendit les plaintes des insensés contre lui sur

le mauvais succès de l'entreprise des Français dans la Terre sainte : les prodiges dont Dieu avoit accompagné ses prédications, pour exciter les chrétiens à cette milice sacrée, furent traités de foiblesse et de crédulité; la force de ses discours, qui pensa déserter la France et l'Allemagne, en inspirant aux peuples le désir de se croiser, passa pour indiscrétion et faux zèle. Mais adorant dans le secret de son cœur les desseins impénétrables de la Providence, il rappeloit le souvenir des Israélites, qui, quoique appelés de Dieu à la conquête d'une terre sainte, périrent dans le désert à cause de leurs infidélités : il rappeloit l'histoire des tribus, qui, engagées par l'ordre exprès du ciel à combattre les Benjamites, n'en eurent pas moins la honte d'une double défaite; et gémissant sur les excès des chrétiens qui avoient attiré ces calamités du ciel, il étoit bien plus touché de ce que les infidèles, fiers de leurs avantages, demandoient insolemment, Où est le Dieu des chrétiens? et blasphémoient son nom, que des outrages dont ses frères tâchoient de noircir le sien propre.

Ainsi on est toujours prêt dans le siècle à censurer la conduite des saints : on n'a pour leurs démarches que des yeux de rigueur et de malignité: on veut les rendre garants de tous les mauvais succès des entreprises où ils ont eu quelque part; et leur zèle est indiscret du moment qu'il n'est

pas heureux. Enfin il suffit presque d'être homme de bien pour ne trouver plus d'indulgence sur la terre : et je ne sais si c'est haine de la vertu ou amour de nous-mêmes, mais nous ne manquons jamais d'apercevoir des foiblesses dans les saints : soit parce qu'à force de les croire justes, nous exigeons presque aussi qu'ils ne soient plus hommes, ou que, ne pouvant parvenir à leur ressembler, nous tâchons du moins de nous persuader qu'ils nous ressemblent eux-mêmes. Vous venez de voir tout ce que fit notre saint pour le rétablissement des mœurs et de la piété : montrons en peu de mots ce qu'il fit pour le rétablissement de la foi et de la doctrine; et dans cet homme apostolique voyons encore le docteur le plus éclairé et le plus humble de son temps : *In lege Domini congregationem judicavit, et in fide sua probatus est Propheta.* Je finis dans un moment.

TROISIÈME PARTIE.

L'Église, cette nouvelle Jérusalem, est à la vérité fondée sur des montagnes saintes : les vents et les orages s'élèvent en vain contre ses murs sacrés ; son époux l'a promis, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Cependant, tout invincible qu'elle est, elle n'est pas paisible ; ses persécuteurs ne sauroient la détruire, mais ils

peuvent l'affliger : elle ne craint pas des vainqueurs qui la réduisent comme une esclave à adopter leurs dieux et leurs sacrifices, mais elle peut avoir des ennemis qui altèrent sa paix, ou qui défigurent la pureté de son culte : il est même peu de siècles où elle n'en ait vu s'élever quelques-uns. Née dans les combats et dans les persécutions, il semble que c'est son destin de n'en être jamais exempte; mais les hérésies et les schismes ont eu leur utilité. Nous devons la gloire de nos martyrs à la fureur des tyrans; et à qui sommes-nous redevables aussi des travaux précieux des anciens défenseurs de la vérité, qu'aux docteurs du mensonge qui parurent dans leurs siècles?

Dieu, qui destinoit Bernard à être le restaurateur de sa loi, lui en avoit développé les secrets ineffables dans le désert. Sans avoir été disciple, dit un historien, que des chênes et des forêts, et sans avoir eu d'autre maître que la grâce, on le vit passer tout d'un coup de la solitude dans le monde, et de l'ombre des bois dans la lumière du soleil. Sa science ne consista pas dans un amas de connoissances vaines qu'on acquiert par un dur travail, et qu'on débite sans fruit et sans onction. Il ne chercha pas à éblouir les esprits par de nouvelles découvertes, ni à se faire honneur de certains approfondissements qui flattent par leur singularité, mais à réformer les cœurs et à rétablir

la foi de ses pères sur la ruine des nouveautés profanes : enfin il ne fut pas de ceux qui regardent les sciences comme un trafic honteux, et qui font de ces dons destinés à maintenir le culte du Seigneur et l'honneur de ses sacrifices l'occasion de leur gain et le prétexte de leur avarice.

Les livres saints furent sa plus chère étude ; rien ne lui paroissoit plus digne de la grandeur de l'esprit humain que l'histoire des merveilles de Dieu dans les livres de Moïse, les beautés de sa loi, les divins transports de ses prophètes, et l'onction des autres écrivains inspirés. Aussi il avoit dévoré avec tant d'ardeur ce volume sacré, et l'avoit si bien changé en sa propre substance, qu'il ne sait plus parler que ce langage dans ses écrits : les expressions de l'Écriture y sont semées à pleines mains ; elles paroissent son style naturel. Saints et pieux monuments de son amour pour les Écritures, fruits précieux de ses lumières et de sa piété, vous êtes encore entre nos mains, et c'est assez pour son éloge.

Mais la lecture des divines Écritures, qui faisoit autrefois les plus chères délices des premiers fidèles, cède aujourd'hui, parmi les chrétiens, à des ouvrages de mensonge et de péché, pernicieux à l'esprit, qu'ils remplissent de mille images profanes, et funestes au cœur, où ils jettent des semences de crime, qui toujours dans leur temps

produisent des fruits de mort. Hélas! ne portons-nous pas déjà dans notre fonds des dispositions assez favorables à l'iniquité, sans y en ajouter d'étrangères? Ce levain de corruption qui croît avec notre cœur ne suffit-il pas pour exercer notre innocence, sans aider sa malignité? et faut-il le secours de l'art à des passions sur lesquelles nous ne naissons que trop instruits?

Ce fut cette science des livres saints qui rendit Bernard si redoutable aux ennemis de l'Église. La chaire de Pierre étoit devenue la proie d'un usurpateur; Dagon avoit pris la place de l'arche; un intrus plein de fiel et d'artifice paroissoit dans le sanctuaire et y recevoit les hommages du peuple de Dieu; la foi des églises suspendue par le spectacle nouveau de deux pontifes dont chacun prétendoit être l'oint du Seigneur, attendoit comme autrefois que Dieu lui-même fît connoître celui qu'il avoit élu; on ne savoit plus s'il falloit aller adorer à Jérusalem, ou sur la montagne de Garizim; Pierre de Léon jouissoit à Rome du fruit de son iniquité; et, environné de ses adorateurs, cet homme de péché étoit assis dans le temple de Dieu, tandis que le véritable pontife Innocent II, chassé de son siége, et errant, comme l'arche d'Israël, de contrée en contrée dans un équipage peu convenable à sa dignité, étoit enfin venu aborder en France, et y avoit trouvé un asile plus hono-

rable sous la protection et la piété de nos rois : car tel a été de tout temps le destin de la France, d'ouvrir son sein aux pontifes et aux souverains détrônés, et de voir ses monarques armés contre les usurpateurs et les rebelles.

Or, mes Frères, quel est le triste état de l'Église lorsqu'elle est ainsi déchirée au dedans, et que l'étendard de la révolte et de la dissension est élevé jusque dans le sanctuaire de la paix et de l'unité! Les uns sont à Céphas, les autres à Paul, et personne à Jésus-Christ. Ses dignités sont ou le prix ou le lien de la rébellion; ses grâces, loin d'être dispensées avec majesté, sont offertes avec bassesse; ses foudres ne sont plus les peines du vice, mais les instruments de la passion; et de part et d'autre on cherche à se faire des amis, non pas avec des richesses d'iniquité, mais avec les trésors mêmes du sanctuaire.

Quel scandale plus digne du zèle et des lumières de Bernard que celui-ci? Il paroît au milieu des prélats du royaume assemblés à Étampes pour prononcer sur ce différend : il préside comme un autre Daniel à l'assemblée des vieillards : les princes, pour me servir des paroles de Job, cessent de parler devant lui, et sont attentifs à ses jugements : tous les pères du concile, respectant dans Bernard je ne sais quelle autorité qui suit une haute réputation de vertu, s'en remettent unani-

mement à sa décision; de sorte que les yeux de toute cette illustre assemblée sont tournés sur cet homme merveilleux : lui seul est l'interprète du Saint-Esprit; lui seul forme un concile entier, et toute la France reçoit de sa main Innocent II pour légitime pape. C'est toujours le Samuel de son siècle, qui, au milieu des tribus assemblées, fait expliquer le sort en faveur de celui que le Seigneur avoit oint et destiné à régir son peuple.

Que de courses en Sicile, en Italie, en Allemagne, pour éteindre les restes du schisme et rassembler les aigles autour du corps. On le vit foudroyer un prince dont le crédit fomentoit la dissension; aller à lui dans un temple, armé du corps de Jésus-Christ, et lui ordonner de la part de ce Dieu terrible qu'il tenoit entre les mains de ne plus troubler la paix de l'Église. A ce spectacle si nouveau le duc de Guyenne se trouble; toute sa fierté se change en frayeur; et, renversé comme Paul par la présence du Dieu dont la majesté se rend sensible, il devient comme lui, d'instrument de la fureur d'un faux pontife, un vase d'élection.

Mais c'étoit peu d'avoir rétabli la paix au dedans de l'Église; il falloit, comme Moïse, après avoir assuré contre les murmurateurs le souverain sacerdoce à Aaron, mettre le peuple de Dieu à couvert des séductions de Balaam. Les conciles de Sens et de Reims admirèrent la fécondité de ses lumières

et la force de son génie, et le virent défendre glorieusement l'antiquité et la simplicité de la foi contre les raffinements dangereux d'un évêque de Poitiers, et les nouveautés profanes d'Abeilard.

Cet homme, enflé d'une vaine science et pourvu de ces talents naturels propres à séduire les esprits et à donner au mensonge tout l'air de la vérité, éloquent, poli, artificieux dans ses discours, vain de mille connoissances singulières, avoit entrepris de rendre les mystères de la foi palpables à la raison humaine, et, au lieu de cette lampe qui luit dans un lieu ténébreux, y introduire une lumière qui ne paroîtra que lorsque nous serons transformés de clarté en clarté. Déjà les fidèles, attirés par les charmes de son éloquence et par l'ascendant de la nouveauté, toujours inévitable en matière de religion, sur l'esprit des peuples, commençoient à franchir les bornes saintes que nos anciens avoient si sagement posées. Ce mystère d'iniquité n'opéroit presque plus en secret, et Abeilard, fier de son succès, défioit hautement le peuple de Dieu, comme ce géant des Philistins, de lui opposer un ennemi digne de lui : mais l'insolence de cet hérésiarque préparoit à Bernard une nouvelle gloire. Tous deux se rendent au concile de Sens : et là, devant les pontifes du Seigneur, la science qui enfle cède à la simplicité qui édifie; les paroles artificieuses de la sagesse humaine, à la vertu de

la croix et de l'Esprit; et le philosophe le plus orgueilleux de son temps, à un scribe instruit dans le royaume des cieux.

Sorti de cette victoire, il vole à Toulouse, où Henri, moine apostat, prêchoit une nouvelle doctrine, et, s'élevant contre l'institution sainte des sacrements et les traditions de l'Église, préparoit déjà les voies à la naissance de ces monstres que l'erreur enfanta le siècle passé, et qu'un monarque toujours heureux a étouffés le premier dans un royaume qui, le premier presque, les avoit vus naître. Mais arrêtons-nous : un éloge n'est pas une histoire, et tout n'y sauroit entrer.

Et d'ailleurs, mes Frères, ce n'est pas là ce que la vie de notre saint nous offre de plus instructif. Ces circonstances éclatantes embellissent à la vérité la vie du saint que l'on loue, mais ne proposent rien à imiter aux pécheurs devant qui l'on parle : elles exposent de grands traits, mais elles n'offrent point d'exemples; l'humilité de Bernard au milieu de toute sa gloire est un endroit bien plus propre à nous toucher. Hélas! une fragile réputation où l'erreur des hommes a plus de part que nos bonnes qualités, nous grossit si fort à nous-mêmes notre propre idée; et, arrivé au plus haut point de gloire où la France ait jamais vu un particulier, Bernard a toujours les yeux attachés sur ses misères, et ne les en détourne

jamais pour voir ce qui brille autour de lui, et rencontrer les regards des hommes attentifs à l'admirer.

Tantôt il se refuse à des églises illustres qui l'ont choisi pour pasteur, et regarde le trône épiscopal comme une espèce de buisson sacré, dont il ne lui est pas permis d'approcher. Tantôt revêtu par les papes du caractère de légat universel dans le monde chrétien, et ne voyant plus par ce nouveau titre que le souverain pontife au-dessus de lui, il fait aux évêques un hommage respectueux de sa dignité, n'agit que sous leurs ordres, refuse de se soustraire à cette puissance établie de Dieu, et ne souffre même pas que les siens sortent de la loi commune et acceptent des prérogatives et des exemptions, qui sont à la vérité utiles dans leur établissement et saintes dans leur fin, mais qui ne laissent pas d'être de ces remèdes presque aussi fâcheux que les maux, et dont le besoin est toujours une suite de la tiédeur et du relâchement de l'Église, parce qu'il marque ou l'abus de la puissance dans le pasteur, ou l'amour de l'indépendance dans les ministres subalternes.

Tantôt honoré à Clairvaux de la visite d'un souverain pontife suivi d'une cour magnifique et nombreuse, il paroît à la tête de ses religieux, tous les yeux baissés, gardant un profond silence, et laissant paroître sur leur visage, au milieu d'une

solennité si extraordinaire, un air de pénitence et de recueillement dont le spectacle attendrit le pontife; et le saint abbé, conservant un maintien tranquille et calme, et paroissant presque insensible à un honneur si nouveau, rappelle le souvenir de ce prophète d'Israël qui, visité dans sa retraite par Naaman, prince environné d'éclat et de magnificence, peu touché de cette nouveauté, ne daigna pas le regarder, et, occupé des malheurs d'Israël et du soin d'apaiser la colère de Dieu irrité sur son peuple, ne parut presque faire aucune attention au rang de ce prince et à l'éclat qui l'environnoit.

Tantôt enfin, ne conversant avec les hommes que pour fixer leur conversation dans le ciel, il se plaint sans cesse à soi-même et à ses amis de la dissipation de sa vie, et regarde les services qu'il rend au public comme des prévarications à ses devoirs particuliers. Je ne vis plus, disoit-il, ni en ecclésiastique ni en laïque; car il y a long-temps que je ne fais plus la vie de religieux dont je porte l'habit : que suis-je donc? je ne suis plus que comme le prodige et le monstre de mon siècle. Aussi combien de fois touché de ce que les rois de la terre venoient le consulter dans son désert et troubler le repos sacré de son tombeau, leur répondoit-il comme Samuel à Saül : Eh! pourquoi voulez-vous ressusciter pour le siècle un homme enseveli dans

la région des morts : *Quare inquietasti me ut suscitarer?* [1]

Voilà, mes Frères, les sentiments de crainte et d'humilité qui toujours ont accompagné les actions les plus héroïques des saints. La charité a comme l'amour-propre ses pieuses erreurs et ses innocentes séductions. La grâce et la cupidité nous déguisent presque également à nous-mêmes; et comme la plupart de nos vices ne sont en sûreté que par les fausses idées que nous nous en formons, souvent les vertus des saints n'ont été à couvert que sous les images trompeuses sous lesquelles ils se les sont représentées.

Ainsi la vie du siècle, les dangers des conversations et des commerces, les divertissements criminels des spectacles, le vide et l'inutilité de nos œuvres, cette révolution éternelle de nouveaux plaisirs, tout cela, vous ne le regardez que comme des amusements innocents et des délassements inévitables à la foiblesse humaine; et les travaux de la charité, les œuvres extérieures de miséricorde ne sont aux yeux des saints qui s'y trouvent appelés que des agitations périlleuses au recueillement de l'âme, et des obstacles aux secrètes consolations de la grâce. Ainsi Bernard se méconnoît jusqu'à croire sa vie monstrueuse, parce que les besoins de l'Église et la vocation du ciel l'engagent

[1] 1. Reg. 28. 15

à des emplois tumultueux peu compatibles avec le silence et la retraite d'un solitaire; et tous les jours, ô mon Dieu, vos ministres s'abusent jusqu'à trouver dans une vie toute séculière et des mœurs profanes la sainteté de leur état et les obligations redoutables du sacerdoce: hélas! on traite presque de foiblesse dans vos saints les erreurs de leur humilité; et des erreurs de nos passions, nous en faisons un mérite même à notre prudence. Rompez, Seigneur, ce charme funeste, et éclairez les yeux de nos cœurs, afin que, ne nous égarant plus dans nos voies, nous suivions les routes que vos saints nous ont frayées, et arrivions comme eux à l'heureuse éternité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE JOUR DE SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE.

An nescitis quoniam sancti de hoc mundo judicabunt?

Ne savez-vous pas que les saints doivent un jour juger le monde? 1. Cor. 6. 2.

Si la loi de Dieu toute seule devoit un jour juger le monde, mes Frères, le monde pourroit opposer à sa condamnation les obstacles presque insurmontables que chacun de nous trouve dans son état à la pratique des devoirs qui nous sont prescrits : il pourroit accuser la loi d'injustice, sur ce qu'elle exige de nous mille choses qu'il n'est pas possible d'allier avec les situations diverses où la naissance, la fortune, et les grandes places nous engagent; et la loi de Dieu, si juste dans ses jugements et dans ses préceptes, ne seroit plus justifiée devant la fausse sagesse des hommes. Aussi

l'Apôtre nous avertit que les justes de tous les états paroîtront alors à côté de Jésus-Christ; qu'ils seront les défenseurs de sa loi contre toutes les vaines excuses des pécheurs, et que leur exemple jugera le monde qui n'a pas voulu les imiter.

Mais ce droit de juger le monde ne leur conviendra pas à tous également. Ce n'est pas assez, ce semble, de l'avoir méprisé et foulé aux pieds pour être en droit de condamner ceux qui l'aiment : il faut l'avoir vaincu avec tout ce qu'il a d'éclat, de pompe, de magnificence de plaisirs, et résisté à tous ses périls, pour pouvoir confondre toutes ses excuses.

Ainsi juge par avance le monde le saint roi que la France aima autrefois comme son père, et qu'elle honore aujourd'hui comme son protecteur. Le monde ne sauroit opposer d'illusion aux devoirs de la loi que ce grand exemple ne confonde : tout prétexte contre la vertu trouve ici sa condamnation; les vaines raisons du rang, de la naissance, des places, disparoissent, et n'oseroient plus être alléguées; et le monde, forcé de respecter la sainteté, n'a plus rien à nous dire pour colorer ses déréglements, ou pour justifier ses usages.

En effet, mes Frères, deux erreurs règnent dans le monde contre la véritable piété. Premièrement on la regarde comme incompatible avec ces qualités brillantes et héroïques qui donnent de la ré-

putation parmi les hommes, et nous rendent dignes de remplir avec éclat les plus grandes places. Secondement, on regarde un grand rang et une place éminente comme un privilége qui adoucit à notre égard toutes les pratiques pénibles de la piété. C'est-à-dire, on se figure presque la piété comme une foiblesse ou qui déshonore les grands, ou qui rend incapable des grandes places; première erreur : on croit que l'élévation permet un genre de vertu plus commode et plus autorisée à jouir de tous les plaisirs et à suivre tous les usages que le monde approuve et que la loi de Dieu condamne; seconde erreur.

Or, le saint roi dont nous allons aujourd'hui proposer plutôt les exemples que louer les vertus, condamne le monde sur ces deux erreurs. Premièrement, il trouva dans la piété la source de toutes ces qualités héroïques qui le rendirent le plus grand roi de son siècle : secondement, il trouva dans sa qualité de roi de nouveaux engagements pour s'animer aux devoirs les plus austères de la piété. C'est-à-dire, il fut un grand roi devant les hommes, parce qu'il fut un roi saint aux yeux de Dieu : il crut qu'il devoit être d'autant plus saint aux yeux de Dieu, qu'il étoit plus grand devant les hommes. La sainteté en fit un grand roi, la royauté le rendit un grand saint. C'est ainsi, ô mon Dieu, que ce prince selon votre

cœur devient un accusateur qui nous confond : faites-en un modèle qui nous console et qui nous anime; et ne permettez pas qu'un si grand exemple domestique, que la religion nous propose avec tant de solennité pour nous instruire, n'ait presque plus d'autre utilité pour nous que de nous rendre plus inexcusables.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est que trop vrai, mes Frères, que le monde, toujours injuste estimateur de la piété, la regarde comme le partage des âmes foibles et bornées. On attache aux sentiments tendres de la foi je ne sais quoi qui annonce ou de la pusillanimité dans le cœur, ou de la médiocrité dans la raison : l'innocence des mœurs ne devient un mérite que pour ceux qu'un caractère borné rend incapables des plus grandes choses : le héros et le saint paroissent des personnages incompatibles; et il semble que les hommes ne peuvent être grands que par les passions mêmes qui les avilissent. Cependant, mes Frères, rien n'est plus grand pour l'homme que de vivre selon Dieu : la piété est l'effort le plus héroïque du cœur, et l'usage le plus noble et le plus sensé de la raison : une âme exercée à la vie de la foi, ne connoît plus d'entreprise au-dessus d'elle; et le juste a la réalité de toutes

les grandes vertus dont le héros mondain n'a souvent que la réputation et l'image.

C'est pour convaincre le monde d'une vérité si honorable à la foi que le Seigneur donna autrefois à la France le saint roi dont la mémoire, si précieuse à tous les Français, nous assemble tous les ans en ce lieu de religion. Les instructions et les exemples d'une mère sainte tournèrent ses premiers penchants à la vertu : au milieu des soins d'une régence difficile, la reine Blanche n'en connut pas de plus important que l'éducation du jeune roi. Persuadée qu'en formant les mœurs du souverain elle formoit, pour ainsi dire, les mœurs publiques, et que le bonheur de la monarchie étoit attaché au caractère de celui que Dieu avoit destiné à la gouverner, elle n'oublia rien pour jeter dans son âme ces premières semences de magnanimité et de vertu qui produisirent dans la suite des fruits si saints et si éclatants. Peu contente d'avoir assemblé auprès de lui tout ce que la France avoit de plus pieux et de plus habile, elle-même voulut avoir la principale part à ce grand ouvrage. Mêlant sans cesse les leçons de la foi à celles de la royauté; tantôt formant le chrétien, tantôt instruisant le prince, elle lui apprit à ne jamais séparer ces deux devoirs, et à regarder comme opposé aux véritables intérêts de sa gloire et de sa couronne tout ce qui seroit contraire à la loi de Dieu.

Des attentions si religieuses trouvèrent des censeurs dans le monde (car il faut s'attendre à ses censures quand on ne veut pas suivre ses exemples). On publia que la jeunesse des rois devoit avoir de plus nobles amusements que des pratiques journalières de piété; que, sous prétexte de préserver son innocence, on amollissoit son courage; qu'il falloit laisser plus de carrière à des penchants qui dans la suite, ne trouvant plus de frein dans l'autorité souveraine, iroient d'autant plus loin qu'on auroit plus voulu les contraindre; et qu'enfin une vertu si rigoureuse et si exacte pouvoit former de bons solitaires, mais qu'elle n'avoit jamais formé de grands princes.

Le langage du monde ne change point, mes Frères, vous le voyez; ainsi justifie-t-on tous les jours les abus des éducations profanes. Ce n'est pas qu'on ne recommande à ceux qui y président d'imprimer de bonne heure aux enfants qu'on leur confie les maximes de la vertu et de la sagesse; mais ce sont les seules impressions qu'on craint toujours qui ne soient poussées trop loin. L'amour de la gloire, le désir de parvenir, l'art de plaire sont les plus sérieuses et les plus importantes leçons qui cultivent la jeunesse de ceux que leur naissance destine à de grandes places; on aime à voir briller dans cet âge tendre les premières lueurs de toutes ces dangereuses passions :

les ébauches naissantes des grands vices, on les appelle de grandes espérances. On regarde les inclinations heureuses et tranquilles d'un naturel tourné à la vertu comme des présages moins favorables; on craint tout d'une enfance moins docile aux leçons de la vanité; on y réveille par mille artifices les passions que la nature même sembloit avoir assoupies; et souvent Dieu permet que ces impressions étrangères prévalent, et que ceux pour qui on avoit craint un excès de sagesse et de vertu deviennent trop licencieux pour le monde même.

La mère pieuse de Louis n'écouta les censures du monde sur l'éducation du jeune roi que pour se féliciter de les avoir méritées : on est sûr d'être dans la bonne voie, dès qu'on a choisi celle que le monde condamne. Aussi, instruit de bonne heure dans la foi et dans la piété, Louis porta sur le trône, outre l'innocence du premier âge, la grâce de l'onction sainte qui venoit de le marquer du caractère auguste de la royauté, et l'établir successeur du grand Clovis. Un règne commencé avec cette grâce qui consacre les rois et les fait régner saintement ne pouvoit qu'être saint et glorieux. C'est la manière d'entrer dans les dignités qui d'ordinaire en sanctifie ou en dérègle l'usage : Dieu préside toujours au règne des souverains que sa grâce elle-même a placés sur le trône : il devient

alors lui-même le protecteur du roi et du peuple; et s'il permet des événements fâcheux, il en sait tirer de nouveaux avantages et pour le souverain et pour les sujets. Ainsi ne croyez pas que la piété du saint roi aille diminuer quelque chose de la gloire de son règne. Un roi n'est établi de Dieu sur les peuples que pour les défendre et les protéger dans la guerre, ou pour les rendre heureux durant la paix : c'est par-là que les rois vantés dans l'histoire ont mérité que la postérité les démêlât de la foule de leurs ancêtres. Or, jamais l'amour de la gloire ne poussa si loin dans les autres princes les vertus pacifiques et militaires que la foi dans le saint roi dont nous honorons la mémoire. Persuadé que le trône n'étoit pas le siége de la mollesse, de l'orgueil et de la volupté, mais un tribunal de justice, de religion et de vigilance, il regarda son royaume comme sa famille, et comprit qu'il n'étoit souverain de ses sujets que pour en être le père.

Et ici, mes Frères, représentez-vous le détail immense des soins de la royauté, et un prince qui veut suffire à tous, et à qui tous peuvent à peine suffire : abolissant les abus, rétablissant la décence et l'autorité des lois, tirant les dignités publiques de l'avilissement où les choix injustes les avoient laissées; ne laissant jamais les talents et le mérite ou inutiles ou malheureux; jaloux des

droits de sa couronne, plus jaloux encore des intérêts de Dieu; soutenant la majesté et les prérogatives du trône sans rien perdre de l'amour de ses peuples; toujours prêt à écouter les plaintes ou à consoler les misères; voulant être instruit de tout pour remédier à tout; ne cherchant pas dans un abord inaccessible le secret d'ignorer les maux publics de peur d'être obligé de les soulager; convaincu que l'affliction est un titre qui donne droit d'aborder un bon prince, et qu'il n'est point de malheureux dont les plaintes ne méritent du moins d'être écoutées; en un mot, cher à son peuple par sa bonté, redoutable au vice par son équité, précieux à l'Église par sa religion, et persuadé que la souveraineté n'est plus qu'une tyrannie dès qu'elle n'est utile qu'à celui qui règne, dès que les peuples ne vivent que pour le prince, et que le prince ne vit que pour lui seul. Maximes saintes, soyez à jamais gravées autour du diadème et dans le cœur de ses augustes descendants!

En effet, mes Frères, la bonté est la première vertu des rois. C'est elle, dit un grand roi lui-même,[1] qui est la force et le soutien de leur trône : ils ne sont puissants que pour être bienfaisants; ils ne règnent proprement qu'autant qu'ils sont aimés : c'est la naissance qui leur donne les royaumes; mais c'est l'amour qui leur forme des sujets.

[1] Prov. 20. 28.

Élevé dans ces maximes, et d'ailleurs ayant appris dans l'Évangile que les rois des nations ne cherchent qu'à dominer sur leurs peuples, mais que les rois chrétiens ne doivent s'appliquer qu'à les rendre heureux, ce fut là aussi la principale occupation de Louis. Sous les règnes précédents et durant les troubles inséparables d'une longue minorité, la France presque épuisée avoit éprouvé ces temps difficiles où le salut des peuples rend la dureté des charges publiques nécessaire, et où, pour les défendre, il faut presque les accabler. Le saint roi leur rendit avec la tranquillité la joie et l'abondance; les familles virent renaître ces siècles heureux qu'elles avoient tant regrettés; les villes reprirent leur premier éclat; les arts, facilités par les largesses du prince, attirèrent chez nous les richesses des étrangers; le royaume, déjà si abondant de son propre fonds, se vit encore enrichi de l'abondance de nos voisins. Les Français vivoient heureux; et, sous un si bon roi, tout ce qu'ils pouvoient souhaiter à leurs enfants, c'étoit un successeur qui lui fût semblable.

Mais peu content d'être attentif aux besoins des particuliers, Louis redoubla son attention pour remédier aux misères publiques, et même pour les prévenir. C'est le privilége et en même temps le devoir des grands de préparer non-seulement à leur siècle, mais aux siècles à venir, des secours

publics aux misères publiques : notre saint roi connut ce devoir, et jamais prince ne fit plus d'usage d'un si heureux privilége. Que de maisons saintes dotées ! que de lieux de miséricorde élevés par ses libéralités ! que d'établissements utiles entrepris par ses soins ! il n'est point de genre de misère à laquelle ce pieux roi n'ait laissé pour tous les âges suivants une ressource publique. Ville heureuse qui le vîtes autrefois régner, au milieu de vos murs s'élèvent encore et subsisteront toujours des édifices sacrés, les fruits immortels de sa charité et de son amour pour son peuple. Mais l'enceinte de cette capitale ne renferma pas tous les soins bienfaisants de sa magnificence et de sa piété. Obligé souvent de visiter ses provinces et de se montrer à ses sujets les plus éloignés, il laissa partout des monuments durables de sa miséricorde et de sa bonté ; et encore aujourd'hui on ne marque ses voyages dans les divers endroits du royaume que comme autrefois les Juifs marquoient ceux des patriarches dans la Palestine, c'est-à-dire par les lieux de religion qu'il éleva à la gloire du Dieu de ses pères. Ses trésors pouvoient à peine suffire à ses pieuses largesses ; et comme on lui remontroit, dit l'ancien historien de sa vie, que ces dons excessifs épuisoient l'épargne, et pouvoient nuire à des besoins plus pressants : Il vaut mieux l'épuiser, répondoit-il, pour soulager les pauvres

dont je suis le père, et que Dieu m'ordonne de secourir, que pour fournir à des profusions et à de vaines magnificences que la royauté semble permettre, mais que la loi de Dieu me défend. Aussi il prenoit même sur ses propres besoins les fonds destinés aux malheureux; et tout roi qu'il étoit, il se croyoit les dépenses les moins superflues interdites tandis qu'il lui restoit encore des misères à soulager.

Quel exemple, ô mon Dieu! pour confondre un jour les excuses barbares que le rang et la naissance opposent au devoir de la miséricorde! Eh! quoi, mes Frères, tandis que la magnificence et les plaisirs publics de cette ville superbe y attirent de toutes parts les étrangers; que la pompe lascive des théâtres et des spectacles surpasse presque celle des siècles païens; que l'orgueil des édifices et l'excès bizarre des ameublements n'a plus de bornes; que la fureur du jeu a eu besoin même du frein de l'autorité souveraine; que le luxe, croissant tous les jours, commence à devenir un usage onéreux et insoutenable au monde même qui l'a inventé; que c'est d'ici qu'il se répand dans toute l'Europe, et que nos voisins viennent en chercher chez nous le modèle: en un mot, tandis qu'il n'est point de profusion dont cette ville somptueuse ne donne l'exemple aux autres peuples, les misères publiques y seront négligées? les maisons com-

munes de miséricorde que les villes païennes elles-mêmes entretenoient avec tant de soin et de magnificence, tomberoient faute de secours au milieu de la nôtre? les pauvres manqueroient de ressource publique et particulière? le zèle des gens de bien ne seroit plus secondé? les œuvres les plus utiles seroient délaissées? et les larmes de tant d'infortunés qui y venoient chercher un asile l'y chercheront en vain, et ne trouveront plus de main charitable qui les essuie? Dieu vous jugera, mes Frères, et devant son tribunal terrible vos richesses s'élèveront contre vous, et se plaindront que vous les avez fait servir à la vanité et à la volupté; elles qui étoient destinées à glorifier, par des usages miséricordieux, le souverain dispensateur qui vous les avoit confiées.

Ainsi la piété et l'humanité du saint roi faisoient la félicité de son peuple. Accessible à tous, il ne disputoit pas même au dernier de ses sujets le plaisir de voir son souverain; leur montrant toujours un visage riant; tempérant par l'affabilité la majesté du trône; jetant comme Moïse un voile de douceur et de tempérament sur l'éclat de sa personne et de sa dignité, pour rassurer les regards de ceux qui l'approchoient; et se dépouillant si fort de tout le faste qui environne la grandeur, qu'en l'abordant on ne s'apercevoit presque qu'il étoit le maître que lorsqu'il accordoit des

grâces. L'affabilité et l'humanité seroient les vertus naturelles des grands, s'ils se souvenoient qu'ils sont les pères de leurs peuples : le dédain et la fierté, loin d'être les prérogatives de leur rang, en sont l'abus et l'opprobre, et ils ne méritent plus d'être maîtres de leurs sujets, dès qu'ils oublient qu'ils en sont les pères : cette leçon regarde tous ceux que leurs dignités établissent sur les peuples. Hélas! souvent on laisse à l'autorité un front si sévère et un abord si difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur la nécessité d'aborder celui duquel ils en attendent la délivrance. Cependant les places qui nous élèvent sur les peuples ne sont établies que pour eux : ce sont les besoins publics qui ont formé les dignités publiques; et si l'autorité doit être un joug accablant, elle doit l'être pour ceux qui l'exercent et qui en sont revêtus, et non pour ceux qui l'implorent et qui viennent y chercher un asile.

Il est vrai que la bonté toute seule seroit dangereuse dans les soins publics, si elle n'étoit tempérée par une juste sévérité; et que comme les princes portent le sceptre pour marquer qu'ils sont les pasteurs de leurs peuples et qu'ils doivent pourvoir à leurs besoins, ils portent aussi le glaive pour se souvenir qu'ils sont établis pour en corriger ou punir les abus : c'est ce que le saint roi n'ignora pas. Les dissensions civiles, la foi-

blesse des règnes précédents, l'ignorance même et la corruption de ces temps malheureux avoient confondu dans le royaume la majesté des lois avec la licence des usages. Au milieu même de la capitale, et sous les yeux du prince, étoient revêtus de l'autorité publique des hommes corrompus qui abusoient des lois, et auprès desquels l'indigence étoit le seul crime auquel on ne faisoit point de grâce. Sous de tels censeurs des désordres publics, vous comprenez assez quelle devoit être dans ce siècle infortuné la discipline des mœurs. Il s'étoit répandu dans toutes nos villes une foule d'histrions qui, sur des théâtres impurs, corrompoient les peuples, et qui, mêlant même les mystères saints de la religion dans leurs fades et indécents spectacles, débitoient avec impudence des obscénités que ce mélange impie et ridicule rendoit encore plus sacriléges, mais dont la grossièreté de ces temps ne permettoit pas alors de sentir toute l'infamie et toute l'impiété. De ces écoles publiques de lubricité naissoit, comme il arrive toujours, un débordement de vices; et la France, plus civilisée depuis qu'elle avoit embrassé la foi chrétienne, avoit, ce semble, repris par cette effrénée licence, la barbarie de ses ancêtres. A de si grands maux le saint roi crut qu'il falloit appliquer de grands remèdes. Il commença par établir ces règlements utiles

qui font tant d'honneur encore aujourd'hui à la jurisprudence du royaume : des personnages intègres et éclairés furent choisis pour présider à ses côtés à la justice et aux jugements. Des hommes nouveaux élevés sur les ruines des peuples et peu capables d'être touchés des misères publiques, dont ils avoient été eux-mêmes les auteurs, ne parurent plus assis parmi les anciens d'Israël : le bien et la faveur n'élevèrent plus à des charges où il ne faut que de la lumière, du désintéressement et de l'équité : on chercha dans tout le royaume des hommes de ce caractère ; et souvent le mérite, appelé des lieux les plus éloignés et de la situation la plus obscure, venoit remplir le premier tribunal de la ville capitale. Le don le plus précieux que les rois puissent faire à leurs peuples, c'est de ne confier leur autorité qu'à des hommes qui n'en usent que pour les peuples eux-mêmes.

Ainsi se rétablissoit tous les jours la majesté des lois et la bienséance des mœurs publiques. On vit bientôt la source des désordres publics arrêtée, les lieux de honte et d'ignominie proscrits, les théâtres impurs renversés, les spectacles, dont nous avons tant de peine aujourd'hui à vous faire comprendre le danger par toutes les règles de la foi, interdits comme des crimes par les lois mêmes de l'état; et les comédiens, que le monde du plus

haut rang ne rougit pas aujourd'hui d'honorer de sa familiarité, et auxquels des parents chrétiens osent même confier le soin d'instruire leurs enfants de tous les arts propres à plaire, déclarés infâmes et bannis du royaume comme des corrupteurs publics des mœurs et de la piété.

Mais, si le saint roi purgea l'état par la sévérité de ses lois, quels furent ses soins pour rétablir la majesté du culte et la sainteté des autels! les Français, peuple fier et belliqueux, en conquérant les Gaules, y avoient porté avec eux une espèce de barbarie et de férocité inséparables d'une nation dont la guerre avoit été jusque-là la seule occupation, et que la foi qu'elle embrassa depuis n'avoit pas encore adoucie : nos premiers rois mêmes conservèrent long-temps ce reste de férocité, et leurs règnes furent presque toujours souillés de sang et de carnage. La religion, qui monta sur le trône avec le grand Clovis, y fit monter avec elle plus de clémence et d'humanité; mais l'esprit bouillant de la nation ne changea pas sitôt : et quoique l'Église de France, toujours célèbre par ses lumières et par sa piété, ne fût pas dépourvue alors de saints pasteurs, la plupart de ceux que nos rois élevoient à ces dignités saintes, en quittant l'habit du siècle, n'en quittoient pas les mœurs et les abus; et, se trouvant, par le droit de leurs églises, seigneurs de fiefs

considérables et d'un grand nombre de vassaux, on les voyoit souvent plus occupés à faire la guerre à leurs voisins qu'à instruire et édifier leurs peuples. De là l'ignorance, le relâchement, l'oubli des règles, le mépris de la discipline n'avoient pas manqué de passer des premiers pasteurs dans tout le reste du clergé : et quoique, sous les règnes précédents, les évêques souvent assemblés n'eussent rien oublié pour remédier à ce scandale par des règlements utiles qui sont encore aujourd'hui un des plus précieux monuments de l'Église de France, néanmoins la plaie n'étoit pas encore tout-à-fait fermée quand le saint roi monta sur le trône.

Aussi, persuadé que sa puissance, qui venoit de Dieu, ne lui avoit été donnée que pour faire régner Dieu sur son peuple ; que les rois n'étoient établis que pour protéger et agrandir le royaume de Jésus-Christ sur la terre ; et que les Césars, comme le disoit autrefois Tertullien, ne naissoient que pour les fidèles : les intérêts de la religion devinrent un de ses soins les plus chers et les plus pressants. Il comprit d'abord que la première source des maux de l'Église est toujours dans l'incapacité ou le déréglement de ceux qui en remplissent les premières places ; que sous des pasteurs ignorants ou mondains la doctrine s'affoiblit, et le culte peu à peu dégénère ; et que l'arche

sainte ne tarde pas de tomber dans l'avilissement, et de devenir même la risée des Philistins, dès que les enfants d'Héli en sont établis les principaux dépositaires. Le saint roi commença donc à rétablir la sainteté et la majesté du sanctuaire, en élevant aux premières dignités des ministres fidèles. La naissance, la brigue, la faveur, ne donnèrent plus des guides aux peuples et des pasteurs aux églises : la dispensation des honneurs sacrés ne fut plus une intrigue de cour, mais une affaire de religion : les services rendus à l'état ne furent plus payés des revenus et des honneurs du sanctuaire : un ministère de paix et de douceur ne fut plus le prix du sang et la récompense des victoires. On n'eut égard aux sollicitations que pour exclure ceux qui étoient assez téméraires pour solliciter et s'appeler eux-mêmes : on tira de l'obscurité des cloîtres ce que ces pieux asiles, si fertiles alors en grands hommes, avoient de plus saint et de plus éclairé: on élevoit ceux qui avoient su se cacher; et, pour être digne des premières places, il falloit avoir eu le courage de les refuser. O mon Dieu! renouvelez cet esprit primitif dans le relâchement de nos siècles! Secondez les saintes intentions d'un monarque religieux; et au milieu des cupidités humaines dont le trône est toujours environné, cachées même souvent sous les apparences de la vertu, éclairez ses yeux si

favorables à la piété! Montrez-lui vous-même ceux que vous avez choisis, et continuez à protéger votre Église en conservant un prince qui, sur les traces de son saint prédécesseur, regarde comme la fonction la plus importante de sa couronne de donner aux peuples de saints pasteurs, et à l'Église des ministres fidèles.

Mais ce ne fut pas assez même pour saint Louis d'élever des hommes pieux et habiles aux honneurs sacrés; il les honora de sa familiarité. Ce que son siècle avoit alors de plus illustre en doctrine ou en sainteté venoit, presque tous les jours, ou le délasser des soins de la royauté par des discours de salut, ou les partager avec lui par des conseils utiles. Thomas, Bonaventure, Robert Sorbon, ces hommes si célèbres et si saints, parurent souvent assis à sa table : et en honorant ainsi la science et la piété, non-seulement il montroit que la familiarité des bons princes devroit être la récompense du mérite et de la vertu, mais encore que la royauté elle-même ne fournit pas de plaisirs plus vifs et plus purs que ceux qui se goûtent avec des amis saints et fidèles. Et c'est ainsi que dès lors on commençoit à voir ce que nous voyons aujourd'hui sous un règne encore plus florissant, c'est-à-dire le palais du prince devenu l'asile des sciences et des lettres; les savants assemblés autour du trône y faire tous les jours de

nouveaux progrès dans la connoissance de la nature, y polir les mœurs et le langage, renouveler l'éloquence des bons siècles, éclairer ce que l'antiquité a de plus obscur et de plus curieux; et par-là la France devenue l'école publique de toute l'Europe, et les hommes doctes s'y multiplier autant par le génie heureux de la nation que par les largesses du souverain, qui ne laisse jamais sans récompense les talents et le mérite.

Un règne accompagné de tant de sagesse et de justice fut bientôt proposé comme le modèle de tous les règnes, et rendit le saint roi l'admiration de toutes les cours de l'Europe. Nos voisins, de tout temps jaloux de la grandeur et de la gloire de la monarchie, la voyoient prospérer sans envie sous un monarque dont ils étoient forcés d'admirer la prudence et la vertu : ils cherchoient plus à étudier et imiter la sagesse de son gouvernement et le bonheur de son règne qu'à venir le troubler. On les voyoit même venir mettre au pied de son trône leurs dissensions et leurs querelles; s'en remettre à sa décision seule de tous leurs intérêts; et malgré les raisons d'état qui sembloient nous rendre leurs querelles utiles, ils trouvoient toujours en lui un juge équitable et désintéressé qui régloit leurs différends, qui assoupissoit leurs animosités, et qui, en les réunissant, ne faisoit que réunir en sa faveur leur admiration et leurs

hommages. Non, mes Frères, c'est déshonorer la foi des chrétiens et blasphémer contre elle d'oser soutenir que les maximes de l'Évangile ne s'accordent guère avec celles du gouvernement. La religion, qui établit les rois, seule conserve et soutient les royaumes : la prudence de la croix fait régner encore plus sûrement que la fausse prudence de la chair : l'ambition et la mauvaise foi ont renversé beaucoup de trônes; mais la justice et la piété les ont toujours affermis.

La source de cette illusion, c'est qu'on regarde la piété comme le partage d'une âme foible et timide, et qu'on ne croit pas que les vertus militaires, qui supposent du courage, de l'ardeur, de l'élévation, puissent s'allier dans un cœur avec la tendresse de la charité, la paix et la douceur de l'innocence; comme s'il falloit être vicieux pour être vaillant, au lieu que la valeur la plus sûre est celle qui prend sa source dans la vertu. Aussi le héros, dans notre pieux monarque, ne fut pas moindre que le saint. A la tête des armées, ce n'étoit plus ce roi pacifique, accessible à ses sujets, assis sous le bois de Vincennes avec une affabilité que la simplicité du lieu rendoit encore plus respectable, réglant les intérêts des familles, réconciliant les pères avec les enfants, démêlant les passions de l'équité, assurant les droits de la veuve et de l'orphelin, paroissant plutôt un père au mi-

lieu de sa famille qu'un roi à la tête de ses sujets, entrant dans des détails dont des subalternes se seroient crus déshonorés, et ne trouvant indigne d'un prince et indécent à la majesté des rois que d'ignorer les besoins de leurs peuples.

Ce n'étoit plus, dis-je, ce roi pacifique et clément : c'étoit un héros toujours plus intrépide à mesure que le péril augmentoit; plus magnanime dans la défaite que dans la victoire, terrible à ses ennemis, lors même qu'il étoit leur captif. Élevé sur un trône que les troubles de la minorité avoient affoibli, avec quelle valeur en rétablit-il la gloire et la majesté! Les grands, sous prétexte de mécontentement contre la régente, avoient pris les armes contre leur roi : un prince de son sang, à la tête des rebelles, entraînoit tout dans son parti; et déjà la plupart des provinces, gouvernées alors par de petits souverains, ne vouloient plus reconnoître le maître commun. Le jeune Louis, au milieu de ces troubles si dangereux à une autorité naissante, assemble des troupes, poursuit les rebelles, prend les villes, ramène les provinces au devoir. Le prince chef de la révolte demande la paix; les grands suivent son exemple : obligés de venir implorer la clémence du vainqueur, ils sont surpris de retrouver un père; et le voyant partout plus grand ou que le danger ou que la victoire, ils s'applaudissent

d'un malheur qui les a rendus à un si bon maître, et qui leur a fait connoître un si grand roi.

En subjuguant ainsi les ennemis domestiques, notre pieux héros s'exerçoit à combattre un jour les ennemis de la foi. Il voyoit avec douleur les armes des princes chrétiens employées à s'exterminer les uns les autres, et leurs tristes divisions augmenter tous les jours l'insolence et les conquêtes des nations infidèles. Poussé d'un zèle saint, il sort comme un autre Abraham de sa terre et de la maison de ses pères : il s'arrache à toutes les délices du trône; et, à la tête de ses plus vaillants sujets, il vole venger la gloire de Jésus-Christ outragée par des barbares qui fouloient encore aux pieds une partie des lieux saints de la Palestine, et menaçoient d'envahir le reste que la valeur des Français venoit de conquérir depuis peu. Terre infortunée qui, arrosée du sang de Jésus-Christ, et consacrée par les mystères qui ont opéré le salut de tous les hommes, gémissez pourtant encore, malgré tous les efforts de nos pères, sous une dure servitude, pour servir sans doute de monument jusqu'à la fin à la vérité des prédictions du Sauveur et à la triste réprobation des Juifs : terre infortunée, vous rappelâtes alors, en voyant ce pieux héros armé pour la délivrance de la sainte Jérusalem, vous rappelâtes vos anciens jours de gloire et d'allégresse : vous parûtes animée d'une nou-

velle espérance; vous crûtes revoir les Josué, les Gédéon, les David à la tête de vos tribus, qui venoient briser votre joug, et vous délivrer de la servitude et de l'oppression d'un peuple incirconcis. Mais le temps de votre délivrance n'étoit pas encore arrivé : le crime de vos pères n'étoit pas encore expié, et le Seigneur ne vouloit que glorifier son serviteur en l'éprouvant, et point du tout mettre fin à vos malheurs et à votre ignominie.

Cependant tout sembloit annoncer des succès heureux : la sainteté de l'entreprise, le zèle ardent d'une nation accoutumée à vaincre, le bonheur de la première expédition conduite par le vaillant Godefroi, les prières de toute l'Église, qui donnent toujours une nouvelle force aux armées qui vont combattre pour la gloire du Seigneur; et enfin la valeur et la piété du prince à qui la religion seule avoit inspiré ce grand et pieux projet. Je dis sa valeur : car, mes Frères, qui pourroit redire ici tout ce que son courage lui fit entreprendre d'héroïque dans une guerre si fameuse par ses malheurs et par sa foi? Tantôt, arrivé au port de Damiette, impatient de venger la gloire du Seigneur, il se jette dans l'eau l'épée à la main et le bouclier pendu au cou; et devançant ses troupes à la vue de l'ennemi : Où est le Dieu de Louis? s'écrie-t-il comme un autre Théodose; rassure les siens ébranlés par la grandeur du péril, glace les ennemis

par la fierté de sa contenance, et Damiette devient la conquête de sa foi et de sa valeur. Tantôt courant partout où le péril devient plus grand; exposant à tout moment avec sa personne le salut de son armée; sourd aux remontrances des siens, se jetant dans la mêlée comme un simple soldat, il ne se souvient qu'il est roi que pour se souvenir qu'il est obligé de donner sa vie pour le salut de son peuple. Tantôt invincible même dans les fers, son courage et sa grandeur n'y perdent rien de la majesté du trône; et, tout captif qu'il est, il sait se faire rendre des hommages par des vainqueurs barbares.

Non, mes Frères (et c'est ici le fruit de cette première partie de mon discours), les grandes qualités que le monde admire ne sont héroïques que dans les saints : partout ailleurs elles sont ou des passions ou des foiblesses. La piété est la source du vrai mérite : les actions les plus brillantes des pécheurs, rapprochées de la corruption du cœur d'où elles partent, rougissent toujours de la bassesse de leur origine; il en est d'elles comme de ces nuées éclatantes qui n'ont de beau que le spectacle, mais qui se sont formées dans la plus vile boue des marais. On applaudit aux victoires d'un conquérant; mais si son cœur est corrompu, mais s'il ne craint pas le Seigneur, on peut louer ses succès, mais le héros mérite peu

de louanges, et l'on prend pour grandeur d'âme ou une férocité de naturel qui le rend intrépide, ou une ivresse de raison qui lui cache le danger, ou une bassesse d'âme qui s'expose et risque tout pour s'attirer de vains honneurs et de vains éloges. On loue la fermeté d'un homme que l'adversité ne peut abattre; mais, si le principe de sa constance n'est pas dans sa foi, dans la consolation de sa propre conscience, et dans la soumission aux ordres de Dieu qui le frappe, c'est un imposteur qui se trahit et qui nous trompe, ou un barbare qui n'a pas même assez de naturel pour s'affliger.

Soyez donc saints, mes Frères, si vous voulez être véritablement grands. La piété, que vous regardez comme une foiblesse, seule ennoblit le cœur, l'élève au-dessus des passions vulgaires, et forme seule les grandes qualités, parce qu'elle seule nous fait agir par de grands principes. C'est ainsi que saint Louis fut un grand roi devant le monde, parce qu'il fut un roi saint aux yeux de Dieu. Mais ce n'est pas assez, il crut qu'il devoit être d'autant plus saint aux yeux de Dieu qu'il étoit plus grand devant le monde; c'est ce qui me reste à vous montrer.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'est pas d'erreur plus répandue dans le monde que celle qui nous fait regarder le rang et la naissance comme des titres qui adoucissent à notre égard les obligations de l'Évangile. On croit que l'extrême disproportion qui se trouve entre les devoirs d'une vie chrétienne et les usages inséparables de la grandeur doit modérer en notre faveur l'austérité des règles saintes, comme si les obstacles de salut qui font la peine et la malédiction de la prospérité pouvoient en devenir eux-mêmes un privilége qui leur en facilitât les voies, et que ce qui fait le péril et le malheur des grands dût en faire en même temps la sûreté et l'avantage. On se persuade que plus nous sommes élevés, plus le mérite de nos œuvres les plus légères croît devant Dieu, et que, pour peu que nous fassions pour le ciel, nos foibles efforts, enflés de nos titres et de nos dignités, ont le même poids dans la balance du souverain juge que les justices les plus abondantes et les œuvres les plus saintes et les plus pénibles des âmes vulgaires.

A une illusion si commune saint Louis opposa les vues de la foi. Loin d'envisager la royauté comme un rang qui justifie des mœurs voluptueuses et toutes sensuelles, il comprit avec saint

Ambroise que plus il avoit reçu, plus on exigeroit de lui ; et que, les périls du trône étant infinis, les fautes presque irréparables, les exemples du souverain essentiels, il avoit besoin de plus de vigilance pour y conserver son âme pure; de plus de mortification pour y expier, outre ses propres foiblesses, tant de fautes étrangères inévitables dans les grandes places, et enfin de plus de fidélité dans le détail de ses devoirs domestiques, pour y être le modèle de ses peuples.

Je dis en premier lieu de plus de vigilance pour y conserver son âme pure. En effet, mes Frères, tout est péril dans la dignité souveraine : l'orgueil que nourrissent des adulations injustes; les passions auxquelles applaudissent toujours des complaisances basses ; les plaisirs que facilite l'autorité suprême; l'oubli de Dieu que produit la multiplicité des soins, ou l'oisive indolence; enfin les usages que tous les siècles ont reçus, mais que la loi de Dieu, plus ancienne que les siècles, a toujours réprouvés. Au milieu de tant d'écueils, le plus dangereux encore, c'est de ne pas les connoître : car les grands, toujours loués et jamais instruits, périssent d'ordinaire sans avoir même su qu'ils avoient lieu de craindre.

Convaincu de ces grandes vérités, le pieux prince régla sa vigilance sur la multitude de ses périls. Les grands, d'ordinaire, dès qu'ils oublient

Dieu, ne mettent plus de bornes à la licence : lassés des désordres communs, il leur faut des excès bizarres pour réveiller leur âme rassasiée de volupté, et jusque dans le crime même il n'est qu'une affreuse distinction d'énormité qui puisse leur plaire. Ainsi ce prince de Babylone n'eût pas trouvé assez de goût aux dissolutions impures de ses festins, s'il ne les eût assaisonnés par l'impie profanation des vases du sanctuaire. Notre saint roi se fit des monstres des fautes les plus légères : rien n'égala dans son esprit l'horreur d'un seul péché qui tue l'âme, et qui la met dans la disgrâce éternelle de son Dieu. Il ne pouvoit comprendre que les hommes connussent de plus grand malheur sur la terre que celui de tomber dans le péché : c'étoit là le sujet le plus ordinaire de ses entretiens; et, comme il le disoit souvent, la perte de son royaume lui eût paru un gain, s'il avoit fallu s'en dépouiller pour éviter un seul crime. Ressuscitez, ô mon Dieu, au milieu des grands et des princes de votre peuple une foi si vive et si digne de la religion, et faites-leur comprendre que dans la plus haute fortune, et sur le trône même, on n'est plus rien et on a tout perdu dès qu'on a eu le malheur de vous perdre.

Aux sentiments saint Louis ajouta les précautions et les remèdes : car qui ne sait, mes Frères, que l'adulation est l'écueil des meilleurs princes;

que leurs vices, ne trouvant autour d'eux que des yeux favorables et des langues mercenaires, ne reviennent jamais à eux que sous les couleurs flatteuses de la vertu, et que tout les trompe, parce que l'art de leur plaire, c'est de les tromper? Le saint roi n'eut point de flatteurs, parce qu'il n'aima point ses fautes : environné d'un nombre d'amis saints et fidèles, il les établissoit les censeurs de sa conduite : les plus sincères lui étoient toujours les plus chers. Persuadé que les princes n'apprennent jamais que les vérités agréables; qu'on est à plaindre sur le trône de n'être puissant que pour n'avoir pas un ami, et de rendre les hommes faux et timides par les grâces mêmes qui nous les attachent, le saint roi chercha dans les gens de bien cette droiture de cœur, cette sincérité de lèvres, cette liberté désintéressée qu'on ne sauroit trouver qu'en eux seuls. Il vouloit être instruit, il ne vouloit pas être flatté : la vérité n'est odieuse qu'à ceux qui craignent de la connoître.

Mais, peu content d'éviter les périls de la royauté, saint Louis se crut obligé d'en expier sans cesse les fautes, ou inévitables, ou inconnues. Car, mes Frères, quel abîme qu'une grande place qui nous établit sur les peuples, qui nous rend responsables devant Dieu de la destinée des villes et des provinces, de la tranquillité des familles, de l'observance des lois, des suites de la paix ou de la guerre,

de l'abondance ou des calamités publiques, de la licence ou de la discipline des mœurs, des artifices et des passions humaines; des abus ou impunis ou autorisés; des vertus ou négligées, ou peut-être persécutées; des grâces ou accordées au vice, ou refusées au mérite! Grand Dieu! vous ne rejetez pas les grands et les puissants, puisque vous les avez établis vous-même, et qu'ils tiennent leur puissance de vous seul; mais que les grandes places sont de grands écueils pour le salut!

Plein de ces vues de la foi, le saint roi gémissoit sans cesse sous le poids de la couronne, et sous la multiplicité de ses soins et de ses devoirs. Il n'étoit pas ébloui de l'éclat qui environne le trône; il étoit effrayé des sollicitudes et des obligations immenses cachées sous cet éclat trompeur. Il punissoit sur sa propre chair les désordres publics : il regardoit les péchés de ses peuples comme ses péchés propres, et se croyoit obligé d'expier tout ce qu'il ne pouvoit empêcher. Sous l'éclat de la pourpre royale il cachoit la mortification de Jésus-Christ : l'austérité d'une haire presque perpétuelle affligeoit l'innocence de son corps : la seule soumission aux avis du guide de sa conscience suspendoit quelquefois cette pratique douloureuse, et des membres qui n'avoient jamais servi à la volupté servoient à la justice et à la pénitence. Cependant, après les plus grands crimes,

on n'oseroit l'exiger des grands : leurs plus légères démarches de religion sont accompagnées d'éloges si pompeux, qu'on les donneroit à peine à la piété la plus consommée : ils sont des modèles de vertu le moment après qu'ils ont cessé de l'être du vice et de la licence. Aussi, comme le disoit saint Ambroise au grand Théodose, les siècles passés ont vu beaucoup de princes pécheurs assis sur le trône; mais ils n'y ont presque vu qu'un seul David pénitent. Combien de fois, dans les calamités publiques qui affligeoient le royaume, cette ville régnante vit-elle notre saint roi traverser les rues couvert de cendre et de cilice; aller implorer publiquement dans nos temples le secours du ciel; s'offrir lui-même, à l'exemple de David, comme une victime de propitiation pour tout son peuple; se reconnoître seul coupable des malheurs publics; et comme ce prince, dire au Seigneur : Détournez sur moi seul, ô mon Dieu, le glaive de votre fureur et de votre colère : épargnez ce peuple que vous avez choisi, qui vous connoît et qui vous adore, et dont peut-être tout le crime à vos yeux est d'avoir un prince que vous avez comblé de faveurs, et qui ne vous en est pas plus fidèle! *Vertatur, obsecro, manus tua contra me : ego sum qui peccavi; isti qui oves sunt, quid fecerunt?* [1]

Et au fond, mes Frères, ces sentiments si hum-

[1] 2. Reg. 24. 17.

bles dans la bouche de saint Louis, ne seroient que les dispositions les plus légitimes des personnes élevées. Les malheurs des peuples sont presque toujours une suite des crimes des grands. Oui, mes Frères, le peuple simple adore encore le Dieu de ses pères avec une foi humble et une conscience sincère; la religion n'est presque plus que pour lui : c'est parmi les grands et les puissants que la religion devient un problème; que la foi passe pour crédulité; que l'impiété n'a souvent d'autre frein que la bienséance ou la sévérité religieuse du maître; que la volupté ne connoît pas même les bornes sacrées de la nature et de l'humanité, et que l'ennui et la satiété qui suit les plaisirs est le partage des plus vertueux et des plus sages. Cependant, mes Frères, c'est vous seuls qui attirez les châtiments publics sur les peuples; et c'est le peuple seul qui souffre de ces châtiments publics : vous vous servez même tous les jours de l'excuse des calamités publiques pour diminuer vos largesses et vous dispenser de les soulager : vos jeux, vos tables, vos profusions, vos plaisirs n'y perdent rien; les devoirs seuls de la miséricorde sont retranchés : vous êtes les seuls coupables, et les pauvres seuls sont punis : votre crime devient votre excuse; les calamités publiques, qui sont toujours la peine de vos dissolutions, et qui devroient être le juste sujet de vos

larmes et de vos largesses, le deviennent de votre dureté et de votre barbarie. Vous avez attiré l'indignation de Dieu sur son peuple par l'usage criminel des biens dont il vous a comblés : vous rallumez sa foudre, en les refusant aux malheureux qu'il ne frappe que pour vous donner occasion de l'apaiser en les soulageant. Malheur à vous, qui, après avoir abusé des grâces du ciel, abusez encore de ses châtiments, et qui, également insensibles aux démarches d'un Dieu ou bienfaisant ou sévère, trouvez partout ou l'occasion de vos crimes, ou le prétexte de votre impénitence!

Du moins, mes Frères, vous devez l'exemple aux peuples, quand même vous trouveriez des prétextes pour vous dispenser de la réparation des maux publics qui les affligent; dernier motif de vertu que le saint roi trouva dans la dignité souveraine. En effet, les exemples des grands décident presque toujours des mœurs publiques : les hommes aiment les grands modèles; et, par une vanité naturelle que chacun trouve en soi, on croit, en copiant leurs mœurs, entrer en part de leur grandeur et de leur naissance : le peuple surtout, qui n'est pas capable de se faire des règles, cherche des exemples; et comme les grands lui paroissent les plus dignes d'envie, ils sont aussi ceux qui lui semblent les plus dignes d'imitation. Ajoutez à ce désir qu'inspire la nature les

motifs étrangers de complaisance, de crainte, de fortune, qui donnent aux grands tant d'imitateurs, et qui rendent si dangereux ou si utiles les exemples de ceux à qui on a intérêt de plaire.

Plus donc on est exposé aux regards publics, plus on doit à son rang le spectacle d'une vie pure et irrépréhensible. Aussi on admire encore aujourd'hui dans saint Louis toutes les qualités d'un grand roi, jointes à toutes les vertus d'un simple fidèle. Plus magnifique que tous les princes de son siècle dans les occasions où la dignité du trône le demandoit, il savoit reprendre ensuite cette simplicité chrétienne dont les grands ne sont pas dispensés; et, en surpassant même ses sujets, comme le remarque l'historien de sa vie, dans la simplicité de ses habits et dans la frugalité de sa table, il nous apprenoit que l'usage n'est une loi que pour ceux qui l'aiment, et que ce sont les passions des hommes, et non leur rang et leurs dignités, qui ont rendu le luxe et les profusions nécessaires. De plus, plein d'une noble fierté quand il s'agissoit de soutenir les droits de l'empire, de ramener au devoir des sujets rebelles, ou de faire respecter à des vainqueurs barbares la majesté de son rang, on le voyoit, au sortir de là, tantôt porter au pied des autels la componction et l'humilité d'un pénitent; tantôt abaisser aux pieds des pauvres, qu'il servoit presque tous les jours de ses mains, la ma-

jesté royale; tantôt ensevelir lui-même, au milieu de la contagion et de la défaite de son armée, les soldats morts pour la gloire de Jésus-Christ, animer les siens par son exemple, et, malgré l'odeur de mort que l'air corrompu par la puanteur des corps répandoit alentour, et l'horreur du spectacle, aimer mieux exposer sa personne à cette infection mortelle que laisser exposés à l'insulte des infidèles des corps consacrés par la grâce du baptême et par la gloire de s'être dévoués à la mort pour l'honneur de la religion : exemple d'autant plus rare, que les grands ne croient être nés que pour eux-mêmes; que le bonheur et l'intérêt des peuples n'est compté pour rien dès qu'il leur en doit coûter un seul plaisir; qu'ils regardent le reste des hommes comme des créatures d'une autre espèce, et faites seulement pour servir à leurs passions ou à leurs caprices; et que, loin d'être les victimes du bien public, le public est d'ordinaire la victime de leurs cupidités injustes.

Ici, mes Frères, si la brièveté d'un discours le permettoit, après vous avoir représenté saint Louis comme l'exemple de ses peuples et le modèle des rois, il faudroit nous renfermer dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, et le considérer comme le modèle des pères de famille. Et certes, mes Frères, il est plus aisé, ce semble, de remplir avec fidélité les devoirs publics, où l'on est comme sou-

tenu par l'éclat de ses actions mêmes; mais c'est dans la pratique constante de ces devoirs obscurs et ordinaires, où l'on est moins en garde contre soi-même, que la vertu solide paroît principalement; et rien n'est plus rare, dans la piété des grands surtout, plus dominés par les inégalités de l'humeur que les autres hommes, que de soutenir avec dignité cette partie obscure de leur vie, qui est toute cachée aux yeux du public et renfermée dans le devoir domestique.

Cependant les soins d'un vaste royaume n'empêchèrent jamais le saint roi d'offrir tous les jours au Seigneur, à la tête de sa famille royale, des vœux communs et des prières ferventes. Son palais étoit devenu une église domestique; et cette demeure superbe des rois, où se forment toutes les passions, et d'où elles se répandent ensuite sur toute la terre, n'étoit plus que le séjour de l'innocence où le Seigneur étoit invoqué, et d'où couloient sur tout le royaume des sources de vie et de vertu.

C'est ainsi que ses exemples, autant que ses instructions, inspiroient de bonne heure la crainte de Dieu à Philippe, son fils aîné, et aux autres princes ses enfants. Qu'on lit encore avec un saint respect pour ce pieux roi, mes Frères, les soins où il vouloit bien entrer lui-même pour leur éducation! les assemblant tous les soirs auprès de sa

personne; étudiant dans la naïveté de leurs discours leurs inclinations naissantes, ou pour les redresser lorsqu'elles paroissoient dangereuses, ou pour les cultiver lorsqu'elles étoient louables; leur proposant dans l'histoire des rois leurs ancêtres des exemples de vice et de vertu; et en leur faisant remarquer les destinées différentes des bons et des méchants princes, le bonheur ou le malheur de leur règne, et les blâmes ou les louanges que la postérité, toujours équitable, donnera jusqu'à la fin à leur mémoire; les animant par ces grands motifs à imiter les qualités louables et bienfaisantes des uns, et à éviter les vices et les fautes des autres. On aime assez, je l'avoue, mes Frères, à donner à des enfants des leçons de vertu et de probité: on se fait honneur même de leur débiter les maximes les plus sévères et les plus héroïques de la sagesse. Mais la conduite domestique soutient mal le faste et la vanité de ces instructions: on leur propose les vertus de leurs ancêtres, et on affoiblit, en les démentant soi-même par des mœurs opposées, l'impression qu'auroit pu faire le souvenir de ces anciens modèles. Ainsi, loin de leur inspirer des sentiments de vertu par ces instructions contredites par nos exemples, nous les accoutumons à penser de bonne heure que la vertu n'est qu'un nom; que les maximes qu'on nous en débite ne sont qu'un langage et une fa-

çon de parler qui a passé des pères aux enfants, mais que l'usage a toujours contredite; et qu'enfin ceux qui en ont paru dans tous les temps les plus zélés défenseurs ont toujours été, au fond, semblables au reste des hommes.

Tel fut le saint roi dont je n'ai fait qu'abréger l'histoire, persuadé que le simple récit de sa vie étoit un parfait éloge et une excellente instruction. Une terre infidèle reçut ses derniers soupirs. Les malheurs de sa première expédition dans la Palestine n'avoient pu ralentir son zèle : déjà cassé, moins par les infirmités d'un âge avancé, par les fatigues de ses voyages et de ses guerres, que par les austérités d'une vie dure et pénitente, il part, et marche encore contre les infidèles, suivi de ses princes et de ses troupes : il aborde en Afrique, persuadé que, s'il peut chasser de ces contrées les ennemis de Jésus-Christ, cette conquête lui facilitera celle des lieux saints, et de cette terre dont la délivrance avoit toujours fait le pieux objet de tous ses désirs. Mais il meurt, comme Moïse, avant d'avoir pu passer le Jourdain : il salue de loin, comme lui, cette terre heureuse promise à sa postérité; et se consolant, à l'exemple de Moïse, dans l'espérance que ses successeurs établiroient enfin un jour le peuple de Dieu dans son héritage, et en chasseroient les ennemis du Seigneur : Je meurs dans cette terre étrangère, dit-il à ses enfants et

aux principaux chefs de son armée, comme autrefois Moïse sur le point de sa mort : *Ecce morior in hac humo.*[1] Le Seigneur refuse sans doute à mes infidélités la consolation que j'avois tant souhaitée de délivrer son héritage : *Non transibo Jordanem :* mais vous, ou vos successeurs le délivrerez, et cette terre promise au peuple de Dieu deviendra enfin la conquête des héritiers de mon sang et de mon trône : *Vos transibitis, et possidebitis terram egregiam.*

O Dieu, conservez donc à la France une si sainte et si auguste postérité! Faites passer jusqu'à la dernière génération aux descendants de saint Louis, avec son sang et sa couronne, toutes les vertus qui rendirent son nom si respectable à ses voisins, et son règne si heureux à ses peuples : donnez toujours votre justice et votre jugement aux enfants de ce saint roi : rendez-les saints, et vous les rendrez grands! N'en faites pas les vainqueurs des provinces et des royaumes; faites-en les pères de leurs peuples! les conquêtes les plus éclatantes ébranlent souvent le trône où est assis le conquérant, et l'amour de ses sujets l'affermit toujours. Écoutez les vœux surtout que nous vous offrons tous les jours pour le plus grand de ses successeurs, pour qui nous n'avons plus rien à désirer, qu'un règne aussi long et aussi saint qu'il a été jusqu'ici

[1] Deut. 4. 22.

glorieux! Secondez ses pieux desseins; éclairez la droiture et la sainteté de ses intentions; montrez-lui vous-même vos voies, puisqu'il les cherche de bonne foi, et que son désir le plus vif et le plus marqué est de les connoître! Et soyez béni à jamais, Seigneur, de ce que vous avez voulu enfin sanctifier la prospérité de son règne; faire servir sa gloire à son salut; embellir son histoire, déjà pleine de tant de prodiges, des actions de la foi plus durables et plus immortelles que les victoires et les conquêtes, et combler toutes les grâces dont vous l'aviez favorisé jusqu'ici par la plus grande de toutes, je veux dire par une piété tendre et sincère.

Pour vous, mes Frères, instruits dans ces grands exemples, ne rougissez plus de la piété comme d'une foiblesse. Souvenez-vous que c'est le plus haut point de gloire où l'homme puisse atteindre; qu'elle seule donne du prix et une véritable grandeur à nos actions; que sans elle les plus grands hommes sont petits et rampants, et avec elle les plus petits et les plus obscurs deviennent grands et héroïques; et qu'enfin il n'y a de réel sur la terre que ce que nous faisons pour le ciel, que je vous souhaite, etc.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE JOUR DE SAINT ÉTIENNE.

Et non poterant resistere sapientiæ, et Spiritui qui loquebatur.

Et ils ne pouvoient résister à la sagesse et à l'Esprit qui parloit en lui. Act. 6. 10.

Tout chrétien est établi par le baptême témoin et défenseur de la vérité. C'est un dépôt sacré que l'Église, en nous régénérant, nous met entre les mains; que nous sommes obligés de conserver dans ce lieu d'erreur et de ténèbres, et de défendre contre toutes les fausses maximes que le monde ne cesse de lui opposer. C'est là une des principales fonctions du juste : il doit briller au milieu du monde, selon l'expression de l'Apôtre, comme un astre toujours luisant, dissipant par l'éclat de ses lumières les ténèbres que les passions répandent parmi les hommes, redressant par la majesté de sa course tant de voies obliques dont le monde est plein, et confondant par sa pureté et par son

innocence les excès et les dérèglements qui l'environnent. Mais comme les justes sont rares sur la terre, il est peu de fidèles qui aient conservé le droit de défendre la vérité. Il faut la connoître, et presque tous les hommes l'ignorent; il faut l'aimer, et tous cherchent bien moins les intérêts de la vérité que leur intérêt propre; enfin il faut aimer ses frères, et la charité qui nous unit à eux est presque plus rare que la vérité qui nous découvre en eux les titres qui nous les rendent aimables.

Et voilà, mes Frères, les trois grandes instructions que nous fournit aujourd'hui la solennité du saint martyr dont je viens vous proposer les exemples plutôt que louer les vertus. La vérité n'eut jamais de plus zélé défenseur, parce qu'elle ne trouva jamais tant de lumières, tant de force, tant de charité: il eut pour elle un amour éclairé, un amour intrépide, un amour tendre et compatissant. Pour nous, ou nous n'aimons pas la vérité, parce que nos passions nous empêchent de la connoître; ou, la connoissant, nous n'osons nous en déclarer les défenseurs, parce que nous craignons plus le monde que nous n'aimons la vérité; enfin, ou la défendant, il entre dans notre zèle moins d'amour pour la vérité que de haine contre ceux qui l'attaquent. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

Les trois sources de lumière sont l'innocence de la vie, le désir de s'instruire, la pureté de l'intention : l'innocence de la vie, parce qu'un cœur corrompu nous cache les vérités qui nous condamnent, et c'est une ignorance de corruption; le désir de s'instruire, parce que la vérité ne se montre pas à ceux qui ne la cherchent pas, et c'est une ignorance de paresse; enfin la pureté de l'intention, parce que ce n'est pas chercher la vérité, dit saint Augustin, que de la chercher pour quelque autre chose que pour elle-même, et c'est une ignorance de malice. Or c'est sur ces trois grandes dispositions que notre saint martyr va nous servir aujourd'hui de modèle.

L'innocence de ses mœurs fut la première source de ses lumières. Il apporta à la connoissance de Jésus-Christ un cœur pur, une jeunesse sainte, un esprit préservé de la corruption, une heureuse ignorance de tous les déréglements qui souillent d'ordinaire les premières mœurs et le premier usage que nous faisons de la vie.

Aussi le nombre des fidèles croissant, et les apôtres, partagés par trop de soins, cherchant des hommes pleins de foi et de l'Esprit de Dieu sur qui ils pussent se décharger d'une partie de leur

ministère, et les associer, comme autrefois Moïse, à la construction du tabernacle saint et à la formation de l'Église, Étienne a le premier honneur du choix, et paroît à la tête de ces nouveaux ministres. Quelle gloire! mes Frères, parmi tant de disciples tous témoins de la résurrection de Jésus-Christ, tous remplis des dons de l'Esprit-Saint depuis peu répandu sur eux, la plupart compagnons des courses et des travaux de leur divin maître; tous dépositaires de sa puissance, marchant sur ses pas, et chassant les esprits immondes; parmi ces hommes, les fondateurs de la foi, les conquérants des peuples, les premières colonnes des églises, qu'on prend pour des dieux, et qui servent déjà de spectacle au ciel et à la terre, Étienne est préféré; et au milieu de tant de lumières ce nouvel astre brille et se fait remarquer comme s'il paroissoit tout seul au milieu d'une nuit profonde.

Ainsi Étienne se prépara à devenir ministre de la vérité en dégageant de bonne heure son cœur de toutes les passions qui nous la cachent. Car, mes Frères, d'où viennent tant de fausses maximes que nous nous faisons tous les jours sur nos devoirs les plus incontestables et les plus essentiels? D'où viennent tant de ténèbres que nous répandons sur la plupart des obligations de la vie chrétienne, ou pour les adoucir, ou pour les combattre?

D'où vient que nous ne convenons presque jamais des vérités qui nous condamnent, et que de tant de pécheurs dont le monde est plein, il n'en est presque pas un seul qui ne se justifie à lui-même ses propres voies, ou qui du moins ne les envisage que par les endroits qui en diminuent à ses propres yeux la honte et l'injustice? D'où vient que l'impudique n'est presque point frappé de son ignominie et de sa foiblesse? que le vindicatif trouve sa gloire dans sa confusion même? que l'injuste ne voit dans l'iniquité de son gain et de ses profits que son bonheur et son adresse? que l'avare, au milieu de tant de misères qui accablent ses frères, prend dans les malheurs mêmes des temps des prétextes pour se justifier sa dureté et sa barbarie? que l'âme mondaine regarde son ivresse et ses dissipations comme le privilége de son âge ou de son état, et la condition nécessaire de la vie humaine? D'où vient que dans ces chaires chrétiennes, loin d'annoncer l'Évangile, nous ne sommes presque plus occupés qu'à le justifier? que, loin de condamner et de juger le monde par la vérité, il faut défendre la vérité contre lui? et que notre ministère, qui n'est établi que pour inspirer la vertu, ne sert presque plus qu'à empêcher qu'on ne la confonde avec le vice? C'est que chaque pécheur trouve dans sa passion le voile même qui la lui cache; c'est que nos lumières ne sont pures

que lorsque notre cœur l'est aussi; c'est qu'il faut commencer par rompre nos attachements pour parvenir à connoître nos devoirs; c'est que la vérité est le fruit de la pureté et de l'innocence. De là vient que chaque pécheur presque est tranquille dans son état; qu'il voit le danger des autres passions, et qu'il est aveugle sur le précipice qu'il se creuse à lui-même. De là vient que l'ambitieux méprise la volupté comme une vie d'obscurité et de paresse; que le voluptueux ne voit dans l'ambition qu'une fureur insensée qui fait que nous devenons les martyrs de nos propres chimères; en un mot, que chacun voit loin de lui les piéges qui ne le regardent pas, et qu'on n'a point d'yeux pour ceux où l'on tombe soi-même.

Mais ce n'est pas encore assez d'apporter à la connoissance de la vérité un cœur pur; il faut ajouter à cette première disposition un désir sincère de la connoître. L'innocence d'Étienne lui fraya les premières voies à la connoissance de Jésus-Christ; mais il n'en demeura pas là. Malgré les préjugés de son peuple contre la doctrine et la personne du Sauveur, malgré les bruits injurieux que les pharisiens répandoient contre la sainteté de ses œuvres et la vérité de son ministère, malgré la honte attachée à la profession publique d'être au nombre de ses disciples, malgré les mépris mêmes dont on étoit menacé en s'attachant à ses

maximes et à l'espérance de ses promesses, Étienne cherche la lumière qui commence déjà à se montrer à lui; il soupire, comme les patriarches ses ancêtres, après le libérateur dont il sent l'approche; il en étudie dans Jésus-Christ les marques et les caractères prédits dans les prophètes; il les découvre dans ses œuvres et dans sa doctrine, et la connoissance de la vérité est en lui le prix du désir sincère qu'il avoit toujours eu de la connoître.

Pour nous, mes Frères, nous vivons dans une ignorance profonde de nos devoirs, parce que nous ne voulons pas nous en instruire. Nous fuyons tout ce qui pourroit éclaircir nos erreurs et dissiper nos ténèbres; nous sommes ravis de pouvoir nous faire une conscience tranquille dans nos égarements; nous aimons cette fausse paix qui est le fruit de notre aveuglement et de nos méprises; nous fuyons tout ce qui pourroit en troubler la fausse douceur; nous sommes habiles à nous dérober à la lumière qui, malgré nous, nous poursuit et nous éclaire; nous nous faisons de fausses raisons pour en infirmer la vérité, et nous la regardons, selon l'expression de Job, comme le mensonge et l'ombre de la mort : *Et si subito apparuerit aurora, arbitrantur umbram mortis.* [1] Tout ce qui nous condamne, nous le regardons comme outré;

[1] Job. 24. 17.

tout ce qui ne favorise pas les préjugés de nos passions, nous le traitons de scrupule et de petitesse; tout ce qui combat ce que nous aimons nous paroît les opinions des hommes plutôt que les décisions de la vérité; tout ce qui nous découvre à nous-mêmes, nous le prenons pour une censure, et non pas pour une instruction: ce n'est pas assez pour nous de vivre dans l'erreur, nous voulons que ce que nous aimons, comme dit saint Augustin, devienne la vérité. Ainsi la chaire chrétienne, loin de nous détromper, nous aigrit et nous révolte; nous la regardons comme un art d'exagération et d'hyperbole; nous opposons nos propres lumières à la lumière de Dieu; nous contestons contre les décisions de l'Évangile, comme si l'on pouvoit en appeler de Jésus-Christ à nous-mêmes, comme si le monde pouvoit justifier ce que le Seigneur condamne. Ainsi tout nous affermit dans nos erreurs : la lumière même destinée à nous éclairer nous égare et nous aveugle; les remèdes qui auroient dû nous guérir, sont pour nous de nouvelles plaies; les ministres établis dans l'Église pour notre sanctification coopèrent à notre perte; et par une juste permission de Dieu, qui permet toujours que la vérité devienne une occasion d'erreur à ceux qui ne veulent pas la connoître, nous trouvons la mort et les ténèbres où nous aurions dû trouver la vie et la lumière.

Enfin la pureté de l'intention fut la dernière disposition qui prépara Étienne à la connoissance de Jésus-Christ. Il ne se proposa dans la recherche de la vérité que le bonheur de la connoître. Des intérêts humains ne l'attachèrent point à Jésus-Christ; il savoit que les persécutions et les opprobres étoient la seule récompense qu'il avoit promise ici-bas à ses disciples. Il n'y chercha ni une vaine distinction, puisque son élévation au ministère fut le prix de sa modestie et de son innocence; ni les premières places dans le royaume de son maître, puisqu'il avoit déjà appris de sa divine bouche que le dernier de ses disciples seroit le premier; ni les louanges frivoles des hommes, puisqu'il s'exposoit par-là à leurs dérisions et à leurs censures; ni une vie plus douce et plus tranquille, puisqu'on ne lui avoit annoncé que la faim, la soif, la pauvreté, des travaux et des peines; ni la gloire même d'opérer des prodiges comme le sacrilége Simon, puisqu'il avoit même appris que tous ceux qui auroient opéré de grands miracles ne seroient pas pour cela mis au nombre des disciples de son divin maître. Il chercha Jésus-Christ pour Jésus-Christ lui-même; il comprit qu'en lui étoient tous les trésors de la science et de la sagesse; que, le trouvant, il avoit tout trouvé, et que c'étoit le perdre que de se proposer, en le cherchant, quelque autre chose que lui-même.

Quelle instruction, mes Frères, pour la plupart de ceux qui m'écoutent! Nous mêlons presque toujours à la recherche de la vérité des intérêts humains et des vues basses et rampantes : le salut éternel tout seul ne nous paroît pas un prix assez digne de nos soins et de nos démarches. Dieu lui-même ne nous suffit pas; il faut que le monde, que les hommes, que la terre remplacent à notre égard ce que nous ne croyons pas trouver en lui. Tous presque cherchent leurs intérêts plutôt que les intérêts de Jésus-Christ : je dis leurs intérêts; une vaine réputation, les premières places dans un royaume terrestre, la gloire frivole de plaire aux hommes, presque toujours incompatible avec la gloire d'être serviteur de Jésus-Christ, l'honneur de la vertu plutôt que la vertu même : que dirai-je? souvent le désir secret d'affoiblir ou de combattre la vérité en faisant semblant de chercher à la connoître : voilà, mes Frères, les intentions souillées que la plupart des hommes apportent à la recherche de la vérité et de la vertu.

Les uns ne se déclarent pour Jésus-Christ que parce que le monde les abandonne; ils regardent la vertu comme la ressource des passions et la bienséance du dernier âge; ils attendent de n'être plus propres au monde et à ses plaisirs pour être propres au royaume de Dieu et à sa justice; ils couvrent des apparences de la religion les prétextes

d'une vie criminelle et mondaine; et, ne pouvant plus se faire un amusement du vice, ils se font un art de la vertu.

Les autres regardent la piété comme un gain: ils font servir le don du ciel aux espérances de la terre; ils cherchent le monde en faisant semblant d'y renoncer; ils veulent plaire aux hommes en se donnant à Dieu; et, après avoir épuisé, pour parvenir à leurs fins, toutes les ressources criminelles des passions, ils y font servir la vertu même.

Il en est qui ne se proposent dans la piété que le délassement des inquiétudes du crime: ils sont fatigués de leurs passions, et non pas touchés de la vertu; ils sentent le poids du déréglement, mais non pas l'horreur de leurs fautes; ils veulent finir leurs agitations, et non pas commencer leur pénitence; ils cherchent à se mettre en paix avec eux-mêmes plutôt qu'avec Dieu; ils désirent de calmer leur cœur, et non pas de le purifier; et n'ayant pu trouver un repos humain dans le crime, ils le cherchent dans la vertu.

Enfin il s'en trouve encore qui ne s'instruisent de la vérité qu'à dessein d'y trouver des armes pour la combattre: des hommes corrompus dans l'esprit et dans le cœur, dit l'Apôtre, qui ne cherchent dans la doctrine de la religion que les endroits qui peuvent la leur rendre suspecte; qui ne lisent les divines Écritures que pour y trouver de

quoi en affoiblir l'autorité et l'évidence; qui n'étudient curieusement la sainteté de nos mystères que pour en faire le sujet de leurs doutes et de leurs blasphèmes; qui ne veulent être instruits que pour résister à la lumière, et qui font servir la vérité d'occasion à leur aveuglement et à leurs ténèbres. Ainsi, mes Frères, il n'est presque plus de foi sur la terre, et la vérité se montre à peu de fidèles, parce qu'il en est peu qui apportent à sa recherche, comme Étienne, un cœur pur, un désir sincère de la connoître, et une intention droite qui ne se propose qu'elle-même. Mais non-seulement la vérité trouva dans ce saint martyr un défenseur éclairé; elle y trouva encore un défenseur intrépide.

DEUXIÈME PARTIE.

Trois défauts sont opposés à cette fermeté chrétienne qui oblige tout fidèle d'être le défenseur intrépide de la vérité. Premièrement, la crainte des hommes qui, malgré nos propres lumières, fait que nous nous déclarons contre elle; secondement, la prudence de la chair qui fait que, la connoissant, nous gardons un silence criminel, et n'osons tout haut en prendre la défense; enfin une fausse complaisance qui, voulant allier la vérité et le mensonge, l'altère et l'adoucit, et cherche à plaire

aux hommes aux dépens de la vérité et de la conscience. Or, l'histoire du saint martyr que nous honorons aujourd'hui nous offre des instructions et des vertus très-opposées à ces trois défauts.

Et premièrement, quoique, le pasteur frappé, les brebis fussent dispersées; quoique la fureur d'Hérode, la malice des prêtres, la superstition du peuple laissassent tout à craindre pour les nouveaux disciples; quoique la plupart de ceux qui avoient été témoins et participants même des prodiges de Jésus-Christ, de peur d'être enveloppés dans sa condamnation, se rangeassent du côté de ses ennemis, et répandissent avec eux des opprobres et des calomnies contre sa mémoire; quelque prix que l'envie des Juifs attachât alors à la lâcheté de ceux qui se déclaroient contre le Sauveur, Étienne persévère dans la fidélité qu'il lui a jurée: il ne se laisse point ébranler comme Pierre, ni corrompre comme Judas. Également insensible aux promesses et aux menaces des hommes qui périssent avec eux, il ne craint que celui qui demeure toujours, et qui seul peut perdre l'âme ou la sauver éternellement; il voit avec une sainte douleur l'aveuglement de son peuple contre Jésus-Christ; l'exemple commun, loin de l'ébranler, l'affermit et le fortifie; il tire de l'erreur publique de nouveaux motifs de fidélité et de prévoyance. Il n'a pas oublié que, selon la doctrine de son divin

maître, le parti de la multitude n'est presque jamais celui de la vérité; que le monde ne sauroit aimer Jésus-Christ; que les persécutions et les opprobres sont les caractères les plus marqués de son Évangile; et que la voie qu'il nous a montrée est trop étroite et trop difficile pour être jamais la voie du plus grand nombre.

Et voilà, mes Frères, ce qui confond notre peu de foi, et condamne notre lâcheté dans toute la conduite de notre vie. Nous respectons les décisions du monde; ce que la multitude approuve, nous l'approuvons; ce que l'exemple commun autorise, nous y donnons nos applaudissements et nos suffrages: les erreurs publiques nous sont plus chères que la vérité; nous n'osons contredire le langage commun du monde et des passions; nous craignons la singularité comme un vice, elle qui forme le trait le plus éclatant des disciples de Jésus-Christ. En vain la grâce nous éclaire en secret, et nous découvre les illusions du monde et de ses maximes; en vain une éducation chrétienne et un naturel heureux ont laissé en nous des semences de vérité qui nous marquent le faux et le danger des voies que la plupart des hommes suivent; en vain notre conscience, d'intelligence avec la loi de Dieu, nous dicte tout bas les maximes de la vie éternelle: nous parlons comme le monde, quoique nous ne pensions pas comme lui; nous tournons

comme lui la vérité en ridicule, quoiqu'au fond nous en sentions le prix et l'excellence; nous donnons de vaines louanges à des passions dont nous connoissons en secret le frivole et la folie; nous pallions des abus dont l'injustice ne nous est pas douteuse; nous approuvons des plaisirs que notre conscience condamne; nous faisons tous les jours l'apologie des maximes du monde, tandis que notre cœur contredit en secret nos décisions; nous ne faisons pas d'autre usage de la vérité qui se montre à nous que de la retenir dans l'injustice: partout presque nous trahissons notre conscience et nos sentiments. Nous nous laissons entraîner à la multitude; nous n'osons être tout seuls de notre côté; nous craignons la singularité de la vertu et de la vérité comme un ridicule qui nous couvriroit de honte. Toute notre vie est un outrage continuel que nous faisons à la vérité: tantôt la complaisance pour nos supérieurs; tantôt la foiblesse pour nos amis; tantôt la crainte des dérisions et des censures; tantôt une vaine indolence qui fait que la vérité nous est presque aussi indifférente que le mensonge; tantôt une ivresse et une mauvaise foi qui cherche à s'étourdir dans ses égarements, débitant des maximes que l'on condamne tout bas soi-même; tantôt une fausse vertu de société qui aime mieux applaudir au mensonge que prendre la défense de la vérité incommode; tantôt

un bon air qu'on trouve à parler comme ceux que le monde applaudit : enfin presque partout nous nous déclarons pour le monde contre Jésus-Christ; loin d'être ses témoins fidèles parmi les hommes, nous nous joignons avec eux contre lui. Nous louons dans nos amis comme des vertus des défauts que la loi de Dieu condamne; nous adhérons à leurs erreurs, et nous aidons à les rendre plus inexcusables; nous donnons à leurs passions les noms de la justice et de l'équité : nous appelons leurs vengeances des ressentiments équitables; leurs attachements criminels, des caractères et des suites d'un cœur tendre et fidèle; leurs déréglements honteux, des foiblesses pardonnables; leurs profusions insensées, des penchants d'une âme noble et généreuse; leur ambiton démesurée, une élévation d'esprit et de cœur; leur avarice sordide, une sage économie; leur médisance cruelle, une aimable vivacité; la fureur du jeu qui les possède, un délassement nécessaire. En un mot, il est rare que nous prenions sur nous les intérêts de la vérité : vifs, fiers, intraitables quand il s'agit de nos passions, nous devenons lâches, timides, rampants dès qu'il ne s'agit plus que de la vérité : nous ne connoissons point cette sainte fierté, cette droiture de cœur, cette haute magnanimité, cette noble simplicité si respectée même dans le monde, dont les premiers disciples de la

foi nous ont laissé de si grands exemples, et qui a toujours été le caractère des âmes fidèles. Nous vivons pour les hommes, nous ne vivons pas pour Dieu et pour nous-mêmes : nous nous faisons une conscience et une religion, une humeur, un caractère, un esprit et un cœur pour eux ; et ils sont la fin de toutes nos voies et le motif de toutes nos actions, comme s'ils pouvoient en être le prix et la récompense : tout ce que nous ne faisons pas pour eux, nous le comptons comme perdu, comme s'il n'y avoit de réel que ce qui doit périr avec nous ; et après plusieurs années passées sur ce ton, Dieu seul, pour qui nous devions vivre, se trouve à notre mort le seul qui ne sauroit compter pour lui un seul moment presque de toute notre vie.

Le second défaut opposé à cette fermeté chrétienne, dont notre saint martyr nous fournit aujourd'hui le modèle, est cette prudence de la chair qui fait que, connoissant la vérité, nous gardons un silence criminel, et n'osons tout haut en prendre la défense. En effet, il ne suffit pas de ne se point déclarer pour le monde contre Jésus-Christ, et de garder, pour ainsi dire, une manière de neutralité entre l'un et l'autre ; il faut encore confesser tout haut Jésus-Christ sans ménagement et sans honte : qui n'est pas avec lui, est contre lui ; et n'oser se déclarer son disciple, c'est être son persécuteur et son adversaire. Or, c'est encore ici que la fermeté

d'Étienne nous instruit et nous condamne. Que de vains prétextes n'auroit-il pas pu se former à lui-même pour se ménager avec les Juifs par un sage silence, et ne pas leur reprocher encore tout haut leur aveuglement et leur crime! le prétexte d'attendre un temps plus favorable, et où la vérité auroit trouvé plus d'accès dans leur esprit; l'incertitude où il étoit de n'être point écouté, et de jeter la pierre précieuse de l'Évangile devant des animaux immondes; la crainte d'exciter une persécution contre l'Église en irritant la fureur des Juifs; une fausse modestie, en se persuadant que, les apôtres s'étant réservé le ministère de la parole, il falloit le leur laisser et se renfermer dans le soin des veuves qu'on lui avoit confié et de la distribution des aumônes; l'exemple des autres diacres nouvellement élus, qui ne sortoient point de leurs fonctions et ne couroient point annoncer Jésus-Christ au peuple. Mais le généreux martyr n'écoute pas les vaines raisons de la chair et du sang. Livré à l'impulsion de l'Esprit de Dieu qui le remplit et qui l'anime, il développe aux Juifs l'esprit et les figures de la loi; il leur découvre Jésus-Christ dans toute l'histoire de leurs ancêtres; il leur montre leur aveuglement prédit dans les prophètes; il leur reproche leur ingratitude et l'oubli des bienfaits dont le Seigneur les avoit toujours favorisés; il leur annonce que la mesure de leurs

crimes et de ceux de leurs pères est comblée par le sang innocent qu'ils ont répandu ; il leur remet devant les yeux le sang de tant de prophètes dont leur ville a été souillée, et se sert de leurs propres armes pour les attaquer et pour les combattre.

Oui, mes Frères, et je parle ici principalement aux personnes touchées de Dieu : nous croyons en être quittes en notre conscience quand, témoins tous les jours de tant de fausses maximes que les mondains débitent ; de tant d'illusions sur les règles et sur les devoirs qu'ils se forment à eux-mêmes ; de tant de scandales sur lesquels ils ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule ; nous croyons, dis-je, avoir satisfait à ce que Dieu demande de nous en ne les approuvant pas tout haut, en nous renfermant dans la modération d'un lâche silence, en ne leur opposant qu'un désaveu secret et timide. Nous nous formons mille prétextes pour nous justifier à nous-mêmes notre lâcheté : la crainte de rendre la vérité odieuse en la rendant trop incommode ; la fausse persuasion que nous ne sommes point chargés de la conscience des autres, et que ce n'est pas à nous à instruire nos frères ; la peur d'éloigner nos amis par le contre-temps de nos censures, ou de nous attirer leurs dérisions en voulant combattre leurs maximes ; enfin tout nous justifie à nous-mêmes notre indifférence pour la vérité : nous oublions que chacun de nous en particulier

en est chargé; que nous devons la vérité à nos frères; que nous ne vivons au milieu du monde que pour empêcher l'erreur de prévaloir contre elle, et conserver à ceux qui nous suivront le langage de la foi et de la doctrine sainte; que nous devons luire comme des astres au milieu d'une nation corrompue; et que cacher la lumière, c'est être ingrat envers celui qui la répand sur nous et qui nous éclaire; que l'amitié n'est fondée que sur la vérité; que ce n'est point aimer nos amis que de les voir périr sans oser leur découvrir du moins le précipice où ils se jettent, et qu'il faut souvent avoir la force de leur déplaire pour leur devenir plus utile. Hélas! mes Frères, le monde ne craint point de débiter tout haut ses erreurs et ses maximes de mort et de péché, et nous craignons de rendre gloire aux vérités de la vie éternelle! le monde se fait un honneur insensé de sa doctrine, et nous nous faisons une honte de la doctrine de Jésus-Christ! le monde ose tous les jours contredire le langage de la foi par les illusions qu'il lui oppose, et nous craignons de contredire les illusions du monde par le langage de la foi et du salut! le monde s'élève insolemment contre l'Évangile, et nous n'osons soutenir l'honneur de l'Évangile contre lui! le monde traite publiquement la doctrine de Jésus-Christ de folie et de foiblesse, et nous avons pour ses folies et pour ses erreurs des

égards qu'il refuse à la vérité! le monde ne ménage point la piété des serviteurs de Dieu, il la méprise, il en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures; et la piété des serviteurs de Dieu ménage la corruption du monde, et n'ose la couvrir de la confusion qui lui est due! Nous nous faisons une gloire et un devoir de soutenir les intérêts de nos amis contre ceux qui les attaquent, nous nous ferions un crime de nous ménager lorsqu'on noircit devant nous leur réputation et leur conduite! le silence nous paroîtroit alors une lâcheté et une perfidie; nous ne croyons pas devoir des égards à ceux qui en manquent devant nous envers ceux que nous aimons, et les intérêts de Jésus-Christ, dont nous nous disons les amis et les disciples, nous trouvent insensibles! et sa gloire qu'on outrage tous les jours devant nous, ne réveille pas notre indignation et notre zèle! et le silence, quand on attaque sa doctrine et l'honneur de sa loi, nous paroît une prudence nécessaire! et nous craignons de déplaire à ceux qui ne craignent pas de l'insulter! O mon Dieu! peut-on être à vous, et rougir de vous connoître? peut-on vous aimer, et vouloir être encore aimé de ceux qui vous haïssent? et n'est-ce point se joindre au monde contre vous que de n'oser le condamner comme vous?

Enfin, mes Frères, la troisième manière dont nous nous rendons coupables envers la vérité, c'est

en l'adoucissant et en l'accommodant aux préjugés et aux passions de ceux à qui nous craignons de déplaire. Or, c'est ici principalement qu'Étienne nous sert et de condamnation et de modèle. Il auroit pu, ce semble, ménager davantage les préventions et la délicatesse des docteurs et des prêtres; il pouvoit en apparence, comme Gamaliel, se contenter de leur représenter que, si l'œuvre de l'Évangile étoit l'œuvre de Dieu, il seroit inutile d'entreprendre de le détruire, et que, s'il ne l'étoit pas, il tomberoit bientôt lui-même; il pouvoit excuser en quelque sorte leur crime envers Jésus-Christ, en supposant qu'ils n'avoient connu ni la divinité de sa mission, ni la vérité de son ministère; il pouvoit adoucir les reproches dont ils méritoient d'être chargés pour avoir rejeté le Messie promis à leurs pères; il pouvoit leur vanter la sainteté de la loi de Moïse, et louer le zèle et le respect dont ils faisoient ostentation pour ses préceptes et pour ses cérémonies; en un mot, il pouvoit, ce semble, en insinuant la vérité, accorder quelque chose à la foiblesse et aux préjugés de son peuple. Mais le saint martyr ne connoît pas ces timides ménagements : il les appelle, sans balancer, *cœurs rebelles et incirconcis.* [1] Loin d'excuser leur ignorance, il les accuse de résister sans cesse à l'Esprit-Saint; loin de les flatter sur leur

[1] Act. 7. 51.

respect pour la loi de Moïse, c'est par-là même qu'il les confond et qu'il les condamne; loin de faire valoir les bienfaits dont le Seigneur avoit favorisé leurs pères, il leur reproche de marcher sur leurs traces, et d'ajouter au sang des prophètes, dont ils avoient souillé leurs mains, le sang du juste qu'ils venoient de mettre à mort. Les hommes poussent quelquefois à un tel point leur haine contre la vérité, qu'ils ne méritent plus de ménagement ni de mesure. Ce n'est pas que la vérité ne soit inséparable de la charité, comme nous le dirons dans un moment : ce n'est pas qu'il ne faille préparer les voies à la lumière par de sages précautions, et lui faciliter l'accès dans les cœurs où l'on veut la répandre : ce n'est pas que la vérité soit toujours dure, impérieuse, et qu'elle cherche plus l'ostentation de la victoire que le fruit solide du salut et la gloire de l'utilité : ce n'est pas qu'il ne faille être foible avec les foibles pour les sauver tous; rendre la vérité aimable pour la rendre plus utile; attirer les pécheurs pour les retirer du péché; ménager leur foiblesse pour triompher plus sûrement de leurs passions; et n'employer le fer pour les plaies qu'après avoir endormi, pour ainsi dire, par des paroles de paix et de consolation la chair du malade.

Mais je ne voudrois pas qu'on honorât du nom de prudence cette complaisance criminelle qui

fait que, dans nos entretiens avec nos frères, nous trouvons toujours des tempéraments entre le monde et Jésus-Christ; nous entrons dans les fausses idées que le monde se forme de la vertu: sous prétexte de blâmer les excès, nous applaudissons à l'inutilité et à la paresse; nous accordons bien plus au monde et à ses usages que l'Évangile ne leur accorde; nous louons l'éloignement du crime comme la perfection de la vertu; nous donnons aux talents de la nature les éloges qui ne sont dus qu'aux dons de la grâce; nous trouvons toujours dans les vices mêmes de nos amis que nous condamnons des endroits qui les rendent plus excusables; nous ne montrons jamais la vérité dans toute l'étendue qu'elle se montre à nous; nous nous faisons une fausse règle de charité et de sagesse de nous accommoder jusqu'à un certain point aux préjugés de ceux avec qui nous avons à vivre; nous portons parmi les hommes un fonds d'amour-propre qui nous rend ingénieux à concilier les intérêts de la vérité qu'ils haïssent avec les intérêts des passions qu'ils aiment; nous ne leur parlons jamais qu'à demi sur ce qui les regarde; et nous mêlons à la vérité, que nous ne voudrions pas trahir, tant d'adoucissements, qu'ils la font perdre de vue. Ainsi nous devenons aux hommes une occasion d'erreur; ils laissent la vérité que nous embarrassons, et s'arrêtent au voile qui la

leur cache. Et de là, mes Frères, il arrive souvent que les gens du monde ne s'autorisent dans leurs dissipations que par les suffrages des gens de bien; de là, nous entendons tous les jours les pécheurs justifier la vie mondaine en nous opposant des justes qui ne la condamnent pas; de là les fausses complaisances d'un homme de bien pour le monde deviennent sa justification et sa défense: il triomphe de nos lâchetés, il insulte à nos condescendances, il sait bien faire valoir à son avantage les légères complaisances qu'il obtient de nous; pour s'excuser, il condamne les justes, et cherche toujours à nous blâmer par les mêmes endroits par où nous avons cherché à lui plaire. Grand Dieu! faut-il que ce monde misérable puisse entrer en parallèle dans notre cœur avec votre éternelle vérité? Faut-il que nous cherchions encore à plaire à ce qui nous paroît si digne d'être méprisé, et que, tandis que nous décrions le monde, que nous en exagérons le vide et la folie, que nous en connoissons si profondément les abus et la misère, que nous parlons si souvent de ses illusions et de ses chimères, nous le ménagions encore, nous respections encore ses maximes, nous soyons encore jaloux de ses suffrages, nous voulions encore garder des mesures avec lui, et qu'après l'avoir abandonné, nous n'ayons pas la force de le condamner et de lui déplaire!

TROISIÈME PARTIE.

Je sais, mes Frères, que la fermeté de la vérité est une fermeté pleine de douceur et de tendresse, et qu'elle n'aime que des défenseurs compatissants et charitables; et ce devroit être ici la dernière partie de cette instruction : mais je l'abrége. En effet, de quel amour sincère pour les Juifs Étienne n'accompagne-t-il pas la force des vérités qu'il leur annonce! Plus touché de leur aveuglement que de sa propre perte, il lève les mains au ciel pour eux; insensible, ce semble, aux coups dont ils l'accablent, il ne sent que les malheurs qu'ils se préparent à eux-mêmes; il offre son sang même qu'ils répandent pour obtenir le pardon de leur crime : leur barbarie ne déchire son corps que pour ouvrir son cœur à des gémissements et à des prières capables de fléchir le Seigneur à leur égard, si leur endurcissement n'eût pas été à son comble. Il ne comptoit pour rien sa mort, si leur salut devoit en être le fruit et le salaire : il voit le fils de l'homme assis à droite de son père; et le saint transport de joie qui l'anime dans l'espérance de le posséder bientôt n'est troublé que par la réprobation de son peuple, dont il lit, ce semble, l'arrêt, dans l'accès de sa vision, gravé en caractères immortels sur les colonnes du temple céleste. Il ne

demande pas vengeance contre ses meurtriers; il ne s'écrie pas comme Job : *Terre, ne cache point mon sang*, et laisses-en monter la voix jusqu'au trône du Tout-Puissant, pour solliciter ses foudres contre les barbares qui le répandent : *Terra, ne operias sanguinem meum;* [1] et ne pouvant obtenir le salut du peuple qui veut périr et qui s'est exclu lui-même du salut, il obtient du moins la conversion de Saul, qui participe au crime de sa mort. Son sang répandu est comme une semence sainte d'où sortira un jour ce nouvel apôtre; ses prières préparent déjà les grâces qui, d'un persécuteur, doivent en former dans la suite un vase d'élection, et un spectacle digne des anges et des hommes; et si son zèle n'a pu faire connoître Jésus-Christ à l'infidèle Jérusalem, sa mort va du moins instruire un ministre puissant en œuvres et en paroles qui le fera connoître un jour à toute la terre.

Tels sont, mes Frères, les défenseurs que se forme la vérité : c'est la charité qui leur prépare des victoires; il faut aimer le salut de ceux dont nous combattons les erreurs. La vérité trouve presque toujours des cœurs rebelles, parce qu'elle ne trouve presque que des défenseurs aigres et peu charitables. Souvent on mêle aux instructions qu'on donne à ses frères plus d'envie de les mor-

[1] Job. 16. 19.

tifier que de désir de les instruire; souvent leurs défauts ne nous déplaisent que parce que leurs personnes nous sont déjà odieuses; souvent, en défendant la vérité, on cherche plus à dominer qu'à faire dominer la vérité elle-même; souvent c'est l'humeur qu'on suit, et non pas la vérité qu'on cherche; souvent, sous prétexte de venger les intérêts de la vérité, on n'est pas fâché de se venger soi-même; souvent, en reprenant nos frères, nous voulons plutôt triompher de leurs fautes que les relever charitablement de leurs chutes; souvent on est plus aise de les voir s'égarer qu'on ne le seroit de les voir dociles à la vérité dont on prend tout seul la défense; souvent on s'applaudit en secret de leur aveuglement, tandis qu'on fait semblant de mettre tout en œuvre pour les rappeler à la lumière; souvent nous ne sommes éclairés sur leurs vices que parce que nous sommes jaloux de leurs vertus : enfin rien n'est si rare que de mêler la charité avec la vérité. Et de là vient, mes Frères, que ceux qui nous sont soumis regardent d'ordinaire nos instructions comme des censures; que nos enfants, nos inférieurs, nos domestiques ne trouvent dans nos corrections que l'humeur qui révolte, et non pas la charité qui édifie; qu'ils nous regardent plutôt comme les censeurs impitoyables de leurs foiblesses que comme les médecins charitables de leurs plaies, et que nous per-

dons sur eux l'avantage que nous donne la vérité par les défauts que nous mêlons à sa défense. De là vient que les exemples des gens de bien trouvent dans le monde plus de censeurs qui les condamnent que d'imitateurs qui les suivent; c'est qu'ils se bornent souvent à décrier les vices de leurs frères; et qu'en faisant paroître beaucoup de zèle contre les défauts des autres, ils ne montrent pas assez de compassion pour leurs foiblesses; c'est que, sous prétexte de ne point ménager le vice, ils ne ménagent point assez les pécheurs; c'est que, dans leurs censures, ils paroissent quelquefois plutôt s'applaudir de leur régularité qu'être touchés du déréglement qu'ils blâment; et, rendant la vertu odieuse aux pécheurs, ils leur font paroître la vérité revêtue de tous les défauts qui ne sont attachés qu'à eux-mêmes.

De là vient enfin que nos réconciliations avec nos ennemis ne sont presque jamais sincères, parce que ce n'est pas la charité qui les forme. On se réunit, mais on ne s'aime point; les bienséances se rétablissent, mais les sentiments sont toujours les mêmes; les personnes se rapprochent, mais les cœurs demeurent toujours éloignés; les dehors sont différents, mais les dedans sont toujours semblables. La haine prend seulement les apparences de la charité: elle se contraint, mais elle n'est pas éteinte; on se rend des devoirs, mais on ne se

rend pas l'amour, sans lequel tout le reste n'est rien; on ajoute seulement au crime de la haine celui du déguisement et de l'imposture; et souvent ayant la raison et la vérité pour soi, on n'en est pas moins coupable aux yeux de Dieu, parce qu'on n'a pas la charité qui souffre tout, et qu'on doit toujours à ses frères.

Telles sont les instructions que nous donne aujourd'hui le généreux martyr dont la solennité nous assemble en ce lieu saint : la vérité trouva en lui un défenseur éclairé, un défenseur intrépide, un défenseur tendre et charitable. Quelle consolation pour vous, mes Frères, de retrouver toutes ces qualités dans le pasteur fidèle que le Seigneur vous a suscité dans sa miséricorde; c'est-à-dire de retrouver un docteur éclairé pour vous instruire, un ministre ferme pour vous corriger, et un père tendre pour vous secourir et vous consoler dans vos peines, et vous faciliter à tous les voies de la vie éternelle!

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

Paravit cor suum ut investigaret legem Domini, et faceret et doceret in Israel præceptum et judicium.

Il disposa son cœur à la recherche de la loi du Seigneur, il pratiqua et enseigna dans Israël ses préceptes et ses ordonnances. C'est l'éloge que le Saint-Esprit fait d'Esdras, au chapitre septième du livre premier de son Histoire.

Rien n'est plus consolant, mes Frères, que de suivre des yeux de la foi les routes de la Providence dans la conduite de l'Église. A combien de ménagements sa bonté ne s'est-elle pas abaissée pour empêcher que les portes de l'enfer ne prévalussent contre cette sainte cité, située depuis la naissance des siècles sur la montagne, et si bien affermie, que, malgré tous les efforts des enfants de Babylone, elle ne sera jamais renversée !

Il falloit à la foi, dans sa naissance, des caractères sensibles et éclatants pour triompher de l'in-

crédulité. Aussi quels hommes que les hommes apostoliques! ils vont au delà des prodiges qu'a faits leur maître; leur ombre même est toute-puissante. Attaquée par les empereurs qu'un faux zèle pour le paganisme arme contre elle, elle a besoin de force et de constance pour soutenir la fureur des persécutions : que de héros, dans ces siècles de feu et de sang, la grâce ne forma-t-elle pas! quelle hardiesse et quelle constance ne vit-on pas dans l'âge le plus tendre, et dans le sexe le plus foible, pour braver les tyrans, et ce que les tourments ont de plus affreux! On voyoit les chrétiens courir aux supplices avec plus d'ardeur que n'en ont les hommes les plus voluptueux pour les plaisirs.

Enfin, livrée, dans des temps plus tranquilles et plus reculés, à la dispute des hommes, ébranlée par les assauts de l'hérésie, défigurée par les couleurs étrangères dont ses enfants mêmes ont voulu flétrir sa beauté, il lui a fallu des hommes dont les lèvres fussent les dépositaires de la science, des docteurs éclairés, de nouveaux Esdras qui s'appliquassent à la recherche de la loi dans la simplicité de leur cœur; et qui, après en avoir pratiqué les préceptes et les ordonnances, sussent les défendre contre les ennemis de la foi, et les enseigner aux fidèles dans toute leur pureté. Or tels furent dans leurs siècles les Basile, les Hilaire, les

Jérôme, les Augustin; tel fut aussi, dans des temps postérieurs, le saint docteur dont je viens aujourd'hui proposer plutôt les exemples que relever les vertus. En effet, il disposa son cœur à la recherche de la loi du Seigneur, il pratiqua et enseigna dans Israël ses préceptes et ses ordonnances : *Paravit cor suum, etc.* Point d'erreur que Thomas n'ait combattue, point de vérité qu'il n'ait établie, peu de doutes qu'il n'ait éclaircis; et tant qu'il vécut, l'Église trouva dans sa personne un défenseur invincible, qu'elle retrouve encore dans ses écrits après sa mort.

Mais, pour me renfermer dans quelque chose de précis, en considérant saint Thomas comme un grand docteur, je ramène à deux idées toutes simples que me fournit mon texte tout le sujet de son éloge, qui sera en même temps pour les ministres de l'Église la matière d'une grande instruction. L'étude de la religion, qui, en manifestant la vérité, sembleroit devoir nous en inspirer l'amour, ne laisse pas d'exposer la piété à de très-grands périls. Que d'écueils dans la recherche de cette science! que de pas délicats dans son usage! Saint Thomas s'est sanctifié dans la recherche de la science de la religion, il en a sanctifié l'usage. La piété l'a guidé dans la recherche de la science de la religion, voilà mon premier point : l'usage de cette science l'a affermi dans la piété,

c'est le second. C'est-à-dire qu'il a cherché la loi du Seigneur dans la simplicité de son cœur, et qu'il a pratiqué et enseigné dans Israël ses ordonnances et ses préceptes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que l'homme est profondément corrompu, mes très-chers Frères! Il lui est resté, dit saint Augustin, du débris de son innocence, certains penchants de gloire, de plaisirs, de vérité, qui sont comme les espérances de son rétablissement: mais, hélas! des restes heureux de son ancienne droiture, il en fait les premières ébauches de ses passions; et ces ressources consolantes deviennent entre ses mains de tristes écueils.

Quoi de plus digne de l'esprit que cette avidité de tout savoir qui lui est si naturelle? quoi de plus indigne de lui que la manière dont on la satisfait? Il semble que la vérité n'ait plus que des charmes impuissants: toute seule, elle touche peu; et si des vues de fortune et d'intérêt ne nous raniment, on languit dans sa recherche: premier écueil ordinaire à tous ceux qui s'appliquent aux sciences, soit sacrées, soit profanes. D'autre part, l'esprit, lassé de trouver toujours les mêmes objets dans l'enceinte de la foi, s'y trouve à l'étroit, s'échappe au delà des barrières sacrées, et, par une curiosité

peu respectueuse, veut entrer dans un sanctuaire qu'il falloit adorer de loin : autre écueil encore plus délicat que le premier. Enfin l'étude, épuisant toute l'application de l'âme, dissipe l'esprit, dessèche le cœur, ralentit la dévotion : troisième écueil sur lequel nous gémissons tous les jours, nous qui, par les engagements d'un état saint, devons à l'Église et l'odeur du bon exemple et la lumière de la doctrine.

Saint Thomas se fraya dans la recherche des sciences des routes bien plus sûres et plus chrétiennes. Car, premièrement, il renonce à toutes les prétentions dont une grande naissance et le crédit de sa famille auprès d'un empereur pouvoient le flatter, et se sert du mépris de la grandeur comme d'un degré pour atteindre aux sciences ; en second lieu, avec l'esprit le plus vaste qui peut-être ait paru, il ne se guide que par les lumières d'autrui, baise les traces sacrées des anciens, se contente de mettre en œuvre les précieux débris qu'il trouve épars çà et là dans leurs ouvrages; et pouvant, comme Moïse, trouver lui-même des matériaux pour construire le tabernacle, il lui suffit comme à Béséléel de les assortir et de leur donner ce bel ordre qui dans tous les siècles fera la surprise et les délices des savants : enfin, toujours attentif à ressusciter la grâce de sa vocation, la prière, la retraite, mille

macérations font le plus doux assaisonnement de ses études ; et l'onction de votre Esprit, ô mon Dieu! lui développe plus de difficultés que tous les efforts de l'esprit humain.

Premier écueil à éviter, des vues de fortune et d'intérêt. Né des plus illustres familles de sa province, on confie le soin de l'éducation de notre saint aux moines du célèbre monastère du Mont-Cassin, usage ancien, et si chéri surtout de nos pères. Il me semble voir la fille de Pharaon confier à la mère de Moïse cet enfant miraculeux : *Accipe puerum*, lui disoit-elle, *et nutri mihi.* [1] Élevez-le pour toute la grandeur où je le destine, pour la pompe et l'éclat de l'Égypte. Telles étoient les vues de la mère de notre saint : car, hélas! on ne peut trop le dire, on décide presque toujours de la destinée des enfants ; et on les a déjà donnés au monde ou à Jésus-Christ avant qu'ils soient en état de connoître ni l'un ni l'autre. Mais que vos vues, Seigneur, étoient bien différentes! vous ne l'aviez sauvé des eaux, comme Moïse, que pour le conduire au désert, lui confier les intérêts de votre loi, et en faire le docteur de votre peuple.

L'ordre de saint Dominique avoit commencé depuis peu à grossir le camp du Dieu d'Israël d'une nouvelle tribu. Les ordres qui l'avoient

[1] Exod. 2. 9.

devancé n'étoient, si je l'ose dire, que comme des essais de la grâce : *Initium aliquod creaturæ ejus :* la retraite, la prière, des austérités édifiantes, c'étoit là le plan de ces anciens fondateurs qui avoient fait fleurir en Occident la discipline monastique; ici on joignoit la science à la prière, les fonctions apostoliques à la retraite, le travail de l'esprit aux macérations du corps. Thomas sorti du Mont-Cassin, où les instructions et les exemples des pieux solitaires qui habitoient cette sainte montagne avoient nourri et fait croître ces semences de vertu que la grâce avoit mises de bonne heure dans son âme; arrivé à Naples, il entend parler des enfants de Dominique; les merveilles qu'on lui en raconte, excitent sa curiosité; il les voit, et aussitôt il sent un attrait secret pour ce nouvel établissement, et se propose de l'embrasser; il consulte, il examine, il s'adresse au père des lumières; et, convaincu que c'est là que Dieu l'appelle, fermant les yeux à tout ce qui pourroit l'arrêter, il exécute son dessein. En vain le dieu de ce monde lui fait voir au loin ses royaumes, et toute leur gloire : en vain l'enfer invente tous les jours de nouveaux artifices pour recouvrer une proie sur qui les engagements d'une naissance distinguée sembloient lui donner tant de droit. Vous le savez, Seigneur, les larmes, les menaces, les intrigues d'une mère toujours ingénieuse dans sa douleur,

la puissance d'un empereur, mille assauts qu'on livre à son innocence, une triste et longue prison; rien n'est oublié, afin que rien ne manquât au mérite de sa foi : mais tous ces efforts sont vains et inutiles; les obstacles qu'on lui suscite ne font qu'enflammer son désir, et sa persévérance est enfin couronnée par le succès. Voilà le premier pas que fait Thomas avant de s'engager dans la carrière pénible et laborieuse des sciences : non-seulement il ne bâtit pas des idées de fortune et de grandeur sur les progrès qu'il y fera; il renonce d'abord à une fortune et à une grandeur présente, afin que nul motif étranger ne vienne le distraire dans la recherche de la vérité.

Oseroit-on, ô mon Dieu! proposer ici cet exemple au siècle? Est-ce une chose ordinaire qu'on aille ensevelir au fond d'un cloître l'espérance flatteuse de parvenir? eh! dans le monde, on attache de la gloire à savoir par des routes d'iniquité se ménager des occasions de fortune; et la plus haute vertu s'y borne à les attendre. Nous-mêmes, ministres du Seigneur, dont les lèvres sont les dépositaires de la doctrine, nous frayons-nous une entrée dans les sciences sur les débris de toutes les prétentions du siècle? Hélas! qui nous soutient dans nos pénibles veilles? un rang qui nous donne de la distinction dans un corps, une réputation qui nous produit agréablement dans le siècle un établissement, où,

parvenus, l'on sent expirer chaque jour l'amour du travail et de l'étude, ou enfin une vaine curiosité qui ranime nos fatigues, mais qui ralentit notre foi.

Le second écueil que les savants ont à craindre, c'est de ne pouvoir se renfermer dans les bornes étroites de la foi; et c'est ici où se présente à moi un des plus beaux endroits de la vie de notre saint. La foi est une vertu commode pour les esprits médiocres: comme ils ne voient pas de loin, il leur en coûte peu de croire; leur mérite en ce point est un mérite tout du cœur: ils n'ont pas besoin d'immoler ces lumières favorites dont leur âme n'est jamais frappée; et si la foi est pour eux un sacrifice, c'est un sacrifice tout pareil à celui d'Abraham: on y trouve du bois et du feu, de l'amour et de la simplicité; mais il n'y a point de victime: *Ecce ignis et ligna; ubi est victima holocausti?* [1]

Il n'en est pas de même de ces esprits vastes et lumineux. Accoutumés à voir clair dans les vérités où l'esprit peut atteindre, ils souffrent impatiemment la sainte obscurité de celles qu'il doit adorer: introduits depuis long-temps par un privilége délicat dans le sanctuaire de la vérité, il leur en coûte pour ne pas franchir cette haie sacrée, qui sert comme de barrière à celui de la foi. On se feroit une religion de toucher à certains articles;

[1] Gen. 22. 7.

mais pour les autres, on les tâte, on les sonde, on veut que l'ignorance seule de nos pères nous les ait donnés pour impénétrables : un air de nouveauté vient là-dessus, flatte, attire, emporte; on s'égare malheureusement; et notre erreur, comme dit saint Augustin, devient notre Dieu : on oublie que, donner atteinte à un point de la loi, c'est faire écrouler tout l'édifice; en un mot, on veut bien subir le joug de la foi : mais on veut se l'imposer soi-même, l'adoucir et y faire des retranchements à son gré. Tel a été souvent l'écueil des plus grands génies : les annales de la religion nous ont conservé le souvenir de leur chute; et chaque siècle a presque été fameux par quelqu'un de ces tristes naufrages.

De là, mes Frères, quelle source de gloire pour saint Thomas! Avec tous ces grands talents qui font les hommes extraordinaires, un esprit vaste, élevé, profond, universel; un jugement droit, net, assuré; une imagination belle, heureuse, exacte; une mémoire immense; quels hommages n'a-t-il pas faits de toutes ces précieuses richesses aux pieds des maîtres de l'Église qui l'avoient précédé? Il savoit, ô mon Dieu! que vous avez marqué des bornes à l'orgueil de l'esprit humain aussi-bien qu'à l'impétuosité des flots de la mer; et que, comme cet élément furieux ne saurait rompre sa digue invisible sans causer des désordres dans l'univers, l'esprit de l'homme ne s'emporte jamais

au delà du terme que vous lui avez prescrit, sans tomber dans des égarements aussi funestes que déplorables.

Sorti de l'École d'Albert le Grand, il paroît dans la capitale de la France, et dans la première université du monde; mais avec quelle distinction! Son mérite perce d'abord cette foule de savants qui, attirés par les libéralités de nos rois, y venoient de tous les endroits de l'Europe porter le tribut de leur érudition. Mais s'il se distingua parmi tant de savants par la sagacité de son esprit et par l'abondance de ses lumières; combien leur est-il supérieur par la manière sage et respectueuse dont il traite les mystères ineffables de notre sainte religion, sans jamais donner l'essor à son esprit dans des matières où il est question de croire, et non pas de raisonner? Aussi, mes Frères, il est peu de docteurs de son siècle auxquels on ne reproche des opinions singulières, hardies, et qu'on auroit peine à garantir de la censure; mais la doctrine de Thomas a toujours été hors d'atteinte, et n'a jamais mérité que des éloges.

Cependant, mes Frères, il ne s'étoit pas renfermé uniquement dans l'étude de la religion, quoique la religion fût la fin à laquelle il rapportoit toutes ses autres connoissances; et le commerce des sciences profanes auxquelles il s'appliqua inspire souvent, par une suite de notre

foiblesse, je ne sais quel libertinage d'esprit, hélas! trop commun dans ce malheureux siècle. Comme la raison s'accoutume à examiner, elle se désaccoutume de croire : il faut revenir de trop loin; c'est descendre du trône pour recevoir des fers; c'est dépouiller, comme David, les marques de la royauté, et venir devant l'arche passer pour insensés à cause de Jésus-Christ. De là ces noms odieux que donnent à la philosophie des anciens les premiers apologistes de la religion : Tertullien, toujours extrême, veut qu'elle soit irréconciliable avec l'Évangile; et que, comme un autre Samson, à craindre même depuis qu'elle a été enchaînée par les apôtres, elle ébranle encore et fasse presque écrouler tout l'édifice de la foi : *Concussio veritatis philosophia.* De là cette sainte horreur qu'en avoient les premiers disciples. Conservant précieusement là-dessus le souvenir des avis de saint Paul, ils prenoient les sages précautions de cet apôtre pour des défenses précises et irrévocables. Qu'il y ait dans ce zèle quelque chose, si l'on veut, qui ne soit pas tout-à-fait selon la science; hélas, que ces excès édifient! Ils sont fondés sur la foiblesse de l'esprit humain : eh! qu'il seroit à souhaiter que cette pieuse délicatesse reprît le dessus dans notre siècle! la foi regagneroit d'une part ce que les sciences profanes perdroient peut-être de l'autre; la France auroit

peut-être moins de savants, mais l'Église, en échange, auroit plus de fidèles.

Loin d'être infecté dans l'étude des profanes par cet air malin qu'on y respire, notre saint purifie ces sources suspectes, mêle leurs eaux croupissantes, avec les eaux vives de la doctrine évangélique; en grossit ce fleuve sacré qui, coulant de siècle en siècle depuis la naissance de l'Église, va se perdre dans le sein de Dieu même d'où il est sorti; et, par un art tout nouveau, il fait servir le mensonge à la vérité, la philosophie à la foi, la superstition au vrai culte, les dépouilles de l'Égypte à la construction du tabernacle; en un mot, il consacre les armes des géants au temple du Seigneur, après s'en être servi contre les Philistins mêmes.

Combien d'esprits gâtés qui vont puiser jusque dans les livres saints la matière de leurs doutes, et de quoi nourrir leur incrédulité? La foi de Thomas trouve au milieu même des profanes de nouvelles forces; Aristote devient entre ses mains l'apologiste de la religion.

Mais d'où vient que l'intégrité de sa foi souffre si peu du commerce qu'il a avec les profanes? C'est que la foi de ce grand homme n'étoit point établie sur la légèreté d'un sable mouvant, mais fondée sur la solidité de la pierre; c'est que, toujours en garde contre les sentiments des auteurs

profanes, les vérités de la foi étoient la règle par laquelle il en jugeoit, toujours prêt à rejeter tout ce qui ne s'ajustoit pas à cette règle infaillible ; c'est qu'il a soin de fortifier continuellement sa foi par l'étude des livres saints et des docteurs de l'Église. Il fait comme David, ses plus chères délices de la loi du Seigneur : il dévore ce volume sacré; il le change en sa propre substance, ne cherchant pas moins à s'édifier qu'à s'instruire. Au lieu qu'il ne lit les auteurs profanes qu'avec précaution et avec défiance, sachant que ce sont des hommes, et des hommes sujets à l'erreur; il lit les divines Écritures avec une soumission entière, pour y former son langage et ses sentiments, sachant que c'est la parole de Dieu même, du Dieu de vérité, également incapable de tromper et d'être trompé. Entreprend-il d'en développer les mystères et d'en expliquer les difficultés, ne craignez pas qu'il s'avise de débiter ses propres idées : non, mes Frères, le plus bel esprit de son siècle, le plus autorisé à hasarder ses conjectures, ne marche jamais que sur les traces d'autrui dans l'explication des livres saints. Il va recueillir religieusement dans les ouvrages des anciens docteurs, dans ces sources sacrées de la véritable doctrine les précieux restes de leur esprit. Peu jaloux de la gloire de l'invention, gloire si délicate pour ceux qui se piquent de science ; il use

les plus beaux talents qui furent jamais à ramasser, à ranger, à éclaircir et fortifier par de nouvelles raisons ce que les autres avoient dit avant lui. Aussi qui pourroit louer assez dignement ses savants et pieux commentaires, monuments éternels de son amour pour les Écritures ? Malgré les progrès que l'on a faits depuis son siècle dans les langues et dans la critique, les plus habiles y trouvent encore de quoi admirer et de quoi s'instruire.

Mais ce n'est pas seulement lorsqu'il est question d'éclaircir les saintes obscurités de l'Écriture qu'il a ce respect religieux pour les anciens pères, c'est dans tous ses autres ouvrages que leurs sentiments sont la règle des siens. Attaché surtout aux écrits du grand saint Augustin, il en exprima, pour ainsi dire, le suc; il mit dans un ordre naturel cet amas prodigieux de richesses éparses çà et là dans les ouvrages de ce grand homme; il dépouilla sa doctrine de tout cet appareil d'éloquence qui l'enveloppe et nous la dérobe quelquefois; et, un peu différent d'Élisée, sans hériter du manteau de son maître, il ne laissa pas d'hériter de tout son esprit. Grand Dieu! inspirez ces sentiments à tous ceux qui traitent les vérités de la religion! Puisse notre saint docteur leur servir à tous de modèle, et leur apprendre à se précautionner contre le venin dangereux de tant de livres dont la lecture les dégoûte de la simplicité de la parole de Dieu, et à ne cher-

cher la vérité que dans les sources où Dieu nous a promis que nous la trouverions infailliblement!

Mais ce qui mérite le plus notre attention dans la vie de notre saint docteur, c'est le soin extrême avec lequel il évita le dernier écueil de l'étude; j'entends la dissipation de l'esprit qui dessèche le cœur, et ôte à la piété cette ferveur sans laquelle il est si difficile qu'elle se puisse soutenir longtemps.

Oui, mes Frères, c'est là le grand écueil des savants; l'étude devient souvent en eux une passion violente qui fait tout négliger, à laquelle ils sacrifient jusqu'aux devoirs même les plus essentiels de la piété. Surtout, lorsque le succès vient encore animer leur ardeur, ils se laissent bientôt emporter à la curiosité si naturelle à l'homme; au désir de se distinguer par de nouvelles découvertes, à la crainte que la réputation ne vienne à baisser, si de nouvelles productions ne la soutiennent; que sais-je? à l'utilité qu'ils se persuadent facilement que le public retirera de leurs veilles et de leurs travaux. Mais ne croyez pas qu'on en vienne du premier coup à un retranchement universel de tout exercice de dévotion : la conscience en seroit trop alarmée. On commence par y apporter plus de précipitation, pour pouvoir retourner plus promptement à ses chères études; on se permet ensuite quelques retranchements légers; enfin

on en vient insensiblement au point de passer la vie dans la recherche de la vérité et dans l'oubli de Dieu. Que la conduite de notre saint docteur fut bien différente! le soin de son âme fut toujours la première et la plus importante de toutes ses occupations. Trouve-t-il dans la carrière des sciences de ces nuages épais que toute la vivacité et l'application de l'esprit ne sauroit dissiper, ce n'est point pour lui une raison de négliger ses exercices de piété sous le prétexte spécieux de donner plus de temps à l'étude; au contraire, alors il va à la source des lumières, il a recours à l'oraison. Lui arrive-t-il de n'y être point éclairé, il ranime sa ferveur et supporte ses ténèbres avec patience, sacrifiant au Dieu qui se cache avec autant de zèle qu'au Dieu qui se manifeste. C'étoit dans ces moments que, s'estimant indigne des faveurs du ciel, il s'adressoit à saint Bonaventure. La piété et le mérite de ce grand homme avoient fait naître dans le cœur de notre saint ces sentiments de tendresse qui ne sont sincères, dit saint Augustin, que parmi les saints, et qui eût vu ces deux anges s'entre-regarder et se consulter l'un l'autre pour développer les secrets de la Divinité, eût pensé voir les deux chérubins du tabernacle qui se regardoient, et au milieu desquels Dieu se plaisoit à prononcer ses lois et à rendre ses oracles.

Non, mes Frères, l'ambition d'acquérir de nou-

velles connoissances ne prit jamais rien dans notre saint docteur sur la régularité la plus scrupuleuse à tous les exercices de son état : chez lui, l'étude a ses heures réglées; mais tous les autres devoirs ont aussi chacun leur temps marqué. A quoi me servira, disoit-il, la science qui enfle, si je n'ai pas la charité qui édifie? Le nombre prodigieux de ses écrits eût suffi tout seul pour rendre sa vie non-seulement laborieuse, mais très-pénitente; cependant que de jeûnes, que de macérations n'y ajoutoit-il pas, plutôt pour se rendre conforme à Jésus crucifié que pour réduire son corps en servitude! Car, mes Frères, la grâce avoit fait cesser en lui de bonne heure ces combats fâcheux d'une chair qui se révolte contre l'esprit, afin, ce semble, que son âme, dégagée de ces noirs brouillards qui s'élèvent du fond de notre boue, pût s'appliquer plus librement, sans être distraite, à la recherche de la vérité; et la pureté de son cœur lui eût fait donner le nom de *docteur angélique*, quand il ne l'eût pas mérité par la sublimité de ses lumières.

Mais, pour vous bien représenter cette piété solide, et en même temps si tendre et si affectueuse, qui étoit dans notre saint, et avec quel soin il travailloit à l'y entretenir et à l'y faire croître, je n'ai qu'à vous renvoyer à cet office admirable qu'il a composé pour l'adorable sacrement de nos autels : c'est là que le fond de son cœur se manifeste. Oui,

mes Frères, le cœur seul peut parler ce langage de piété et de religion; et tant qu'on n'a point ces sentiments gravés au dedans de soi, c'est en vain qu'on entreprendroit de les exprimer par des paroles. Quelle onction! quelle lumière dans les expressions! quelle vivacité dans les sentiments! ah! encore une fois, ce n'est point ici une production de l'esprit; c'est l'ouvrage du cœur seul et d'un cœur embrasé d'amour. Ne craignons donc point de dire que, si le ciel avoit orné son esprit d'un trésor de science et de sagesse, il avoit rempli son cœur d'un trésor de grâces et de vertus; et que, s'il fut le plus grand docteur de son siècle, il fut aussi le plus saint religieux de son ordre, le plus exact, le plus fervent.

Quel exemple, mes Frères! et qu'il est peu imité! Est-ce là, en effet, la manière dont nous nous conduisons? Sous prétexte que nos occupations n'ont rien que de permis, et même de louable en soi, nous nous y livrons tout entiers, et la piété est absolument négligée. Je ne parle point ici de ces personnes qui n'ont dans l'esprit que des projets de fortune et des vues d'ambition, et qui, renfermant toute leur félicité dans les bornes étroites de cette vie, emploient sans scrupule les voies les plus iniques pour réussir, et ne se ménagent sur rien. Des hommes qui, comme dit l'apôtre, n'ont de pensées et d'affections que pour les biens de la

terre; est-il surprenant qu'ils ne s'occupent pas des biens à venir, dont la foi est peut-être éteinte dans leur cœur? Mais vous, mes Frères, vous qui ne renoncez pas à l'espérance des biens futurs; vous qui vous interdisez le dol, la fraude, la rapine, qui faites une haute profession d'honneur et de probité; vous dont les mœurs sont réglées, et fort éloignées de tout excès; vous qui ne refusez point votre secours à l'orphelin, et au pauvre la portion de vos biens que la Providence lui a destinée; d'où vient que votre temps est tellement rempli par vos occupations, que les exercices de religion ne sauroient y trouver leur place? Vous dites que la vraie piété consiste à remplir les devoirs de son état; j'en conviens: mais prenez garde; l'illusion est ici à craindre: ce ne sont pas tant nos actions que la manière de les faire qui les rend agréables à Dieu; il ne prend pas sur son compte toutes nos œuvres, dès qu'elles n'ont rien de contraire à sa loi; pour qu'il les agrée, il faut les lui offrir, il faut l'avoir en vue dans tout ce que nous faisons, et désirer de lui plaire: or, ce devoir si essentiel s'accomplit-il lorsque la prière est si rare dans tout le cours de notre vie, lorsque nous vivons dans un entier oubli de Dieu? Mais, d'ailleurs, si la piété ne se trouve que dans l'exactitude aux devoirs de notre état, je vous demande, votre état principal n'est-il pas d'être chrétien et membre

de l'Église? donc votre premier devoir doit être de rendre à Dieu et à la religion ce que vous leur devez. Il est étonnant à quel point l'on se fait illusion là-dessus, et combien de personnes, croyant porter au tribunal de Jésus-Christ un trésor immense de bonnes œuvres, n'y trouveront qu'un vide affreux et un trésor effroyable de colère qui les accablera éternellement. Mais revenons à notre sujet : vous venez de voir comme la piété guida notre saint docteur dans la recherche des sciences; je vais vous montrer comme l'usage de ces mêmes sciences l'affermit dans la piété.

DEUXIÈME PARTIE.

Le jour, dit le Prophète, instruit le jour, et la nuit donne de tristes leçons à la nuit. La cupidité vous a-t-elle servi de motif dans la recherche des sciences? elle sera votre but dans leur usage. Car, premièrement, y êtes-vous entré par ces routes secrètes qu'un vil intérêt a frayées? vous serez un docteur flottant; votre fortune décidera de vos sentiments, et il en sera de vos lumières comme de ces jours empruntés dont on règle l'usage sur le besoin : premier écueil dans l'usage des sciences, et qui naît de ce premier écueil dont nous avons parlé dans leur recherche. En second lieu, avez-vous cherché à contenter une vaine curiosité, vos

lumières vous seront chères; vous vous applaudirez de vos découvertes; vous adorerez cet ouvrage de vos mains; vous serez un docteur singulier, et les opinions vous paroîtront douteuses du moment qu'elles seront communes : second écueil dans l'usage des sciences, suite du second écueil qu'on a marqué dans leur recherche. Enfin votre ferveur a-t-elle souffert de votre application aux sciences, avez-vous négligé de réparer par la prière cette dissipation de cœur inséparable d'une étude profonde et soutenue, plein de vous-même, et vide de Dieu, vous serez un docteur vain; vous ne rendrez pas au Seigneur la gloire qui lui est due; et, semblable à ces impies dont parle le Prophète, vous direz que votre langue s'est signalée elle-même, et que vos lèvres vous appartiennent : *Dixerunt : Linguam nostram magnificabimus; labia nostra a nobis sunt :*[1] troisième écueil dans l'usage des sciences, toujours inséparable du troisième écueil qui se trouve dans leur recherche.

Saint Thomas, qui, dans la recherche des sciences, s'étoit frayé des routes bien différentes, mais malheureusement si peu battues dans tous les temps, ne se dément pas dans leur usage. Il y étoit entré par un mépris généreux de toutes les prétentions du siècle; aussi, loin d'être un docteur flottant, devient-il un docteur exact, uniforme,

[1] Ps. 11. 5.

désintéressé : jamais il n'y avoit marché qu'à la lueur des astres de l'Église qui l'avoient précédé; aussi, loin d'être un docteur singulier, devient-il, je puis le dire ici, un docteur œcuménique et universel : enfin il avoit toujours mêlé la prière à l'étude; ah! aussi, avec la réputation la plus extraordinaire qu'aucun autre avant lui ait jamais eue en ce genre, il fut le docteur le plus humble de son temps; et, semblable à Moïse, seul il ne s'aperçut pas de la gloire dont il brilloit : *Ignorabat quod cornuta esset facies sua ex consortio sermonis Domini.* [1]

Il fut un docteur exact et désintéressé, n'ayant d'autre but que de faire connoître la vérité : cette louange que je donne à notre saint paroîtra peut-être peu de chose à bien des gens, mais souffrez que je la mette dans le point de vue d'où elle m'a frappé.

Représentez-vous l'homme de son siècle le plus consulté, le nouvel Esdras à qui on a recours pour l'interprétation de la loi; l'arbitre et l'oracle des grands de la terre dans leurs difficultés et dans leurs doutes. Que cette situation est délicate! Les puissants de la terre veulent être souverains partout : on diroit que la vérité est de leur ressort; il faut qu'elle se trouve quelque part qu'ils veuillent la placer : ils ne savent pas avoir tort; et leur op-

[1] Exod. 34. 29.

poser la raison, c'est presque se rendre coupable du crime de félonie : l'air même qu'on respire auprès d'eux a je ne sais quoi de malin qui dérange toute la constitution de l'esprit. Tel qui, loin de la grandeur, et dans l'obscurité de la province, s'applaudit en secret de son désintéressement, retrouve-t-il cette même force et ce même courage lorsqu'il est une fois exposé au grand jour? On plie la loi, on l'ajuste au temps, à l'humeur, au besoin : hélas! on n'a point de sentiments propres, et souvent on n'a que les sentiments de tous ceux auxquels il est avantageux de plaire. Vous le savez, Seigneur, et tous les siècles en ont vu de tristes exemples.

Or, mes Frères, quel ordre, quelle exactitude, quel air uniforme et soutenu dans la doctrine de notre saint! on voit bien qu'il ne cherche que la vérité. Donne-t-il des règles pour les mœurs, quelle droiture! il ne penche ni à droite ni à gauche, selon l'expression du Prophète. Éloigné de ce zèle amer et intraitable qui veut faire descendre le feu du ciel sur les villes pécheresses, qui, sans nul égard, achève de briser un roseau déjà cassé, et d'éteindre une lampe encore fumante, qui bannit de l'Évangile cette humanité consacrée par mille paraboles qu'on y rencontre ; éloigné aussi de cette molle complaisance qui éteint le feu sacré que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre ; qui,

loin de renouveler un vêtement vieux et pourri, se contente d'y appliquer un peu d'étoffe neuve; qui bannit de la morale de Jésus-Christ cette sainte austérité qui en est l'esprit dominant; il tint toujours ce sage milieu dont chacun se fait honneur, mais que si peu de gens savent tenir; et l'on trouve encore aujourd'hui dans les belles décisions qu'il nous a laissées sur les mœurs, comme dans l'arche d'Israël, et la douceur de la manne, et la rigueur salutaire de la verge.

Ministres de la nouvelle alliance, vous qui tous les jours travaillez à construire au Seigneur des tabernacles vivants, regardez, et faites selon ce modèle. Malheur, dit l'Esprit-Saint, malheur aux pasteurs qui traitent leurs brebis avec une rigueur sévère et pleine d'empire; mais malheur aussi à ceux qui préparent des coussinets pour les mettre sous les coudes. Il ne faut pas cacher aux hommes l'immensité des miséricordes du Seigneur; mais il ne faut pas non plus leur laisser ignorer la sainte rigueur de sa justice, et combien c'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant avant que de l'avoir apaisé par de dignes fruits de pénitence; en un mot, il faut instruire les hommes de la vérité sans y ajouter, sans en diminuer, sans la déguiser. Or, que ce talent est rare! et qu'il est dangereux de se mêler d'instruire lorsqu'on manque de ce talent!

Digitized by Google

Thomas le possédoit, ce talent si rare, et il sut le conserver au milieu de la faveur des grands. Urbain IV veut l'élever aux premières dignités de l'Église; l'archevêché de Naples lui est offert : semblable à Moïse, il lui suffit d'être le législateur du peuple de Dieu; il laisse à d'autres l'honneur du sacerdoce : mais, non content d'avoir refusé cette dignité, se défiant de lui-même en quelque sorte, il conjure le pontife de ne lui en plus donner d'autres, et de le laisser finir sa course dans la pauvreté et l'humilité de sa profession : exemple rare, ô mon Dieu! et qui semble n'être plus à la portée du siècle. Ah! on ne demande plus que vous osiez refuser les dignités de l'Église qu'on vous offre : c'est une vertu des premiers âges; c'est un héroïsme qu'on renvoie, si j'ose le dire, aux temps fabuleux : mais osez ne pas y parvenir par des sentiers d'injustice et d'iniquité; osez ne pas acheter le don de Dieu; osez résister à la tentation d'un bénéfice pour lequel il faut traiter et dresser des articles comme pour un bien profane.

Les princes de la terre, non contents de respecter la vertu de notre saint, et de lui accorder leur estime, l'honorent même de leur familiarité. Saint Louis appelle souvent saint Thomas à sa table; mais de quelles pensées croyez-vous donc qu'est alors occupé ce saint docteur? Écoutez,

hommes enivrés de la grandeur, et apprenez de l'insensibilité des saints de quel prix est à leurs yeux cette faveur des grands dont vous faites votre idole : il est devant un roi de la terre comme vous êtes si souvent à la présence du roi des rois ; à peine se souvient-il que le prince est là présent : il retrouve jusqu'au milieu de la cour le calme de sa retraite et le souvenir de ses chères études ; il y est profondément enseveli ; et par une sainte méprise qu'on peut regarder comme une des plus grandes preuves de sa piété et du peu d'attache et de goût qu'il avoit pour les choses de la terre, il prononce tout haut, comme il eût fait dans sa cellule, un nouvel arrêt qu'il vient de dresser contre les hérétiques : *Conclusum est contra manichæos.* Jugez par ce trait si la faveur du prince faisoit une forte impression sur son cœur, et si l'on peut croire qu'il l'eût recherchée.

Les enfants du siècle, je le sais, entêtés d'une fausse délicatesse, verront sans doute d'un autre œil cet endroit de la vie de notre saint, mais qu'ils apprennent de l'admiration même de saint Louis que la folie apparente des saints est plus sage que toute la sagesse du monde.

Mais, si le mépris du siècle fit saint Thomas un docteur exact et désintéressé, le mépris de ses lumières en fit un docteur œcuménique et universel ;

le mépris de lui-même, un docteur humble; et c'est ainsi qu'il évita les autres écueils que l'on trouve dans l'usage des sciences.

L'amour de la nouveauté, dangereuse et délicate passion des savants, fut toujours l'objet le plus constant de la haine de notre saint. Vous avez vu, mes Frères, avec quel soin il évita toujours toute singularité dans la doctrine, avec quel respect il s'attachoit aux sentiments des anciens docteurs de l'Église qui nous ont transmis la foi qu'ils avoient reçue des apôtres; et voilà ce qui l'a rendu en quelque sorte, dans l'Église, un docteur œcuménique et universel, je veux dire, suivi et approuvé universellement.

Rome, Paris, Naples, Bologne, ces villes célèbres l'admirèrent tour à tour, et entendirent les paroles de vérité qui sortoient de sa bouche; et dans tous ces différents endroits, sa doctrine reçoit les mêmes applaudissements et les mêmes éloges. On l'admire, non parce qu'il dit des choses nouvelles, mais parce que chacun reconnoît dans ses discours la foi de ses pères, et s'en convainc de plus en plus par les preuves solides et lumineuses qu'en donne notre saint docteur.

Mais c'est surtout depuis sa mort que Dieu a glorifié notre saint, et qu'il l'a rendu un docteur universel. Ici, mes Frères, vous me prévenez : d'abord s'offrent à vos esprits toutes les universités

du monde, fidèles dépositaires de sa doctrine; et sur toutes les autres, celle qui le forma dans son sein, l'illustre faculté de Paris, plus glorieuse par cet endroit que par mille autres qui, depuis tant de siècles, la mettent si fort au-dessus de toutes les sociétés de savants répandues dans le monde chrétien. Parmi tant de pieuses et de savantes communautés régulières, boucliers sacrés dont l'Église, cette tour de David, est environnée, en est-il une où les décisions du fondateur tiennent plus lieu de règle dans la discipline et dans les mœurs que celles de notre saint dans la foi et dans la doctrine? Mais sur toutes les autres communautés, celle qui, avec lui, a donné et donne tous les jours à l'Église tant de grands hommes, tant de saints pontifes, tant de docteurs distingués; l'ordre de saint Dominique, qui toujours a occupé le rang d'honneur dans le camp du Seigneur; d'où cet ordre célèbre tire-t-il aujourd'hui son principal éclat, sinon de l'attachement inviolable qu'il conserve pour la doctrine de notre saint docteur? Vous dirai-je que l'oracle du monde chrétien, Rome même, ce centre de la foi et de l'unité, a vu souvent ses pontifes descendre du tribunal sacré, et y faire monter les écrits de notre saint pour prononcer sur les différends qui troubloient l'Église; que les conciles eux-mêmes, ces juges vénérables et infaillibles de la doctrine, ont formé leurs

décrets sur ses décisions; que les partisans de l'erreur n'ont jamais eu de plus redoutable ennemi, et que, comme les Philistins, ils ont désespéré de pouvoir exterminer l'armée du Dieu vivant tandis que cette arche résideroit au milieu d'elle : *Tolle Thomam, et dissipabo Ecclesiam Dei.* Aussi de quels éloges les pontifes romains n'ont-ils pas honoré sa doctrine! eh! je ne finirois pas, si je voulois recueillir ici et vous mettre sous les yeux tous ceux qu'il a reçus dans tout le monde chrétien.

Mais que ne puis-je du moins vous le représenter dans le plus haut degré de réputation où la vanité la plus emportée puisse prétendre; connu, admiré, consulté de tout l'univers, regardé comme une lampe éclatante placée sur le chandelier pour éclairer toute l'Église, et en même temps plus ingénieux à se cacher à soi-même son mérite que nous ne le sommes, nous, à donner du relief et à grossir le nôtre à nos propres yeux! Je passe ici mille traits dont l'histoire de sa vie est toute semée. Combien peu étoit-il empressé d'étaler les trésors de science et de sagesse dont il étoit rempli! jusque-là que son silence donna lieu quelquefois à des méprises, et le fit prendre pour un esprit commun et vulgaire : combien étoit-il éloigné d'affecter la moindre supériorité au-dessus de ses frères! ou plutôt avec quelle attention il les prévenoit tous par des témoignages d'honneur et de déférence,

quoique tout le monde reconnût et rendît hommage à la supériorité de grâce et de lumière qui étoit en lui! Avec quelle attention rapportoit-il tous ses talents à celui de qui descend tout don parfait, et toutes ses connoissances au père des lumières, ne cessant de dire qu'il étoit plus redevable à la prière qu'à l'étude du peu qu'il savoit! Mais ce qui manifeste surtout le fonds admirable d'humilité qui étoit dans notre saint, et qui montre qu'en cultivant son esprit, il avoit eu encore plus de soin de régler son cœur, c'est cet air de réserve et de modération qui règne dans sa manière d'écrire. L'entend-on jamais parler sur le ton décisif et important qui veut tout ramener à soi, et qui, pour garant de ses raisons, ne donne que sa propre autorité? les altercations de l'école; la chaleur des disputes, la variété des opinions et des doctrines l'ont-elles jamais fait sortir de ce caractère modeste et uni? Il propose simplement, décide modestement, condamne peu, ne blesse jamais; oui, dans des ouvrages immenses et des matières presque toutes disputées, il ne lui est pas échappé un seul mot qui se sente de l'aigreur et de la dispute; et, s'il a bâti un temple à la vérité, ç'a été, si je l'ose dire, comme Salomon, sans employer le fer, ni sans donner un coup de marteau. Hélas! pourquoi ne s'en est-on pas tenu là dans les siècles suivants? pourquoi, loin de défendre Jérusalem

investie d'ennemis de toutes parts, a-t-on tourné les armes les uns contre les autres? pourquoi appelle-t-on si souvent la passion au secours de la vérité? Quelle folie, s'écrioit autrefois saint Augustin, gémissant sur ce désordre, de donner de mortelles atteintes à la charité pour défendre une loi dont la charité seule est la fin et l'accomplissement! *Vide quam stultum sit perniciosis contentionibus ipsam offendere caritatem, propter quam dicta sunt omnia cujus dicta conamur exponere.* Ce seroit ici un nouveau sujet d'éloge pour notre saint: mais je ne finirois pas, si je voulois mettre dans leur jour tous les traits que fournit sa vie; en voilà plus qu'il n'en faut pour notre édification. Admirons surtout, mes Frères, l'humilité profonde de ce grand docteur. Hélas! nous nous élevons souvent au-dessus des autres sans aucun fondement, aveuglés par notre amour-propre qui nous cache des défauts grossiers, et nous fait voir en nous des vertus que nous n'avons point; le ciel nous a-t-il départi quelques-uns de ces talents rares parmi le commun des hommes, dès lors il faut que tout ce qui nous approche nous rende des respects et des hommages; et la délicatesse de notre orgueil se blesse contre quiconque oseroit les lui refuser; et voilà un saint qui réunit en sa personne tout ce qui excite l'estime et l'admiration, les dons de la nature, ceux de la grâce,

les talents acquis : cependant, loin d'exiger des égards et des attentions, s'il pouvoit se blesser de quelque chose, ce seroit de ce qu'il ne peut vivre oublié et confondu dans la foule de ses frères. Voilà, chrétiens, voilà le vrai caractère des saints, l'humilité, cette vertu que Jésus-Christ nous a tant recommandée, parce que ce n'est que par elle que nous pouvons lui être rendus conformes; l'humilité, parce que cette vertu toute seule suffit, et que sans celle-là toutes les autres ne sont rien : mais, hélas! c'est, de toutes les vertus, la plus rare, quoiqu'il semble qu'elle dût nous être si naturelle. Car enfin, mes Frères, si nous nous connoissions tels que nous sommes; si nous ne nous attribuions que ce qui est véritablement à nous; en un mot, si nous nous rendions la justice que nous méritons, quel fondement trouverions-nous à notre orgueil?

Grand Dieu! je ne vois rien en moi qui ne me rende abject et méprisable à vos yeux et aux yeux des hommes; et si j'étois connu tel que je suis, je ne pourrois me plaindre d'être bafoué et traité avec le dernier mépris : cependant vous me promettez un poids immense de gloire, pourvu que je préserve mon cœur de la vanité. Ah! je m'humilierai de plus en plus, je serai petit à mes yeux, afin de mériter par-là cette gloire immortelle que vous destinez aux humbles de cœur; je vous la souhaite, etc. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR

LA FÊTE D'UN SAINT MARTYR,

PATRON D'UNE ÉGLISE.

Vos eritis mihi testes.

Vous me rendrez témoignage. Act. I. 8.

Rendre témoignage à Jésus-Christ est pour tout fidèle un devoir indispensable; et le martyre est sans doute le plus grand témoignage que Dieu puisse exiger de l'homme, puisque rien n'est si grand que l'amour, et que le martyre en est la consommation et la plénitude. Je sais que ce témoignage n'est pas de tous les temps, et qu'il a fallu que l'Église ait eu ses tyrans et ses persécuteurs, pour avoir ses martyrs et ses apôtres; mais il est un martyre de foi comme un martyre de sang. Quoique les persécutions aient fini, et que les Césars soient devenus les protecteurs de la religion qu'ils avoient voulu d'abord détruire, tout fidèle

n'en est pas moins obligé d'être un témoin de Jésus-Christ, comme le saint martyr dont nous honorons ici la mémoire : la paix de l'Église, qui n'ôte rien au mérite de la foi, n'ôte rien non plus à ses obligations; la vie chrétienne est toujours une vie de combats, de tentations et de souffrances : le chrétien est toujours un martyr qui doit en un sens mourir chaque jour pour Jésus-Christ; il faut dans tous les temps qu'il perde son âme pour la regagner; et si sa vie n'est pas un témoignage continuel et pénible de sa foi, elle en est une désertion et une indigne apostasie. Mais pour développer une vérité si capitale et d'un si grand usage pour les fidèles, je la partage en trois réflexions, qui vous apprendront ce que c'est que ce témoignage que nul fidèle ne peut se dispenser de rendre à Jésus-Christ. Nous avons besoin des lumières de l'Esprit-Saint; invoquons-le par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Quand je parle du témoignage que tout chrétien est obligé de rendre à Jésus-Christ, je n'entends pas seulement la profession extérieure que nous faisons tous de sa doctrine : tous ceux qui lui diront : Seigneur, Seigneur, c'est-à-dire qui l'invoqueront avec l'Église, ne seront pas pour cela

un jour au nombre de ses disciples; je parle d'un témoignage qui coûte, qui ne démente pas par sa conduite la foi qu'il professe au dehors, qui ne désavoue pas Jésus-Christ par ses œuvres tandis qu'il le confesse de bouche; d'un témoignage qui honore la religion, qui glorifie le Seigneur, qui sanctifie le fidèle, et qui, par le sacrifice continuel qu'il fait des choses présentes, le rende un témoin éclatant des futures; c'est-à-dire que le témoignage que la foi exige de tout fidèle est un témoignage de souffrance, un témoignage de soumission, et un témoignage de désir.

Un témoignage de souffrance. Oui, mes Frères, ce n'est qu'en souffrant que nous pouvons rendre témoignage que nous sommes chrétiens: les martyrs, en donnant leur vie pour Jésus-Christ, n'ont fait qu'abréger leur sacrifice, et terminer par un seul acte héroïque et douloureux cette longue carrière de souffrances que doit fournir tout fidèle. Il ne s'agit pas seulement ici de ces maux extérieurs dont la Providence souvent nous afflige, et que la condition humaine nous rend inévitables; ce sont des épreuves que Dieu n'exige pas également de chacun de nous, et des moyens de sanctification dont sa sagesse se sert pour accomplir ses desseins de miséricorde ou de justice sur certaines âmes fidèles. Il s'agit de ces souffrances qui forment proprement la vie chrétienne, de cet es-

prit de croix et de mortification qui rend témoignage que nous sommes disciples de Jésus-Christ, sectateurs de sa doctrine et associés à ses promesses. Il s'agit de ce renoncement intérieur, de ce martyre invisible et continuel qui fait que nous résistons à nos passions; que nous réprimons nos désirs injustes; que nous combattons nos penchants vicieux; que nous affoiblissons les impressions des sens par les vues de la foi, et que nous élevons dans nous la vie de l'esprit et de la grâce sur les débris de l'amour-propre et de la nature. Il s'agit de cette pénitence du cœur sans laquelle il n'y a point de salut, qui fait que nous pardonnons les injures; que nous aimons ceux qui nous haïssent; que nous disons du bien de ceux qui nous font du mal; que nous étouffons les saillies de la colère, les impétuosités de l'humeur, les mouvements de la vanité; que nous retranchons les excès de l'amour-propre, les complaisances de l'orgueil, les inutilités des plaisirs, les dangers des commerces, les périls des occasions, les charmes de la paresse, les écueils de l'ambition; et que nous prenons sans cesse le parti de la foi et de l'Évangile contre nous-mêmes. Il s'agit de cette violence si souvent commandée dans l'Évangile, qui fait que, presque dans toutes nos actions, nous devons être en garde contre notre cœur, craindre que l'amitié ne le séduise, que la haine ne le flétrisse, que la

flatterie ne l'empoisonne, que la complaisance ne l'entraîne, que l'intérêt ne l'aveugle, que l'envie ne le souille, que le plaisir ne l'emporte, que l'indolence ne l'assoupisse, que l'exemple ne le rassure; que nous ne prenions nos penchants pour nos devoirs, et les abus que nous nous justifions pour les règles que nous devons suivre. Il s'agit de cette vie de la foi, qui combat sans cesse au dedans de nous la vie des sens; qui, dans toutes les actions et dans tous les événements, trouve des sacrifices à faire, parce que partout elle trouve ou des périls à craindre, ou ses propres penchants à combattre; et qui, nous trouvant toujours opposés à la loi de Dieu, nous fait toujours trouver en nous-mêmes et la source de toutes nos tentations, et l'occasion de tous nos mérites. Il s'agit enfin de cette guerre continuelle qui fait que le chrétien ne peut se sauver sans qu'il lui en coûte, sans se vaincre soi-même, sans rapprocher sans cesse de la loi de Dieu ses penchants qui s'en éloignent sans cesse, sans sacrifier aux impressions de la foi les impressions des sens qui les contredisent, sans vivre pour Dieu au milieu de tous les objets qui nous portent à nous chercher nous-mêmes, sans être étranger dans une terre où tout nous retient et nous attache; en un mot, sans faire de tout ce qui fait nos crimes et nos plaisirs la source de nos vertus et l'occasion de nos souffrances.

Voilà le martyre que la foi exige de tout fidèle; c'est à ce prix que le royaume de Dieu nous est promis. Les supplices des martyrs, les austérités des anachorètes sont des grâces; mais ce ne sont pas des devoirs : tous n'ont pas ce don, comme parle l'Apôtre, et tous ne sont pas appelés au même honneur; mais la vie crucifiée, mais la mortification des passions, mais la violence des sens, mais la pénitence du cœur, est la vocation de tout fidèle, le premier devoir de la foi, le fond et comme l'âme de toute la vie chrétienne. Ainsi tout chrétien est un témoin de Jésus-Christ, parce que, par les violences continuelles que l'Évangile l'oblige de faire à son cœur et à ses passions, il rend témoignage que Jésus-Christ est le maître des cœurs, le rémunérateur des fidèles, le juge éternel de nos œuvres; que sa doctrine est la voie du salut, et la doctrine de la vérité; que ses promesses sont préférables à tous les plaisirs dont elles exigent le sacrifice. C'est à nous maintenant à nous demander si nous sommes chrétiens, c'est-à-dire les martyrs de la foi et les témoins de Jésus-Christ; à nous demander ce que la religion nous coûte; quels sacrifices nous faisons à ses promesses; si Jésus-Christ est pour nous un époux de sang, et quelles violences nous pourrons lui offrir un jour comme le témoignage de notre foi et le prix de son royaume. Je vous demande si ceux qui ne croient pas en

Jésus-Christ, et à qui la doctrine de la croix n'a pas été prêchée, mènent une vie différente de la nôtre; si nous sommes plus patients qu'eux, plus chastes, plus charitables, plus austères dans nos mœurs, plus modérés dans nos passions, plus équitables envers nos frères, plus circonspects dans nos discours, plus détachés des choses présentes; et si le seul avantage que nous avons sur eux n'est pas une loi plus sainte et une vie plus criminelle. Premier témoignage, un témoignage de souffrance.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Le second témoignage que nous devons rendre à la foi, est un témoignage de soumission. Je dis de soumission, non-seulement à la profondeur de ses mystères et à l'autorité de sa parole, en sacrifiant nos lumières, en captivant notre raison, en adorant ce que nous ne pouvons comprendre, et en ne voulant pas être sages contre Dieu même: de soumission, non-seulement en ne voulant pas approfondir témérairement ce que l'œil n'a jamais vu et ce que l'oreille n'a jamais entendu; en ne mêlant pas à la simplicité de la foi la vanité de nos raisonnements et la foiblesse de nos conjectures; en ne regardant pas comme un bon air une force d'esprit qui en est toujours l'aveuglement et la folie; en méprisant le hommes audacieux qui

croient s'élever au-dessus des autres en s'élevant au-dessus de la foi, qui s'honorent de l'impiété comme d'un titre de distinction et de gloire, et en ne trouvant rien de plus noble et de plus grand que la docilité et la soumission du fidèle : de soumission, non-seulement en respectant les pratiques du culte extérieur de la foi, les pieuses traditions de nos pères, les lois de l'Église; en rendant hommage à la grandeur de la religion par notre fidélité à remplir ses devoirs les plus simples et les plus vulgaires, et ne croyant indigne de nous que de nous mettre nous-mêmes au-dessus des lois et des règles.

Cette soumission ne regarde proprement que l'esprit : mais la foi exige encore la soumission du cœur; je veux dire, l'acceptation des ordres de Dieu sur nous, la conformité à sa volonté sainte dans toutes les situations où il nous place; en supportant avec patience les croix que sa bonté nous ménage, les infirmités dont il nous afflige, les injures de nos ennemis, les perfidies de nos amis, la perte de nos proches, les disgrâces de la fortune, et tous les événements, ou qui mortifient notre orgueil, ou qui trompent notre espérance; en faisant des peines attachées à notre état, des moyens de salut. Vous surtout, mes Frères, que la Providence a fait naître dans une condition pauvre et laborieuse, loin d'envier la destinée de ceux qui vivent dans l'abondance; loin de murmurer

contre l'ordre de Dieu qui semble vous condamner au travail, à la pauvreté, à la misère; loin de porter impatiemment le poids du jour et de la chaleur que la Providence semble vous avoir imposé à vous seuls; loin de vous regarder comme malheureux, parce que vous êtes pauvres, vous devez, au contraire, bénir la miséricorde de Dieu de vous avoir fait naître dans une condition où le salut est plus facile, parce que les dangers y sont moindres; dans une condition où vous avez moins de tentations à craindre, moins de piéges à éviter, moins d'obstacles à surmonter, et où tout vous facilite les voies du salut et de la vie éternelle; dans une condition où Jésus-Christ appelle bienheureux ceux qui sont nés, puisque les riches doivent se priver par un esprit de foi des plaisirs que la naissance vous refuse; qu'ils doivent porter dans le cœur la pauvreté que vous étalez au dehors; qu'ils doivent remplacer par une pénitence volontaire, les travaux que la nature vous impose; et que vous pouvez avoir le mérite de leur état sans en partager les tentations et les vices. Pensez quelquefois, mes Frères, que la vie est courte, et que le chrétien est condamné à souffrir: qu'ainsi l'état qui nous attache le moins à la vie; qui nous éloigne plus des plaisirs qui corrompent le cœur; qui nous ménage plus d'occasions de privations et de souffrances; qui laisse à nos passions moins de moyens

de se satisfaire; qui met entre les grandes tentations du monde et nous un intervalle presque infini, est un état heureux pour le salut, puisqu'il nous en fournit tous les moyens et qu'il nous en éloigne tous les obstacles. Souvenez-vous qu'il faut souffrir dans le monde ou dans l'éternité; qu'il est rare ou même impossible d'être heureux sur la terre et dans le ciel; que la religion retranche aux riches ce que la nature vous a déjà retranché; que, s'ils ont plus de biens que vous, ils auront aussi un plus grand compte à rendre; que nous serons tous égaux devant le tribunal de Jésus-Christ; et que ce qui distinguera alors les fidèles, ce ne seront plus les noms et les honneurs, mais les œuvres et les mérites.

Ainsi, qui que nous soyons, mes Frères, et en quelque état que la Providence nous ait fait naître, il est inévitable que nous ne trouvions des croix et des peines dans notre état. Or, le témoignage que nous devons rendre à la foi, c'est de glorifier Dieu dans nos peines; c'est de nous soumettre à sa sagesse qui nous les impose; c'est de reconnoître l'ordre du souverain qui dispense les événements agréables ou fâcheux pour accomplir ses desseins de miséricorde sur les hommes; c'est de sentir que les peines de notre état sont les voies de notre sanctification; que nous sommes perdus si nous en sortons en murmurant contre la main qui nous frappe; que Dieu a ses raisons dans toutes ses dé-

marches à notre égard; que son unique vue, dans ses différentes conduites, est de nous conduire plus sûrement au salut; que rien n'est plus à craindre que de n'avoir rien à souffrir, et que notre état n'est sûr qu'autant que nous y trouvons des difficultés et des peines. Voilà le témoignage glorieux que nous devons rendre à la foi : car rien n'honore plus la religion que la patience et la soumission du fidèle; rien ne fait mieux comprendre la grandeur et la puissance de la foi que de trouver dans l'espérance des promesses futures une ressource toujours prête contre les peines présentes; et si Dieu est grand dans ses saints, il l'est principalement dans ceux qui savent souffrir et se soumettre.

Et cependant il semble qu'il n'est point pour nous de Providence : nous ne la comptons pour rien dans tous les événements qui composent notre vie; nous n'y voyons que la malice de nos ennemis, les injustices de nos maîtres, la mauvaise foi de nos amis, l'animosité de nos envieux; il semble que les hommes gouvernent l'univers, et dispensent à leur gré les révolutions diverses qui nous intéressent; il semble que leurs passions sont les premiers mobiles des changements et des fortunes : nous ne remontons jamais jusqu'au souverain qui les met en œuvre, et les fait servir à ses desseins éternels sur nos destinées; nous n'y voyons pas un Dieu, et suprême et secret dispensateur de toutes choses,

sans l'ordre duquel pas un cheveu même de notre tête ne tombe, qui fait tout, qui conduit tout, qui dispose de tout, qui a préparé de toute éternité les événements les plus soudains et les plus surprenants pour les faire servir à notre sanctification, et qui se joue de la vaine sagesse des hommes, en les conduisant à ses fins par les voies mêmes qu'ils avoient choisies pour les éviter. Quelle ressource pour un fidèle que la sublimité de ces vues! quelle élévation la foi ne donne-t-elle pas à l'homme, puisqu'elle le met au-dessus de tous les événements! et quand la religion n'auroit que cet avantage au milieu des traverses, et des vicissitudes inévitables dans la vie, le pécheur ne seroit-il pas à plaindre de s'en priver? et y auroit-il rien de plus insensé et de plus malheureux qu'un homme livré à lui-même, et qui vit sans Dieu, sans religion et sans conscience?

TROISIÈME RÉFLEXION.

Enfin le dernier témoignage que nous devons rendre à la foi est un témoignage de désir. Comme nous sommes étrangers sur la terre, que nous n'avons point ici-bas de cité permanente, que les jours mêmes de notre pèlerinage sont courts et laborieux, et que le ciel est la patrie du fidèle, le premier devoir de la foi est de soupirer après la

patrie qui nous est montrée de loin : c'est de rapporter à cet heureux terme de nos travaux nos soins, nos œuvres, nos désirs et nos pensées; c'est de ne perdre jamais de vue ce lieu de repos promis au peuple de Dieu, vers lequel nous marchons sans cesse, et où toutes nos démarches et tous nos mouvements doivent nous conduire; c'est de regarder tout ce qui nous environne comme n'étant point à nous, puisque tout ce que nous ne saurions posséder toujours, nous ne l'avons que par emprunt; c'est d'user du monde et de toutes les choses du monde comme n'en usant pas, c'est-à-dire comme d'un dépôt dont nous n'avons que l'usage, et qui ne doit que passer par nos mains; c'est de ne nous attacher qu'à ce qui doit demeurer toujours; c'est de ne souhaiter que les biens permanents, que personne ne pourra plus nous ravir, et qui rendent heureux ceux qui les possèdent; c'est de sentir que nous ne sommes point faits pour les créatures, puisque toutes ensemble elles ne peuvent assurer à notre cœur le repos que nous cherchons, et que les biens qui nous y attachent sont plutôt la source de nos chagrins que le remède de nos peines. C'est de nous être à charge à nous-mêmes dans un lieu où tout irrite nos passions, et rien ne peut les satisfaire; où tous les pas que nous faisons sont des chutes ou des écueils; où les mêmes objets que nous avons long-temps désirés,

forment ensuite nos plus vives amertumes; où tout nous éloigne de Dieu, et où plus nous nous éloignons de lui, plus nous nous devenons insupportables à nous-mêmes : dans un lieu que nous aimons sans être heureux; que nous méprisons sans en être détachés, dont nous sentons le vide et le frivole sans en être désabusés; où tout nous déplaît, et où cependant tout nous attache : dans un lieu où tout est piége et tentation; où nos bons désirs trouvent tant d'obstacles, notre foiblesse tant d'excuses, notre foi tant d'illusions, notre cœur tant de séductions; où la prospérité nous élève, l'affliction nous abat, la santé nous fait oublier Dieu, la maladie nous remplit de nous-mêmes, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les commerces nous séduisent, la solitude nous nuit, les exemples nous entraînent, la singularité nous égare, et où la vertu n'est jamais sûre, parce qu'elle est toujours entre nos mains, et que nous portons toujours ce trésor dans un vaisseau de terre. Voilà ce qui a tant fait toujours soupirer les saints après leur délivrance; voilà ce qui doit nous faire désirer cette rédemption parfaite où toutes les larmes seront essuyées, toutes les tentations finies, toutes les passions éteintes, tous les désirs remplis, toutes les vertus assurées, la source de tous les vices à jamais tarie; voilà ce qui doit nous faire supporter notre vie avec une

sainte tristesse, porter le poids de notre corps avec frayeur, et regarder la terre comme le lieu des combats, des tentations et des naufrages : vivre au milieu des créatures comme au milieu d'ennemis qui ont juré notre perte, et désirer que le règne de Dieu vienne enfin s'établir pour toujours dans nos cœurs. Et ne croyez pas que ce désir soit une simple vertu de perfection : c'est le premier devoir de la foi ; c'est la disposition la plus essentielle du fidèle ; c'est la piété sincère et véritable ; c'est ce qui distingue les enfants du siècle des enfants de Dieu ; c'est l'état du chrétien sur la terre. Quiconque ne regarde pas le monde comme un exil, n'est pas citoyen du ciel ; quiconque met ses affections ici-bas, n'a plus de droit à la patrie promise aux fidèles ; quiconque ne se compte pas comme étranger dans le monde, n'est plus un homme du siècle à venir, renonce à la foi, n'a plus de droit aux promesses futures, et est pire qu'un infidèle. Et voilà pourquoi, mes Frères, Jésus-Christ nous assure que le royaume du ciel est pour les pauvres et pour les affligés : car il est bien plus aisé de se regarder comme étranger sur la terre quand on n'y possède rien ; de regarder le monde comme un exil, quand il est pour nous un lieu de privation et de peines, et d'attendre sa consolation dans le ciel, quand on ne la trouve pas sur la terre. Mais ce n'est pas l'état, c'est le cœur qui fait les vérita-

bles pauvres. Si vous regardez la pauvreté comme un malheur, si vous souhaitez les richesses que la Providence vous refuse, si vous les comptez comme des biens véritables, si vous souhaitez de les acquérir par des voies injustes, votre cœur est riche, tandis que votre condition est pauvre; vous êtes malheureux, et vous êtes coupables; vous participez à la malédiction des richesses, et vous n'en partagez pas les commodités et les avantages. Au contraire, si les riches vivent détachés de leur opulence; s'ils regardent les biens que la Providence leur a confiés comme des moyens de miséricorde et le prix du royaume du ciel; s'ils sont la consolation des affligés et la ressource des misérables; si, loin de s'élever de leur état, ils préfèrent la crainte de Dieu et le trésor de la justice à toutes les richesses de la terre; ils sont pauvres de cœur aux yeux de Dieu, et ils participent à toutes les bénédictions de la pauvreté sans en partager les incommodités et les peines.

Tels sont les témoignages que la religion exige de nous. C'est ainsi que tout chrétien doit être un martyr de la foi : non pas en répandant son sang, en allant annoncer Jésus-Christ à des nations infidèles, en quittant ses proches et sa patrie, comme le saint martyr dont la solennité nous assemble aujourd'hui; mais en mortifiant ses passions par un principe de foi, et c'est un témoignage de souf-

Digitized by Google

france; mais en acceptant ses peines et ses afflictions pour rendre hommage à la foi, et c'est un témoignage de soumission; mais en méprisant tout ce qui passe, et ne regardant comme des biens solides que les biens éternels et les promesses de la foi, et c'est un témoignage de désir : c'est ainsi que vous pouvez partager avec votre saint patron la gloire et la couronne de son martyre. Vous enviez quelquefois, mes Frères, le bonheur de ceux qui ont répandu leur sang pour Jésus-Christ; il vous paroît heureux d'acheter à ce prix et par un moment de souffrance un royaume éternel : mais je vous l'ai déjà dit, il ne tient qu'à vous de leur ressembler. Dieu ne demande pas le sacrifice de votre corps; mais il demande celui de vos passions : il ne demande pas que vous alliez vous offrir à des peines et à des tourments pour sa gloire; il demande que vous acceptiez avec soumission celles qu'il vous ménage : il ne demande pas que vous renonciez à tout; mais il demande que vous soyez détachés de tout. A quoi tient-il donc, mes Frères, que nous ne marchions sur les traces du saint martyr que nous honorons? Est-ce que ce qu'on demande de nous est trop pénible? mais la grâce l'adoucit. Est-ce qu'il est impossible? mais tant de saints l'ont pratiqué. Est-ce qu'il est inutile? mais c'est le prix de notre salut. Mon Dieu, si nous étions plus heureux sur la terre en nous abandonnant à

nos passions, en nous révoltant contre nos peines, en nous attachant aux créatures, notre aveuglement auroit une excuse : mais en favorisant nos passions, nous augmentons nos inquiétudes; en murmurant dans nos malheurs, nous aigrissons nos peines; en nous attachant aux créatures, nous multiplions nos liens, et nous aggravons notre servitude. Vous ne nous demandez donc que ce qui nous est utile et expédient; vous nous intéressez à vous servir en promettant que nous ne trouverons de repos véritable que dans votre service; et vous attachez à l'observance de votre loi et les avantages de la vie présente, et les promesses de la vie future.

Ainsi soit-il.

ANALYSES DES PANÉGYRIQUES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LE JOUR DE SAINTE AGNÈS.

Division. *Deux préjugés dans le monde. I. Un préjugé de foiblesse et de fragilité détruit par le triomphe de la chasteté d'Agnès. II. Un préjugé d'impénitence confondu par le courage de son martyre.*

Première Partie. *Préjugé de foiblesse et de fragilité qu'Agnès confond par le triomphe de sa chasteté.* Au milieu de tant de généreux défenseurs de la foi, dont le triomphe rendoit Rome encore plus illustre que les victoires de ses anciens conquérants, Agnès parut avec tant d'éclat que son nom seul devint la gloire de l'Église, la honte du paganisme, et l'admiration de tous les siècles. La grâce et la nature avoient pris plaisir de répandre à l'envi sur elle tous leurs trésors ; aussi s'attira-t-elle d'abord les regards publics, et ce que Rome avoit de plus grand la rechercha. Quel écueil pour une vertu vulgaire! car refuse-t-on à cet âge une fortune brillante qui s'offre, et surtout quand l'honneur et la religion n'y semblent mettre aucun obstacle? Mais Agnès ne balance pas à préférer le trésor de la virginité à toutes les pompes du siècle. Quelle instruction pour nous, qui regardons le déréglement comme une destinée de l'âge, et qui pardonnons le vice aux premières

mœurs! Agnes, à la fleur de l'âge, ne connoît rien de plus précieux que le trésor de l'innocence; et le seul privilége qu'elle trouve dans sa jeunesse, ce sont des attentions plus sévères pour éloigner des passions qu'il est toujours bien plus aisé de prévenir que d'éteindre.

Mais, dit-on, il faut passer quelque chose à l'âge. Et moi je dis que c'est à l'âge qu'il ne faut rien passer, parce que les premières mœurs décident d'ordinaire du reste de la vie; et d'ailleurs nos passions finissent-elles avec la jeunesse? Mais au moins le tempérament, ajoute-t-on, doit rendre nos foiblesses plus pardonnables. C'est-à-dire donc que, lorsque Dieu nous donne un cœur tendre et sensible, il ne nous le donne pas pour lui, et qu'il ne s'est réservé que les âmes dures et barbares. Agnès avoit le cœur bien tendre; mais c'est pour Dieu seul qu'elle fait usage d'une sensibilité qui ne doit nous conduire qu'à Dieu seul. Périsse mon corps, dit-elle, puisqu'il a pu plaire à d'autres yeux qu'aux siens. Et d'ailleurs, où seroit le mérite de la vertu, si nous ne trouvions en nous des penchants qui la combattent? et seroit-il besoin de nous interdire le vice, si un goût malheureux ne nous le rendoit aimable? Mais, continue-t-on, ce n'est ni par goût ni par tempérament qu'on se laisse aller au désordre; ce sont des occasions qui entraînent, auxquelles on ne peut résister. Mais, premièrement, puisque vous étiez né sans goût et sans tempérament pour le vice, plus vous rendrez compte à Dieu d'un cœur que vous avez livré à Satan, malgré tant de défenses heureuses dont sa main miséricordieuse l'avoit environné. Secondement, qu'est-ce que ces occasions qui vous ont séduit? sont-ce les talents malheureux des grâces et de la beauté dont la

nature vous avoit pourvu? Voyez quel usage en fit Agnès; c'est cela même qui, à son exemple, auroit dû rendre vos attentions plus rigoureuses. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuse lorsqu'on les tourne contre lui? D'ailleurs, n'avez-vous pas assuré le succès de vos déplorables appas par des soins et des artifices qui sont déjà un crime pour vous avant que d'être un sujet de chute pour vos frères? Vous dressez vous-même le piége et l'occasion qui vous fait périr, et vous vous en prenez à elle de votre perte. Troisièmement, je vous demande encore, qu'appelez-vous occasions? sont-ce les séductions dont vous avez eu peine à vous défendre? mais les sollicitations, les promesses, les terreurs affermissent la vertu d'Agnès : pour vous, vous avez été au-devant du crime par la facilité de vos mœurs, qui a été comme un signal de déréglement. L'exemple d'Agnès confondra donc ce vain langage d'excuses et de préjugés que le monde oppose sans cesse aux préceptes de la loi de Dieu.

IIe Partie. *Le préjugé d'impénitence confondu par le courage du martyre d'Agnès.* 1° On se retranche sur l'âge, sur le sexe, sur la foiblesse du tempérament, incapable de porter toute la rigueur et tout le sérieux d'une vie exactement conforme à l'Évangile.

Premièrement, sur l'âge : parce qu'il faut, dit-on, pour l'observance rigoureuse des devoirs du chrétien, une force, une maturité d'esprit, une fermeté à l'épreuve de tout, une persévérance, un endurcissement à la peine et à la violence, un empire sur ses passions et sur soi-même qui ne paroît pas convenir à une jeunesse tendre, facile, aisée à séduire, et où les passions ne sont pas encore modérées par les réflexions. Mais Agnès,

au sortir presque de l'enfance, défie la fureur des tyrans; et l'horreur de son supplice, qui alarme même la férocité de ses bourreaux, répand une joie sainte et comme un nouvel éclat sur son visage. En effet, qu'y a-t-il dans la vie chrétienne qui ne convienne au premier âge? Le sérieux? mais l'innocence seule est toujours accompagnée de sérénité et d'allégresse; et il n'y a que le crime et les passions qui soient tristes, sérieuses et sombres. La violence? mais c'est dans le premier âge que les passions, plus dociles, se plient plus aisément au devoir. Les réflexions, dont on n'est pas capable dans la jeunesse? mais la grâce ne se plaît que dans la simplicité et dans l'innocence; et nos incertitudes croissent d'ordinaire avec nos réflexions. La fermeté et la persévérance? mais ce sont nos passions seules qui font toutes nos inconstances : aussi nous reprochons-nous souvent, et avec vérité, qu'en avançant en âge, nous n'avons fait que croître en malice, en déréglement, et dans l'amour désordonné des créatures. L'Évangile est donc la loi de tous les âges.

Secondement, on se retranche sur le sexe. Mais quel prétexte peut alléguer le sexe en sa faveur contre l'austérité et la difficulté des devoirs de l'Évangile? Les Agnès, les Luce, les Cécile, tant d'autres héroïnes de la foi n'ont-elles pas trouvé dans le leur une force et une grandeur d'âme dont les héros profanes n'ont jamais approché? Qui ne sait de quoi est capable une femme mondaine pour l'objet criminel qui la possède? Et pourquoi ne seroit-on capable de rien pour Dieu? ce qu'on a pu pour le monde, ne le pourroit-on pas pour le salut?

Troisièmement, on se retranche sur la délicatesse du

tempérament. Mais Agnès trouve-t-elle dans la délicatesse de sa complexion des raisons pour craindre les chaînes qui la lient et le glaive qui va l'immoler? Et d'ailleurs vous demande-t-on comme à elle que vous résistiez jusqu'au sang? Dieu ne demande pas la force du corps; il demande la pureté et l'innocence de l'âme, et les devoirs essentiels de la foi s'accomplissent au dedans de nous; c'est l'amour, c'est la crainte de Dieu, c'est la reconnoissance, c'est le sacrifice intérieur des passions : or, ce sont là les vertus des foibles comme des forts. Il faut un corps de fer pour fournir aux agitations, aux jeux, aux plaisirs, aux veilles, aux assujétissements que le monde et l'ambition vous imposent; et cependant la foiblesse de votre complexion peut y suffire. Mais pour remplir les devoirs de la religion il ne faut qu'un bon cœur, et cependant vous excusez votre mollesse et votre impénitence sur la foiblesse de vos forces, comme si Dieu demandoit de nous ce qui ne dépend pas de nous.

2° On oppose l'incompatibilité de la vie chrétienne avec la manière dont on vit, et dont il faut vivre dans le monde. Mais Agnès consulte-t-elle si sa conduite va paroître extraordinaire aux Romains; examine-t-elle s'ils vont traiter son courage héroïque de fureur, et son martyre de superstition et de folie? Elle savoit que la voie des justes est une voie peu battue, et que, pour suivre Dieu, il faut se détourner du chemin que suivent presque tous les hommes.

Et d'ailleurs où est cette incompatibilité de l'Évangile avec la société? Il n'est incompatible ni avec l'amitié, ni avec les sentiments de la reconnoissance, ni avec la joie des conversations et des commerces, ni avec

le lien du mariage, ni avec les devoirs de la vie civile, ni avec les fonctions de la république. L'Évangile n'est opposé qu'aux vices qui deshonorent la société, aux passions qui la troublent, aux débauches qui la renversent, etc. L'Évangile ne retranche que les désordres qui corrompent la société; il en assure le fond, la paix, les devoirs, les bienséances. Aussi vivez selon l'Évangile, et vous aurez toutes les vertus qui doivent lier les hommes les uns aux autres.

LE JOUR DE S. FRANÇOIS DE PAULE.

Division. *I. Jamais saint ne parut plus foible aux yeux de la chair que François de Paule. II. Jamais saint ne fut plus puissant aux yeux de la foi.*

Première Partie. *Jamais saint ne parut plus foible aux yeux de la chair que François de Paule.* Ce qui nous paroît ici-bas digne d'envie, cet amas d'enchantements qui nous font perdre de vue les biens éternels qui séduisent l'esprit, et usurpent seuls tous les hommages du cœur humain, sont l'éclat de la naissance, la distinction qui vient des sciences et de l'esprit, la mollesse qui suit les plaisirs et la félicité des sens; et enfin c'est le faste qui accompagne la grandeur et les dignités. Or, François de Paule n'eut rien de tout cela.

1° L'éclat de la naissance. La noblesse du sang et la vanité des généalogies est de toutes les erreurs la plus universellement établie parmi les hommes : on ne pense pas que ce qui distingue les vases d'ignominie des vases d'honneur, n'est pas la masse dont ils sont tirés, mais

le bon plaisir de l'ouvrier qui les discerne; que l'origine comme la conservation du chrétien étant dans le ciel, celle qu'il prend sur la terre est une bassesse dont il doit gémir, et non pas un titre dont il puisse se glorifier. Ce fut pour rendre ces vérités du salut plus sensibles aux hommes que la Providence ménagea à François de Paule une naissance vile et obscure selon le siècle. Il naquit dans le sein de la piété, et non pas dans le sein de la gloire : peut-être, hélas! qu'une origine plus éclatante l'eût rendu inutile à l'accomplissement des desseins de Dieu sur lui, et à l'agrandissement de son héritage; car une naissance illustre n'est souvent qu'un préjugé de réprobation, et la suite des jugements impénétrables de Dieu sur une âme.

2° La distinction qui vient des sciences et de l'esprit. Voilà encore ce que notre saint n'eut point : son éducation répondit à sa naissance. Il laissa ces vents de doctrine qui enflent pour s'en tenir à la charité qui édifie. Ce fut un scribe instruit dans le royaume des cieux, mais qui tira du seul trésor de la grâce ces lumières anciennes et nouvelles que nous n'avons, nous, jamais qu'à demi à force de veilles et de recherches. Au lieu de paroître dans les plus fameuses universités, et d'y faire admirer une jeunesse toute brillante d'espérances, il vint puiser dans la pénitence et dans la solitude d'un désert cette haute réputation de sainteté qui seule peut autoriser à reprocher hardiment aux peuples et aux princes mêmes leurs excès; et, à force de se croire le moindre de tous, et indigne de toucher aux pieds de ceux qui évangélisent la paix, il devint plus que prophète, et le plus grand des enfants des hommes. Élevons-nous après cela, foibles que nous sommes, de

quelques légères connoissances qui nous démêlent un peu de la multitude. Un seul moment de grâce développe souvent plus de verités que de longues années de travail.

3° La mollesse qui suit les plaisirs et la félicité des sens. Loin de s'y livrer, François de Paule se retire dans l'ancienne solitude du Mont-Cassin : cette demeure, consacrée par les austérités et les cantiques de tant d'illustres pénitents, fut le premier théâtre des macérations de François de Paule. Tant de saintes victimes qui avoient autrefois consommé leur sacrifice sur cette montagne y avoient, ce semble, laissé des esprits de souffrance et de rigueur qui, dans un moment, passent tous dans le cœur de notre saint, et l'arment d'une innocente indignation contre soi-même. Mais il n'en fut pas de sa pénitence comme de celle de tant de chrétiens qui, dans un commencement de conversion, embrassent avec ardeur tout ce qui s'offre à eux de pénible, mais qui peu à peu sentent mollir leur zèle et ralentir leur vitesse. L'amour que notre saint eut pour la croix fut violent, mais il fut durable; cependant le corps qu'il châtioit avec tant de rigueur n'avoit pas été un corps de péché, et les membres qu'il faisoit servir à la justice n'avoient pas servi à l'iniquité. Le Seigneur le prévint de ses bénédictions dès le sein de sa mère, et il conserva jusqu'à la fin ce vêtement de justice et de sainteté qu'il avoit reçu dans le sacrement qui nous régénère.

4° Le faste qui accompagne les grandeurs et les dignités. François de Paule fut bien éloigné de ce vice; son caractère propre fut cette humilité profonde qui toute seule vaut mieux que le sacrifice. Devenu le

spectacle des anges et des hommes, il se regarde comme le rebut de tous, et l'anathème du monde. Les pontifes du Seigneur et les rois de la terre s'empressent à lui offrir des établissements dignes de lui : les honneurs de la pourpre et de l'épiscopat lui sont presentés, mais sa chère vertu ne lui paroît en sûreté que sous les dehors obscurs d'une vie privée. Le nom seul de l'ordre pieux et austère dont il enrichit l'Église annonce d'abord l'humilité de son saint patriarche. Il n'en trouvoit pas, à son gré, d'assez rampant à se donner ; tandis que nous nous donnons si souvent de plein droit des titres que le public nous refuse et que nos ancêtres n'ont jamais eus : et quel siècle fut plus gâté là-dessus que le nôtre ! L'humilité de François de Paule l'éloigna toujours du ministère des autels et du sacerdoce chrétien ; et ce cœur disposé par une longue pénitence, consacré par tous les dons de l'Esprit-Saint, ne se crut pas assez pur pour être marqué du sceau du Seigneur ; tandis que des cœurs mille fois profanés et encore flétris par les traces toutes vives du crime osent se faire marquer du caractère saint.

IIe Partie. *Jamais saint ne fut plus puissant aux yeux de la foi que François de Paule.* En effet, la vertu de Dieu éclata dans sa foiblesse. Cette pierre de rebut fut placée à la tête de l'angle, et au lieu le plus apparent de l'édifice. A peine étoit-il établi dans sa chère solitude qu'une odeur de vie se répand malgré lui dans les environs, et bientôt la France, l'Italie, l'Espagne, l'Europe entière entend parler de lui, et, du fond de sa solitude, il remplit le monde du bruit de son nom. Ce fut une grande gloire pour la foi de voir un solitaire simple et sans lettres qui devient tout à coup :

1° Le conducteur des aveugles. Rome même, où le Seigneur rend ses oracles, et où le peuple de Dieu va consulter, trouva dans ses lumières de nouvelles ressources, et Sixte IV eut recours à lui dans ses doutes, et le regarda comme le guide et le coopérateur de son pontificat.

2° Il eut une pénétration étonnante dans les voies de Dieu sur les âmes. Les sentiments des hommes, qui ne peuvent être connus, dit saint Paul, que par l'esprit qui est en eux, n'échappèrent jamais au discernement du sien. Il découvrit les conseils des cœurs, et vit clair dans l'abîme des consciences; et, comme la douceur étoit jointe à la lumière, le cœur des princes et des peuples fut pour ainsi dire entre ses mains: on ne résista jamais à la grâce et à l'esprit qui parloit en lui. Ferdinand, roi de Naples, l'entendit au milieu de sa cour lui reprocher ses excès avec cette sainte liberté qu'inspire la foi; et touché, comme David, des charitables ménagements et des pieux artifices de Nathan, il prononça le premier contre soi-même.

3° Le même père des lumières qui lui découvroit le secret des cœurs le fit percer dans les ténèbres de l'avenir; et les fidèles de son temps s'écrièrent avec surprise qu'un grand prophète avoit paru parmi eux, et que le Seigneur avoit visité son peuple. Comme le Jérémie de son siècle, il vit en esprit partir de Babylone un prince infidèle, et préparer les fers et les flammes dont on devoit enchaîner l'oint du Seigneur, et brûler le temple et la ville sainte.

4° On vit François de Paule souverain de toutes les créatures, conduisant au tombeau, et en rappelant à son gré, commandant aux vents et à la mer, éteignant

l'impétuosité du feu, fermant la bouche des lions, vainquant les royaumes par la foi, et dépositaire de la puissance divine sur la terre.

5° Son humilité fut récompensée et investie d'hommage et de gloire. On le vit assis à côté d'un grand pape, comme autrefois Moïse auprès du pontife Aaron, partageant avec lui les soins du sacerdoce, et la conduite du peuple de Dieu. On vit les peuples en foule sortir des villes, le recevoir comme autrefois le fils de David, et environné d'un appareil aussi humble que celui de Jésus-Christ entrant à Jérusalem. Les cours des princes même, si peu indulgentes à la sainte folie de la croix, lui rendirent des honneurs qu'on ne rend guère qu'à la sagesse du siècle; et la folie mystérieuse de ce nouveau David n'empêcha pas les rois mêmes des Philistins de le retenir à leur cour, avec toutes les distinctions et les égards dus à sa vertu.

LE JOUR DE SAINT BENOÎT.

Division. *I. Benoît condamna le monde, je veux dire les faux jugements et la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant et le danger. II. Il condamna le découragement et les irrésolutions du monde sur le salut par la gloire et le succès qui accompagna la promptitude de son entreprise.*

Première partie. *Benoît condamna les faux jugements et la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant et le danger.* C'est de trois erreurs principales que naissent cette foule de fausses

maximes répandues dans le monde, qui dérobent presqu'à tous les hommes les voies de la justice et de la vérité : la première est une erreur d'espérance, qui ouvre à l'imagination, si capable de séduction dans le premier âge, mille lueurs éloignées de fortune, de gloire, de plaisir; la seconde est une erreur de surprise, qui, ne trouvant pas le cœur encore instruit sur le vide et l'instabilité des choses humaines, profite d'une circonstance où tout ce qui blesse l'âme ne s'efface plus, pour y faire entrer le venin plus avant, et la corrompre sans ressource; la dernière est une erreur de sécurité, qui nous représente les abus du monde comme des usages et des voies sûres, et nous fait marcher, sans rien craindre, dans des sentiers où tous les pas sont presque des chutes. Or, les lumières de la foi découvrirent à Benoît trois vérités principales, qui dissipèrent d'abord l'illusion de ces trois erreurs, et qui encore aujourd'hui condamnent le monde, ou qui les ignore, ou qui les méprise.

1° Contre l'erreur d'espérance, il comprit que tout ce qui passe et ne doit pas toujours demeurer n'est pas digne du chrétien né pour l'éternité. Envoyé à Rome en un âge assez tendre pour y cultiver l'espérance de ses premières années par tous les secours que pouvoit fournir à l'éducation un séjour si célèbre, la foi, qui mûrit de bonne heure la raison, et donne au premier âge toute la sagesse et toute la maturité des longues années, montra d'abord à Benoît ce que l'expérience seule apprend si tard aux âmes que le monde a séduites; et dès l'entrée presque de la vie, Benoît vit le monde tel que le pécheur, trop tard détrompé, le voit enfin en mourant, et s'en éloigna en un âge où il

est encore plus séduisant par les charmes qu'il promet qu'il ne l'est ensuite par les faveurs réelles qu'il accorde Car voilà l'illusion universelle dont le monde s'est servi dans tous les temps pour séduire les hommes. Dieu répand sans cesse des dégoûts et des amertumes sur nos passions injustes pour nous rappeler à lui; mais nous rendons ces dégoûts inutiles, en charmant nos ennuis présents par l'espoir d'un avenir chimérique que l'événement dément toujours. C'est là l'état de presque toutes les âmes que le monde et les passions entraînent. Loin de chercher dans les promesses de la foi cette félicité qui nous manque, nous la cherchons dans les promesses du monde même; et c'est à ces vaines promesses que nous sacrifions notre bonheur éternel.

2° La foi préserva Benoît dès sa jeunesse de cette erreur de surprise que la nouveauté des plaisirs, le défaut de réflexions et le torrent des exemples et des usages, rend comme inévitable à ce premier âge. Il sentit que tout ce qui n'est pas Dieu peut surprendre le cœur de l'homme, mais ne sauroit le satisfaire. Ce n'est là d'ordinaire que le fruit des réflexions et de l'âge; et heureux ceux qui, après avoir été séduits, trouvent dans la séduction même de quoi de se tromper plus solidement et sans retour de leurs erreurs passées! Mais Benoît parut instruit sur le vide et l'amertume des plaisirs, sans qu'il eût coûté à son innocence pour s'en instruire. La première impression que le monde fit sur son cœur, fut le désir de l'abandonner, et il chercha la solitude comme l'asile de son innocence, et non comme un lieu propre à pleurer ses crimes. Ce n'est pas qu'une retraite de pénitence ne soit glorieuse à la grâce de Jésus-Christ : mais c'est toujours un cœur flétri, pour

ainsi dire, qu'on porte dans le sanctuaire; c'est une offrande comme encore souillée qu'on va mettre sur l'autel : or, il semble que les âmes qui n'ont jamais appartenu au monde et au démon, sont bien plus propres à être consacrées à Jésus-Christ parmi les vierges saintes qui le servent, et à devenir sa portion et son héritage

De là il s'ensuit que ce n'est pas une maxime si sûre, quoique très-ordinaire à des parents même pieux et chrétiens, de se persuader qu'il est bon que leurs enfants aient connu le monde, avant de se consacrer à Jésus-Christ dans une retraite religieuse. Car, outre qu'il est rare de vouloir connoître le monde, sans qu'il en coûte de l'avoir connu; quand cela n'arriveroit pas, il en reste toujours je ne sais quelles impressions funestes qui viennent troubler le repos et la douceur de la retraite; et souvent il touche plus par les vaines images qu'il a laissées qu'il ne touchoit par les plaisirs qu'il nous offroit autrefois. Aussi Benoît n'attend pas que l'essai mille fois fait des plaisirs injustes le détrompe enfin, et le convainque que ce n'est point là ce qui peut rendre l'homme heureux. Il prend Dieu seul pour sa consolation et pour son partage, avant que d'avoir éprouvé que le monde ne sauroit l'être. Et nous, détrompés depuis tant d'années par notre propre expérience, instruits par nos propres dégoûts, lassés du monde par les mêmes endroits qui autrefois avoient pu nous le rendre aimable, nous ne pouvons cependant nous déprendre de nous-mêmes; nous n'osons rompre des liens qui nous accablent et que nous portons à regret. Dieu est-il donc un maître si cruel et si dur à ceux qui le servent, qu'il faille préférer les amertumes mêmes du crime aux plus douces consolations de la grâce?

3° La dernière erreur que les lumières de la foi découvrirent à Benoît, fut une erreur de sécurité. Il est assez ordinaire aux personnes qu'un heureux tempérament et les préventions de la grâce ont préservées des grandes chutes dans le monde, de ne compter pour rien les dangers où tous les autres périssent, et d'écouter tout ce qu'on dit contre la contagion du monde, plutôt comme un langage de piété que comme des avis nécessaires pour la conserver. Cette fausse idée les établit dans une sécurité qui rend les plaies qu'elles reçoivent dans le monde d'autant plus incurables, que, n'y étant pas sensible, elles ne leur cherchent point de remèdes. C'est là l'écueil que la retraite de Benoît nous apprend à éviter. L'innocence conservée dans le monde ne le lui rendit pas moins redoutable. Il se retira donc de Rome pour aller se cacher dans la solitude; et la nouveauté de son dessein, en un siècle où ces exemples étoient encore rares en Occident, n'arrêta pas un moment l'impression de l'esprit qui le conduisoit au désert, et la retraite qu'il avoit choisie aux environs de Rome ne le cachant pas assez, à son gré, au monde, il en chercha une plus austère, craignant de retrouver dans le concours des personnes que le bruit de sa piété attiroit déjà de toutes parts à son désert, les mêmes écueils qu'il avoit voulu fuir en sortant du monde.

Il ne s'ensuit pas de là que les cloîtres et les déserts soient la vocation générale de tous les hommes. Mais pour vous, pour qui tous les périls sont presque des chutes, et qui ne sauriez vous promettre d'être fidèle, tandis que vous serez exposé; il est évident que Dieu a gravé dans la foiblesse même de vos penchants l'arrêt

qui vous sépare du monde : et les exemples de ceux qui se sauvent dans le siècle ne concluent rien pour vous, à moins que vous ne puissiez vous répondre des précautions qui leur ont assuré le salut.

IIe Partie. *Benoît condamna le découragement et les irrésolutions du monde sur le salut par la gloire et le succès qui accompagna la promptitude de son entreprise.* Lorsque Dieu convie les pécheurs à venir goûter les saintes consolations qu'il prépare ici-bas même à ceux qui le servent, figurées sous l'image d'un festin, au lieu de l'empressement qu'on devroit montrer, on oppose d'ordinaire, comme l'Évangile nous l'apprend, trois sortes d'excuses à la voix du ciel. La première excuse est une excuse de mollesse ; *uxorem duxi :* la seconde, est une excuse de fausse prudence qui n'a jamais pris assez de mesures ; *juga boum emi, eo probare illa :* la troisième est une excuse d'attachement et d'intérêt terrestre ; *villam emi.* Or les démarches de la foi de Benoît confondent le monde sur ces trois vaines excuses.

1° L'excuse de mollesse. Caché d'abord au fond d'un antre, oublié des hommes et connu de Dieu seul, passant les nuits ou à chanter de saints cantiques, ou à méditer les années éternelles, Benoît ne trouve plus de volupté qu'à crucifier sa chair, et la réduire en servitude ; devenu père d'un peuple de solitaires, il renouvelle en Occident ces prodiges d'austérité que les déserts de Scéthé et de la Thébaïde avoient admirés ; et sa règle si estimée depuis ne fut, dit saint Grégoire, que l'histoire exacte des mœurs du saint législateur. C'est ainsi que Benoît confond la mollesse du monde. En effet, quand on nous propose ces grands modèles, nous nous récrions sur la puissance de la grâce dans ces hom-

mes extraordinaires : mais nous n'allons pas plus loin; et parce que nous ne croyons pas que ces modèles de pénitence soient proposés pour être imités, nous ne les croyons pas même faits pour nous instruire. Mais quel a pu être le dessein de Dieu en suscitant dans tous les siècles de ces pénitents fameux qui ont édifié l'Église? n'est-ce pas de nous faire comprendre de quoi notre foiblesse, soutenue de la grâce, est encore capable? De plus, je vous demande pourquoi ces grands exemples de pénitence nous paroissent-ils si éloignés de nos devoirs et de notre état? Est-ce parce qu'ils ont vécu dans des siècles fort éloignés des nôtres? mais les devoirs ne changent pas avec les âges. Est-ce parce que les saints ont été des hommes extraordinaires? mais les saints ne sont devenus parmi nous des hommes extraordinaires que parce que la corruption est devenue universelle. Est-ce parce que les mortifications et les saintes austérités ne forment que le caractère particulier de quelques saints; mais lisez les histoires; tous ont fait pénitence; tous ont crucifié leur chair avec leurs désirs; et partout où vous trouverez des saints, vous les trouverez pénitents. Nous avons donc beau nous rassurer sur l'exemple commun; si les saints l'avoient suivi, ils ne mériteroient pas aujourd'hui nos hommages. L'Évangile est fait pour nous comme pour eux; et comme il n'a rien qui nous ressemble, il n'a rien non plus qui doive nous rassurer.

2° Seconde excuse : la fausse prudence, qui trouve toujours des difficultés insurmontables, que Benoît confond pareillement. Quoiqu'il y eût déjà eu dans nos Gaules de saintes assemblées de moines, on peut dire que Benoît fut suscité de Dieu, et rempli de tous les

dons de la nature et de la grâce, pour être en Occident non-seulement le restaurateur, mais le père de la vie cénobitique. Mais quelle entreprise fut jamais plus traversée et plus contredite? il est obligé de quitter le premier monastère dont on l'avoit chargé; parce qu'il n'y trouva que des enfants pervers et corrompus : il n'est pas plus tranquille dans la nouvelle solitude qu'il s'est choisie: enfin il aborde au Mont-Cassin, cette montagne depuis si célèbre, le Carmel de l'Occident; il n'y trouve que des idolâtres, il en bannit l'idolâtrie, et y élève un autel au Dieu vivant; il y donne sa loi céleste à ses disciples, et, devenu père d'un grand peuple de saints solitaires, il remplit tout l'Occident du bruit de son nom et de sa sainteté. Mais il importe plus de nous instruire que de le louer. La grande foi de Benoît, qui l'affermit contre toutes les difficultés que le démon oppose à son entreprise, condamne notre découragement dans les obstacles qui traversent les démarches de conversion que Dieu demande de nous : ce sont les difficultés et les obstacles eux-mêmes qui doivent soutenir et animer une âme dans la résolution qu'elle prend de changer de vie et de servir Dieu. Si tout étoit tranquille, ce grand calme devroit lui faire appréhender pour une conversion à laquelle le monde et l'enfer seroient si favorables : les contradictions ont toujours été le caractère le plus constant des œuvres de Dieu.

3° Troisième excuse : l'attachement aux choses de la terre, à la fortune ou à la réputation; elle est condamnée par la gloire et le succès qui accompagna Benoît dans son entreprise. Benoît sur le Mont-Cassin fut l'oracle de toute la terre; l'institut célèbre dont il jeta les fondements, semblable au grain de sénevé, devint bien-

tôt un grand arbre qui couvrit tout le champ de Jésus-Christ, et en fit le plus bel ornement. Les enfants de Benoît gouvernèrent long-temps toute l'Église; et comme Jacob, il fut le père des patriarches. Ce fut dans ces pieux asiles que la science et la vérité se sauvèrent de l'ignorance et de la barbarie de ces siècles infortunés qui suivirent le siècle de Benoît. Telle fut la gloire, tels furent les succès de notre saint; et voilà ce qui nous confond, nous en qui la fausse prudence et les inconvénients de fortune et de réputation que nous croyons entrevoir dans une vie chrétienne l'emportent presque toujours sur les plus pressants mouvements de la grâce qui nous y convient. Oui, les personnes mêmes qui se sont déjà déclarées pour Jésus-Christ dans le détail de leurs devoirs sacrifient presque toujours à des égards humains les lumières et les mouvements de leur propre conscience. Ce n'est pas à la vérité sur des points essentiels; mais c'est sur une infinité de moindres démarches que Dieu demande de nous, et que nous sentons nous être nécessaires : cependant le monde nous arrête : la première pensée qui nous occupe, c'est ce que le monde pensera de nous; et, après l'avoir abandonné, nous voulons encore le ménager; et nous ne pensons pas que, si nous regardons le monde comme l'ennemi de Dieu, il ne peut rien nous arriver de plus heureux que de lui déplaire.

LE JOUR DE S. JEAN-BAPTISTE.

Division. *I. Jean-Baptiste condamnant le monde par le témoignage qu'il rend à la lumière et à la vérité. II. Jean-Baptiste condamné du monde pour avoir rendu ce témoignage.*

Première partie. *Jean-Baptiste condamnant le monde par son témoignage.* Le monde a de tout temps taxé les austérités de la vie des gens de bien d'excès et de singularité; leur humilité, de pusillanimité et de foiblesse; leur zèle, de bizarrerie et d'aigreur. Or c'est sur ces trois préjugés si injustes que Jean-Baptiste condamne le monde.

1° Sur la pénitence, que le monde taxe d'excès et de singularité. Quoique sanctifié dès le sein de sa mère, quoique ce ne fût pas un pécheur, un mondain, un ambitieux, mais un juste en qui la grâce avoit prévenu la nature, quels exemples d'austérité ne vient-il pas montrer aux hommes! suivez-le dans les déserts, sur les bords du Jourdain, à la cour d'Hérode : la différence des lieux ne change rien à l'austérité de ses mœurs; il est partout le même. Cependant le monde n'en est point touché, parce que le monde ne peut comprendre qu'on ne soit pas fait comme lui, et que tout ce qui le condamne lui paroît plutôt une imposture inventée pour amuser les simples qu'un modèle proposé pour confondre les pécheurs. Jean-Baptiste ne se contente pas de prêcher la pénitence par ses exemples; il la prêche dans ses discours comme le seul moyen de se mettre à couvert de la colère à venir : mais c'est un langage bien

nouveau que celui de la pénitence pour un monde qui ne la connoît pas. Aussi le monde l'écoute, le monde l'admire, mais le monde ne le croit pas, et il demeure toujours tranquille dans son aveuglement. Cependant sur quoi le monde se croit-il dispensé de faire pénitence? Seroit-ce sur l'innocence de la vie? hélas! n'a-t-il pas assez de crimes à expier? Seroit-ce la foiblesse de la santé qui arrête? mais quel usage n'en fait-on pas pour les plaisirs, pour la gloire, pour la fortune! Seroit-ce sur la facilité avec laquelle Dieu reçoit toujours le pécheur pénitent? il est vrai, Dieu reçoit toujours le pécheur qui revient à lui; mais qui vous a répondu que vous arriverez à ce jour que vous vous marquez à vous-même, et que Dieu changera votre cœur lorsque vous aurez mis le comble à vos crimes?

2° Les abaissements de Jean-Baptiste sont encore un nouveau sujet de condamnation pour le monde qui traite l'humilité de pusillanimité et de foiblesse. Et remarquons comment tous les caractères de l'humilité de Jean-Baptiste confondent notre orgueil. Premièrement il rend gloire à la vérité et à la justice en se reconnoissant inférieur à Jésus-Christ; et nous, malgré tout ce qui nous humilie au dedans de nous, nous exigeons que les hommes pensent de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes. Secondement il veut diminuer afin que Jésus-Christ croisse, et met sa véritable grandeur à cacher l'éminence de ses titres; et nous, non-seulement nous voulons nous attribuer les talents et les vertus que nous n'avons pas, nous disputons même aux autres celles qu'ils ont, comme si leur réputation nous humilioit, et qu'on nous privât des louanges qu'on leur donne. Troisièmement, Jean-Baptiste ne

fait servir l'éclat de ses dons et de ses talents qu'à la gloire de Jésus-Christ, et tout ce que le Seigneur a mis en nous de dons et de talents, hélas! nous n'en faisons usage que pour nous, et souvent contre le Seigneur lui-même.

3° Le zèle de Jean-Baptiste condamne le monde qui a coutume de le traiter de bizarrerie et d'aigreur. Son zèle est éclairé; il ne s'en prend qu'aux abus; il ne propose à chacun que les devoirs propres de son état; mais il n'en est pas moins intrépide. Il ne ménage ni les rangs, ni les dignités, ni les erreurs les mieux établies : partout où il trouve le vice, il l'attaque, il le confond, et ne connoît pas ces timides ménagements qui font grâce au crime en faveur du pécheur. Mais cette intrépidité de zèle est accompagnée de prudence et de charité; de cette prudence qui condamne le vice sans aigrir le pécheur; de cette charité qui supporte le malade, mais qui ne souffre et qui ne déguise pas le mal, qui prend toutes les formes, qui mêle la douceur et la sévérité. Or, qu'il est rare de trouver tous ces caractères dans le zèle des personnes qui font profession de piété! Notre zèle est éclairé; c'est-à-dire, nous sommes clairvoyants sur les défauts de nos frères, rien ne nous échappe de leurs foiblesses. Notre zèle est intrépide; mais c'est envers ceux que nous n'aimons pas, que nous ne craignons pas, qui nous sont inutiles, ou même opposés à nos vues, à nos intérêts, à nos sentiments. Aussi notre zèle est prudent; mais ce n'est que d'une prudence intéressée et charnelle. Enfin notre zèle, au lieu d'être charitable, est plus aigri et rebuté que touché des chutes et des foiblesses de nos frères; il leur fait paroître plus de rigueur, plus d'indignation et d'hor-

reurs de leurs fautes que d'affection, de désir et d'amour de leur salut. Il rend la vertu plus redoutable par ses censures qu'aimable par ses ménagements. Or, en violant ces règles du véritable zèle, nous fournissons au monde un préjugé fâcheux contre la piété même.

IIe Partie. *Le monde condamnant Jean-Baptiste sur les mêmes choses sur lesquelles Jean-Baptiste l'a condamné.*

1° Sur la pénitence. Sa vie si austère, sa retraite si profonde, son détachement si universel, qui ne doivent former dans les cœurs que des sentiments d'admiration et de respect, ne trouvent parmi les Juifs que des dérisions et des censures. Loin d'animer leur foiblesse par son exemple, loin de bénir Dieu de ce qu'il veut bien donner de temps en temps à la terre ces grands exemples de pénitence si propres à confondre les pécheurs et les libertins, ils regardent les saints excès de Jean-Baptiste comme une illusion de l'esprit imposteur qui le séduit, et comme une frénésie : *Venit Joannes, non manducans, neque bibens; et dicunt : Dæmonium habet.* Telle a été de tout temps la destinée du monde, il tourne à sa perte les mêmes secours que la bonté de Dieu avoit préparés pour son salut. En effet, lorsque des âmes poussées par l'Esprit-Saint font succéder à vos yeux la retraite aux dissipations du monde, les larmes aux plaisirs, l'austérité des mœurs aux charmes de la volupté et de la mollesse, en êtes-vous touchés? en êtes-vous seulement édifiés? Non; leurs austérités saintes, vous les traitez de singularité et de foiblesse; leur retraite, de bizarrerie et d'humeur; leurs larmes, de pusillanimité et de foiblesse. C'est une affectation, une ardeur de tempérament, une raison

blessée : et ce ne sont pas seulement les libertins qui parlent de la sorte, ce sont les plus sages d'entre les mondains qui trouvent des inconvénients infinis aux saintes austérités et aux larmes heureuses de la pénitence des justes. Ils voudroient une vertu modérée, qui ne désespère pas ceux qui en sont témoins, au lieu de les encourager; ils redisent sans cesse qu'on ne va pas loin quand on s'y prend si vivement.

Mais d'un autre côté, une vertu plus adoucie et plus commune ne trouve pas plus d'indulgence auprès du monde. Car ce même monde, qui prêche tant la modération aux gens de bien, dès que ceux-ci paroissent dans des mœurs plus communes, et que leur piété n'a rien de trop austère qui frappe et qui surprenne, ah! c'est alors que le monde insulte à cette vertu commode et aisée; c'est alors qu'il met bien haut les obligations de l'Évangile, et qu'il devient un docteur rigide et outré; et c'est là le reproche que Jésus-Christ fait aux Juifs de notre Évangile.

2° Le monde condamne Jean-Baptiste sur les abaissements. Oui, le monde, qui accuse si facilement les gens de bien d'aller toujours à leurs fins, d'être si sensibles aux honneurs et aux préférences, toujours plein de contradictions, condamne l'humilité du Précurseur. L'aveu qu'il fait aux Juifs de son néant et de sa bassesse, et de la grandeur de Jésus-Christ, les éloigne de lui, et ils ne paroissent plus en foule à sa suite : et telle est encore notre injustice envers la vertu. Nous qui trouvons si mauvais que ceux qui en font profession briguent des dignités et des places, qui leur faisons souvent un crime des grâces mêmes et des honneurs qu'ils fuient et que leur mérite leur a attirés malgré eux-

mêmes; nous-mêmes, si un juste animé de l'Esprit de Dieu abdique le faste et l'éclat des honneurs du siècle pour méditer dans la retraite les merveilles du Seigneur et les années éternelles, de quel œil regardons-nous la grandeur de son humilité et le courage héroïque de son renoncement et de sa retraite? Nous y trouvons de la pusillanimité et de la foiblesse : nous appelons une vie oiseuse et obscure une vie qui sert de spectacle aux anges et aux saints : nous taxons de paresse et de défaut d'élévation les sacrifices les plus héroïques et les sentiments les plus nobles de la foi; et tandis que nous admirons le désintéressement, la fausse sagesse et le mépris orgueilleux que les philosophes avoient pour les dignités et les richesses, nous regardons comme un bon air de mépriser la noble humilité des serviteurs de Dieu. Tel est l'aveuglement du monde d'admirer tout ce qui l'avilit, et de mépriser tout ce qui peut le rendre estimable.

3° Le monde condamne Jean-Baptiste sur son zèle. L'impiété d'Hérodias et la foiblesse d'Hérode font au Précurseur un crime de la sainte liberté de son ministère. Il devient le martyr de la vérité : heureux de l'avoir annoncée jusque dans le palais des rois et au pied du trône! plus heureux encore de mourir pour elle, et d'avoir eu assez de zèle pour mériter d'être condamné par le monde! Tel est le caractère du monde; il ne sauroit pardonner à la vérité, parce que la vérité ne peut lui rien pardonner. Cependant dans quelle bouche la vérité pouvoit-elle être plus respectable que dans celle du Précurseur? Le prodige de sa naissance, le saint excès de ses austérités, sa réputation, les hommages de toute la Judée, l'esprit de tous les prophètes qui

paroît revivre en lui, le rendoient l'instrument le plus propre à rendre gloire à la vérité, et à confondre la volupté, si la volupté pouvoit rougir. Mais ce vice n'est pas comme les autres qui laissent encore un reste de goût, au moins de respect pour la vérité; pour la volupté, elle en a été de tout temps la plus inexorable persécutrice. Il n'est rien de sacré pour elle : tout ce qui s'oppose à sa passion la rend furieuse et barbare; les crimes les plus affreux ne coûtent plus rien dès qu'ils deviennent nécessaires; et, malgré les noms doux et aimables que les théâtres impurs donnent à cette infâme passion, c'est dans la vérité une furie armée de fer et de poison, qui n'épargne rien, et qui est capable de tout dès qu'on l'incommode et qu'on la traverse. Hérodias n'est touchée ni de la sainteté et des autres qualités de Jean-Baptiste, ni du respect qu'Hérode ne peut refuser à sa vertu, ni même de la circonstance du festin; Jean-Baptiste la reprend; il ose lui reprocher la honte dont elle ne craint pas de se couvrir à la face de toute la Palestine; il faut que son sang expie le crime de cette liberté. Voilà où mène cette affreuse passion.

Mais, sans pousser les choses si loin, arrêtons-nous à la foiblesse d'Hérode. Voyez ce que l'empire de la volupté peut sur les cœurs même les mieux faits : il n'a pas la force de refuser la tête du Précurseur; il frémit en secret de l'horreur et de la barbarie de cette injustice : il se rappelle toute la sainteté de ce prophète; c'est à regret qu'il va souiller ses mains du sang innocent; mais c'est la volupté qui le demande; et est-il possible de rien refuser à la volupté, quand une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur? L'honneur, la raison, l'équité, notre gloire, notre intérêt même, ont beau se

révolter contre ce qu'elle exige; ce sont de foibles moniteurs, rien n'est écouté. Telle est la récompense que trouve sur la terre le zèle de Jean-Baptiste; telle est la destinée de la vérité, toujours odieuse au monde, parce qu'elle ne lui est jamais favorable.

LE JOUR DE SAINTE MADELEINE.

Division. *Madeleine avoit aimé le monde d'un amour de goût et de vivacité qui adoucissoit tout ce qu'elle trouvoit de pénible dans ses voies; d'un amour de préférence jusqu'à tout sacrifier au monde. Elle aime Jésus-Christ : I. d'un amour tendre et ardent qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui; II. d'un amour fort et généreux, qui ne connoît plus rien qu'elle ne lui sacrifie.*

Première partie. *Madeleine aime Jésus-Christ d'un amour tendre et ardent qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui.* La grâce de la conversion imite et suit d'ordinaire le caractère du cœur qu'elle touche; et la miséricorde de Dieu trouve toujours dans nos passions les moyens mêmes de notre pénitence. Or, voilà ce qui se passe aujourd'hui dans le changement de Madeleine.

1° Le monde avoit trouvé en elle un de ces cœurs tendres et faciles que les premières impressions blessent; un de ces caractères que tout entraîne, et à qui tout devient presqu'un écueil : et voilà la première disposition que la grâce fait aujourd'hui servir à son salut. Excitée par la curiosité, elle vient entendre les

paroles de grâce qui sortoient de la bouche du Sauveur, et qui portoient des traits célestes et une onction ineffable dans les cœurs. Ce cœur, si facile pour le monde, ne se défendit pas long-temps contre Jésus-Christ. De nouvelles agitations naissent dans son âme; les idées de la vertu que ce prophète vient donner aux hommes la surprennent, et la lui rendent déjà aimable; les couleurs terribles avec lesquelles il peint le vice l'alarment, et déjà elle se propose des mœurs plus dignes de sa gloire et de son nom. Voilà la première impression de Jésus-Christ sur cette âme : les mêmes facilités que les atttraits des passions avoient trouvées en elle pour le monde, la grâce les trouve pour le salut.

2° Le monde avoit trouvé en Madeleine un cœur habile et ingénieux dans le choix des moyens pour arriver à ses fins : or, cette malheureuse prudence qui l'avoit conduite dans les voies de l'iniquité devient une pieuse sagesse dans les démarches de sa pénitence. Elle choisit les circonstances les plus favorables pour toucher Jésus-Christ, et obtenir de lui le pardon de ses fautes. Elle choisit, premièrement, la salle du festin, c'est-à-dire un lieu qui, l'exposant à la risée et à la censure publique, intéressera Jésus-Christ pour elle, et le touchera de pitié. Secondement, le temps du repas, où les grâces s'accordent plus facilement. Troisièmement, la présence des pharisiens, parce que Jésus-Christ, pour confondre leur dureté, se plaisoit à donner des marques de bonté et de tendresse envers les brebis égarées. Quatrièmement, elle emploie une confusion salutaire, sans chercher de vaines excuses pour adoucir, du moins aux yeux de son Sauveur, l'excès de ses égarements, et se contente de se tenir à ses pieds. Cinquièmement, elle

emploie pour le fléchir une humilité profonde : elle répand des parfums précieux ; mais elle ne les répand que sur ses pieds, ne voulant presque pas que le Seigneur s'en aperçoive : elle ne veut attirer les regards de son libérateur que sur les misères de son âme, et point du tout sur le mérite de ses œuvres. Voilà les saints artifices de l'amour de Madeleine : elle avoit été prudente dans le mal, elle est prudente pour le bien; au lieu que souvent, habiles dans la recherche des plaisirs, et dans la conduite de leurs passions, les femmes du monde ne savent plus par où s'y prendre quand il faut se déclarer pour Jésus-Christ.

3° Le monde avoit trouvé dans Madeleine un cœur ardent, où les passions ne savoient pas même garder de mesures : vous allez voir les mêmes traits dans le caractère de son amour pour Jésus-Christ. Premièrement, la promptitude. A peine eut-elle appris que le Sauveur étoit entré dans la maison du pharisien, elle y court; elle profite de la première occasion qu'elle trouve de venir se jeter à ses pieds. C'est qu'en effet la promptitude est essentielle à la conversion : la grâce a des moments heureux, que ni le temps, ni les années, ni les mêmes circonstances ne ramènent plus. Secondement, la vivacité. Le monde avoit trouvé en elle un de ces caractères extrêmes qui ne se donnent jamais à demi. C'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ : tout ce que l'amour a de plus vif et de plus extrême, pour ainsi dire, elle le sent : toutes les marques de la douleur la plus profonde, elle les donne. Les suites ne diminuent rien à cette ardeur; et partout dans l'Évangile elle nous sera représentée comme une amante vive et fervente. Instruction importante; car, si l'on n'y prend garde, les conversions les plus vives finissent d'ordinaire par la

tiédeur et par le relâchement; et d'un pénitent zélé, on devient un tiède chrétien. Troisièmement, l'aveuglement de son amour, si j'ose ainsi m'exprimer. Car, quoique la grâce soit une lumière céleste, il est vrai de dire néanmoins qu'elle aveugle la raison charnelle sur mille difficultés que l'amour-propre oppose d'ordinaire aux premières démarches de la conversion. Aussi Madeleine ne raisonne point sur les difficultés infinies qu'elle pourra rencontrer dans son changement. En effet, les précautions excessives dans un commencement de pénitence, outre qu'elles ne supposent qu'un cœur à demi touché, ne sont jamais heureuses. La grâce, dans ses premiers mouvements surtout, a d'heureuses imprudences qui révoltent la sagesse humaine, mais qui consomment l'ouvrage du salut. Ce n'est pas que, pour mourir au monde et servir Dieu, il faille renverser toutes les règles de la prudence. La raison est donnée à l'homme pour le conduire; c'est tenter Dieu, et sortir de l'ordre de la Providence que de ne pas consulter une lumière qu'il a mise lui-même en nous : mais il est certain que trop de prévoyance et de circonspection arrête toujours l'ouvrage de la grâce; et que, dans les premières démarches de la grâce surtout, il faut laisser quelque chose à faire à l'Esprit qui nous touche, ne vouloir pas tout prévoir soi-même, s'abandonner à Jésus-Christ sur mille difficultés auxquelles on ne voit pas de ressource, et avoir encore plus de foi et de confiance que de raison.

IIe Partie. *Madeleine aime Jésus-Christ d'un amour fort et généreux qui ne connoît plus rien qu'elle ne lui sacrifie.* Madeleine avoit aimé le monde d'un amour de préférence; elle lui avoit sacrifié sa réputation, son re-

pos, ses biens, ses qualités naturelles : c'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ; et voilà précisément ce que son amour lui sacrifie aujourd'hui.

1° Sa réputation. Elle l'avoit d'abord sacrifiée au monde : d'abord arrêtée sans doute par la pudeur naturelle à son sexe et par sa naissance, ensuite rassurée contre elle-même par ces maximes insensées que le monde inspire, elle ouvrit son cœur à tout ce qui s'offrit pour le captiver. En vain sa gloire et sa raison rougissent en secret de ses foiblesses, l'ascendant de son caractère avoit pris le dessus, et tous les nouveaux objets étoient pour elles de nouvelles passions. Elle a les motifs les plus puissants de retenue, sa naissance, la tache immortelle que ses égarements alloient faire à son sang, l'exemple d'une sœur attachée au devoir, les suites mêmes d'une réputation flétrie dans les personnes de son âge, etc.; mais elle aime le monde, et il n'est plus rien de si cher qu'on ne sacrifie à ce qu'on aime. Maintenant elle aime Jésus-Christ; et voyez comment elle fait un sacrifice de sa réputation à l'amour qu'elle a pour lui. Elle vient chercher Jésus-Christ dans une maison étrangère où elle n'est ni connue ni priée, et s'avoue pécheresse par cette démarche, sans écouter toutes les réflexions qui pouvoient naître dans son esprit, sur son âge, sur son sexe, etc. Elle ne risquoit rien, ce semble, d'attendre que Jésus-Christ se fût retiré chez quelqu'un de ses disciples, où elle lui eût exposé en secret le triste état de son âme, mais le saint amour, comme la passion, ne raisonne pas. Elle ne pense pas à se faire approuver des hommes dans une action où elle va se condamner elle-même : elle traverse les rues de Béthanie dans un appareil bien différent de

celui où elle y avoit paru : elle entre dans la salle du festin avec une sainte impudence : sa présence renouvelle dans l'esprit des spectateurs le souvenir de ses excès passés, et elle veut bien en soutenir toute la honte. Chacun cherche dans sa malignité des raisons de son changement; et dans ce déchaînement universel, elle n'est touchée que de ses crimes, et n'est occupée que de son amour. Les discours publics ne l'avoient jamais refroidie dans ses passions; ils ne lui font rien rabattre de sa pénitence. Et en effet, pourquoi, les passions n'ayant point craint la censure publique, la pénitence seroit-elle plus timide? Le monde est-il donc un juge plus éclairé et plus à craindre sur les voies de la grâce que sur celles du péché? on n'est touché de Dieu qu'à demi, tandis qu'on a encore le loisir de se ménager avec les hommes.

2° Son repos. Madeleine avoit sacrifié au monde le repos de son cœur, cette paix si chère à l'âme, et la plus sûre source de nos plaisirs. Car, s'écrie saint Augustin, vous l'avez ordonné, ô mon Dieu, et la chose ne manque jamais d'arriver, que toute âme qui est dans le désordre soit à elle-même son supplice : il n'est point d'iniquité tranquille; et le crime est toujours plus pénible que la vertu. Son amour fait encore ici le même sacrifice à Jésus-Christ : elle lui sacrifie, non la paix véritable, mais une certaine paix à laquelle le pécheur renonce véritablement en renonçant à ses vices, parce que la grâce fait toujours au fond du cœur des séparations douloureuses. Premièrement, elle se fit une grande violence pour éteindre des passions dont le caractère de son cœur la rendoit si capable. Secondement, elle ne se proposa pas une conversion douce et commode,

Digitized by Google

comme tant d'âmes à demi converties. Or, à son âge, il faut bien prendre sur soi-même pour accoutumer au joug une chair qui frémit au seul nom de tout ce qui peut la contraindre. Madeleine, attachée à la personne du Sauveur, le suit dans ses courses, et partage avec lui tous les travaux de sa vie pénitente. Ajoutez à cela les alarmes qui suivirent son tendre amour pour Jésus-Christ, et tout ce qu'elle craignoit de la fureur et de la jalousie des pharisiens contre son divin maître : ajoutez à cela le spectacle du Calvaire; de quel glaive de douleur son âme n'y fut-elle point percée? C'est ainsi que, renonçant au monde, Madeleine fit un sacrifice de son repos à Jésus-Christ : et souvent, en se déclarant pour la piété, on y cherche une vie plus douce et plus tranquille; et on ne sort des voies difficiles du siècle que pour trouver une sainte oisiveté dans le sentier du salut.

3° Ses biens. Madeleine avoit sacrifié ses biens au monde : car quel usage en fait-on dans une vie toute mondaine? La passion n'est jamais avare, et tout ce qui peut aider à la satisfaire n'est jamais trop acheté. Ses biens servent aujourd'hui à sa pénitence : elle répand des parfums précieux sur les pieds du Sauveur; elle lui ouvre sa maison au retour de ses voyages; elle le suit dans ses courses pour fournir à ses besoins; et voilà le modèle de la pénitence des pécheurs. Ils ont semé pour l'iniquité, il faut qu'ils sèment pour la justice : cependant, souvent après les excès et les profusions des plaisirs, on prend avec la piété des inclinations de réserve et d'épargne; et il semble qu'on veut regagner avec Jésus-Christ ce qu'on a perdu pour le monde.

4° Les qualités naturelles. Madeleine avoit sacrifié au monde tous les dons qu'elle avoit reçus de la na-

ture; elle en fait dans sa pénitence un sacrifice à Jésus-Christ. Sa douleur n'excepte rien, et sa compensation est universelle : son amour reprend toutes les armes de ses passions, et s'en fait autant d'instruments de justice. Elle punit le péché par le péché même, et n'imite point ces personnes qui, dans leur pénitence, veulent encore sauver quelque chose du débris de leurs passions. Or, il doit y avoir une compensation entre le péché et la pénitence, entre le sacrifice de justice et le sacrifice d'iniquité : et puisque l'on n'a pas été un demi-pécheur, l'on ne doit pas être un demi-pénitent.

LE JOUR DE SAINT BERNARD.

Division. *I. Bernard parfait religieux. II. Homme apostolique. III. Docteur toujours invincible.*

Première partie. *Bernard parfait religieux.* Il reçut en naissant cette bonté d'âme et cette candeur de naturel qui est comme la première ébauche de la piété. Les soins de l'éducation aidèrent ces premières espérances; et les exemples domestiques furent pour lui des leçons de vertu. C'est avec de si favorables dispositions que Bernard entre dans le monde; mais, malgré cela, il ne laisse pas de craindre que ce naturel heureux qu'il a reçu du ciel, fortifié même par l'éducation, ne puisse tenir contre l'exemple de la multitude, et les attraits qu'offre à tous ses pas l'iniquité. A peine a-t-il jeté ses premiers regards sur le monde, qu'il y découvre ces piéges infinis qu'on ne voit guère qu'après coup : et, persuadé que, lorsqu'il s'agit du salut, les précautions ne

sauroient être excessives; il va chercher dans la solitude une paix que le monde ne peut donner, et croit que se dérober à l'ennemi, c'est la plus sûre manière de le vaincre. Mais il ne compte pour rien de secouer lui seul le joug du prince du siècle, s'il ne délivre encore ses amis et ses proches avec lui : il les gagne bientôt par ses exhortations; et sort ainsi du monde, suivi de ses frères et de la plupart de ses amis, comme d'autant d'illustres captifs qu'il vient d'enlever au démon. A la tête d'une si florissante troupe, il arrive à Cîteaux, cette solitude dont le silence, les veilles, les jeûnes, et toutes les rigueurs de la discipline monastique rendoient l'abord formidable à ceux d'entre les séculiers qui vouloient renoncer au siècle. Peu de personnes osoient y venir essayer d'un genre de vie d'autant plus dur, qu'il étoit peu à la portée d'un siècle ou le relâchement étoit devenu le goût dominant. Pour Bernard, ayant, ce semble, dépouillé avec l'ignominie de l'habit séculier le reste des inclinations du vieil homme, il ne garde plus de mesures avec la vivacité de sa foi; débarrassé de ses liens, il prend son essor vers le ciel, et échappe presqu'à la vue des plus avancés. Il se dit tous les jours à lui-même : *Bernard, qu'es-tu venu chercher dans la solitude?* Es-tu sorti du siècle pour traîner tes chaînes après toi? voudrois-tu, comme tant d'autres, conserver sous un habit austère et religieux un cœur profane et immortifié? Si une vertu douce et aisée t'avoit paru sûre pour le salut, pourquoi sortir du siècle où l'erreur commune l'autorise?

Par le secours de ces pieuses réflexions, Bernard nourrissoit sa foi et ressuscitoit sans cesse en lui la grâce de sa vocation. Avec un corps délicat et une santé mal af-

fermie, il n'est point de macération qui puisse satisfaire son amour pour la croix et pour la pénitence.

Cependant la retraite de Bernard et de ses compagnons à Cîteaux, l'austérité et l'innocence de leurs mœurs répandoit déjà au loin une odeur de vie; et, attirés par des exemples si nouveaux, plusieurs y accouroient de toutes parts. L'enceinte de Cîteaux se trouvant trop étroite pour les contenir, il fallut chercher une nouvelle terre, et Bernard, à la tête d'une tribu choisie, va s'établir à Clairvaux, solitude alors inconnue, mais devenue depuis si fameuse. Élevé à la dignité d'abbé, que de nouveaux spectacles de vertu ne donne-t-il pas dans ce nouveau rang! Il n'affecte point ces distinctions odieuses et ces vaines marques d'autorité qui laissent une distance si énorme entre les enfants et le père : au contraire, il ne fut jamais plus avide d'abaissements. Il ne regarde point sa dignité comme un prétexte honorable d'adoucissement et de repos; au contraire, il n'usa jamais de plus de rigueurs envers soi-même : on voyoit en lui un esprit de prière et de recueillement continuel, une mort universelle à soi-même et à toutes les créatures, et l'usage des sens presque éteint.

IIe Partie. *Bernard homme apostolique.* Il y a différents dons dans l'Église, dit saint Paul; et ces dons sont partagés aux divers membres qui la composent, selon la secrète disposition de l'Esprit qui souffle où il veut. Mais il est certaines âmes sur lesquelles Dieu verse à pleines mains la variété de ses dons, et à qui l'Esprit-Saint n'est pas donné par mesure : il falloit au siècle de Bernard une âme de ce caractère. L'ignorance et la dissolution des mœurs régnoient partout, aussi-bien dans l'Église que dans l'état, et les cloîtres eux-mêmes

n'étoient plus des asiles contre la contagion du siècle. A des besoins si extrêmes et si divers le Seigneur n'opposa qu'un nouveau Moïse sorti du désert de Madian; et Bernard, entre ses mains, frappe les rois et les royaumes, réforme le tabernacle, confond les ministres murmurateurs, assure la souveraine sacrificature au pontife que Dieu avoit établi, renverse l'idole que les enfants d'Israël avoient eux-mêmes fabriquée, brise les ennemis du nom du Seigneur, et auroit conduit le peuple chrétien à la conquête de Jérusalem, si son ingratitude et ses excès ne l'eussent privé du secours du ciel.

En effet, rien n'égaloit l'ardeur du zèle de Bernard: aussi le prend-on pour Élie ou pour quelqu'un des prophètes. Toute la France court pour l'entendre; et touchés des paroles de grâce et de vertu qui sortent de sa bouche, les peuples en foule viennent à lui pour savoir si la colère du Seigneur, comme ses dons, est sans repentir, et s'il n'y a plus de ressource à eux pour la fléchir. Alors les ténèbres répandues sur l'abîme commencèrent à se dissiper; la France, comme un autre chaos, se développa peu à peu; et les cloîtres virent revivre cet esprit primitif, cet héritage précieux qu'ils avoient autrefois reçu de leurs pères.

A l'ardeur du zèle Bernard joignoit la force. Ce n'étoit point un de ces ministres timides, qui, sous prétexte d'honorer les grands, croient qu'il faut respecter jusqu'à leurs vices. Avec quelle sainte liberté parla-t-il à Louis-le-Gros? Que de marques publiques de pénitence n'obtint-il pas de Louis-le-Jeune, son fils, sur le massacre de Vitry? La reine Éléonore elle-même, princesse fière et mondaine, traversée dans ses desseins en un point assez délicat, fut enfin réduite à revenir au sen-

timent de Bernard. Et tous les siècles admireront les instructions vives et touchantes, et cette noble liberté qui règne dans les livres de la Considération au pape Eugène.

Enfin, quelle fut l'étendue de son zèle? Le ciel l'avoit, ce semble, établi le censeur des mœurs de son siècle. Que de différends parmi les princes apaisés par sa sagesse! que de lettres écrites pour le rétablissement de la discipline et de la piété! que de soins et de mesures où sa charité le faisoit descendre! La France, l'Italie, l'Allemagne, le virent répandre partout le feu divin que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, et dont il avoit embrasé son cœur: seul il sut suffire aux besoins divers et infinis de l'Église. Il ne manquoit à ses travaux que la récompense des saints, je veux dire les persécutions et les calomnies; il eut la consolation d'y participer; il entendit les plaintes des insensés contre lui, sur le mauvais succès de l'entreprise des Français dans la Terre-sainte.

IIIe Partie. *Bernard, docteur toujours invincible.* A la vérité, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Église; cependant, tout invincible qu'elle est, elle n'est pas paisible; ses persécuteurs ne sauroient la détruire, mais ils peuvent l'affliger; née dans les combats et dans les persécutions, il semble que c'est son destin de n'en être jamais exempte. Mais les hérésies et les schismes ont eu leur utilité, et c'est aux docteurs du mensonge que nous sommes redevables des travaux précieux des anciens défenseurs de la vérité. Ainsi Dieu, qui destinoit Bernard à être le restaurateur de sa loi, lui en avoit développé les secrets admirables dans le désert: les livres saints furent sa plus chère étude, et

ce fut cette science des livres saints qui rendit Bernard si redoutable aux ennemis de l'Église. La chaire de Pierre étoit devenue la proie d'un usurpateur, et Innocent II, chassé de son siége, et errant, comme l'arche d'Israël, de contrée en contrée, dans un équipage peu convenable à sa dignité, étoit enfin venu aborder en France. Quel est le triste état de l'Église lorsqu'elle est ainsi déchirée au dedans! Les uns sont à Céphas, les autres à Paul, et presque personne à Jésus-Christ. C'étoit là un scandale digne du zèle et des lumières de Bernard; il paroît au milieu des prélats assemblés à Étampes pour prononcer entre les deux contendants : on s'en remet unanimement à sa décision; lui seul forme un concile entier, et toute la France reçoit de sa main Innocent II pour légitime pape. Que de courses en Sicile, en Italie, en Allemagne, pour éteindre les restes du schisme!

Mais c'étoit peu d'avoir rétabli la paix au dedans de l'Église, il falloit mettre le peuple de Dieu à couvert de la séduction des faux prophètes. Les conciles de Sens et de Reims admirèrent la fécondité de ses lumières et la force de son génie, et le virent défendre glorieusement l'antiquité et la simplicité de la foi contre les raffinements dangereux d'un évêque de Poitiers, et les nouvautés profanes d'Abeilard. Sorti de cette victoire, il vole à Toulouse pour s'opposer à Henri, moine apostat, qui y prêchoit une nouvelle doctrine.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus digne de notre attention, c'est l'humilité de Bernard au milieu de toute sa gloire. Tantôt il se refuse à des églises illustres qui l'ont choisi pour leur pasteur; tantôt, revêtu par le pape du caractère de légat universel dans

tout le monde chrétien, il fait aux évêques un hommage respectueux de sa dignité, et n'agit que sous leurs ordres. Tantôt, honoré à Clairvaux de la visite du souverain pontife, il conserve au milieu de ses religieux un maintien tranquille et calme, et paroît presque insensible à un honneur si nouveau. Tantôt enfin, quoiqu'il ne converse avec les hommes que pour fixer leur conversation dans le ciel, il se plaint sans cesse à soi-même et à ses amis de la dissipation de sa vie. Je ne vis plus, disoit-il, ni en ecclésiastique, ni en laïque; et il y a long-temps que je ne mène plus la vie de religieux dont je porte l'habit. Que suis-je donc? Voilà les sentiments de crainte et d'humilité qui toujours ont accompagné les actions héroïques des saints.

LE JOUR DE SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE.

Division. *On se figure presque la piété comme une foiblesse ou qui déshonore les grands, où qui rend incapable des grandes places : première erreur. On croit que l'élévation permet un genre de vertu plus commode : seconde erreur. I. Saint Louis, au contraire, trouva dans la piété la source de toutes ces qualités héroïques qui le rendirent le plus grand roi de son siècle. II. Il trouva dans la qualité de roi de nouveaux engagements pour s'animer aux devoirs les plus austères de la piété.*

Première partie. *La piété de Louis, source de toutes ses grandes qualités.* Le monde, toujours injuste, re-

garde la piété comme le partage des âmes foibles et bornées ; cependant la piété est l'effort le plus héroïque du cœur, et l'usage le plus noble et le plus sensé de la raison. Une âme exercée à la vie de la foi ne connoît plus d'entreprise au-dessus d'elle; et le juste a la réalité de toutes les grandes vertus dont le héros mondain n'a souvent que la réputation et l'image. C'est pour convaincre le monde d'une vérité si honorable à la foi que Louis fut autrefois donné à la France. Un roi n'est établi de Dieu sur les peuples que pour les défendre et les protéger dans la guerre, ou pour les rendre heureux durant la paix. Or, jamais l'amour de la gloire ne poussa si loin dans les autres princes les vertus pacifiques et militaires que la foi dans notre saint roi.

1° Les vertus pacifiques. Il se rendit cher à son peuple par sa bonté, redoutable au vice par son équité, précieux à l'Église par sa religion. Premièrement, cher à son peuple par sa bonté. La bonté est la première vertu des rois; elle est la force et le soutien du trône : les rois ne sont puissants que pour être bienfaisants; ils ne règnent proprement qu'autant qu'ils sont aimés. Louis, élevé dans ces maximes, en fit sa principale occupation. Sous les règnes précédents, et durant les troubles inséparables d'une longue minorité, la France, presque épuisée, avoit éprouvé ces temps difficiles, où le salut des peuples rend la dureté des charges publiques nécessaire : le saint roi leur rendit avec la tranquillité la joie et l'abondance; les Français vivoient heureux; et sous un si bon roi, tout ce qu'ils pouvoient souhaiter à leurs enfants, c'étoit un successeur qui lui fût semblable. Mais peu content d'être attentif aux besoins des particuliers, Louis redoubla son attention pour remé-

dier aux misères publiques, et même pour les prévenir. Que de maisons saintes dotées! que de lieux de miséricorde élevés par ses libéralités! que d'établissements utiles entrepris par ses soins! En vain lui remontroit-on que ces dons excessifs épuisoient l'épargne, et pouvoient nuire à des besoins plus pressants : Il vaut mieux l'épuiser, répondoit-il, pour soulager les pauvres dont je suis le père, que pour fournir à des profusions et à de vaines magnificences. Il prenoit même sur ses propres besoins les fonds destinés aux malheureux. Quel exemple pour confondre un jour les excuses barbares que le rang et la naissance opposent aux devoirs de la miséricorde! C'est ainsi que la piété et l'humanité du saint roi faisoit la félicité de son peuple. Accessible à tous, il ne disputoit pas même au dernier de ses sujets le plaisir de voir son souverain; bien différent de ceux qui laissent à l'autorité un front si sévère, et un abord si difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur la nécessité d'aborder celui duquel ils en attendent la délivrance.

Mais la bonté toute seule seroit dangereuse dans les soins publics, si elle n'étoit tempérée par une juste sévérité : c'est ce que le saint roi n'ignora pas. Les dissensions civiles, la foiblesse des règnes précédents, l'ignorance même et la corruption de ces temps malheureux, avoient confondu dans le royaume la majesté des lois avec la licence des usages. L'autorité publique étoit entre les mains d'hommes corrompus qui abusoient des lois. Toutes nos villes étoient pleines d'une foule d'histrions qui, mêlant même les mystères saints de la religion dans leurs fades et indécents spectacles, débitoient avec impudence des obscénités que ce mélange impie

et ridicule rendoit encore plus sacriléges, et corrompoient ainsi les peuples. De là naissoit un débordement de vices effroyable. A de si grands maux le saint roi crut qu'il falloit appliquer de grands remèdes. Les spectacles furent interdits, comme des crimes, par les lois mêmes de l'état, et les comédiens déclarés infâmes et bannis du royaume, comme des corrupteurs publics des mœurs et de la piété. Après avoir établi ces règlements utiles qui font tant d'honneur encore aujourd'hui à la jurisprudence du royaume, il s'associa des personnages intègres et éclairés pour présider à ses côtés à la justice et aux jugements; et rétablit par ce moyen la majesté des lois et la bienséance des mœurs publiques.

Mais si le saint roi purgea l'état par la sévérité de ses lois, quels furent ses soins pour rétablir la majesté du culte et la sainteté des autels! Les François, en conquérant les Gaules, y avoient apporté avec eux une espèce de barbarie et de férocité, inséparables d'une nation guerrière; et si la religion qui monta sur le trône avec le grand Clovis y fit monter avec elle plus de clémence et d'humanité, elle n'adoucit pourtant pas entièrement l'esprit bouillant et sanguinaire de la nation. Aussi, quoique l'Église de France ait toujours été célèbre par ses lumières et par sa piété, cependant on voyoit souvent les pasteurs plus occupés à faire la guerre à leurs voisins qu'à instruire et édifier leurs peuples. De là l'ignorance, le relâchement, l'oubli des règles, le mépris de la discipline; et, malgré les remèdes qu'on avoit tâché d'y apporter sous les règnes précédents, la plaie n'étoit pas encore tout-à-fait fermée quand le saint roi monta sur le trône. Mais, persuadé que les rois n'étoient établis de Dieu que pour proté-

ger et agrandir le royaume de Jésus-Christ sur la terre, les intérêts de la religion devinrent un de ses soins les plus chers et les plus pressants. Il comprit d'abord que la première source des maux de l'Église est toujours dans l'incapacité et le déréglement de ceux qui en remplissent les premières places : il commença donc à rétablir la sainteté et la majesté du sanctuaire, en élevant aux premières dignités des ministres fidèles, sans avoir égard à la naissance, à la brigue et à la faveur; il les honoroit de sa familiarité, et ce que son siècle avoit alors de plus illustre en doctrine ou en sainteté venoit, presque tous les jours, ou le délasser des soins de la royauté par des discours de salut, ou les partager avec lui par des conseils utiles.

2° Les vertus militaires. On soutient d'ordinaire que les maximes de l'Évangile ne s'accordent pas avec celles du gouvernement. La source de cette illusion, c'est qu'on regarde la piété comme le partage d'une âme foible et timide, et qu'on ne croit pas que les vertus militaires, qui supposent du courage, de l'ardeur, de l'élévation, puissent s'allier dans un cœur avec la tendresse de la charité, la paix et la douceur de l'innocence, comme s'il falloit être vicieux pour être vaillant; au lieu que la valeur la plus sûre est celle qui prend sa source dans la vertu. Aussi le héros, dans notre pieux monarque, ne fut pas moindre que le saint. A la tête des armées, ce n'étoit plus ce roi pacifique et clément; c'étoit un héros toujours plus intrépide à mesure que le péril augmentoit; plus magnanime dans la défaite que dans la victoire; terrible à ses ennemis, lors même qu'il étoit leur captif. Élevé sur un trône que les troubles de la minorité avoient affoibli, avec quelle valeur

en rétablit-il la gloire et la majesté! Et qui pourroit redire ici tout ce que son courage lui fit entreprendre d'héroïque dans cette guerre si fameuse par ses malheurs et par sa foi? C'est donc la piété qui est la source du vrai mérite, et qui forme seule les grandes qualités, parce qu'elle seule nous fait agir par de grands principes.

IIe Partie. *Louis trouva dans la qualité de roi de nouveaux engagements pour s'animer aux devoirs les plus austères de la piété.* On croit communément dans le monde que l'extrême disproportion qui se trouve entre les devoirs d'une vie chrétienne, et les usages inséparables de la grandeur, doit modérer en notre faveur l'austérité des règles saintes. A une illusion si commune saint Louis opposa les vues de la foi, et comprit avec saint Ambroise que plus il avoit reçu, plus on exigeroit de lui; et que, les périls du trône étant infinis, les fautes presque irréparables, les exemples du souverain essentiels, il avoit besoin de plus de vigilance pour y conserver son âme pure, de plus de mortification pour y expier, outre ses propres foiblesses, tant de fautes étrangères, et enfin de plus de fidélité dans le détail de ses devoirs domestiques, pour y être le modèle de son peuple.

1° Il crut avoir besoin de plus de vigilance pour y conserver son âme pure. Il régla sa vigilance sur la multitude de ses périls. Les grands, d'ordinaire, dès qu'ils oublient Dieu, ne mettent plus de bornes à la licence. Notre saint roi se fit des monstres des fautes les plus légères; et, comme il le disoit souvent, la perte de son royaume lui eût paru un gain, s'il avoit fallu s'en dépouiller pour éviter un seul de ces péchés qui

tuent l'âme. A cette horreur pour le crime il ajoutoit les précautions et les remèdes. L'adulation est l'écueil des meilleurs princes; les langues mercenaires qui les environnent leur présentent toujours leurs vices sous les couleurs flatteuses de la vertu. Le saint roi n'eut point de flatteurs, parce qu'il n'aima point ses fautes; environné d'un nombre d'amis saints et fidèles, il les établissoit les censeurs de sa conduite, et les plus sincères lui étoient toujours les plus chers.

2° Il crut avoir besoin de plus de mortification pour expier sans cesse les fautes ou inévitables ou inconnues. Une grande place qui nous établit sur les peuples nous rend responsable devant Dieu de la destinée des villes et des provinces, de tout le mal qui s'y fait, et de tout le bien qui ne s'y fait pas. Plein de ces vues de la foi, le saint roi, loin d'être ébloui de l'éclat qui environne le trône, étoit effrayé des sollicitudes et des obligations immenses cachées sous cet éclat trompeur. Il punissoit sur sa propre chair les désordres publics, regardant les péchés de son peuple comme ses péchés propres, et se croyant obligé d'expier tous ceux qu'il ne pouvoit empêcher; et des membres qui n'avoient jamais servi à la volupté servoient à la justice et à la pénitence, tandis qu'après les plus grands crimes on n'oseroit l'exiger des grands. Combien de fois, dans les calamités publiques, cette ville régnante vit-elle notre saint roi traverser les rues couvert de cendre et de cilice aller implorer publiquement dans nos temples le secours du ciel, et se reconnoître seul coupable des malheurs publics! Sentiments bien humbles dans la bouche de saint Louis, mais qui devroient être les dispositions ordinaires des personnes élevées,

Digitized by Google

puisque les malheurs des peuples sont presque toujours une suite des crimes des grands. Mais combien en sont-ils éloignés !

3° Il crut avoir besoin de plus de fidélité pour être le modèle de son peuple. Les exemples des grands décident presque toujours des mœurs publiques. Premièrement, par vanité : on croit, en copiant leurs mœurs, entrer en part de leur grandeur et de leur naissance. Secondement, on cherche à imiter les grands par complaisance, par crainte, par intérêt. Plus donc on est exposé aux regards publics, plus on doit à son rang le spectacle d'une vie pure et irrépréhensible. Aussi on admire encore aujourd'hui dans saint Louis toutes les qualités d'un grand roi jointes à toutes les vertus d'un simple fidèle. Excepté dans certaines occasions d'éclat, il surpassoit même ses sujets, dit l'historien de sa vie, dans la simplicité de ses habits et dans la frugalité de sa table, et nous apprenoit que ce sont les passions des hommes, et non leur rang et leur dignité, qui ont rendu le luxe et les profusions nécessaires. De plus, plein d'une noble fierté quand il s'agissoit de soutenir les droits de l'empire et la majesté de son rang, on le voyoit au sortir de là tantôt porter au pied des autels la componction et l'humilité d'un pénitent, tantôt s'abaisser aux pieds des pauvres et les servir de ses mains, tantôt ensevelir lui-même au milieu de la contagion les soldats morts pour la gloire de Jésus-Christ. Mais non-seulement il étoit l'exemple de ses peuples, il étoit aussi le modèle des pères de famille, quoiqu'il n'y ait rien de plus rare, dans la piété des grands surtout, que de soutenir avec dignité cette partie obscure de leur vie, qui, cachée aux yeux du public, est toute renfer-

mée dans le devoir domestique; et les soins d'un vaste royaume n'empêchèrent pas le saint roi de faire de son palais comme une église domestique, où le Seigneur étoit invoqué, et d'où couloient sur tout le royaume des sources de vie et de vertu. C'est ainsi que ses exemples, autant que ses instructions, inspiroient de bonne heure la crainte de Dieu à Philippe son fils aîné, et aux autres princes ses enfants.

Tel fut le saint roi dont nous n'avons fait qu'abréger l'histoire pour faire son éloge. Une terre étrangère reçut les derniers soupirs de ce prince, moins cassé par les infirmités d'un âge avancé, et par les fatigues de la guerre et de ses voyages, que par les austérités d'une vie dure et pénitente.

LE JOUR DE SAINT ÉTIENNE.

Division. *Tout chrétien est établi par le baptême pour être témoin et défenseur de la vérité; mais, pour bien défendre la vérité, il faut de la lumière, de la force, de la charité. Or saint Étienne eut pour la vérité, I. Un amour éclairé. II. Un amour intrépide. III. Un amour tendre et compatissant.*

Première partie. *Un amour éclairé.* Les trois sources de la lumière sont l'innocence de la vie, le désir de s'instruire, la pureté de l'intention.

1° L'innocence de la vie, parce qu'un cœur corrompu nous cache les vérités qui nous condamnent; et c'est une ignorance de corruption. Or, Étienne apporta à la connoissance de Jésus-Christ un cœur pur, une jeu-

nesse sainte, un esprit préservé de la corruption. Aussi les apôtres cherchant des hommes pleins de foi et de l'Esprit de Dieu, sur qui ils pussent se décharger d'une partie de leur ministère, Étienne a le premier honneur du choix, et paroît à la tête de ces nouveaux ministres. Il se prépara donc à devenir le ministre de la vérité, en dégageant de bonne heure son cœur de toutes les passions qui nous la cachent. En effet, les ténèbres que nous répandons sur la plupart des obligations de la vie chrétienne, ou pour les adoucir, ou pour les combattre, ne viennent que de ce que chaque pécheur trouve dans sa passion le voile même qui la lui cache. Nos lumières ne sont pures que lorsque notre cœur l'est aussi; et il faut commencer par rompre nos attachements pour parvenir à connoître nos devoirs.

2° La seconde source de nos lumières, c'est le désir de s'instruire; parce que la vérité ne se montre pas à ceux qui ne la cherchent pas, et c'est une ignorance de paresse. Étienne, malgré les préjugés de son peuple contre la doctrine et la personne du Sauveur, malgré la honte et le mépris attachés à la profession publique d'être au nombre de ses disciples, cherche la lumière qui commence déjà à se montrer à lui; il soupire, comme les patriarches ses ancêtres, après le libérateur dont il sent l'approche; il en étudie et en découvre les marques et les caractères dans Jésus-Christ, dans ses œuvres, dans sa doctrine; et la connoissance de la vérité est en lui le prix du désir sincère qu'il avoit toujours eu de la connoître. Pour nous, nous vivons dans une ignorance profonde de nos devoirs, parce que nous ne voulons pas nous en instruire. Ravis de pouvoir nous faire une conscience tranquille dans nos égare-

ments, nous aimons cette fausse paix, qui est le fruit de notre aveuglement et de nos méprises : et sans vouloir examiner tout ce qui nous condamne, nous le regardons comme outré; tous ce qui ne favorise pas les préjugés de nos passions, nous le traitons de scrupule et de petitesse.

3° La troisième source de nos lumières, c'est la pureté de l'intention; parce que ce n'est pas chercher la vérité, dit saint Augustin, que de la chercher pour autre chose que pour elle-même. Étienne ne se proposa dans la connoissance de la vérité que le bonheur de la connoître; des intérêts humains ne l'attachèrent point à Jésus-Christ. Sachant que les persécutions et les opprobres étoient la seule récompense qu'il avoit promise ici-bas à ses disciples, il chercha Jésus-Christ pour Jésus-Christ lui-même; il comprit que, le trouvant, il avoit tout trouvé, et que c'étoit le perdre que de se proposer en le cherchant quelque autre chose que lui-même.

Pour nous, nous mêlons presque toujours à la recherche de la vérité des intérêts humains et des vues basses et rampantes : Dieu lui-même ne nous suffit pas; il faut que le monde, que les hommes, que la terre, remplacent à notre égard ce que nous ne croyons pas trouver en lui. Les uns ne se déclarent pour Jésus-Christ que parce que le monde les abandonne; les autres regardent la piété comme un gain : il en est qui ne se proposent dans la piété que le délassement des inquiétudes du crime; enfin il s'en trouve qui ne s'instruisent de la vérité qu'à dessein d'y trouver des armes pour la combattre. Voilà les intentions souillées que la plupart des hommes apportent à la recherche de la

vérité et de la vertu; et voilà pourquoi il y a si peu de foi sur la terre, et la vérité se montre à si peu de fidèles.

IIe Partie. *Un amour intrépide.* Trois défauts sont opposés à cette fermeté chrétienne qui oblige tout fidèle d'être le défenseur intrépide de la vérité. Or, l'histoire d'Étienne nous offre des instructions et des vertus très-opposées à ces défauts.

1° Le premier défaut, c'est la crainte des hommes, qui, malgré nos propres lumières, fait que nous nous déclarons contre la vérité. Or quoique, le pasteur frappé, les brebis fussent dispersées; quoique la fureur d'Hérode, la malice des prêtres, la superstition du peuple, laissassent tout à craindre pour les nouveaux disciples du Sauveur, quelque prix que l'envie des Juifs attachât alors à la lâcheté de ceux qui se déclaroient contre lui, Étienne persévère dans la fidélité qu'il lui a jurée : également insensible aux promesses et aux menaces des hommes, il ne craint que celui qui seul peut perdre l'âme ou la sauver éternellement. Et voilà ce qui confond notre peu de foi et condamne notre lâcheté dans toute la conduite de notre vie. Nous respectons les décisions du monde, les erreurs publiques nous sont plus chères que la vérité, et nous craignons la singularité comme un vice, elle qui forme le trait le plus éclatant des disciples de Jésus-Christ. En vain la grâce nous éclaire en secret et nous découvre les illusions du monde et de ses maximes; en vain notre conscience, d'intelligence avec la loi de Dieu, nous dicte tout bas les maximes de la vie éternelle, nous parlons comme le monde, quoique nous ne pensions pas comme lui, tantôt par complaisance, tantôt par foiblesse, tantôt

par crainte, tantôt par indolence, tantôt par mauvaise foi, et presque partout nous nous déclarons pour le monde contre Jésus-Christ, loin d'être ses témoins fidèles parmi les hommes.

2° Le second défaut, c'est cette prudence de la chair qui, connoissant la vérité, garde un silence criminel, et n'ose tout haut en prendre la défense. Car il ne suffit pas de ne se point déclarer pour le monde contre Jésus-Christ, il faut encore le confesser tout haut sans ménagement et sans honte. Or c'est encore ici que la fermeté d'Étienne nous instruit et nous condamne. Il avoit une infinité de prétextes pour se ménager avec les Juifs par un sage silence, et ne pas leur reprocher encore tout haut leur aveuglement et leur crime; mais, livré à l'impression de l'Esprit de Dieu qui le remplit et qui l'anime, le généreux martyr n'écoute pas les vaines raisons de la chair et du sang. Pour nous, témoins tous les jours de tant de fausses maximes que les mondains débitent, de tant d'illusions sur les règles et sur les devoirs qu'ils se forment à eux-mêmes, nous croyons en être quittes en notre conscience en ne les approuvant pas tout haut, et en ne leur opposant qu'un désaveu secret et timide; et nous formons mille prétextes pour nous justifier à nous-mêmes notre lâcheté et notre indifférence pour la vérité, oubliant que chacun de nous en particulier en est chargé, et de plus, que nous devons la vérité à nos frères. Hélas! le monde ne craint point de débiter tout haut ses maximes de mort et de péché, et nous craignons de rendre gloire aux vérités de la vie éternelle!

3° Le troisième défaut est une fausse complaisance, qui, voulant allier la vérité et le mensonge, l'altère,

l'adoucit, et cherche à plaire aux hommes aux dépens de la vérité et de la conscience. Or, c'est ici principalement qu'Étienne nous sert et de condamnation et de modèle. Il auroit pu, ce semble, ménager davantage les préventions et la délicatesse des docteurs et des prêtres, et, en insinuant la vérité, accorder quelque chose à la foiblesse et aux préjugés de son peuple : mais le saint martyr ne connoît pas ces timides ménagements, parce que les hommes poussent quelquefois à un tel point leur haine contre la vérité, qu'ils ne méritent plus d'être ménagés. Ce n'est pas que la vérité ne soit inséparable de la charité, et qu'il ne faille préparer les voies à la lumière par de sages précautions : mais on ne devroit pas honorer du nom de prudence cette complaisance criminelle qui fait que, dans nos entretiens avec nos frères, nous trouvons toujours des tempéraments entre le monde et Jésus-Christ, et nous entrons dans les fausses idées que le monde se forme de la vertu, parce que par-là nous devenons aux hommes une occasion d'erreur.

IIIe Partie. *Un amour tendre et compatissant.* Or, notre saint martyr nous donne encore ici un grand exemple. De quel amour sincère pour les Juifs n'accompagne-t-il pas la force des vérités qu'il leur annonce! Insensible, ce semble, aux coups dont ils l'accablent, il ne sent que les malheurs qu'ils se préparent à eux-mêmes; il offre son sang même qu'ils répandent, pour obtenir le pardon de leur crime; il ne compte pour rien sa mort, si leur salut doit en être le fruit. Tels sont les défenseurs que se forme la vérité : c'est la charité qui leur prépare des victoires. Il faut aimer le salut de ceux dont nous combattons les erreurs : la vérité trouve

presque toujours des cœurs rebelles, parce qu'elle ne trouve presque que des défenseurs aigres et peu charitables.

LE JOUR DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

Division. *I. La piété a guidé Thomas dans la recherche de la science de la religion. II. L'usage de cette science l'a affermi dans la piété.*

Première partie. *La piété a guidé Thomas dans la recherche de la science de la religion.* On trouve d'ordinaire trois écueils dans cette recherche. Premièrement, ce sont des vues de fortune et d'intérêt qui nous y portent. Secondement, on ne peut se renfermer dans les bornes étroites de la foi. Troisièmement, l'étude épuisant toute l'application de l'âme, dissipe l'esprit, dessèche le cœur, ralentit la dévotion.

1° Premier écueil à éviter dans l'étude de la religion, des vues de fortune et d'intérêt. Thomas, quoique né des plus illustres familles de sa province, et que par sa naissance il pût prétendre à tout, après avoir passé le temps de l'enfance au Mont-Cassin, se détermine à entrer dans l'ordre de Saint-Dominique : et non-seulement il ne bâtit pas des idées de fortune et de grandeur sur les progrès qu'il fera dans les sciences, mais il renonce d'abord à une fortune et à une grandeur présente, afin que nul motif étranger ne vienne le distraire dans la recherche de la vérité. Oseroit-on seulement proposer cet exemple au siècle?

2° Le second écueil que les savants ont à éviter, c'est

de ne pouvoir se renfermer dans les bornes étroites de la foi. En effet, la foi est une vertu commode pour les esprits médiocres; comme ils ne voient pas de loin, il leur en coûte peu de croire. Mais il n'en est pas de même de ces esprits vastes et lumineux : accoutumés à voir clair dans les vérités où l'esprit peut atteindre; ils souffrent impatiemment l'obscurité de celles qu'il doit adorer. De là quelle source de gloire pour saint Thomas! Né avec tous les grands talents qui font les hommes extraordinaires; un esprit vaste, élevé, profond, universel, un jugement droit, net, assuré, etc., quels hommages n'a-t-il pas faits de toutes ces précieuses richesses aux pieds des maîtres de l'Église qui l'avoient précédé? S'il se distingue parmi tous les savants qu'il trouve à Paris par la sagacité de son esprit, et par l'abondance de ses lumières, il leur est encore plus supérieur par la manière sage et respectueuse dont il traite les mystères ineffables de notre sainte religion. Cependant le commerce des sciences profanes auxquelles il s'appliqua inspire souvent, par une suite de notre foiblesse, je ne sais quel libertinage d'esprit; comme la raison s'y accoutume à examiner, elle s'y désaccoutume de croire : il faut revenir de trop loin. Mais notre saint, bien différent de ces esprits gâtés qui vont puiser jusque dans les livres saints la matière de leurs doutes, et de quoi nourrir leur incrédulité, trouve le moyen de fortifier sa foi dans la lecture même des auteurs profanes; et Aristote devient entre ses mains l'apologiste de la religion. Mais d'où vient que l'intégrité de sa foi souffre si peu du commerce qu'il a avec les profanes? c'est qu'il a soin de la fortifier continuellement par l'étude des livres saints et des docteurs de

l'Église, où il forme son langage et ses sentiments : car dans tous ses ouvrages, quoique le plus bel esprit de son siècle, le plus autorisé à hasarder ses conjectures, il ne marche jamais que sur les traces d'autrui, renonçant à la gloire de l'invention, gloire si délicate pour les savants.

3° Le troisième écueil à éviter dans l'étude, c'est la dissipation de l'esprit, qui dessèche le cœur, et anéantit peu à peu la dévotion, mais dans notre saint le soin de son âme fut toujours la première et la plus importante de toutes ses occupations. Dans les difficultés qu'il rencontre, loin de négliger ses exercices de piété, sous prétexte de donner plus de temps à l'étude, c'est alors qu'il a recours à la prière avec plus de ferveur, comme à la vraie source des lumières. Ainsi l'ambition d'acquérir de nouvelles connoissances ne prit jamais rien dans notre saint docteur sur la régularité la plus scrupuleuse à tous les exercices de son état. A quoi me servira, disoit-il, la science qui enfle, si je n'ai pas la charité qui édifie? Pour connoître cette piété tendre et affectueuse qui était dans notre saint, il n'y a qu'à lire l'office admirable qu'il a composé pour l'adorable sacrement de nos autels : le cœur seul peut parler ce langage de piété et de religion. On peut donc assurer que, si Thomas fut le plus grand docteur de son siècle, il fut aussi le plus saint religieux de son ordre, le plus exact, le plus fervent. Quel exemple, et qu'il est peu imité dans le monde! car, sous prétexte que nos occupations n'ont rien que de permis, et même de louable en soi, on s'y livre tout entier, et la piété est entièrement négligée. Mais, dit-on, la vraie piété ne consiste-t-elle pas à remplir les devoirs de son état? Oui, sans

doute, mais de les remplir en les offrant à Dieu, et désirant de lui plaire ; ce qui ne peut se faire lorsqu'on néglige totalement la prière, et qu'on vit dans un entier oubli de Dieu. Et d'ailleurs, notre principal état n'est-il pas d'être chrétien? notre premier devoir doit donc être de rendre à Dieu et à l'Église ce que nous leur devons.

IIe Partie. *L'usage de la science de la religion a affermi Thomas dans la piété.* Ceux à qui la cupidité a servi de motif dans la recherche des sciences n'ont d'autre but que la cupidité dans leur usage. Ainsi, premièrement, y êtes-vous entré par ces routes secrètes qu'un vil intérêt a frayées? vous serez un docteur flottant; votre fortune décidera de vos sentiments. Secondement, avez-vous cherché à contenter une vaine curiosité? vous serez un docteur singulier, et les opinions vous paroîtront douteuses dès qu'elles seront communes. Troisièmement, avez-vous négligé de réparer par la prière cette dissipation de cœur inséparable d'une étude profonde et soutenue? plein de vous-même, et vide de Dieu, vous serez un docteur vain.

Thomas, qui, dans la recherche des sciences, s'étoit frayé des routes bien différentes, mais malheureusement si peu battues dans tous les temps, ne se dément pas dans leur usage.

1° Au lieu d'être un docteur flottant, dont la fortune décide des sentiments, il fut un docteur exact et désintéressé, n'ayant d'autre but que de faire connoître la vérité. Donne-t-il des règles pour les mœurs, quelle droiture! il ne penche ni à droite, ni à gauche, suivant l'expression du prophète; il tient toujours ce sage milieu dont chacun se fait honneur, mais que si peu de

gens savent tenir, et apprend aux ministres de l'Église qu'en ne cachant point aux hommes l'immensité des miséricordes du Seigneur, il ne faut pas non plus leur laisser ignorer les saintes rigueurs de sa justice.

Cette droiture le fit arriver sans le vouloir à la faveur des grands : l'archevêché de Naples lui est offert par Urbain IV. Saint Louis l'admettoit souvent à sa table ; mais il parut toujours insensible à cette faveur : il refuse la dignité qu'on lui offre ; et il est devant un roi de la terre comme les gens du monde sont si souvent devant le roi des rois, c'est-à-dire qu'à peine se souvient-il que le prince est là présent, et qu'il retrouve jusqu'au milieu de la cour le calme de sa retraite et le souvenir de ses chères études.

2° Au lieu d'être un docteur singulier, Thomas fut un docteur œcuménique et universel, je veux dire suivi et approuvé universellement. Il enseigne à Rome, à Paris, à Bologne, et partout sa doctrine reçoit les mêmes applaudissements et les mêmes éloges. Mais c'est surtout depuis sa mort que Dieu a glorifié notre saint et l'a rendu un docteur universel. Toutes les universités du monde, surtout celle de Paris, qui le forma dans son sein, sont de fidèles dépositaires de sa doctrine. Dans toutes les communautés régulières, surtout dans celle de Saint-Dominique, les décisions du fondateur ne tiennent pas plus lieu de règle dans la discipline et dans les mœurs que celles de notre saint dans la foi et dans la doctrine. L'oracle du monde chrétien, Rome même a vu souvent ses pontifes descendre du tribunal sacré, et y faire monter les écrits de notre saint pour prononcer sur les différends qui troubloient l'Église. Les conciles œcuméniques, les juges vénérables et in-

faillibles de notre foi, ont formé leurs décrets sur ces décisions; et les partisans de l'erreur n'ont jamais eu de plus redoutable ennemi.

3° Au lieu d'être un docteur vain, il n'y en eut jamais de plus humble que notre saint; et cela dans le plus haut degré de réputation où la vanité la plus emportée puisse prétendre : connu, admiré, consulté de tout l'univers, il étoit plus ingénieux à se cacher à soi-même son mérite que nous ne le sommes à donner du relief et à grossir le nôtre à nos propres yeux. Nul empressement à étaler les trésors de science et de sagesse dont il étoit rempli; et infiniment éloigné d'affecter la moindre supériorité sur ses frères, il les prévenoit tous par des témoignages d'honneur et de déférence. Tous ses talents, toutes ses connoissances, il les rapportoit à Dieu, ne cessant de dire qu'il étoit plus redevable à la prière qu'à l'étude du peu qu'il savoit. Mais ce qui manifeste parfaitement l'humilité de ce grand docteur, c'est cet air de réserve et de modération qui règne dans toute sa manière d'écrire, ne parlant jamais sur ce ton décisif et important qui veut tout ramener à soi, et qui, pour garant de ses raisons, ne donne que sa propre autorité. C'est cette humilité que nous devons surtout imiter dans notre saint docteur; c'est là le vrai caractère des saints; car l'humilité toute seule suffit pour faire des saints : mais sans cette vertu toutes les autres ne sont rien.

LA FÊTE D'UN MARTYR,

PATRON D'UNE ÉGLISE.

Division. *Chaque fidèle, comme les martyrs, doit rendre témoignage à Jésus-Christ. Or, le témoignage que tout fidèle doit à Jésus-Christ est de trois sortes : I. Un témoignage de souffrance. II. Un témoignage de soumission. III. Un témoignage de désir.*

1° *Un témoignage de souffrance.* Ce n'est qu'en souffrant que nous pouvons rendre témoignage que nous sommes chrétiens; mais les souffrances par lesquelles Dieu veut que nous lui rendions témoignage, ne sont pas seulement ces maux extérieurs que la condition humaine rend inévitables; il s'agit de ces souffrances qui forment proprement la vie chrétienne, de cet esprit de croix et de mortification qui rend témoignage que nous sommes disciples de Jésus-Christ, sectateurs de sa doctrine, associés à ses promesses : il s'agit de ce renoncement intérieur et de ce martyre invisible et continuel qui fait que nous résistons à nos passions, et que nous prenons sans cesse le parti de la foi et de l'Évangile contre nous-mêmes : il s'agit de cette violence si souvent commandée dans l'Évangile, qui fait que, presque dans toutes nos actions, nous devons être en garde contre notre cœur; de cette vie de la foi qui combat sans cesse au dedans de nous la vie des sens : voilà le témoignage que la foi exige de tout fidèle; c'est en ce

sens que tout chrétien est témoin de Jésus-Christ, parce que, par les violences continuelles que l'Évangile l'oblige de faire à son cœur et à ses passions, il rend témoignage que la doctrine de Jésus-Christ est la voie du salut et la doctrine de la vérité, et que ses promesses sont préférables à tous les plaisirs dont elles exigent le sacrifice.

2° *Un témoignage de soumission.* Il ne s'agit pas seulement de soumission à la profondeur de ses mystères, et à l'autorité de sa parole, en sacrifiant nos lumières et en captivant notre raison : cette soumission ne regarde proprement que l'esprit; mais la foi exige encore la soumission du cœur, je veux dire l'acceptation des ordres de Dieu sur nous, et la conformité à sa volonté sainte dans toutes les situations où il nous place, en supportant avec patience et sans murmurer les croix que sa bonté nous ménage. Voilà le second témoignage que nous devons rendre à la foi, glorifier Dieu dans nos peines, et nous soumettre à sa sagesse qui nous les impose, en reconnoissant l'ordre du souverain qui dispense les événements agréables ou fâcheux pour accomplir ses desseins de miséricorde sur les hommes.

3° *Un témoignage de désir.* Comme nous sommes étrangers sur la terre, que les jours mêmes de notre pèlerinage sont courts et laborieux, et que le ciel est la patrie du fidèle, le premier devoir de la foi est de soupirer après la patrie qui nous est montrée de loin; c'est de regarder tout ce qui nous environne comme n'étant point à nous, et d'user du monde et de toutes les choses du monde comme n'en usant pas; c'est de nous être à charge à nous-mêmes dans un lieu où tout irrite nos passions, et rien ne peut les satisfaire; où tous les pas

que nous faisons sont des chutes ou des écueils, où tout nous éloigne de Dieu, et où plus nous nous éloignons de lui, plus nous nous devenons insupportables à nous-mêmes; c'est enfin de désirer que le règne de Dieu vienne s'établir pour toujours dans nos cœurs. Et ce désir n'est pas une simple vertu de perfection, c'est le premier devoir de la foi, et ce qui distingue les enfants du siècle des enfants de Dieu. Et voilà pourquoi Jésus-Christ nous assure que le royaume des cieux est pour les pauvres et pour les affligés, parce qu'il est bien aisé de n'attendre sa consolation que dans le ciel, quand on ne la trouve pas sur la terre.

Tels sont les témoignages que la religion exige de nous; c'est ainsi que tout chrétien doit être un martyr de la foi, non pas en répandant son sang pour Jésus-Christ, mais en mortifiant ses passions par un principe de foi, et c'est un témoignage de souffrance; en acceptant ses peines et ses afflictions pour rendre hommage à la foi, et c'est un témoignage de soumission; en méprisant tout ce qui passe, et ne regardant comme des biens solides que les biens éternels, et c'est un témoignage de désir.

FIN DES ANALYSES.

827842

PANÉGYRIQUES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pour le jour de sainte Agnès.	page	3
Pour le jour de saint François de Paule.		28
Pour le jour de saint Benoît.		62
Pour le jour de saint Jean-Baptiste.		102
Pour le jour de sainte Madeleine.		139
Pour le jour de saint Bernard.		181
Pour le jour de saint Louis, roi de France.		220
Pour le jour de saint Étienne.		262
Pour le jour de saint Thomas d'Aquin.		292
Pour la fête d'un saint martyr, patron d'une église.		325
Analyses des panégyriques.		343

FIN DU XIIe VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google